Jean Paulhan : Repères bio-bibliographiques 1884-1968

(2020.11)

*Protocole :*

*Quand des lettres sont citées (lettres envoyées à, ou écrites par JP), il faut se reporter à l’édition imprimée de ces lettres (cf. Bibliographie), ou, par défaut, au dossier d’archives correspondant.*

*Jean Paulhan est désigné sous les initiales JP. Son grand-père et son petit-fils, qui s’appellent comme lui, sont inscrits en toutes lettres. Les autres membres de la famille, comme Germaine, Sala, Pierre, etc. sont nommés en toutes lettres.*

*Germaine est appelée Germaine Pascal jusqu’en 1933, date du divorce de JP d’avec Sala Paulhan. Après le divorce, Germaine est appelée Germaine Paulhan.*

*Pour Sala Prussak : elle est appelée Sala Paulhan de son mariage à son divorce, et après Sala Prussak.*

*Lola Prussak, ayant francisé son nom, est appelée Prusac.*

*Frédéric Paulhan, fils cadet de Jean et Sala Paulhan, est nommé ici « Fred Paulhan » (pour le distinguer du père de Jean Paulhan, Frédéric Paulhan).*

*Ces « repères » sont extraits d’un travail en cours, mené par Claire Paulhan, qui fait actuellement le double des informations données ici. Ce corpus sera corrigé et augmenté au fur et à mesure des lectures et découvertes. Les publications de JP sont mentionnées, selon des références bibliographiques réduites au strict minimum : pour plus de détails, cf. la Bibliographie de JP, par Bernard Baillaud, régulièrement mise à jour.*

2 décembre 1884 : Naissance à Nîmes, 20 rue Jean-Reboul (avant juin 1865, rue de la Carreterie), de Jean, Auguste Paulhan, fils de Frédéric, Guillaume Paulhan, 28 ans (1856-1931), conservateur de la bibliothèque de la ville de Nîmes, libre penseur et franc-maçon, auteur de nombreux ouvrages philosophiques, et de Jeanne, Henriette Thérond, 21 ans, sans profession (1863-1944). Jules Bernard, 54 ans, sous-bibliothécaire de la ville, et Jules Lion, 31 ans, professeur au lycée de Nîmes, sont les témoins (acte de naissance n° 1624).

23 mars 1885 : Naissance de Germaine Dauptain (future seconde épouse de JP). Fille de Edme Émile Abel Dauptain et de Virginie Jeanne Roulois.

1885 : Le petit JP vit à Nîmes, 2 rue de Chaffoy.

1er décembre 1888 : Naissance de Sala Prussak (future première épouse de JP), à Łódź, alors en Pologne russe.

Juin 1889 : Séjour à Paris de Frédéric et Jeanne Paulhan pour voir l'Exposition Universelle, JP étant à Comiac chez ses grands-parents. Une de ses cousines se nomme Rose Delord : elle a vécu toute sa vie dans la région de Nîmes.

1894-1906 : Pendant toute l'Affaire Dreyfus, Frédéric Paulhan et son fils se montrent dreyfusards.

13 décembre 1896 : Démission de Frédéric Paulhan de la Bibliothèque Séguier de Nîmes, à la suite, semble-t-il, d’une affaire politique, liée au maire socialiste de Nîmes, Numa Gilly.

Noël 1896 : La famille Paulhan monte à Paris. Installation à Juvisy. Jeanne Paulhan élève des poulets à La Madeleine (Les Casseaux, par Lozère. Seine et Oise), près de Juvisy. Cet élevage a été rapidement décimé par une épidémie.

1897 : JP fait la connaissance de Guillaume de Tarde [cf. Lettre de JP à Armand Petitjean du 9 février 1959 : « *C’est un grand ami à moi (depuis 62 ans. Oui.)*»]

Fin 1898-1902 : JP termine ses études au Iycée Louis-le-Grand à Paris. (En [1945], JP écrit à Ponge qu'il en aurait été renvoyé pour avoir fait au tableau un dessin dreyfusard, alors qu’il était en classe de 4e (Cf. *Correspondance Ponge/JP*, t. 1, p. 349). Il y fait aussi sa 3e, sa 2nde, ses classes de Rhétorique et de Philosophie.

1898 : Jeanne Paulhan ouvre une pension de famille, dans un vaste appartement du 167 de la rue Saint-Jacques. La majorité des pensionnaires sont des étudiantes étrangères, issues de familles aisées : jeunes anarchistes ou nihilistes russes, dont Ida Sviette, ou venant de Pologne russe. (Un important foyer anarchiste russe se trouvait depuis les années 1880 dans le haut de la rue Saint-Jacques, vers Glacière). Mais aussi Jean Degenhardt, jeune Anglaise.

1902 : JP, 18 ans, est amoureux de Marie Grenet (membre de sa famille, du côté des Christmann ?)

Juillet 1903 : Parution de « Variations du temps dans le rêve », premier texte publié de JP, dans *La Revue Philosophique de la France et de l’Étranger*.

1903 : JP se décrit, jeune homme, comme « ...*révolutionnaire, arrêté (vers 18 ans) pour avoir "lancé des pierres aux agents" à une manifestation Dolet* » [un des mouvements de la libre-pensée] (Cf. Iettre à André Chamson de septembre 1928.)

10 juillet 1904 : Le Professeur Alfred Espinas donne 16 à JP pour son mémoire sur Xenophon. [Nous ne connaissons pas le texte de ce mémoire.]

Été 1904 : Vacances d'été à Erquy (Bretagne), avec sa tante Suzanne (sœur de son père, née en 1859), son ami Alfred Saurel et sa sœur (famille de Francis Ponge), et ses cousins Dumas.

1904 : Pensionnaires de Jeanne Paulhan : Olga Gurchgourine, Mlle Gorowitz, Ida Sviette, Salomea Prussak (qui fait des études de médecine), les enfants Saurel et Dumas probablement, qui appartiennent à leur famille nîmoise. Début des amours de JP avec Sala (née Saloméa Prussak (1884-1951), en Pologne russe, à Łódź).

1904 : JP amoureux d'Anna Mikhailovna Gorowitz, russe. (Elle a une sœur).

1904 : JP fait un stage à Sainte-Anne, département des aliénées, sous la direction de Georges Dumas, cousin de sa mère.

Mai 1905 : JP travaille sur « La Croyance » (travail abandonné dont il ne subsiste que les parties 3 et 4).

Juin 1905 : JP est licencié ès-lettres et philosophie.

Juin 1905 : JP va au bordel, pour la première fois de sa vie.

3 octobre 1905 : Nommé pour un an, à partir du ler novembre 1906, boursier d'agrégation.

8 octobre 1905 à septembre 1906 : Service militaire au 31e régiment d'Infanterie (matricule 1026, classe 1904, soldat de 2ème classe), à Melun. Il y loue une petite chambre, pour pouvoir y travailler. Il fait partie du peloton des Dispensés, en tant que liciencié ès-lettres.

1905 : Portrait de JP par Bertha Rhodes, une artiste anglaise (1882 ?-1958) pensionnaire et amie des parents de JP (qu’elle a aussi peints), élève du peintre Jean-Paul Laurens.

25 mars 1906 : Nommé caporal.

Août 1906 : Sa correspondance lui arrive à l'adresse suivante : « *Soldat au 31e d'lnfanterie, 2e Compagnie, Petit-Mourmelon, Camp de Châlons, Marne*. » Lettres d'Alfred Saurel, probablement de cette période : « *Tu ne t'es guère pressé pour m'écrire ; du reste Rose [*Guerchgorine*] m'avait écrit que tu avais eu 6 jours de prison pour ton excellente plaisanterie au sergent; ce n'est que de la salle, c'est moins*. » ; « *Le sergent a bien fait de te consigner* ».

3 septembre 1906 : Fin du service militaire. Certificat de bonne conduite du 31e régiment d'Infanterie.

6 septembre 1906 : Nommé sous-officier dans la réserve.

18 septembre 1906 : Mise en disponibilité de l'armée active. Revient vivre rue Saint-Jacques. Nommé sergent.

Octobre 1906 : JP fait l'amour pour la première fois avec Rose Guerchgorine, jeune russe juive d'Odessa. (*Cf*. Correspondance. JP/ Guillaume de Tarde).

Novembre 1906-juillet 1907 : JP prépare son agrégation de philosophie.

1906 : JP commence à apprendre le chinois.

1906 : JP est figurant dans *Jules César* à l'Odéon. « *J'ai même été figurant a l'Odéon, il y a déjà assez longtemps. J'ai joué dans* Jules César*, avec de Max*. » (*Entretiens avec Robert Mallet*, cf. t. II, p. 304 et sq.) « *J'apprenais le Chinois depuis 2 ans. A l'époque, j'étais figurant chez Antoine, dans* Jules César. » (*Cf*. *Œuvres complètes* Tchou, t. IV, p. 499 et sq.).

Janvier 1907 : Mort de Bella Grunberg-Prussak, mère de Sala, en Pologne.

25 mars 1907 : JP, nommé sergent dans la disponibilité.

25 mars 1907 : À l’occasion de la cérémonie d'inhumation de Marcelin Berthelot (mort le 18 mars 1907) au Panthéon, JP est invité par André Salmon, locataire d'une chambre sous les toits, au 3 rue Soufflot, 8e étage. Pour mieux voir, ils montent sur le toit et s'installent avec François Bernouard, Vincent Muselli et Maurice Cremnitz sur le tapis rapporté de Russie par Salmon. Le tapis se met à glisser. L'accident est évité de justesse.

Juillet 1907 : Examen d'agrégation. JP est recalé.

Septembre 1907 : Ida Sviette, qui est repartie pour la Russie, serait emprisonnée comme anarchiste à Irkoutsk pour 2 ans.

Septembre 1907 : JP publie « L'Imitation dans l'idée du moi » dans *La Revue philosophique*.

23 septembre 1907 : Naissance de Dominique Aury [future compagne de JP].

Novembre 1907 : JP est recruté par le gouverneur général de Madagascar, M. Augagneur.

10 décembre 1907 : JP embarque à Marseille pour Madagascar, sur « I'Oxus ».

Décembre 1907 - ler novembre 1910 : JP est nommé professeur de lettres (mais aussi de français, latin, morale et philosophie) au collège européen (Iycée Condorcet, futur Iycée Gallieni) de Tananarive. Les cours commençaient en janvier. « ... *je suis parti pour Madagascar quand j'ai renoncé à l'agrégation* ».

Mars 1908 : JP, qui vit à Madagascar, voudrait qu'Alfred de Tarde (le frère de Guillaume) lui prenne un article qu'il a écrit sur l'antimilitariste Gustave Hervé.

15 mars 1908 : JP écrit à son cousin, Charles Dumas : « *J’aurais déjà dû t’écrire depuis bien longtemps que j’étais tout à fait ravi de Tananarive. Thérond et Renel m’ont reçu de manière très affectueuse. Et le collège marche très bien. Et le pays est quelque chose de tout à fait bien. / C’est un grand pays clair, sans arbres, avec de la terre rouge partout, des maisons rouges, et de petits jardins verts et sombres*. » puis il décrit les Malgaches : « *Ils sont trop doux pour travailler, en général. Mais dans la rue, ils se font passer une pioche comme s’ils s’offraient une fleur. Ils ont des traits fins et sont tout juste noirs*. » Enfin, il évoque les proverbes malgaches sur lesquels il commence à travailler, les Hain-Tenys.

14 août 1908 : JP est inscrit (militairement) sur la liste de Madagascar, sous le n° 74.

Été 1908 : JP annonce à ses parents qu’il part chercher de l'or avec l'un de ses collègues du Iycée de Tananarive.

ler octobre 1908 : JP est inscrit dans la réserve de l'armée active.

1908-1909 : Son ami, G.-Th. Riemann (1884-1931), blâme JP d'avoir pris une maîtresse indigène à Madagascar.

14 février 1909 : JP fait la connaissance de Gustave-Charles Toussaint, à Tananarive. « *Toussaint, un magistrat, vient aussi nous voir. Il est grand et il marche à grands pas. Assis il enroule ses jambes comme deux serpents et, chez lui, il est toujours habillé en lama du Thibet. Il nous apporte des inscriptions chinoises ou hindoues. Il va passer là-bas toutes ses vacances. Il a oublié tout ce qui arrive en France. Il a une petite chienne chinoise, grise de cendre, et nue, sans poils avec une tache rouge sur la tête. / Il est doux, il aime les Malgaches et il a une tête fine et très belle*. ».

Avril 1909 : JP, fait partie des fondateurs avec Vincent Muselli et René Martin-Guelliot (et avec le soutien financier de celui-ci), de la revue *Le Spectateur* (40 abonnés), « *revue de culture critique consacrée à l'étude expérimentale, abstraite et pratique de l'intelligence dans la vie courante, le travail scientifique et l'activité sociale* » (principaux collaborateurs : Vincent Muselli, Marcel Pareau, Guillaume de Tarde).

13 juin 1909 : JP est admis définitivement aux épreuves du brevet de langue malgache, mention Bien.

Septembre ? 1909 : JP est chargé de cours en malgache aux professeurs et instituteurs indigènes à Tananarive.

3 octobre 1909 : JP trouve que *Les Immémoriaux* de Victor Ségalen sont un « *grand livre* ».

26 novembre 1909 : JP prononce un discours à la distribution des Prix du Iycée Gallieni de Tananarive. « *Il est un Français, Jean Laborde*... »

1910 : Remariage de Maurice Prussak, père de Sala Prussak, avec Mme Hella. (Deux fils naîtront de cette union : Stanislas, dit Stach, et Vacek, nés respectivement en 1911 et décembre 1918, morts en 1940.)

17 février 1910 : JP, qui est toujours à Tananarive, envisage d'enseigner le malgache à l’École des Langues orientales de Paris.

24 février 1910 : Première communication de JP sur les « Hain-Teny » à l'Académie malgache.

Mars 1910 : « Les Noms de stations du métropolitain » signé « R.M.G. » [pour René Martin-Guelliot, mais JP se l’est attribué par la suite : *cf*. lettre à Camille Bryen de 1948-1949], *Le Spectateur*, n°11, n. s.

24 mars 1910 : JP est élu membre correspondant de l'Académie malgache. 2e communication à l'Académie malgache.

28 avril 1910 : 3e communication à l'Académie malgache.

ler mai 1910 au 20 octobre 1910 : JP est à Tananarive et travaille sur les proverbes malgaches, les Hain-Tenys.

6 juin 1910 : Lettre de Paul Boyer, professeur de Russe, directeur de l'École des Langues orientales depuis 1908 et oncle de Sala Prussak, à JP : « *Ne perdez pas de vue que vous prenez un enseignement que l'impéritie de celui qui en est présentement chargé a réduit à rien*. » Pas un seul élève en 2e année, 2 ou 3 pour la 3e année. « *Tout notre espoir est donc en des élèves de première année qui, je n'en doute pas, seront attirés par votre jeune bonne volonté et votre solide savoir, et que votre ingéniosité à enseigner n'aura pas de peine à retenir*. » 3 heures pour la 1ère année, 1 heure pour la 2e et 1 heure pour la 3e ou 2 heures pour la 2e et 3e année. P. Boyer lui demande de trouver un « *répétiteur indigène*» et l'introduira auprès d'Antoine Meillet.

17 juillet 1910 : JP, « La Langue malgache codifiée par les Européens ».

21 juillet 1910 : 4e communication à l'Académie malgache.

13 octobre 1910 : JP est chargé des cours de malgache.

26 octobre 1910 : Brevet de Malgache, mention très bien.

Fin octobre 1910 : Selon Jacqueline Paulhan, le gouverneur de Madagascar a donné à JP quelques jours pour quitter le territoire malgache à la suite du meurtre qu’il aurait commis (*cf*. *Aytré qui perd l’habitude*, qui raconte de manière assez elliptique ce drame). JP aurait confié ce fait à André Malraux, Pascal Pia, Germaine Paulhan, Dominique Aury, Louis Chevasson, Sala Paulhan…). Dominique Aury écrira le 11 mars 1980 au fils aîné de Pierre Paulhan, une lettre qui confirme le meurtre par JP d'un Français à Madagascar, meurtre qui aurait précipité son retour en France : « *Cher Pierre,* / *Merci infiniment de votre mot, et merci aussi des remarques qui l’accompagnent.* / *Il en est une seule où je crois avoir quelque chose à ajouter. C’est à propos du départ de Madagascar. Je tiens l’information de Jean – et je sais qu’il en avait fait part à bien d’autres (Malraux, Pascal Pia, entre autres) mais évidemment pas à la famille – sauf je pense à Sala, qui n’en a rien dit, on le conçoit\*. Voici comment je l’ai (cette information). Je ne sais plus ce que j’avais fait ou dit qui lui avait déplu (l’avait fâché très fort). Quinze jours ou trois semaines plus tard je reçois un de ces petits billets féroces qui donnaient envie de se pendre, et que nous avons tous connus. Je me suis fâchée aussi : “Pourquoi n’avez-vous pas dit* tout de suite *ce qui ne vous plaisait pas ? Pourquoi attendre et ruminer, et nourrir en silence une rancune ?”  – Réponse : “Parce que si je cède à la colère…. Je ne le fais plus* jamais*, parce que justement une fois je l’ai fait, et alors…” Alors il me dit qu’il avait été fou de rage à voir maltraiter par un Français, à Madagascar, une jeune femme malgache (très belle, j’imagine, et j’imagine aussi qu’il en était un peu amoureux) – et l’avait tué : un coup de revolver. L’homme était si détesté que le village entier a témoigné qu’il s’était suicidé, ce que les faits matériels démentaient. Convoqué chez Augagneur, alors Gouverneur Général, Jean s’est entendu signifier 1° qu’on “effaçait” l’affaire, 2° qu’il eût à partir par le premier bateau, 3° qu’il ne remette jamais les pieds à Madagascar…* / *Je suppose qu’Augagneur, bon radical-socialiste à l’époque, était comme de coutume franc-maçon. Je soupçonne aussi vos grands-parents de l’avoir été (à cause du non-baptême de Jean, et du soleil levant qui figure sur la stèle de la tombe familiale à Bagneux, emblème maçonnique à ce que je crois). Donc Augagneur a préféré qu’il n’y ait pas de scandale. – Et la démarche de Sala pour l’École des langues O viendrait immédiatement après.* / *J’ajoute que finalement un demi-siècle plus tard, Jean\*\* était, à juste titre, très fier de son geste, et qu’il serait sans doute temps de ne plus le cacher. A l’occasion par exemple du Cahier II qui est consacré à Madagascar.* / *A la réflexion, je me dis que tout cela, vous le saviez, et pensiez devoir le taire. Donc que je suis un peu ridicule, à m’imaginer vous l’apprendre. Tant pis pour moi, le ridicule ce n’est pas grave – et pardonnez-moi si c’est le cas.* / *Affectueusement,* // *Dominique A.*  / *\*  (à l’époque)* / *\*\* Cet intellectuel, comme on dit, n’avait peur de rien, jamais : le courage même, à 20 ans comme à 60. Pourquoi ne pas le montrer ?* »

3 novembre 1910 : Départ de Tananarive et retour de Madagascar par Marseille : il a été nommé professeur à l’École des Langues orientales de Paris, grâce à Paul Boyer, oncle de Sala Prussak.

10 décembre 1910 : Arrivée à Marseille.

Janvier 1911 : Début de son poste de chargé de cours à l'École des Langues orientales à Paris [mais JP a été nommé au détriment d'un certain Durand, qui récupérera sa place par la suite en août 1911, après un pourvoi en Conseil d'État].

13 janvier 1911 : JP est élu à la Société asiatique.

Avril 1911 : JP publie « L'argument “Vous en êtes un autre” » dans *Le Spectateur*, n°23.

6 juin 1911 : Mariage à la mairie du XIVe arrondissement de JP avec Salomea Prussak, dite Sala ; ils ont 27 ans, tous les deux. Sur le faire-part de mariage, il est indiqué que le père de Sala, Maurice Prussak, habite 3, rue Benedykta à Łódź (Pologne).

1911 : Le jeune couple habite 51, rue Gazan, le long du parc Montsouris. JP évoque alors une « *vie d’économie et de privations*».

Juillet 1911 - août 1911 : Voyage de noces en Suisse, d'abord à Gersan par Lucerne pour présenter JP à sa belle-famille (son père s’est remarié l’année précédente avec Mme Hella) avec laquelle les deux jeunes mariés ont rendez-vous. Voyage avec les deux sœurs de Sala : Lola qui vient de Pologne et qu'ils retrouvent à Bâle et Stefa qui vient de Munich. JP, malade d'une furonculose, apprend, début août, que Durand a gagné son recours et que, contrairement à ce qu'avait promis Paul Boyer, Durand n'avait pas l'intention de cesser son cours. Déprimé, il va se soigner à Ragaz (JP y prend des bains comme son père 30 ans auparavant) en altitude, où Sala le rejoint avant de le laisser quelques jours pour retourner voir ses sœurs. JP pense à ce moment demander et obtenir un cours libre aux Langues Orientales.

Septembre 1911 : JP à Comiac, lieu de son enfance nîmoise, chez son grand-père Thérond, avec Sala.

Vers le 20 septembre : Retour à Paris, où JP se décide à mener une carrière universitaire…

Novembre 1911 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°29, « L'argument des identiques ».

1911 : JP, membre de la Société de Linguistique.

1912 : Les parents de JP habitent maintenant 24, rue Saint-Sulpice.

Janvier 1912 : JP publie dans *Le Spectateur*, n° 31, « Une Opinion au sujet de l'accord franco-allemand » et « Dr. Gustave Le Bon : Les Opinions et les croyances – Flammarion (Bibliothèque de Philosophie scientifique), 1911, 3 F. 50 ».

Janvier 1912 : JP dépose deux sujets de thèse en Sorbonne : le premier, « Sémantique du proverbe, essai sur les variations des proverbes malgaches », est sous la direction de Lucien Lévy-Bruhl ; le second, « Essai d'une classification linguistique des phrases proverbiales malgaches », est sous la direction d'Antoine Meillet.

Janvier-février 1912 : JP, « Hain-Tenys Merinas » dans *Le Journal Asiatique* (tome XIX).

1er février 1912 : JP publie dans *Le Spectateur*, n° 32, « L'Argument “Un sou est un sou” ».

22 février 1912 : JP est enregistré militairement au 11, rue Roli (Paris XIVe, à deux pas de la rue Gazan), où vivaient d’ailleurs Zinoviev et Lounatcharsky. Le 11, rue Roli est aussi le siège du groupe « En avant » et du « Cercle de la culture prolétarienne », réunissant des opposants à Lénine.

1er mars 1912 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°33, « Le Salon des Pompiers ». On y lit aussi « Correspondance : une opinion au sujet de l'accord franco-allemand (B. Crémieux) » (pp. 140-142, pp. 143-144).

Avril 1912 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°34: « La Logique veut... » [sur le match Carpentier-Lewis].

13 avril 1912 : JP répond à une « Enquête sur la jeunesse (I) / La jeunesse littéraire et universitaire (suite) / La Philosophie », *La Revue hebdomadaire*, n° 15, dans la rubrique : « Sociologie, Politique », texte signé : « *Jean Paulhan, / Licencié en philosophie*».

Mai 1912 : JP publie, dans *Le Spectateur*, n°35, « De quelques remarques qui ne peuvent manquer de favoriser l'observation d'une dispute ».

Mai 1912 : JP dépose deux autres sujets de thèses à la Faculté des Lettres : 1°) « Idées abstraites & lieux communs dans la langue malgache : les lois de leur formation ». 2°) « L'idée de mensonge et d'hypocrisie : essai de critique psychologique ».

ler juin 1912 : JP publie, dans *Le Spectateur*, n° 36 : « Fondement de l'intolérance », « Le Reproche habile », « L'on ne pardonne qu'aux innocents » et « Naissance d'une idée de cause ».

Début juillet 1912 : Après la mort de son grand-père maternel, JP rejoint, une fois ses papiers militaires mis en règle, sa mère Jeanne et sa femme Sala pour assister à l'enterrement d'Auguste Thérond à Comiac.

1er août 1912 : L’écrivain martiniquais René Maran, futur prix Goncourt 1921, écrit à son ami, P. M. Gahisto : « *J'ai suivi, avec une attention que je ne me connaissais pas, les dernières conquêtes littéraires : celles de* l'Opinion *et celle de* la Revue Hebdomadaire*. De toutes les réponses envoyées par ces jeunes intellectuels, il n'y en a qu'une qui me satisfasse pleinement : celle de Paulhan. / Le jeune homme est le seul qui ait envisagé de haut les questions auxquelles il avait à répondre. Il n'y a fait intervenir ni religion, ni politique. Ainsi, il a été impartial, et il a réussi à donner une image à peu près vraie de la jeunesse pensante. »*

Août-septembre 1912 : JP publie, dans *Le Spectateur*, n°38 : « Lucien Guitry, force de la nature », « A propos d'un précédent article [*de Marcel Pareau*] », « Jules de Gaultier, *Comment naissent les dogmes – entretiens avec ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui*. Paris, Mercure de France: 3 f. 50 ».

Novembre 1912 : Départ de JP et Sala pour Alger (départ préparé depuis le printemps), pour soigner les bronchites chroniques de Sala. JP y travaille à sa thèse. Sala, vite guérie et enceinte, prend son service à l'hôpital d'Alger le ler décembre 1912 et passe un examen de physiologie en janvier 1913.

28 novembre 1912 : JP est enregistré (registres militaires) à Alger, rue Daguerre.

5 décembre 1912 : Mariage de la sœur de Sala Paulhan, Stefa Prussak (1886-1966) avec Léon Brillouin (1889-1969), « *brillant normalien et scientifique prometteur, héritier d’une grande lignée de savants (son père et son grand-père étaient professeurs au Collège de France)* », selon Catherine Nicault.

6 décembre 1912 : J. Copeau, directeur de *La NRF*, refuse une note de lecture de JP.

Fin 1912 (ou 1913 ?) : Jeanne Paulhan transporte sa pension dans un petit hôtel particulier, au 120, avenue d'Orléans où JP et Sala viendront habiter, à leur retour d'Alger, en attendant de s'installer au 130, rue d'Assas.

ler janvier 1913 : JP publie, dans *Le Spectateur*, n°42, « Arguments "Assassin pour vingt francs", "Je ne connais pas mon métier" », et « Des difficultés qu'il y a à dénommer les choses : les cubistes ».

Janvier 1913 : Jeanne, mère de JP, s'inquiète beaucoup de voir JP – qui pourrait être professeur, selon elle – sans situation. Elle pense que c'est à cause de Sala. Mais JP veut passer son doctorat et d'abord finir sa thèse. Frédéric Paulhan semble aussi être en froid avec son fils.

Janvier 1913 : D'après une lettre de Sala à sa belle-mère, envoyée d'Alger, Jeanne Paulhan manifeste une certaine hostilité à son égard, lui reprochant de n'avoir pas terminé ses études de médecine. Sala lui demande de les aider à se réinstaller à Paris.

Février 1913 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°43, « A. Meillet, L'Évolution des formes grammaticales, *Scienta*, I-XI-1912, Un conte de Delaw – Le tue-mouches ».

Mars 1913 : JP conseille à son père de chercher un autre éditeur qu'Alcan dont les lecteurs sont « *étroits et encroûtés*».

Mars 1913 : JP publie, dans *Le Spectateur*, n°44 : « Un conte d'Osmont – Dis-moi qui tu fréquentes... ».

Avril 1913 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°45 : « Si l'on vous écoutait ».

Mai 1913 : JP et Sala rentrent à Paris. JP semble avoir compté sur Paul Boyer pour lui trouver une situation, mais celui-ci, échaudé, ne veut plus rien savoir.

Eté 1913 : JP assure la gérance d’été de la revue *Demain*, dirigée par Édouard Toulouse.

Juin 1913 : JP a publié dans *Les Soirées de Paris*, n°17, dirigées par André Billy : « Les Mots-de-Science, poésies malgaches ». C’est Georges Sabiron qui a mis en contact JP et André Billy, en 1912.

Juillet 1913 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°48 : « La Force-Pensée, par W. W. Atkinson (trad. de J. Boisson de la Rivière) et L'Evangile du Bonheur, par J. Boisson de la Rivière, Paris, Richonnier, 6.50 ».

2 juillet 1913 : Après avoir habité rue de Grenelle, Sala et JP s’installent au 130, rue d’Assas, Paris VIe, dans l’appartement que la sœur de Sala, Lola, aurait trouvé et occupé avant leur retour, et qu’elle partage maintenant avec eux.

15 juillet 1913 : JP ? « Une poésie de dispute chez les Merina », in *Le Journal asiatique*.

17 août 1913 : Naissance de Pierre, premier fils de JP et Sala Paulhan.

15 octobre 1913 : Rapport du Service des Renseignements généraux et des Jeux au Préfet de Police (voir 19 septembre 1913 et 17 octobre 1913) sur JP : « *marié le 6 juin 1911 avec Prussak, Salomée, née le 1er Décembre 1888, à Łódź (Russie). […] Il demeure depuis 4 mois, rue d’Assas, 130, au loyer de 1.200 francs par an. Précédemment il a habité 51, rue Gazan, pendant 6 mois et rue Roli, 11, pendant 10 ans (sauf le temps passé sous les drapeaux). […] Il est licencié [en droit] depuis le 20 Juillet 1904.* » (<Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372].

17 octobre 1913 : Réponse du Préfet de Police à la lettre du 19 septembre 1913 du Bureau des Personnels de l’Administration centrale du ministère de l’Instruction Publique… : « *demeure 130 rue d’Assas, au loyer annuel de 1.200 frs. Ancien élève du lycée de Nîmes, il a été maître répétiteur au collège de Tananarive de 1900 à 1902 [*sic*]. Depuis lors, il suit les cours de la Faculté de Droit. Il est licencié en droit. M. Paulhan paraît se trouver dans une bonne situation de fortune*. » [Ce qui suit est imprimé : « *L’ensemble des informations prises à son sujet lui est favorable. Il n’a fait l’objet d’aucune remarque au point de vue politique ; ~~mais ses sympathies……………………….. acquises aux institutions républicaines~~. Il est inconnu aux Sommiers judiciaires. […]*» (<Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372]

Octobre 1913 : JP publie dans *Le Spectateur*, n°50 : « Le Théâtre du Vieux-Colombier ».

28 novembre 1913 : Le ministre de l'Instruction publique, M. Bérard, lui confirme par lettre qu'il est définitivement admis comme rédacteur-stagiaire au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, « *avec le n°2* ».

1913 : Publication de sa thèse, *Les Hain-Tenys mérinas poésies populaires malgaches* / recueillies et traduites par JP chez Geuthner (pré-publication dans *Le Journal asiatique*, t. XIX, en janvier-février 1912). Il a travaillé sur les Hain-Tenys de 1910 à 1913. Il envoie cette étude à nombre de ses amis, connaissances et relations, dont Jules de Gaultier, Lalande, Gourmont, René Blum, etc.

1913 : JP commence à travailler à « Sémantique du proverbe » (qui deviendra « Expérience du proverbe » en 1925 pour *Commerce*, mais auquel il continuera de travailler jusqu'en 1927).

Mai ou juin 1914 : Mort de Durand, son « *rival*» à l'École Spéciale des Langues orientales vivantes.

8 juillet 1914 : JP (re)pose sa candidature à la chaire de langue malgache de l'École Spéciale des Langues orientales vivantes, puisque la place est vacante.

ler août 1914 : JP est mobilisé comme sergent au 9e régiment de Zouaves, à Saint-Denis.

4 août - 11 novembre 1914 : ler Zouave de marche (61e Compagnie).

1914 : Le peintre Henry de Groux fait un portrait de JP en zouave.

22 septembre 1914 : JP est au Front.

12 novembre 1914 - 25 décembre 1914 : 9e Zouave de marche.

25 décembre 1914 : JP est blessé (contusions au ventre et commotion cérébrale par éclatement d'obus au combat du Bois Saint-Mard, Tracy-le-Val.) Il est soigné à Compiègne, puis à Angers.

30 janvier 1915 : Admission à l'hôpital d'Angers pour « *commotion cérébrale par éclat d'obus n'ayant entraîné aucune blessure* » (sergent, premier zouave). « *Est d'ailleurs arrivé guéri à l'hôpital* », note le directeur de l'établissement.

15 février 1915 : JP nommé sergent de zouaves.

17 février 1915 : JP est de nouveau hospitalisé pour troubles cardiaques et paludisme, à l'hôpital de Melun. Puis il est versé dans le service auxiliaire, dans divers postes de guet jusqu'au 27 août 1915.

14 juillet 1915 : JP demande à être interprète auprès du bataillon malgache.

22 juillet 1915 : JP est au poste de guet de la Briqueterie, 99 route de Sénéfontaine à Beauvais.

27 août 1915 - 13 janvier 1916 : Détaché du service aéronautique pour être envoyé à la D.C.R. du C.R.P. : chef de poste de guet à Beauvais. Puis jusqu'au 25 juillet 1916 : service aéronautique (postes de guet). Guetteur d'avions à Dammartin-en-Goele, à Beauvais, puis à Braine, dans l'Aisne, avec son ami, Albert Uriet. Rencontre de Germaine Pascal (née Dauptain le 23 mars 1885 à Provins, décédée le 1er avril 1976), fille de la logeuse de JP et épouse depuis 1903 de Paul-Benoit Pascal, ingénieur issu de l’École Centrale (ou des Arts et Métiers).

Septembre 1915 : JP est affecté au service des Travailleurs coloniaux.

Octobre 1915 : JP est guetteur d'avions à Beauvais (service des postes de guet). Sala, puis ses parents viennent le voir.

2 octobre 1915 : Max Jacob écrit à Albert Uriet, qui communique cette lettre à JP le 4 octobre ; il semble que ce soit le deuxième contact (une rencontre ?) d’Uriet avec Jacob ; c'est ainsi que démarre la correspondance entre Max Jacob et JP, qui ira du 13 octobre 1915 (première lettre de Max Jacob) à 1941.

22 novembre 1915 : JP, qui est à Beauvais, écrit à son ami Maurice Guyot (enveloppe avec cachet de franchise « Poste de Beauvais ») : lettre écrite comme chef du poste de guet, route de Sénéfontaine, à Beauvais. Sa commotion l’a assez démoli, les fièvres malgaches l’ont repris et il ne va pas bien : « *l’on me juge digne, tout au plus, de surveiller le ciel. Métier étrange. Nous sommes sept – blessés ou auxiliaires – qui habitons les bâtiments ou le toit d’une briqueterie abandonnée. Jour et nuit, nous regardons le ciel et nous l’écoutons. Il est peu fréquenté, mais nous ne perdons pas courage*»… Il décrit le paysage, hanté par des corbeaux, « *animaux bizarres*», et des sansonnets. « *Quatre heures de garde par jour, sur un toit ou une église – et libre le reste du temps. […] En face de nous, un boqueteau (au milieu duquel on voit, maintenant que les feuilles sont tombées, un vieux pigeonnier), puis Beauvais et sa cathédrale effacée, qui ressemble à une porte*»… Il demande des nouvelles de Magnin, et ajoute : « *J’ai été très affligé de la mort de Lanouvelle. Quel vivant et fin esprit il était. Savez-vous des détails sur sa mort. Et nos autres amis du ministère ? – J’ai été peiné de la mort d’Alain-Fournier, que je ne connaissais pas. Mais quel splendide livre que le Grand Meaulnes*»…

1915-1916 : À la ferme de l’Épitaphe, son ami Albert Uriet aime une Germaine (Huet, sa future femme, qui deviendra antiquaire), JP aime une autre Germaine (Pascal) : ils décident de vivre cette double aventure d'amour « *entre frères* ». Présence de la petite fille Lalie.

Janvier - juin 1916 : JP, nommé officiellement sergent, guetteur d'avions à Braine dans l'Aisne, à la ferme de l'Épitaphe.

10 février 1916 : JP est cité à l'ordre du régiment « *A montré le plus grand courage en menant sa section à l'assaut au cours du combat du Bois-Saint-Mard* » (Ordre 182). JP reçoit la Croix de Guerre.

Mars 1916 : JP est instructeur chargé d'enseigner la conduite automobile à des soldats malgaches.

27 juillet 1916 : Détaché du service aviation du 13e régiment d'artillerie, JP est nommé interprète au dépôt du Service automobile.

23 août 1916 : JP est nommé adjudant.

Août - novembre 1916 : JP adjudant-interprète à Saint-Pryvé, près d'Orléans, où l'ont rejoint Sala et Pierre : ils y louent une maison. Puis JP est muté avec ses Malgaches au camp de Sainte-Mesme, près de Dourdan. JP apprend la conduite automobile aux Malgaches qui sont de « *très bons élèves* ».

Août 1916 : Sala, qui a rejoint JP et s'est installée à Poigny, près du camp de Sainte-Mesme, demande de l'argent à sa belle-mère.

12 octobre 1916 : Sala et le petit Pierre sont revenus à Saint-Pryvé, près d'Orléans, auprès de JP, qui n'est pas malade mais très maigre et fatigable (Sala dit qu'ainsi, il n'a pas la force de retourner au Front). Il travaille une à deux heures par jour à sa thèse. Sala écrit à sa belle-mère, Jeanne : « *Papa m'a écrit qu'il m'enverrait 100 francs tous les mois (c'est Lola qui lui a demandé). […] II y a eu aussi ces jours-ci une affaire très grave – mais je ne veux pas vous en parler dans une lettre*. »

Octobre 1916 : JP publie, dans *La Vie,* n°10, 5e année, « Nos Villes : Beauvais » (en 3 morceaux : « Eynard a été blessé », « Nous habitons dans une briqueterie », « Qu'est-ce que la médaille ? », passages non repris dans *Lalie*).

Décembre 1916 : JP publie, dans *La Vie*, n°12, 5e année : « La Vocation par Avesnes, grand prix de l'Académie française ».

Janvier 1917 : JP publie, dans *La Vie*, n°1, 6e année : « La Vie des Colonies. Conducteurs malgaches en France » (conversations entre Razafinjoelina, Rakatosoma, Biboka, etc.) [texte non repris]. À Marcel Pareau, il fait part de ses difficultés à « *placer*» ses conducteurs malgaches diplômés : ni l’armée d’Orient ni les commandants de région n’en veulent.

Février 1917 : JP publie dans *La Vie*, n°2, 6e année : « Les Haï-Kaï japonais » (à propos du livre de Paul-Louis Couchoud). Lettre à Marcel Pareau.

Mars 1917 : JP publie, dans *La Vie*, n°3, 6e année : « Le Jeu des mauvaises pendules » (dialogue entre « Tête Verte » et « Cheveu d'Ortie »).

Mai 1917 : JP publie, dans *La Vie*, n°5, 6e année : « Art : exposition des peintres en mission aux armées (Musée du Luxembourg. Exposition communale, Gal. Petit : Verdun, Cadres de Bloémist) ».

9 juillet 1917 : JP (?), Sala et Pierre sont en Suisse, à Beatenberg (chalet Alpengluhn), près de Berne, où ils rencontrent le père de Sala, sa nouvelle femme, Mme Hella, et Stach (né en 1911, à Beatenberg, il a à peu près le même âge que Pierre, soit 5-6 ans, et parle bien le français).

Août 1917 : JP publie, dans *La Vie*, n°8, 6e année : « La Vie des Colonies : Soldats malgaches en France ».

Septembre 1917 - octobre 1917 : JP écrit *Progrès en amour assez lents* à Colombey-les-Belles, Breuches, Velleminfroy, Marseille et Tarbes.

7 octobre 1917 - 11 novembre 1918 : JP rejoint le Groupement des Travailleurs malgaches de l'atelier de construction de Tarbes, 13e régiment d'Artillerie, jusqu'au 11 novembre 1918. Interprète au groupement malgache, il loge à la Caserne Reffye, à Tarbes.

Octobre 1917 : Édition à compte d'auteur du *Guerrier appliqué*, images d'Albert Uriet, couverture de Lola Prusak [Prussak/Prusac], Éditions Sansot. Tirage : 500 ex., dont 30 sur Arche. Retirage avec mention « Nouvelle édition », sous couverture bleu foncé, en 1919. Envoi du *Guerrier appliqué* à Félix Fénéon.

22 octobre 1917 : JP achève *Trois récits d'amour utiles* (= *Progrès en amour assez lents*). JP écrit à Gide pour lui demander l'autorisation de lui dédier les *Trois Récits*... (Ce sont finalement *Les Fleurs de Tarbes* qui seront dédiées à Gide).

Toussaint 1917 : En permission à Paris, JP va voir l’exposition Bonnard (25 octobre-3 novembre 1917) à la Galerie Bernheim-Jeune, où Félix Fénéon, qui y travaille, attire son attention sur un tableau représentant des « Soldats en pantalon rouge ». C’est leur première rencontre.

Octobre-novembre 1917 : *Le Guerrier appliqué* est en lice pour les prix Goncourt et Fémina.

22 novembre 1917 : Première lettre de Pierre Albert-Birot, sur papier à en-tête de *Sic*, pour remercier de l'envoi du *Guerrier appliqué*.

15 décembre 1917 : Première lettre de JP à Félix Fénéon.

Janvier 1918 : Dans *La Vie*, n°l, 7e année, note non signée, intitulée « Jean Paulhan » (portrait, biographie de JP, parlant de l'intérêt qu'il porte aux Malgaches et aux « *Russes anarchistes de la rue de la Glacière*»).

2 février 1918 : JP publie, dans *La Vie*, n°2, 7e année : « Du Cubisme, à propos de L'Élan ».

13 février 1918 : JP est admis à l'hôpital auxiliaire 104 de Tarbes pour paludisme. Température: 40° le matin, 39°7 le soir.

Février - mars 1918 : Tarbes, première et principale pneumonie. Prévenue de la gravité de l'état de JP, Sala de nouveau enceinte, qui habite alors chez les parents Paulhan, avenue d'Orléans, part tout de suite, laissant son fils Pierre à la garde de sa grande-tante Suzanne et de sa grand-mère Jeanne.

20 mars 1918 : JP sort de l'hôpital de Tarbes. Guéri d'une « *pneumonie gauche, pleurocongestion droite. Faiblesse générale consécutive. Proposé pour convalescence*. » Cette période formera le thème de *La Guérison sévère*.

Mars 1918 : JP publie, dans *La Vie*, n°3, 7e année : « J'ai appelé Jouhaux, métaphysicien » (avec reproduction d'une lettre de JP).

Mars - avril 1918 : Un mois de convalescence à Villefranche-sur-Mer, avec Sala et son fils Pierre. « *Adjudant en convalescence. Hôtel de la Réserve. Villefranche* ». JP et Sala vont jouer au casino de Monte-Carlo. JP a trouvé une martingale, mais ils perdent pas mal d'argent.

Avril 1918 : André Breton publie dans *Nord-Sud*, n°14 : « Sujet », texte dédié à JP.

Mai 1918 : Sala s'installe avec Pierre dans un petit pavillon au 46, avenue de la Gare à Tarbes, « *à une minute de la caserne* ». Enceinte, elle attend avec joie une « *petite fille* ».

Mai 1918 : Début dans *Nord-Sud*, n°15 (ou 3?) d'une série de « Notes de logique littéraire », par « Le Reproche que l'on fait aux lieux communs ».

1er juin 1918 : JP se remet à sa thèse, alors qu'il vit à Tarbes avec Sala et Pierre et qu'ils attendent la naissance de leur deuxième enfant. JP va quotidiennement à la caserne voir « *ses* » Malgaches.

6 juin 1918 : JP publie, dans *La Vie*, n°6, 7e année, un compte-rendu sur *Les Elégies martiales* de Roger Allard.

15 juin 1918 : JP publie dans *Le Carnet critique*, n°6, du 15 juin-15 juillet 1918, un article critique sur *Le Miracle de la race* par MM. Marius-Ary Leblond.

18 juin 1918 : Lettre d’André Breton, infirmier à Moret, à JP. Il a transmis à Aragon l’adresse de JP.

Juillet 1918 : JP publie, dans *La Vie*, n°7, 7e année, un article sur *La Jeune Poésie française* de Frédéric Lefèvre, et sur *Le Cornet à dés* de Max Jacob.

12 juillet 1918 : Paul Valéry accuse réception du *Guerrier appliqué*: « *Je remercie mon ami Breton, et dans ce personnage connu, Monsieur Jean Paulhan, d’un petit livre bleu, délicieusement écrit, imprimé et offert, qui m’est parvenu ces jours-ci*. »

26 juillet 1918 : Lettre d'André Breton à JP : « *Vous trouveriez sans doute impertinent que je vous dise : vous êtes précisément l'ami que j'attendais à cette époque de ma vie. J'ai vingt-deux ans. Il me semble, après cet aveu, que vous allez changer avec moi*. »

Été 1918 : André Breton veut lui présenter ses amis : Louis Aragon, Philippe Soupault, etc. Breton répond à l’intérêt de JP pour Paul Valéry (dont il est l'ami), lui parlant des publications passées, de *La Soirée avec M. Teste*, de ses *Méthodes*, de son silence actuel, etc.

16 août 1918 : Naissance du deuxième fils de JP et Sala, Frédéric, dit Fred : « *Frédéric est un méridional noir et grand* ».

Fin août 1918 : Germaine Pascal et JP sont ensemble à Aix-en-Provence.

12 septembre 1918 : Lettre de Paul Valéry à JP au sujet de la Sémantique.

Octobre 1918 : JP publie, dans *La Vie*, n°10, 7e année : « La Jeune Poésie. *Les Travaux et les Jeux* de Vincent Muselli ».

Octobre 1918 : JP obtient le prix de la Bourse nationale du Voyage littéraire *pour Le Guerrier appliqué* (paru en 1917). Décerné à l'unanimité, mais partagé avec Mac Orlan (*Les Poumons morts*) et Francisque Parn (*En suivant la flamme*). JP exprime, dans une lettre à Uriet, une sorte de regret de ne pas avoir eu le Goncourt.

Automne-hiver 1918 : Première rencontre d'Aragon, grâce à André Breton, qui, pendant la guerre, a recopié pour Aragon au Front les lettres de JP.

6 octobre 1918 : André Breton à JP : « *Pierre Reverdy aimerait que nous nous rencontrions chez lui.* »

11 octobre 1918 : JP enregistré dans l'armée territoriale.

1918 : À la fin de la guerre de 1914, JP a perdu, comme amis, Georges Sabiron, Ker-Frank-Houx, Alfred Saurel (d’après sa sœur Antoinette, Saurel s’est suicidé en 1915 : alors que les lignes ennemies étaient proches et tiraient, il est sorti de sa tranchée et s’est dressé de toute sa hauteur, face aux Allemands), Maurice Lion... (Maurice Lion avait 2 sœurs : Claire, qui devint Claire Martin-Lion, et Marthe, devenue Marthe Brun.)

12 novembre 1918 : JP est attristé par la mort d'Apollinaire auquel André Breton l'avait présenté.

Décembre 1918 - janvier 1919 : JP publie, dans *Le Bulletin des Écrivains*, n°48 : « Georges Sabiron ».

1918 : Ungaretti et JP ont dû se rencontrer juste après la guerre, par l'intermédiaire d’André Breton, qui avait fait lire à Ungaretti *Le Guerrier appliqué*. Ils auraient alors parlé de Lautréamont.

Janvier 1919 : JP publie, dans *La Vie*, n°1, 8e année : « Nos morts. Georges Sabiron ».

17 janvier 1919 : Première lettre de JP à Paul Éluard.

27 février 1919 : Première lettre conservée d’Éluard à JP (mais de JP à Éluard : 17 janvier 1919). C’est Amédée Ozenfant qui, dit-il, a présenté JP à Éluard. « *Tous deux s'adonnaient à une sorte de purisme littéraire : sans s'y rallier ils sympathisaient en gros avec nos tendances. Si j'avais voulu organiser les amis du Purisme en bande – comme les Dadaistes et plus tard les Surréalistes – j'aurais certainement fait signe d'abord à Eluard et à Paulhan. Paulhan était en prose, comme Eluard en poésie, comme nous en art, un ingénieur pensant que ce que l'on écrit, peint, sculpte, bâtit, doit se préparer avec le soin et la longue patience des ingénieurs composant une machine*. » (A. Ozenfant, *Mémoires 1886-1962*).

27 février 1919 : André Breton à JP : « *Si je vous dois de lire* Le Devoir et l’inquiétude *voici plusieurs semaines que j’ai parlé à Mademoiselle Monnier des* Poèmes pour la Paix » de P. Éluard. « *Je voulais vous faire tenir les épreuves de* La Guérison sévère *mais vous êtes si loin*. » [Il semble que ce soit Éluard qui ait présenté JP à André Lhote, selon Dominique Bermann-Martin.]

Mars 1919 : JP publie, dans *Les Marges*, n°60 : « De la Recherche des métaphores ou Le Tailleur chinois ».

Mars 1919 : JP publie dans le premier numéro de *Littérature*: « La Guérison sévère (fragment) ». Il n’en a pas relu les épreuves.

3 mars 1919 : Lettre d’André Breton à JP, sur Rimbaud : « *que M. Paul Éluard se joigne à nous, c’est moi qui le désire le plus*. »

Mars 1919 : JP, Sala et Pierre rentrent à Paris.

Semaine du 16 mars 1919 : André Breton veut arranger une rencontre entre Éluard et Aragon, qui est en permission jusqu’au 5 avril.

23 mars 1919 : JP vient se faire démobiliser à Versailles, où il rencontrera Éluard (et Albert Uriet) (Éluard habite alors Versailles) : « *Ozenfant*, écrit Éluard, *a un projet : une grosse revue et pense à nous deux pour la partie littéraire* ».

1919 - 1925 : JP est rédacteur à la Direction de l'Enseignement supérieur, au ministère de l'Instruction publique.

Avril 1919 : JP publie dans *La Vie*, n°4, 8e année : « Création des enfants » [écho anonyme reproduisant une lettre de JP sur les « mots » de son fils Pierre].

5 mai 1919 : Amédée Ozenfant écrit à JP : « *Je reçois au même courrier une lettre d'Eluard qui témoigne le désir, étant en permission jusqu'au 13 d'avoir un rendez-vous de Paulhan, Eluard, Jeanneret, Ozenfant. Je lui propose comme à vous Vendredi 9 mai à 8 heures 1/2 au bureau des Commentaires, 5 rue de Penthièvre*. »

Juin 1919 : Reparution de *La NRF* sous la direction de Jacques Rivière (après l'interruption de la guerre).

15 juillet 1919 : JP publie, dans *La Vie*, n°11, 8e année, un compte-rendu sur « *Girandes* de Louis de Gonzague-Frick ».

Juillet 1919 : Mariage de Lola Prussak avec Robert Lévy (1886-1956) à la synagogue de la rue des Tournelles, dont le rabbin est le père de Robert Lévy.

15 août 1919 : Deux notes anonymes de JP sur « *L'Appartement des jeunes filles*, de Roger Allard » et « Voici un an et un mois qu'Orion écrit à *L'Action française* », dans *La Vie*, n°13, 8e année.

24 septembre 1919 : Première version terminée de « Sémantique du proverbe » (Commencée en 1913, elle restera en chantier jusqu'en 1927).

28 novembre 1919 : Première rencontre avec Jacques Rivière, grâce à Roger Allard qui parle de JP à Rivière, après une entrevue manquée à Toulouse, où séjourne alors J. Rivière. (J. Rivière est entré à *la NRF* en 1909).

28 novembre 1919 : Première lettre de Gaston Gallimard à JP, probablement à la suite de la rencontre entre JP et Jacques Rivière. On peut dater la première rencontre entre JP et Gaston Gallimard de décembre 1919, à l’initiative de Gaston Gallimard.

1er décembre 1919 - août 1920 : JP devient rédacteur-gérant de *La Vie* (24 novembre 1912 - 1942, qui s'appelait avant *La Grande France*), revue mensuelle puis bimensuelle fondée par Marius (1877-1955) et Ary (1880-1958) Leblond, diffusée par l'éditeur Crès et sans doute subventionnée par le ministère des Colonies. Son titre restera officiellement celui de rédacteur-gérant jusqu'en avril 1920.

Décembre 1919 : Marcel Jouhandeau envoie *La Jeunesse de Théophile* à Gaston Gallimard, qui l’accepte pendant l’été 1920.

1919 : JP va voir pour la première fois André Gide. Il demande à Aragon de l'accompagner.

1919 : Portrait de JP par Chana Orloff [celui publié en une de la revue *Biais/Terriers*] : cette gravure originale sur bois (271x179 mm) sur papier pelure a été publiée dans l’album « Bois gravés de Chana Orloff », édité en 1919 par Aligan. Portfolio tiré à 100 exemplaires. Ce portrait de JP, qui était dans la chambre de Joe Bousquet (dédicacé : « *Pour Joe Bousquet, son ami le chat-huant, Jean P*. ») selon Paul Giro et aussi selon Arlette Albert-Birot, qui en possédait un tirage original, a été offert par Chana Orloff à Pierre Albert-Birot. La sculpture « Maternité » de Chana Orloff a appartenu à Sala Paulhan.

ler janvier 1920 : À l'instigation de Gide, JP, qui s'est mis en congé « *pour convenances personnelles* », est salarié par les éditions de la Nouvelle Revue française (il aurait été officiellement engagé pour la « *propagande NRF*» par la revue). JP paraît avoir assuré très tôt le secrétariat de Rivière, notamment pendant ses absences. (Tirage de *La NRF*: 7 000 ex. [ambition 10 000, mais il y a une petite vague de désabonnements qui s'aggravera au cours de l'été], tirage équivalent à celui du *Mercure de France*).

4 janvier 1920 : Dans *l’Intransigeant*, réponse de JP à la question « Pourquoi écrivez-vous ? », p. 2.

11 janvier 1920 : Lettre de Breton, sur sa rencontre avec Paul Éluard, grâce à JP. Breton invite JP à la lecture d’une pièce de théâtre qu’il a écrite avec Soupault, Au Sans-Pareil, 102 rue du Cherche-Midi, le lendemain.

22 janvier 1920 : Conférence de Maxime Brienne [ou de Louis de Gonzague-Frick, selon les journaux qui font cette annonce], sur JP et *Le Guerrier appliqué*, chez Mme Aurel, en présence de Breton, Soupault et Éluard, qui lit une page du *Guerrier appliqué*.

Février 1920 : ler n° de *Proverbe* (simple feuille recto-verso), fondée par Éluard, revue à laquelle JP donne « Syntaxe ». (Dans ce même ou dans un autre numéro de *Proverbe* de l'année 1920, Aragon prétend que JP y avait écrit, sans la signer, cette simple phrase : « *Ne souscrivez pas à l'emprunt*» (à une époque où le gouvernement, dont il était un des fonctionnaires, lançait, à grand bruit, un emprunt national).

1er février 1920 : JP publie dans *La NRF*, n°77, son premier texte littéraire : *La Guérison sévère*.

2 février 1920 : Lettre de Jacques Rivière à JP : « *Je suis profondément touché par votre gentillesse. Je vais étudier la question de savoir quel travail je pourrais vous confier. Et si je ne me décidais pas tout de suite à vous appeler à mon secours, je profiterais certainement de votre offre aimable au moment des couches de ma femme, c'est-à-dire environ dans un mois d'ici*. »

7 février 1920 : Rivière demande discrètement à JP de mettre au net les manuscrits laissés par son beau-frère, Alain-Fournier (qui seront publiés en décembre 1922 sous le titre de *Colombe Blanchet*).

Mars 1920 : JP publie, dans *La NRF*, n°78, son premier article critique : « Optique du langage, I : si les mots sont des métaphores usées ».

19 avril 1920 : Première lettre de JP à Pourrat ; JP s’autorise de leur amitié commune pour les frères Ary-Leblond pour demander à Pourrat s’il pourrait rédiger, avec lui, des notes sur les revues littéraires pour *La NRF*.

23 avril 1920 : Lettre d'André Breton à JP : « *J'apprends encore à vous connaître. C'est moi qui de nous deux désire le plus cette conversation à laquelle les circonstances ne se sont jamais prêtées. Il faudra bien qu'un jour je me lie plus avec vous qu'avec quiconque, jamais je ne me suis trouvé mieux préparé à le faire et ces pages sur les mots me sollicitent en tous sens. Il ne m'est pas jusqu’à ces différences que vous marquez qui ne me semblent très nécessaires. (C'est à vous aussi que je parle avec le moins d'assurance.) »*

ler mai 1920 : JP, « Optique du Langage, II : intention de quelques poèmes chinois » (La *NRF*, N°80).

15 mai 1920 : Jacques Rivière offre à JP – qui l'aide effectivement depuis le début de l'année à constituer chaque numéro – de collaborer régulièrement et de manière rémunérée à *La NRF*: « *Depuis un an, j'ai l'esprit encombré par de l'imperceptible, et de plus en plus je perdais la vue du principal. Vous allez me la rendre, je le sens. Et me la rendre, c'est me rendre la possibilité de travailler, d'écrire mon œuvre, de donner à la NRF la direction, I'aimantation dont elle a manqué jusqu'ici*. » Mais il reste encore vague quant aux termes exacts du contrat. Gaston Gallimard lui propose finalement 400 francs par mois (alors que Rivière en gagne 1 200). Donc JP ne peut songer à quitter son travail au ministère de l'Instruction publique (il ne l'abandonnera qu'en 1925). [JP écrira à Gaston Gallimard, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le 25 août 1945 : « *Cher Gaston, il me semble que ma vie véritable a commencé le soir où vous êtes venu me proposer (dans cette horrible cave de Ministère) d’entrer à la NRF. Depuis lors, il me semble aussi que j’ai eu chaque jour plus d’amitié pour vous, et plus de confiance. Ça fait bien vingt-quatre ans que vous êtes venu me voir, avec Jacques Rivière. Alors, vous vous rendez compte*. »]

Mai 1920 : La compagne de JP, Germaine Pascal, est engagée par Gaston Gallimard comme secrétaire à plein-temps.

15 juin 1920 : JP écrit à Henri Pourrat : « *Comme il serait bon de parler ensemble (mais je n’ose pas encore avoir trop d’espoir, pour cette année : j’aurai peu de vacances et ne pourrai pas, je le crains, m’éloigner de Paris – je suis bien pris par mon travail au M[inist]ère de l’Instruction Publique, où je suis rédacteur – par le secrétariat de la nrf que j’ai accepté – aussi par cette thèse de doctorat, que je voudrais achever cette année sur la sémantique des proverbes malgaches : et je n’ai pas les moyens, pour le moment, ou le goût de renoncer à l’un des trois.)* »

Juin 1920 : JP continue à proposer à Henri Pourrat de partager avec lui la charge de la « Revue des revues » de *La NRF*. Il lui propose 25 francs par mois, soit la moitié de ce qu’il reçoit lui-même pour ce travail.

Juin, juillet-août, et septembre-octobre 1920 : JP donne à *Littérature*, nos 14, 15 et 16 (*Littérature* qui devait d'abord s'appeler *Le Monde nouveau*) « Si les mots sont des signes ou Jacob Cow le pirate ».

Été 1920 : Vague de désabonnements à *La NRF*. En mai, les éditions ont été menacées.

Juillet 1920 : JP devient officiellement secrétaire de *La NRF* (le poste n'avait plus de titulaire). Ce titre de JP apparaît mentionné à cette date pour la première fois sur la deuxième de couverture

ler août 1920 : JP, rédacteur de lère classe à l'Instruction publique, est promu rédacteur principal de 3e classe.

ler septembre 1920 : À l'instigation de JP, *La NRF*, n° 84, propose une petite anthologie de Hai-Kaïs contemporains et français.

17 septembre 1920 : JP écrit à Henri Pourrat que le n° de septembre de *La NRF* lui « *appartient un peu*», écrit-il

Octobre 1920 : JP, « Les Hain-Tenys Merinas », dans *La Vie des Lettres et des arts*, n°2.

15 novembre 1920 : JP écrit à Pourrat qu’il trouve que Vincent Muselli et son groupe forment presque le seul groupe littéraire un peu vivant.

ler décembre 1920 : JP, « Note sur les *Poésies* d'Isidore Ducasse », *La NRF*, n°87.

2 décembre 1920 : JP écrit à Pourrat qu’il travaille au récit « Convoi de femmes au Betsiléo » qui deviendra *Aytré qui perd l’habitude*, titre dont JP craint qu’il soit prétentieux.

28 décembre 1920 : *Don Quichotte* publie la réponse de JP à l’enquête de Louis de Gonzague Frick sur le poème en prose. *Le Mercure de France* reprendra cette réponse le 15 janvier de l’année suivante.

1920 : Installation rue Campagne-Première, n°9, avec Germaine Pascal, dans un atelier de peintre. Groethuysen et Alix Guillain (1876-1951, rédactrice à *L’Humanité*) sont leurs voisins et amis. JP travaille à un livre sur l'origine des proverbes malgaches. Il se rend régulièrement chez sa femme, Sala, installée (cette même année ?) dans la rue parallèle, au 36, rue Boissonade.

1920 - 1933 : JP est « *en instance de divorce* » avec Sala Paulhan.

1920 : Gaston Gallimard introduit Marcel Jouhandeau à *La NRF*.

ler janvier 1921 : Note sur « Le langage populaire de Henri Bauche », sur « G. K. Chesterton de J. de Tonquédec », sur « La Flûte de jade de Frantz Toussaint », sur « *Cinéma* de P.-A. Birot », dans *La NRF*, n°88.

Janvier 1921 : « *Je suis décidé à me séparer de ma femme*. » JP écrit à ce même sujet à J. Rivière : « *Sachez qu'il serait encore plus grave pour moi, à présent, que votre amitié vînt à me manquer, ou seulement à s'étonner*. » Il semble que, bien qu’Isabelle Rivière ait pris le parti de Sala, Jacques Rivière choisit de soutenir JP dans ses démêlés conjugaux.

ler février 1921 : JP publie, dans *la NRF*, n°89, *Aytré qui perd l'habitude*. JP l’a annoncé à Pourrat (c. p. 17.1.21).

Février 1921 : JP écrit une note-préface à « Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves » de Paul Éluard.

11 mars 1921 : JP écrit à Pourrat qu’il « *ne pense pas trop accepter le secrétariat*» [de *La NRF*, revue et éditions].

15 avril 1921 : JP écrit à Pourrat que son caméléon est mort. Mais il est aussitôt question que Pourrat envoie par poste une salamandre à JP, dans une boîte en bois, toute « *rembourrée d’herbes*». [Bestiaire]

Mai 1921 : JP publie dans *Signaux de France et de Belgique*, n°l : « La Jeanne-du-moulin ».

10 mai 1921 : 1ère lettre (dactylographiée) de F. Fénéon, directeur littéraire des éditions de La Sirène, pour refuser *Lalie*. Il dit que ce « *conte* » ne serait pas adapté aux enfants des lecteurs de *La Sirène*.

1er juillet 1921 : JP répond à une « enquête sur l'esprit d'après-guerre », dans *La Vie*, n°13, 10e année.

Août-septembre 1921 : J. Rivière, que JP supplée à *la NRF*, « *consacre*» toute ses « *forces*» à son roman, *Aimée*, qu'il est en train d'écrire. Beaucoup de problèmes concernant les épreuves de Proust à paraître dans *la NRF*.

Automne 1921 : Tous les 15 jours à partir de l’automne 1921, le petit groupe de *La* *Nouvelle Revue française* fréquente les séances, rue de l’Abbé-Grégoire, que préside Eugénie Sokolnicka (1884-1934), envoyée à Paris par Freud pour sensibiliser le monde médical puis littéraire à ses travaux psychanalytiques. Y assistèrent également Jacques Rivière, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger. Gide entama une analyse avec Eugénie Sokolnicka, qu’il abandonna à la sixième séance. On retrouve son personnage dans *Les Faux-Monnayeurs* (1925) sous le nom de Sophroniska. Rivière, quant à lui, ira au bout du processus. Dans son *Courrier des Muses* paru dans le numéro de mai 1922 de *La* *NRF*, Gabory écrit : « *… mais cette saison, dans les salons parisiens, chacun raconte ses rêves et quelqu’un les explique. On se parle tout bas d’actes manqués, de refoulements ; les jolies femmes demandent timidement la clef des songes et chez une dame polonaise, savante et convaincue, un petit cénacle choisi se réunit parfois le soir, qu’on a surnommé déjà “le Club des Refoulés”. »*

1er octobre 1921 : Le n° de *La NRF* est tiré à 4800 exemplaires (le tarif de la page est de 12 francs : lettre de Rivière du 3 octobre 1921), selon les consignes de J. Rivière, dans sa lettre à JP du 17 septembre 1921. Depuis septembre 1921 (>1929), *la NRF* est domiciliée au 3 rue de Grenelle. (Depuis 1912, puis depuis la reparution en 1919, son siège était au 35-37 rue Madame. Avant 1912, elle était au 1, rue Saint-Benoit…).

Novembre 1921 : Réponse à l'enquête « Faillite de l'humour ? », dans *Aventure*, n°l.

14 décembre 1921 : JP publie dans *L'Ère nouvelle*, organe de l'entente des Gauches, « Louis de Gonzague-Frick ».

18 décembre 1921 : Première réunion préparatoire du Comité du Congrès de l'Esprit nouveau (avec Breton, Léger, Delaunay, JP, Vitrac).

22 décembre 1921 : Deuxième réunion du Comité (avec Breton, Delaunay, Léger, Ozenfant, JP, Vitrac).

1921 : Paul Éluard, *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves.* *Précédé d'exemples*. Note-préface de Jean Paulhan (Paris), Au Sans Pareil, 1921. In-8 (186 x 138 mm), tirage à 635 ex., + tirage de tête : 10 exemplaires de tête sur Hollande Van Gelder.

1921 : La première version de *Sémantique du proverbe* est dactylographiée.

1921 : *Jacob Cow ou Si les Mots sont des signes*. Ed. Au sans pareil. Tirage 550 ex., dont 5 sur Japon impérial, 20 sur Hollande Van Gelder, 500 sur Vélin Lafuma et 25 hors-commerce.

1921 : *Le Pont traversé*, orné par A. Hofer. Camille Bloch, libraire-éditeur. Tirage : 575 ex. numérotés sur vergé d'Arches, dont 75 hors-commerce. Un exemplaire est dédicacé à Max Jacob : « ...*le plus affectueusement du monde*... ».

Fin 1921 - début 1922 : Rencontre de Marcel Arland. Celui-ci racontera à la fin de sa vie qu’il avait donné son premier texte, *Terres étrangères*, à Gide, qui l’avait apprécié et passé à JP et à Rivière. Et que JP, à la brasserie Lutétia, parlant pour la première fois avec Arland, lui dit avoir lu et beaucoup apprécié le manuscrit d’un inconnu : lui, Arland. (< entretien pour l’ORTF, 1973).

Janvier 1922 : JP signe l'« Appel » rédigé par Breton en faveur de la réunion d'un « Congrès de Paris pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne ». Le mardi précédant le samedi 21 janvier 1922, Breton a attendu en vain JP, à qui il n’avait pas fait parvenir les questions à poser lors du congrès.

22 janvier 1922 : Réunion du comité à 8h au Petit Grillon. Breton considère que la présence de JP est nécessaire à son entente avec Ozenfant.

10 février 1922 : Circulaire signée de Breton, Delaunay, Vitrac, Ozenfant, JP, concernant l'organisation du Congrès de Paris et demandant à leurs correspondants d'annoncer la tenue de ce congrès dans leurs journaux.

Fin février 1922 : J. Rivière annonce que *La NRF* (et donc JP) se retire du comité organisateur de ce congrès (antagonisme Tzara/Breton qui dégénère en guerre de clans... + déception devant la (faible) qualité des questions).

Mars 1922 : JP cesse sa participation aux travaux du Comité organisateur de *L'Esprit nouveau*, « *revue internationale illustrée de l'activité contemporaine* » dirigée par Amédée Ozenfant (voir la lettre d'Amédée Ozenfant à JP du 22 mars 1922).

ler mars 1922 : Notes sur « Sur les chemins de France, de Georges Delaw, « Dans le Monde des Lettres », et sur « La Peinture anglaise, de John Charpentier » dans *La NRF*, n°102.

1er avril 1922 : Marcel Arland publie sa première recension dans le numéro de *La NRF* du 1er avril 1922. Elle porte sur *État-civil*, de Drieu la Rochelle.

4 avril 1922 : JP écrit à Pourrat : « *Le congrès ne marche plus, au moins pour la nrf qui, réunie en assemblée, a décidé que les questions posées étaient trop insignifiantes. Je me suis donc retiré du comité*. »

ler mai 1922 : Notes sur « Le Cabinet du Dr Caligari au Ciné-Opéra » et sur « Voyage au centre de l'Afrique au Gaumont-Palace », dans *La NRF*, n°104.

15 mai 1922 : Réponse à l'enquête « Le XIXe siècle est-il un grand siècle ? », dans *Les Marges*.

18 mai 1922 : Proust écrit à Gaston Gallimard (il est juré, avec Bergson, Boylesve, Flers, Gide, Jaloux, A. de Noailles, Riou, Régnier et Valéry, de la Fondation Blumenthal, créée en 1920, qui décerne chaque année des bourses de 12 000 francs à 2 écrivains, 2 peintres, 2 sculpteurs, 1 graveur, 1 musicien et 1 décorateur) pour soutenir la candidature de JP : *« [...] Il y a besoin de beaucoup de force pour P[aulhan]. Morand me recommande diverses candidatures, très intéressantes je n'en doute pas mais il n'y a pas un nombre indéfini de prix ! En pensant à P. (et d'ailleurs ce n'était que dû) j'ai envoyé une originale à Mme Blumenthal, une à Mme Mulhfeld, une à Jaloux, une à Bergson, etc*. » (*Corr. Proust/Gallimard*)…

13 juin 1922 : JP écrit à Pourrat qu’il est repris par des crises d‘angoisse et la « *conviction que l’on va mourir à l’instant*», qui obligent JP à demander un congé du ministère : « *le médecin m’assure que cela tient encore à ces vieilles histoires de guerre*».

Automne 1922 : JP s'intéresse à Max Ernst, qu'Éluard a ramené à Paris clandestinement (Ernst est l'amant de Gala), et lui procure une fausse pièce d'identité au nom de Jean Paris.

3 novembre 1922 : JP écrit à Pourrat qu’il accompagne, seul, son fils Pierre à l'Exposition coloniale de Marseille. Après, ils sont allés voir les Horace Dumas à Sanary, près de Bandol, où ils passent une quinzaine de jours.

7 novembre 1922 : Première lettre de Pascal Pia, à l'occasion de poèmes de lui sélectionnés pour *La NRF*, « L'aurore en pluie ».

14 novembre 1922 : Exposition surréaliste où Max Ernst expose *Le Rendez-vous des Amis. De gauche à droite, debout au fond* : Philippe Soupault, Hans Arp, Max Morise, Rafaele Sanzio, Paul Éluard, Louis Aragon, André Breton, Giorgio de Chirico, Gala Éluard. *De gauche à droite, assis* : René Crevel, Max Ernst, Fédor Dostoïevski, Théodore Fraenkel, Jean Paulhan, Benjamin Péret, Baargeld, Robert Desnos*.*

18 décembre 1922 : Première lettre de Joseph Delteil.

1922 : JP participe au mouvement Dada.

1922 : JP entre au comité de lecture des éditions de la NRF.

1922 : JP fait partie de l'Association des Écrivains combattants, créée en 1914 par René Bizet, Fernand Divoire et G. Picard.

1923 : À partir de cette année 1923, JP travaille au ministère de l'lnstruction publique jusqu'à 17 heures, mais à partir de 18 heures, on le trouve aux éditions de la NRF, rue de Grenelle.

1923 à 1935 : Vive amitié avec Valery Larbaud.

Février 1923 : JP, malade, est parti se reposer avec Germaine chez « *son beau-frère* », Jean Villette (le mari de la sœur de Germaine Pascal, Suzanne), meunier près de Bayeux, à Pont-l’Abbé).

19 février 1923 : JP est chez les Villette. Il a remis, avant de partir, à Rivière, les « Trois Satires » de Ponge. Dont 2 textes (« Monologue de l'employé » et « Dimanche ou l'artiste ») seront publiés dans *La NRF* de juin 1923.

21 février 1923 : J. Rivière écrit à Ponge qu'il veut faire sa connaissance. JP à Francis Ponge: « *Je désire beaucoup vous voir, monsieur* » (à la suite de l'envoi par Ponge de « Trois Satires ». JP semble avoir lu du Ponge pour la première fois dans la revue *Le Mouton blanc* de Jean Hytier.

2 avril 1923 : Lettre de rupture d'André Breton avec Jacques Rivière, à la suite de l'article (mitigé) de celui-ci sur *Les Aventures de Télémaque* d'Aragon.

2 mai 1923 : JP propose à Ponge de devenir le secrétaire administratif de fabrication des éditions Gallimard : il faut que Ponge ait envie d'y « *faire sa carrière*». Ponge, dont le père va très mal (il va mourir le 18 mai 1923) accepte, commence l'apprentissage, puis se voit proposer par G. Gallimard et son frère, Raymond, de s'occuper plutôt de la librairie. Il disparaît quelques jours à partir du 30 juin 1923 jusqu'au 2 juillet, sans explications. Fugue de Ponge à Fontainebleau, où il a écrit un poème, « Nocturne du Père » ; il ne veut plus travailler à la libraire Gallimard, ce que G. Gallimard confirme pour contenter son frère Raymond qui n'apprécie guère cette absence de Ponge.

31 juillet 1923 : JP publie, dans *Ariste*, n°3 (Nantes et Paris) : « Ker-Frank-Houx, qui parlait peu de lui-même […]».

4 septembre 1923 : JP est encore à La Roque-sur-Cèze, dans le Gard, où il finit sa *Sémantique* : « *Je crois que j'ai presque achevé ma Sémantique et appris quelque chose* », écrit-il à Francis Ponge. Une deuxième version de *Sémantique du Proverbe* (= *Expérience du proverbe* en 1925) est dactylographiée.

18 septembre 1923 : Breton demande à JP si Rivière accepterait pour *La NRF* une partie des *Pas perdus*, sa conférence intitulée « Caractères de l’Esprit moderne et ce qui en participe ».

1er février 1924: JP, note sur « *Clair de Terre* d'A. Breton » dans *La NRF* n°125.

Mars-avril 1924 : JP publie dans *Le Disque vert*, n° spécial sur Freud et la psychanalyse, « Réserve sur un point ».

1er mars 1924 : Note sur « *Moana* de Céline Rott », dans *la NRF* n°126.

30 mars 1924 : Lettre de J. Rivière à Gaston Gallimard, précisant que si Gaston et son frère Raymond touchent 3 000 francs par mois, lui-même et le nouveau directeur commercial Louis-Daniel Hirsch (1891-1974) devraient en recevoir 2 000 et le secrétaire, JP, 800 au minimum. (Le 24 juin, Gaston Gallimard, Gide et le conseil d'administration de la NRF entérinent le nouveau salaire de J. Rivière, 2000 F. mensuels.)

18 avril 1924 : JP publie « Georges Sabiron » dans le tome I de l’*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (« Bibliothèque du Hérisson », publié par l'Association des Écrivains combattants, achevé d’imprimer à Amiens par Malfère, le 18 avril 1924).

25 avril 1924 : Sous-chef du 2e bureau de la direction de l'enseignement supérieur, où il s’occupe des legs. Il écrit à Pourrat : « *j’ai un nouveau bureau au M[inist]ère silencieux et ensoleillé. Et dans quel bon fauteuil je te ferais t’asseoir*».

1er mai 1924 : Note [éreintement] sur « *Lazare* d'Henri Béraud » dans *La NRF*, n°128.

6 juin 1924 : JP, sur sa carte d’identité (n°87077), est déclaré : « *sous-chef de Bureau du Ministère de l’Instruction publique* » et habitant « *9, rue Campagne première* ».

Été 1924 : Premier cahier de *Commerce* (financé par Marguerite Caetani, princesse de Bassiano (1880-1963), où JP joue un rôle officieux mais important (orientation sur *Commerce* de textes refusés par *la NRF* et réciproquement).

25 août 1924 : JP est l'un des 4 signataires, avec Marcel Arland, André Breton, François Mauriac, de la lettre en faveur de Malraux parue dans *L'Éclair*. Il semblerait que Marcel Arland, à l'origine de cette pétition, ait recueilli la plupart des signatures à Pontigny.

4 septembre 1924 : Antonin Artaud demande à JP, mais trop tard, de rétablir son nom en tête de sa correspondance avec Jacques Rivière.

6 septembre 1924 : *Le Journal littéraire* publie une lettre ouverte de JP à Henri Béraud, dans la rubrique : « Nos échos » : « *Cher Monsieur Béraud, / Le* certain *Jean Paulhan / vous dit M…, Monsieur Béraud. / Jean Paulhan*». JP répond ainsi à l’interrogation de Béraud, qui se demandait qui pouvait bien être « *un certain Jean Paulhan* » qui se permettait dans *La NRF*, de ne pas trouver à son goût *Lazare* (*cf*. 1er mai 1924).

6 septembre 1924 : JP signe, avec beaucoup d’autres intellectuels rameutés par Clara Malraux, dans *Les Nouvelles littéraires* un appel en faveur d'A. Malraux, condamné à Pnom Penh, pour vol et trafic de statuettes.

Automne 1924 : JP publie dans *Commerce*, cahier II, « Luce, l'enfant négligée ».

Octobre 1924 : Voyage de quinze jours en Italie, à Rome, avec Germaine Pascal et Franz Hellens. Proposition faite aussi à Francis Ponge, sans succès. Rencontre à Rome de Giuseppe Ungaretti et de Giorgio de Chirico. JP lit à Rome un passage de sa *Sémantique*. En passant par Monte-Carlo et son casino, JP joue et gagne, d'après Franz Hellens.

8 octobre 1924 : Première lettre de Paul Claudel, envoyée de Tokyo.

6 novembre 1924 : JP écrit à Pourrat qu’il songe à demander un congé de 3 ou 6 mois au ministère pour achever sa sémantique.

Hiver 1924 : JP et Germaine séjournent dans le grenier du château des Imbergères, 41, rue Voltaire à Sceaux (château de Mme de Maintenon et de Mlle Mars). Mais ils ont gardé l'atelier de la rue Campagne-Première. Seuls, Groethuysen, Rivière, Ponge et Hellens connaissent cette adresse. JP a pris un congé de deux mois, qu’il compte prolonger jusqu’à trois. Officiellement, il travaille à sa thèse de doctorat. Peut-être est-il aussi assez déprimé. J. Rivière le remplace provisoirement à *la NRF* par Armand Pierhal. Mais Rivière continue cependant à consulter JP pendant cette période. Pascal Pia, qui est chef de fabrication chez Albin Michel, vient voir JP au château des Imbergères.

1924 : JP se rend avec son père à la première vente d’œuvres collectionnées par Éluard (autres ventes en 1931 et 1936). Frédéric Paulhan achète un tableau de Chirico, « Fruits exotiques et gourdes ».

1925 : Premiers contacts avec Pierre Jean Jouve.

Janvier 1925 : Germaine, la compagne de JP, demande à ses interlocuteurs qui travaillent ou viennent à *La NRF* de la désigner sous le nom de « *Mme Pascal*» (et non de « *Mme Paulhan*»).

14 février 1925 : Mort de Jacques Rivière. JP écrit à Paul Valéry : « *Jacques Rivière est mort ce matin à 7 heures. / (j’étais demeuré près de lui ; je n’ai reçu que ce matin votre gentille lettre) / je suis bien triste*. »

17 février 1925 : JP, Gaston Gallimard, Gide et Jacques Copeau accompagnent à Bordeaux le corps de Jacques Rivière.

Février-mars 1925 : Gaston Gallimard doit choisir, parmi Gide, Du Bos, Crémieux, Isabelle Rivière et JP, Ie successeur de J. Rivière : pour ménager les susceptibilités, il accepte de prendre lui-même le titre de directeur et nomme JP rédacteur en chef.

Mars 1925 : Ungaretti presse JP d'accepter la direction de *La NRF*. C’est cette année qu’ils se tutoient. Ungaretti devient officiellement en mars 1925 le « *représentant* » de *La NRF* en Italie. Important échange d'idées et de textes.

ler mars 1925 : « Jacques Rivière », dans *La NRF*, n°138.

1er mars 1925 : Rilke et JP à Versailles chez Marguerite Caetani.

12 mars 1925 : *La Guérison sévère*, collection « Une Œuvre, un portrait », Éditions de la Nouvelle Revue française. En frontispice, un portrait de l'auteur par Creixams. Tirage : 858 ex.

17 mars 1925 : Rilke remercie JP d’avoir déposé à l’hôtel Foyot, où il réside, un fort volume de dessins de William Blake, de la part de Marguerite Caetani.

ler avril 1925 : JP quitte son emploi au ministère de l'Instruction publique et devient officiellement rédacteur en chef de *La NRF*. Il avait fait part de ce projet à Henri Pourrat le 24 mars 1925. JP publie « Les Espoirs et les Projets » (sur J. Rivière) dans *la NRF*, n°139.

5 avril 1925 : À Joseph Delteil, qui vient de lui envoyer *Cinq Sens*, JP répond : « *Je suis très heureux d’avoir Les Cinq Sens, que j’aime beaucoup. […] Chaque page vous guérit de beaucoup de livres ; sans qu’on sache précisément lesquels : tout cela avait dû se mélanger, faire pâte. Un dépuratif s’imposait (il ne faut estimer que les ouvrages auxquels on peut trouver, du premier coup, un nom de remède).*» (cité par Robert Briatte, dans sa chronologie de J. Delteil.)

11 avril 1925 : JP écrira à Arland en 1931, que, quand il devint rédacteur en chef de *la NRF*, il se vit « *trop d'ennemis* » et « *surtout trop d'amis* ».

ler mai 1925 : « Alfred de Tarde », dans *La NRF*, n°140.

Juillet 1925 : Rilke écrit à JP qu'il est content d'être publié aux éditions de la NRF, que c'est Mme Klossowska qui fera le « *surchoix* » de poèmes*,* à condition que la petite série de *Verger* y figure (puisque c'est elle qui justifie le charmant titre dont JP est l'auteur) et qu'on y place également ses *Quatrains Valaisans* autour desquels les autres poèmes s'étaient peu à peu agglomérés.

Juillet 1925 : Mme de Bassiano donne un chiot de son chien Bary à JP, Orso, un « *berger anglais* », « *un de ces vieux bergers anglais à derrière d’ours*», écrira-t-il à Ponge, le 17 septembre 1925. Le 8 août, Orso est âgé de deux mois, écrit-il à Pourrat.

Juillet 1925 : JP écrit à Albert Uriet : « *Je ne sais pas comment faire mon prochain numéro. Isabelle Rivière exige* 60 *pages cette fois pour la correspondance J. R[ivière] - Claudel. Sans quoi, elle retire tout. Qu’elle était gentille, quand nous la connaissions seulement sur la dédicace du G[rand-M[eaulnes]. / As-tu lu la lettre des Surréalistes à Claudel ? Il y avait de belles choses “aujourd’hui que l’idée de beauté s’est rassise…” mais de ces belles choses qui ne t’intéressent plus beaucoup.* »

Août 1925 : Première lettre retrouvée de Drieu la Rochelle à JP : très admiratif autrefois d'Aragon, il vient cependant de rompre, en publiant un article violent contre lui : « *J’avais prévu et souhaité que mon article causât la rupture de mon amitié avec Aragon. […] Je suis désolé : je n’avais pas un autre ami, comme bien vous pensez. Il ne pouvait y en avoir qu’un que j’admire, que j’estime comme Aragon. / Je jouissais violemment de sa supériorité*».

27 août 1925 : JP note dans ses carnets : « *Il est singulier que je ne mette guère en doute que la vie des tranchées m’a donné peut-être les plus constantes joies que j’aie connues. Je sais au moins de quelle sorte étaient les frayeurs que je pouvais alors éprouver (et que j’éprouvais, de vrai, plus fort qu’ailleurs). Elles se rapportaient toutes à cet étrange état intérieur. Comme si j’avais voulu former en moi, et dans le même sens, mieux que la guerre, plus dangereux. De quoi je n’ai jamais manqué*. » (< *La Vie est pleine de choses redoutables*).

Automne 1925 : JP écrit à Albert Uriet, avec qui il a un projet d’écriture commune et anonyme [ce qu’il reproduira avec Groethuysen et Henry Church] : « *Mme de Bassiano me demande un récit pour le prochain* Commerce*. J’ai envie de lui offrir un récit de nous deux. Qu’en penses-tu ? Un petit récit, de 5 à 6 pages. (Ce serait 300 fr. pour chacun, je pense). / Seulement : I. si tu as des choses prêtes, envoie m’en le plus que tu pourras. (même un peu rêverie ou un peu fou). / 2. Et notre nom ? Tâche d’en trouver un. Qu’il soit entendu, n’est-ce pas, que personne ne saura que c’est nous. Je parlerai d’un ami en province ou aux colonies – ou même pas d’un ami, d’un inconnu. […] Il serait excellent de débuter dans Commerce. Ce serait ensuite la nrf. / Je travaille comme un bœuf à mon article*. »

Octobre 1925 : Réponse de JP à l’enquête « Les Lettres / la pensée moderne et le cinéma » des *Cahiers du mois*, numéro consacré au « Cinéma », n° 16-17, p. 167 (dans la même livraison, contributions de Epstein, René Clair, Marcel L’Herbier, Germaine Dulac, Jacques Feyder, André Beucler, Cendrars, Cocteau, Crevel, Delteil, Desnos, L.-P. Quint, Ramuz, Soupault, Supervielle, Gromaire, *et alii*) : « ... *Il me semble que le cinéma a débarrassé la littérature de plusieurs soucis absurdes, tels que: mouvements, rapidités, poursuites, coups de théâtre, comme la photographie avait heureusement guéri la peinture du soin de “faire ressemblant”. Les arts s’aident bien moins par ce qu’ils apportent que par ce qu’ils enlèvent les uns aux autres. / La chose est sensible dans le roman-feuilleton.* Rocambole *est exactement rédigé et composé comme un film.* Fantômas *est déjà bien plus près d’un roman […]*»

21 octobre 1925, environ : JP, selon Germaine qui n'est pas à ses côtés (lettre à Francis Ponge), est parti brusquement de Paris : « *J’ai reçu quelques cartes de Jean. Il se disposait à aller vivre dans les bois. Il a acheté un sac de couchage, un sac de boy-scot [*sic*], un réchaud, de l’Eleska, enfin tout un attirail qui lui semble suffisant pour réaliser son rêve. Mais j’ai bien peur de la pluie et du froid. Et j’ai bien hâte aussi de le retrouver. – / Je partirai le 31 sans doute*. »

Octobre 1925 : JP propose à Ponge le secrétariat de *La NRF*. Ponge est d'emblée d'accord.

24 octobre 1925 : JP, alors à l’Hostellerie provençale de Port-Cros (Var), chez Marcel et Marceline Henry, écrit à Henri Pourrat : « *Je suis venu me reposer à Port-Cros, deux ou trois semaines : il y fait doux, même la nuit (que je passe, un jour sur deux, dans les bois). Et quels beaux vieux châteaux abandonnés. […] Germaine va venir me rejoindre dans quelques jours. Il m’en tarde. Mais tu es de mes promenades, et surtout aujourd’hui où j’ai cru reconnaître le bois qui domine la fontaine de Garric*. »

24 octobre 1925 : Dans une lettre à Francis Ponge, JP écrit : « *Port-Cros est bien beau. C’est ennuyeux que tu n’aies pas pu venir. […] Grand vent depuis hier, vagues blanches. / j’ai attrapé un poulpe que j’ai presque apprivoisé.*»

26 octobre 1925, 16 h : Germaine Pascal prend le train lundi 26 octobre à la Gare de Lyon, pour retrouver JP à Port-Cros. Retour ensemble à Paris le lundi 2 novembre.

28 octobre 1925 : C’est Francis Ponge qui donne le BAT à *Commerce* du texte de JP, « Ra-Chrysalide », ce jour, « *pour J. Paulhan*», alors que celui-ci est à Port-Cros.

Automne 1925 : JP publie, dans *Commerce*, cahier V : « Expérience du proverbe » ( = « Sémantique du proverbe » auquel il travaillera jusqu'en 1927 encore), suivi de « Ra-Chrysalide » (conte malgache).

Novembre 1925 : Finalement, JP, qui a testé l’incapacité de Ponge à se dévouer corps et âme à *La NRF*, décide finalement de se passer de secrétaire.

9 novembre 1925 : JP écrit à Pourrat que le lendemain matin, ils repartiront pour Port-Cros, vers 7 heures, de nouveau [une lettre de Germaine Pascal à Gaston Gallimard, l’atteste].

Décembre 1925 : JP écrit à Uriet qu’il a découvert, à Sceaux « *un très joli pavillon (quoique fait en série […]* », « *Il est bâti en machefer, mais n’est noir que de loin. A part ça, il ressemble aux maisons de Jeanneret [*Le Corbusier*]. Seulement il faudra peut-être des protections pour l’avoir. On verra. […] Il me semble qu’il n’y avait pas beaucoup de monde à la messe du bout de l’an de Jacques [*Rivière*]. A peine sortis de l’Eglise, le brouillard est devenu épais, et sombre. Ghéon s’en allait au bras d’un curé. Yvonne Gallimard était pâle et semblait malade. Isabelle avait un singulier air ravi*. »

1925 (et janvier 1926) : Mentions récurrentes du titre *Les Fleurs de Tarbes* dans des lettres adressées à Ponge.

1er janvier 1926 : JP, note sur « *Raboliot* de Maurice Genevoix », *La NRF*, n° 148.

9 janvier 1926 : JP assiste avec Paul Desjardins, Jean-Richard Bloch, Jacques Heurgon, Ramon Fernandez, à la première conférence de Groethuysen à la Petite Université du 21 de la rue Visconti, créée par P. Desjardins. Commentaire de P. Desjardins : « *Première leçon de Groethuysen. On n'est que 11 assistants : Paulhan, J.-R. Bloch, Ramon Fernandez, Mme Salvemini, Jacques Heurgon, etc... Mlle Regert [*une de ses Sévriennes*]. Petite conférence intelligente et sarcastique*. » [< *Agendas* Paul Desjardins].

13 janvier 1926 : JP va à la Petite Université du 21 de la rue Visconti : « *1ère leçon de R. Fernandez sur la personnalité. Assez belle assistance, bcp de dames et des amis de la NRF : Paulhan, Gallimard, Crémieux, etc. Mlles Pardé, Quioc, Regert, Jean Stewart, une demoiselle de Dijon. Après, la discussion (Groethuysen, G. Marcel, B. Crémieux).*» [< *Agendas* PD].

14 ou 21 janvier 1926 : Germaine et JP emménagent à Fontenay-aux-Roses, où ils ont une maison « *avec un beau jardin, des roses et des arbres*», écrivent JP et Germaine à Francis Ponge.

23 janvier 1926 : JP signe le texte sur « Ker-Krank-Houx » dans le volume V de *l*'*Anthologie des Écrivains morts à la guerre* (Impr. Amiens, Malfère, achevé d’imprimer à cette date).

4 février 1926 : Réunion d’un comité de *La NRF*, chargé de réfléchir à la forme que doit prendre la revue, ou qu’elle ne doit pas prendre : au Lutétia, à 3 h et demie, galerie du premier étage: Gaston Gallimard, JP, Jules Romains, Jean Schlumberger, François Mauriac, André Maurois, Bernard Groethuysen, Gabriel Marcel, Charles Du Bos, Félix Berteaux, Marcel Arland, Henri Rambaud, Francis Ponge. Ramon Fernandez et Benjamin Crémieux étaient annoncés. Franz Hellens accepte de faire partie de ce comité, mais à distance puisqu’il vit à Bruxelles. JP songe à un comité « d’action », qui comprendrait Groethuysen, Schlumberger, Valéry, Romains, Thibaudet, Martin du Gard, Larbaud, Hellens, Fernandez, Ponge, Arland, Crémieux, « *un surréaliste*», Gide.

20 février 1926 : JP assiste, avec Jean Baruzi, Charles Du Bos, Marcel Arland, Paul Desjardins, à la dernière conférence de Groethuysen à la Petite Université de la rue Visconti. Commentaire de P. Desjardins : « *Dernière conférence de Groethuysen, nous lui remettons 1 400 fr.: il paraît content. Là étaient Jean Baruzi, Du Bos, Paulhan, M. Arland, etc. L'idée qu'en France le roman a été l'héritier et le suppléant de la philosophie, cette idée de Groethuysen me paraît fantasque, fausse, et d'ailleurs sans fécondité, sans intérêt. Adieu, Groethuysen*. » [< *Agendas* Paul Desjardins].

Mars 1926 : « L'anniversaire de la mort de J. Rivière » dans *La NRF*, n° 150. Début de la « querelle Rivière » qui oppose JP à Isabelle Rivière sur la nature du sentiment religieux chez Rivière...

4 mars 1926 : André Breton écrit à JP : « *Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que je vous tiens pour un con et un lâche*. ». « *Cela se rapporte sans doute à une lettre*, expliquait Jean Paulhan à Francis Ponge, *déjà vieille de six ou sept mois, dans laquelle j’expliquais à Éluard en quelle sorte d’estime je tenais Breton, avec mes raisons. (Éluard la lui avait aussitôt communiquée.) On se fâche avec la rapidité qu’on peut. J’ai répondu par pneu : “Il y a longtemps que vous m’emmerdez. Vous auriez pu comprendre plus tôt que je vous tiens pour aussi lâche que fourbe. J. P.” Cela me semble suffire pour l’instant. Mais si Breton publie quelque part sa lettre, seule, on s’amusera*. »

10 mars 1926 : Rilke, qui est venu autrefois 9, rue Campagne Première voir JP et Groethuysen, écrit qu’il salue en passant dans la rue l’appartement et sa terrasse pleine de fleurs, qui donnait sur les ateliers d’artistes, dans sa lettre à JP du 10 mars 1926. Il évoque aussi le jeune chien Orso.

Pâques 1926 : Un poème de Rilke dans une lettre à JP : « Oh, les bulles de savon… » (poème non inédit).

15 avril 1926 : JP prévient Pourrat de la disparition du *Navire d’argent* qui n’avait engrangé que 400 abonnés. Adrienne Monnier doit vendre, pour payer plus de 40 000 francs de dettes, toute sa bibliothèque personnelle. JP la juge courageuse, et le public injuste.

4 mai 1926 : Max Jacob recommande très chaleureusement Cingria à JP.

Mai 1926 : 4 jours à Weimar. Voyage avec Germaine, Georges Auric et Léon-Paul Fargue, pour entendre l’unique représentation d’*Hypatia*, opéra composé par Roffredo Caetani, prince de Bassiano, le 23 mai 1926, au *Deutsches Nationaltheater*. « *C’est la première fois que nous allons en Allemagne*» (à Pourrat, « Lundi », c.p. 18 ou 19 mai 26). « *On a été voir, religieusement, toutes les maisons de Goethe*» (Germaine Pascal à H. Pourrat, « Le 1er juin 1926 »). Rencontre du « *prodigieux*» P. Klee [lettre à Fr. Ponge de mai 1926], dont il possèdera au moins un tableau (*Chambre avec habitants, une perspective*, peint en 1921.)

Juin 1926 : Réponse à l'enquête sur « L'anti-poésie » dans *Les Cahiers naturalistes*, n°14.

2 juin 1926 : Lettre de Rilke à Dory von der Mühl : « [JP] *écrit une prose tout à fait sienne où l’on décèle de petits mouvements aussi élémentaires que l’herbe qui se redresse derrière des pas vivants. […] Il est l’homme de curieuses conciliations –, et la NRF ne devient-elle pas plus riche et plus diverse sous son égide ?* » [< Introduction de Bernard Baillaud à R. M. Rilke, *Vergers,* suivi des *Quatrains valaisans*, Le Bruit du temps, 2019, pp. 28-29].

Juillet 1926 : G. Ungaretti et JP se sont vus à Paris. Breton accuse Ungaretti d'être un agent mussolinien chargé de reprendre en main les intellectuels italiens à Paris.

Août 1926 : JP persiste en son projet de texte littéraire écrit ensemble avec Albert Uriet : ce pourrait être ce qu’il nomme « Villegagnon », une sorte de récit à la première personne, mêlant les souvenirs de l’un et de l’autre et dont on ne démêlerait pas qui a écrit quoi [*cf*. dossier correspondance Uriet], histoire peut-être d’aider Uriet à sortir de son isolement : « *Je t’envoie une esquisse de notre premier Villegagnon. Revois, corrige,* ajoute*, n’enlève pas trop. Il faut que tout arrive à paraître de toi. / D’une façon générale les passages “de maintenant” seront de moi, les autres de toi. J’ai un plan dans la tête, que l’on suivra sans s’en préoccuper. / Et songe bien que c’est une chose* très grave *que nous commençons là. Il faudra tenir le coup ne* plus jamais *nous brouiller. Réfléchis-y encore, et si tu hésites tant soit peu, cassons. Pour moi, je n’hésite pas du tout. Mais songe aux nouvelles raisons qui peuvent se présenter ! Ceux qui te connaissent surtout diront que tout est de toi, et ceux qui me connaissent la même chose, etc. (Si jamais l’on arrive à savoir.) [*anecdote avec Marcelle Sibon*…] Je tiens d’autre part à ce que personne ne sache que je suis pour une part, Villegagnon. Sans ça je perds toute liberté d’en parler. / Quelle adresse lui trouver ? Dois-je chercher une fausse adresse à Paris ; il me semble que le Parc, St Vigor, ce serait tout avouer. Mais une adresse à Bayeux, ce ne serait pas mal*. »

Août 1926 : Lettre d’Albert Uriet à JP, qui évoque le texte nommé « Villegagnon » : « *J’ai travaillé un peu à Villegagnon ce matin, péniblement. Je voudrais y introduire un peu de vie, de détail ; par exemple développer un peu mon arrivée à la campagne. Laisser entendre que, jusqu’à ce moment, je n’ai pas fait grand-chose de bon dans la vie. (Un tour à l’église – la jeune fille qui chante à l’orgue (Flavigny) / (Je vivais avec Rosa Guerchguine [*sic*] – j’en étais dégoûté – je l’ai plaquée – dès que j’ai pu) à la mort de ma grand-mère, un peu d’argent m’arrive en héritage – C’est à ce moment que je décide de rompre avec mon ancienne vie.*»

Août 1926 ? : JP écrit à Uriet : « *C’est tout à fait merveilleux. Continue, dis-en le plus possible. Surtout, ne choisis pas trop. Ne te dis jamais : ceci est plus intéressant, est plus ”fait pour être raconté” que cela. Sur tes parents, surtout. Aussi sur Marcelle [Sibon ?], n’est-ce pas. Ou sur n’importe ce qui te vient à l’esprit [*sic*] ; sans choix, sans aucun choix. […] J’ai pris des décisions : du Samedi au Lundi soir, oublier complètement que je suis à la revue, ne rien faire pour elle. Les autres jours, me défendre un peu : réagir après chaque visite, en faire plus qu’en recevoir, etc. Enfin, je me remets à ma Sémantique, et à un article, à peu près achevé. / je suis content que la nrf te plaise à présent. Donne-moi aussi de temps en temps des conseils. Après Pourrat, j’aurai un* voyage sur la terre*, qui te plaira beaucoup. Après, un roman de Duhamel. Aussi je tâcherai de continuer à refouler les articles politiques. / Il fait ce matin du brouillard, dans lequel on entend des chiens aboyer. Orso est très gentil, très heureux. Nous ne le faisons pas trop sortir dans le village ; dimanche dernier, il a manqué se faire écraser par une auto. / Son grand plaisir est de courir à toute vitesse dans le jardin, quand nous y allons.* »

11 août 1926 : Roger Martin du Gard à JP : « *[…] Il s’appelle Jean Tardieu. Je l’ai rencontré à Pontigny. Je le trouve plus attachant que la plupart des jeunes gens à lunettes qui fréquentent la charmille de Desjardins […]. /Et vous, Pontigny ne vous verra-t-il jamais ? Je crois que vous savez sourire, et aussi respecter. C’est tout ce qu’il faut pour passer là-bas dix jours bien remplis*. »

Octobre 1926 : Note de Jean Guéhenno sur *L'Ascension* par Lucien Bourgeois (Rieder) dans *La NRF*, qui a provoqué une longue négociation entre J. Guéhenno, JP et Daniel Halévy, depuis février 1926.

18 novembre 1926 : JP publie, dans *Anthologie de la nouvelle prose française* (éditions du Sagittaire, chez Simon Kra) « Jugement de l'auteur sur lui-même », « Défaut de langage », et « Essai de guérison », achevé d’imprimer ce jour.

Hiver 1926 : JP signe la traduction de l'allemand d’un texte de 1870 de F. Nietzsche, « Le drame musical grec », *Commerce*, cahier X.

1926 : Pierre Drieu la Rochelle présente Emmanuel d’Astier de la Vigerie à JP.

1926 : « Jacques Rivière » in *L’Ami du lettré*, année littéraire et artistique, publié par l'Association des Courriéristes littéraires des journaux quotidiens, pp. 190-195.

1926 : Différend avec Antonin Artaud, car celui-ci tente de faire publier les surréalistes à *La NRF*.

1er Janvier 1927 : Dans *Le Roseau d'or*, n°20, , Frédéric Lefèvre mentionne JP, dans son étude de 80 pages, « La Nouvelle Psychologie du langage » où il s'occupe surtout de Marcel Jousse : « *L'objection que pourrait faire un lecteur superficiel au premier livre de Marcel Jousse :* Études de psychologie linguistique*, c'est justement, ce qui, pour moi, en constitue la plus haute valeur scientifique : c'est que des faits enregistrés par des centaines d'observateurs qui n'avaient aucun souci de les insérer dans un ensemble viennent s'emboîter naturellement dans l'immense synthèse concrète que le R.P. Jousse nous a révélée. C'est ainsi que lorsque Jean Paulhan, pendant son séjour de plusieurs années à Madagascar, notait ses observations sur l'improvisation des proverbes et leur utilisation, il ne pensait peut-être pas réunir des matériaux pour l'un des plus suggestifs chapitres de la nouvelle psychologie linguistique.* »

2 janvier 1927 : Jouve envoie à JP Ies épreuves de *Monde désert*, en cadeau, car « *l'œuvre et moi vous devons beaucoup* ».

20 janvier 1927 : Mort du chien Orso. (*Cf*. 5 février 1927). JP écrit à Uriet : « *Orso est mort ce matin. L’on avait commencé hier à lui injecter de l’eau de mer, mais il rendait déjà une sorte de sang décomposé. Il a poussé deux grandes plaintes, juste à un moment où nous étions tous les deux à côté de lui, et il est mort presque aussitôt*. »

29 janvier 1927 : JP nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

19 février 1927 : Aline Mayrisch écrit à JP, avant de partir passer 8 jours en Allemagne : « *Je voudrais pourtant auparavant vous envoyer ces modestes 500 francs que votre ami Robert Aron demande pour le théâtre Jarry, comme un signe de sympathie. Je n’arrive plus à mettre la main sur son prospectus.* »

26 février 192 : Max Jacob recommande Jean Grenier à JP : « *J. Ch. Grenier est un de mes plus anciens et chers amis, tu as déjà dû t'apercevoir de sa valeur, de sa science, de son cœur même*. »

Mars-avril 1927 : Accident ou tentative de suicide de Sala Paulhan, dont JP est séparé depuis la fin de la Grande Guerre : elle est renversée boulevard Raspail par une voiture et doit être amputée d'une jambe. Sala travaillait, au moment de son accident, au laboratoire de la Salpêtrière (ou de Sainte-Anne ?). Elle va passer quelque temps à la Vallée aux Loups, chez le Dr Le Savoureux, dont la femme, d’origine russe, Lydia Plekhanov, était une amie des sœurs Prussak. Pendant ce temps, les enfants, 14 et 9 ans, sont confiés à Jeanne Paulhan, mère de JP.

6 avril 1927 : À 13 heures, banquet organisé au Cercle de la Renaissance (12, rue Poitiers à Paris), pour fêter la Légion d'Honneur de JP, présidé par Édouard Herriot. JR Bloch, absent au banquet, faisait partie des signataires demandant cette décoration. Gaston Gallimard étant hostile aux décorations, JP s’était abstenu de le citer dans son discours, ce qui avait été désagréable à Gaston Gallimard. JP lui écrit, bien plus tard : « *Il m’avait semblé qu’en vous nommant dans le petit topo (absurde, je pense) du déjeuner de ma légion d’honneur je vous aurais complètement vexé tant vous veniez à ce moment de me montrer votre désir de rester caché*. »

1er juin 1927 : JP, qui est à Port-Cros, écrit à Henri Pourrat : « *Nous sommes au soleil et imagine-toi qu’on va peut-être me donner un fort, qui domine toutes les îles d’Hyères. Y viendras-tu ? Si oui, je l’emporte décidément.*» Il reste encore quelques jours et reviendra du 1er septembre au 7 octobre.

Juin 1927 : Lettre de JP à G. Gallimard : « *Vous ai-je dit que le propriétaire de Port-Cros (que j’ai gagné à la cause de la NRF) nous céderait volontiers un de ses forts ? Et dans quel pays merveilleux : vous n’avez qu’à vous rappeler ce que Roger Martin du Gard dit de Porquerolles : Port-Cros est un Porquerolles plus sauvage, où la forêt n’a jamais été exploitée*. »

1927-1939 : Jules Supervielle séjourne depuis le début des années vingt jusqu’en 1934 dans le Fort du Moulin à Port-Cros avec sa femme Pilar et ses enfants, puis de 1935 à 1939 au Fort de la Vigie avec JP et ses invités. À partir de cette année, Jules Supervielle, qui a appris à connaître JP, lui montrera tous ses textes.

31 juin 1927 : Carte postale de JP à Valery Larbaud , s. d. : *« Dimanche 31 / […] J’estime qu’il me faut vous demander un grand service. Vous ai-je dit que la n.r.f. allait posséder son fort dans l’île de Port-Cros ? et toute l’île à nous, qui est la plus belle de la Méditerranée. Vous y viendrez, n’est-ce pas ? / Mais il nous faut un pavillon de la n.r.f. (le mât est déjà là). Voudrez-vous bien fixer nos couleurs ? (Elles pourraient être si vous y consentez, les vôtres avec quelques légers changements, nous en serions fiers).*»

Juillet 1927 : Première apparition du pseudonyme « Jean Guérin » dans *La NRF*.

3 juillet 1927 : Valery Larbaud envoie à JP une de ses couleurs, un orangé, et donne même l’adresse d’un fabricant de drapeaux, rue Bonaparte, près de la place Saint-Sulpice, qui a de superbes étamines orangé : «*Ce drapeau, pourtant, convient à n’importe quelle île méditerranéenne placée sous la domination de la NRF. Il faudrait voir si Port-Cros n’aurait pas eu, à une époque quelconque de son histoire, des couleurs, drapeaux ou armoiries. Si elle a eu un drapeau, il faudrait le relever, ou bien en prendre les couleurs dominantes, ou bien les faire imprimer, très exactement, sur le fond blanc de la bande supérieure du drapeau ci-joint, à la place des lettres, ou encore à droite des lettres, côté du battant.*»

Mi-juillet 1927 : JP écrit à Jean Schlumberger : « *je crois que vous aimerez le prochain numéro : un Hemingway (un boxeur presque cornélien), des fragments de Kierkegaard, le début de la* Trahison des clercs*…// Je crois qu’il sera nécessaire de porter la cotisation de Port-Cros à 3000 f. Voulez-vous bien y consentir ? Les réparations sont commencées, et nous allons acheter les meubles. / Supervielle demande à être des nôtres. Vous l’acceptez, n’est-ce pas ? Autres candidats : Gaston Gallimard (mais je pense que c’est plutôt par gentillesse, et qu’il n’y viendrait jamais) et Guillaume de Tarde (directeur de l’office du commerce extérieur, fils de G. Tarde – un vieil ami à moi.)*»

Août 1927 : *La NRF* s’augmente, à l'instigation de JP, de 16 pages supplémentairs, consacrées à la critique (144 pages au lieu de 128).

Août 1927 : Dans le *Larousse* mensuel d’août 1927, JP est cité dans l’entrée « HAÏKAÏ », p. 485, au terme d’une étude de Schwartz sur cette forme poétique.

Août 1927 : Lettre de JP à Odilon-Jean Périer, s. d. : « *Mon cher ami, voici une vue de la partie habitée de l’île. Mais c’est la partie sauvage qui est à nous. / les réparations ont commencé. Nous comptons partir pour Port-Cros le 1er septembre et achever l’installation le 15 (mais il y a de terribles difficultés de transport, et nous aurons peut-être quelques retards). / ne tardez pas trop à y venir. C’est bien mieux que vous ne pensez ; et nous l’aurons pour plus de neuf ans, ne vous inquiétez pas. […] / Envoyez-moi votre cotisation pour Port-Cros, le plus tôt possible.*»

4 août 1927 : JP écrit à Valery Larbaud : « *la chaleur vous aurait peut-être été désagréable ? Elle est atténuée par les vents, par la mer, et dès que l’on monte un peu dans l’île, par des nuages épais qui traversent la cour de la Vigie, de l’allure d’un cheval au trot – et pas du tout moins épais ni beaucoup plus gros qu’un cheval*. »

Août 1927 : M. Arland a fait un séjour à Porquerolles. Puis, il s’est rendu à Port-Cros, à l’instigation de JP à qui il écrit, avec ironie : « *Evidemment c’est assez merveilleux (cela m’ennuie de le reconnaître.) C’est un repos pour moi, et un petit paradis, mais c’est bien entendu que je n’aime pas ça. Je le déteste. Ce paradis me rend malade*. » [sur une c.p. représentant la salle à manger de l’Hostellerie provençale].

Fin août 1927 : André Gaillard, poète marseillais et directeur littéraire de la revue *Les Cahiers du Sud*, ami de Jules Supervielle, et son proche ami Henri Michaux, qui vit alors à Marseille, sont venus à Port-Cros, pour y voir JP qui y séjourne avec Marcel Arland et Jules Supervielle.

Août 1927 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Cher Gaston, / Les cinq habitants de la Vigie songent à vous avec beaucoup d’amitié. Ils vous envoient leurs souhaits, il leur tarde de vous montrer Port-Cros. / Germaine et Jean P. // Marcel Arland / Jules Supervielle / André Gaillard*»

Septembre 1927 : Les Henry signent un contrat de location avec les éditions Gallimard (système de parts gérées par Gallimard au nom de ses écrivains). Début de l'aménagement du Fort de la Vigie à Port-Cros.

1er septembre - 7 octobre 1927 : JP et Germaine à Port-Cros, qui s’occupent de l’installation de la Vigie.

Septembre 1927 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Tout marche bien. Seulement, c’est à dos d’homme qu’il faut monter jusqu’à la Vigie, par un sentier de 4 kilomètres ½, et escarpé, nos cinquante caisses. C’est assez terrible ; mais nous avons fait venir deux spécialistes-déménageurs d’Hyères : les six habitants du village ont cessé de nous regarder avec ironie. Et les maçons seront là lundi. Il nous tarde de vous montrer tout cela*. »

Septembre 1927 : Lettre de JP à Odilon-Jean Périer, s. d. : « *Larbaud vient de nous composer un drapeau. Il est question d’inaugurer solennellement le fort en mars 1928 (c’est en Mars que toute l’île est en fleurs) Vous y viendrez, n’est-ce pas ? En ce moment, période d’achats. Nous avons aussi trouvé, dans une île voisine, un âne très bien, pour 250 frs. Ce n’est rien.*» [Bestiaire]

Septembre 1927 : JP envoie le manuscrit des *Fleurs de Tarbes* à Franz Hellens, avec mission de lui donner au plus tôt son avis.

Automne 1927 : JP traduit de l'allemand « Socrate et la tragédie », par F. Nietzsche, publié dans *Commerce*, Cahier XIII.

1er octobre 1927 : Article de Jean Guérin (pseudonyme de Jean Paulhan), sur *Au grand jour*, par Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, Benjamin Péret, Pierre Unik, suivi d’un article du même sur *À la grande nuit*, par Antonin Artaud : « *Une seule conviction demeure aussi bien commune aux surréalistes et à leurs plus violents adversaires : la haine ou le mépris de la littérature. Et certes il existe plus d’un homme qui a mieux réalisé, et vécu, de tels sentiments, que les surréalistes*. »

5 octobre 1927 : André Breton écrit à JP, sur papier à en-tête de *La Révolution surréaliste*. « *Pourriture, vache, enculé d’espèce française, mouchard, con, surtout con, vieille merde coiffée d’un bidet et mouchée d’un grand coup de bite*. »

Octobre 1927 : Brouille avec André Breton en 2 temps, semble-t-il: 1er temps: Lettre de JP à Éluard sur Breton à la suite de l'exclusion d'Artaud du mouvement surréaliste, communiquée à Breton, + note sur Artaud, mettant en cause les surréalistes, « À la grande nuit, par Antonin Artaud », signée « Jean Guérin » dans *La NRF* du ler octobre 1927. Deuxième temps : suite à l'article signé J. Guérin sur « Au grand jour, par Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, Benjamin Péret, Pierre Unik », dans *La NRF* du ler octobre 1927, lettre d'injures de Breton, jamais citée en entier, en date du 5 octobre 1927, assortie de plusieurs anecdotes mettant en doute la virilité de JP. Lettre d’Aragon à Paulhan le 10 octobre 1927. Réponse de JP à Breton : « *Il y a longtemps que vous m'emmerdez. Vous auriez pu comprendre plus tôt que je vous tiens pour aussi fourbe que lâche*. » Envoi de témoins (B. Crémieux et M. Arland) à Breton qui refuse de se battre en duel (10 octobre).

10 octobre 1927 : Éluard écrit à JP, sur papier à en-tête de la Brasserie Cyrano : « *Il me semble que tu ne me connais pas bien, depuis assez longtemps, mais surtout depuis certains articles de Jean Guérin dans la n. r. f et depuis la lettre que mon ami André Breton t’a envoyée à ce sujet. / Il faut quand même que tu saches que je suis de la race qui t’emmerde, dans le détail et en gros, dans le particulier et dans le général*. »

10 octobre 1927 : Louis Aragon écrit à JP, sur papier à en-tête de la Brasserie de Champigneulles : « *Il y a diverses sortes de salauds. J’ai toujours pensé que les pires étaient les anonymes. Vous êtes un spécialiste de l’anonymat. Vous êtes donc un spécialiste de la salauderie. Vous serez donc traité comme tel. / Là-dessus vous vous ressouvenez d’avoir été zouave, vous envoyez vos témoins, vous faites l’honnête homme offensé, c’était couru.* »

10 octobre 1927 : Benjamin Crémieux et Marcel Arland sont les témoins choisis par Jean Paulhan qui provoque en duel André Breton. Crémieux écrit à JP : « *Vous aviez bien voulu nous charger de réclamer des explications à M. André Breton au sujet d’une lettre privée de lui, jugée par vous offensante. / Nous nous sommes présentés ce matin chez M. André Breton qui nous a déclaré qu’il refusait de constituer des témoins et de se battre*. » Lettre à laquelle JP répond : « *Merci. je ne v[ou]s ai pas dérangé p[ou]r rien. On sait à présent quelle lâcheté recouvrait la violence et l’ordure de cet individu*. » Les 2 lettres citées ont été publiées dans *La NRF* du 1er novembre 1927.

19 octobre 1927 : Antonin Artaud écrit à JP, sur papier à en-tête du Café-restaurant Wepler : « *Merci de l’importance que vous accordez à mon scénario [*La Coquille et le Clergyman, que *La NRF* commença à publier dans sa livraison du 1er novembre 1927*]. M’en enverrez-vous les épreuves ? Je crois que ce serait très utile. Je ne puis m’empêcher d’avoir quelques remords en pensant que je suis en somme la cause initiale des derniers ennuis que vous venez d’avoir. Je suis prêt à faire tout ce qui vous paraîtra utile et que vous croirez devoir me demander pour vous dédommager*. »

Novembre 1927 : « Correspondance », dans *La NRF*, n°170, reproduisant l'échange de lettres entre Breton, JP, Crémieux et Arland à propos de ce duel et de son issue. Précédé de ce chapeau de JP : « *Je m’excuse de publier les deux lettres qui suivent. Elles n’ont pas trait, quoi qu’il en semble, à une querelle personnelle. Il s’agit de savoir si l’on pourra tenter avec succès contre* la NRF *un chantage, qui semblerait bien ridicule et invraisemblable, si l’on ne savait qu’il a déjà réussi ailleurs*. » JP fait allusion à l’irruption violente des surréalistes, quelque temps auparavant, dans le bureau du directeur des *Nouvelles Littéraires*, Maurice Martin du Gard : celui-ci, qui s’était enfui, n’avait par la suite pas protesté contre cette tentative d’intimidation.

19 décembre 1927 : Pierre Bertaux, ami du Pr Wechssler, écrit à JP qu’il a dû calmer, à Weimar, les fureurs de la sœur de Nietzsche, « *fort irritée du “procédé” de la princesse B[assiano ]*». Pierre Bertaux aurait rédigé la première version de la traduction du texte de Nietzsche publié récemment dans *Commerce*, que JP aurait reprise, en la signant de son seul nom et sans demander l’autorisation ?

1927 : Germaine Pascal fait accepter chez Gallimard le manuscrit de Marcel Aymé, *Aller-retour*. (< *Les Jours* de M. Aymé)

1927 : JP et B. Groethuysen fondent la collection, la « Bibliothèque des idées » chez Gallimard.

1927 : Marcel Arland refuse d’être tutoyé par JP (et de le tutoyer). Celui-ci venait de lui proposer. Mais le tutoiement sera finalement en place à l’hiver de 1929.

14 janvier 1928 : Affaire dite de « la manifestation Jarry ». Artaud, metteur en scène du *Partage de midi*, a déclaré que Claudel était un « *traître*». …

21 janvier 1928 : André Thérive remercie JP de lui avoir demandé un article sur Alibert et Maurois. Et refuse d’écrire sur Rops, Courtois-Suffit, Duclos, P. Valdès, pour lesquels il « *manque de curiosité spéciale*». JP voudrait le faire intervenir sur la langue française dans *la NRF* (mais il a ou aura sa chronique dans *Le Temps*, et donne des articles à d’autres revues)…

Février 1928 : Installation des Paulhan au 46 boulevard de l'Union, au Plessis-Robinson (lieu-dit du Petit-Clamart): « *la maison de charbon*», premier pavillon à l’entrée du bd de l’Union.

14 février 1928 : André Gaillard demande, dans une lettre à JP, si Éluard le « *boude encore* ».

Mars 1928 : JP prend la défense de Claudel contre Artaud (Correspondance avec A. Artaud, *Revue Surréaliste*, n°11).

Mai 1928 : *La NRF* veut s'installer rue de Beaune dans un hôtel particulier. De La Roque-Gajac, JP a été rappelé à Paris par Gaston Gallimard : il lui faut passer par Bordeaux pour décider un des vieux membres du conseil d’administration de la NRF, brouillé avec elle, à faire partie d’une société superposée à la NRF et destinée à acheter l’hôtel convoité. Ce détour fait manquer à Paulhan le mariage de Pourrat [cf. lettre du 16 avril 1928]. Cette même année, JP demande instamment à Gaston Gallimard d'augmenter son salaire de 2500 à 3500 francs. Il gagne depuis 1925 la même somme. On ne sait si cela fut accepté.

18 mai 1928 : Première lettre de Jacques Maritain à JP. Maritain accepte d’écrire un article sur Cocteau, « *ne fût-ce que pour confirmer devant vos lecteurs que Cocteau “a une âme”*». Mais Maritain renoncera en septembre à faire sa note sur *Le Mystère laïc* de Cocteau, en raison de la sortie du livre de Desbordes.

1928 (avant l’été 1928) : Bernanos remercie JP et *la NRF* qui « *m’a reçu avec tant d’indulgence et de courtoisie*». JP lui réclamera un texte promis pour *la NRF* dans une autre lettre de 1928. À cette demande, Bernanos répond que, malgré le fait qu’il travaille « *autant qu’un chien tourne-broche, autant qu’un âne arabe, et sans beaucoup plus de consolations, ni d’enthousiasme*», il n’a rien à lui donner.

5 juin 1928 : JP écrit à Joseph Delteil : « *Mon cher ami, votre La Fayette m’arrive ce matin, je l’ouvre et je tombe sur la vision de La Fayette. Eh bien, c’est rudement grand, et je ne connais pas beaucoup de pages de cette force (Whitman peut-être, et l’assassinat de Lincoln)…*»

25 juin 1928 : JP est à Port-Cros jusqu’au 4 septembre, avec un aller-retour à Paris à la mi-août, en passant par Marseille.

26 juin 1928 : Première lettre de JP à Marc Bernard, qui a fait remettre un manuscrit, *Insomnie*, à JP.

Mi-juillet 1928 : JP à Henri Pourrat : « *Ce n’est pas encore cette année que vous venez jusqu’à Port-Cros ? Vous devriez vous laisser tenter. D’Aix, il n’y a que quelques pas à faire, et ce pays vous enchanterait. / Que devenez-vous ? Envoie-moi un mot ici, je te prie. Que fais-tu, qu’écris-tu ? Je vais donner à Commerce une courte* introd[ucti]on *aux Fleurs [de Tarbes].. Je travaille à la suite. Aussi, je me baigne, et je crois, depuis ce matin, que je sais nager. Il y a tant de cigales que tout ce qu’on dit, à peine dit, se perd dans l’air. Personne n’entend. Il y a aussi d’étranges fourmis lions ailés (comme des libellules doubles) et des papillons d’arbousier, grands comme de grands papillons de nuit. Le fort que tu vois sous les branches est celui des Supervielle. (Ils arriveront aujourd’hui). Mais le nôtre est plus sauvage et ne se laisse pas photographier*. »

Été 1928 : JP publie, dans *Commerce*, cahier XVI, « Sur un défaut de la pensée critique » (dédié à André Gide) qu’il présente à Pourrat comme une introduction aux *Fleurs.*

29 juillet 1928 : JP à Gaston Gallimard : « *Jean Giono doit venir me voir dans quelques jours. Supervielle est ici. / Mais si vous veniez, personne ne vous parlerait de livres, je vous le promets. Et nous serions très contents*. » Mais Giono renoncera à venir.

18 août 1928 : Paul Léautaud dans son *Journal littéraire*: « *Il [*JP*] est en ce moment en vacances à Port-Cros, une des îles d’Hyères, dans laquelle il a loué pour neuf ans, un vieux fort ou vieux phare délabré. Invitation à aller là-bas, que je m’y plairais beaucoup. Un jour de voyage. Je l’ai bien assuré qu’il ne m’y verra jamais*. »

18 août 192 : Lettre de JP à Romain Rolland, sollicitant sa collaboration à *La NRF*.

21 août 1928 : C’est ce jour-là que JP compte repartir pour Port-Cros, selon sa lettre à Gaston Gallimard du 5 août 1928. Il propose à Gaston Gallimard de l’accompagner à Port-Cros. « *Supervielle me lit ses derniers poèmes, qui sont tout à fait beaux*».

1928 : Pour la Vigie de Port-Cros, des « parts » concernant l'installation, très coûteuse à organiser (à dos d'âne), sont fixées à 3 000 frs par personne : Schlumberger, Supervielle, Gaston Gallimard et JP seraient partants.

27 août 1928 : JP écrit à H. Pourrat : « *J’ai passé sept jours à Paris, à surveiller le n° de Septembre. Me voici rentré à Port-Cros, où j’ai trouvé ton beau cadeau. / Nous embellissons la Vigie. Hier, aux accents de l’hymne uruguayen chanté par Supervielle nous avons planté dans la cour (entre les chambres, là où elle est encore cour de caserne, où ne poussent que des immortelles, des herbes-à-chat et des chardons) huit arbres-de-la-pampa, ou ombous. / C’est un arbre uruguayen, ou plutôt une herbe gigantesque, qui dépasse les arbres les plus hauts. Il semble réussir à Port-Cros. D’ailleurs je te tiendrai au courant (et je vois bien que tu attends pour venir à Port-Cros, que ce soit un peu plus ombragé, enfin un peu plus civilisé.) J’ai aussi travaillé à dégager les pins et les arbousiers du fond de la cour. J’aime beaucoup Supervielle.*»

Septembre 1928 : JP suggère à René Martin-Guelliot de reprendre *Le Spectateur*. Refus de l’intéressé.

29 novembre 1928 : Lettre de Paul Éluard, alors à Arosa, à JP, remerciant d'accepter l'édition de *L'amour la poésie*, mais refusant de paraître dans La NRF: « *Vous comprendrez sûrement qu'après les injures qu'on a pu y lire, entre autres choses, contre mes amis André Breton et Benjamin Péret, il m'est impossible de collaborer à la Nouvelle Revue Française. Je suis désolé d'avoir à vous donner ce refus, de vous*. »

Fin 1928 : Saint-Exupéry s’est lancé dans la rédaction d'un livre ambitieux, « *un truc de 170 pages, assez idiot* », qu'il achève fin 1928. Ce sera *Courrier Sud.* Gide l'aimera, transmettra le texte à JP afin que des bonnes feuilles en soient publiées dans la *NRF*, et Gaston Gallimard signera un contrat à Saint-Exupéry pour pas moins de 7 ouvrages, c'est-à-dire toute son œuvre, *Citadelle* inclus.

1928 : JP organise un « petit comité » de *la NRF*, qui se réunit une fois par mois chez l'un ou l'autre (chez JP et Germaine, chez Schlumberger, Crémieux, Fernandez ou Arland).

1er février 1929 : JP, « Carnet du spectateur, III », dans *la NRF*, n°185.

9 février 1929 : Paul Claudel écrit à Gaston Gallimard, au terme d’une lettre pleine de récriminations : « *Vous êtes l’éditeur de toute la voyoucratie surréaliste, des Aragon, des Breton, et autres individus dont on ne peut prononcer le nom sans nausée. Mais surtout autour des noms de Gide et de Proust ce qui a toujours fait la ligne essentielle et la raison d’être de votre firme, et de votre revue, c’est-à-dire l’illustration, défense et propagande des mœurs pédérastiques est devenu parfaitement évident ou pour mieux dire officiel*. » [Fin 1932, les relations entre Paul Claudel et *La NRF* vont reprendre.]

1er mars 1929 : JP, « Carnet du spectateur, IV », dans *La NRF*, n° 186. Tiré à part : « De la subtilité ; mort mystérieuse d'un gardien de chantier; le paradoxe du danger, et la perspective mentale. »

12 avril 1929 : JP avait demandé à Claude Estève de communiquer à Joe Bousquet sa réponse, à la suite de l'attaque de Joe Bousquet contre l'article de JP du « Carnet du spectateur » du 1er février 1929, dans *La NRF*: premier échange soutenu (et vif) de lettres (« *laveur d'écuelles*» contre « *charlatan*») entre Joe Bousquet et JP.

24 avril 1929 : Publication d'un fragment de journal de Sala Paulhan, sous le nom de « Juliette Maast », dans *La Revue hebdomadaire*.

Vers Pâques 1929 : JP a demandé à l’abbé Altermann une lettre de recommandation pour le supérieur des Carmes-déchaux d’Avon-Fontainebleau, dans le couvent duquel il souhaite faire retraite.

Printemps 1929 : JP publie dans *Commerce*, cahier XIX, « Les Gardiens ».

ler juin 1929 : JP, « Carnet du spectateur, V » dans *La NRF*, n°189.

23 juillet 1929 - mi-septembre 1929 environ : JP et Germaine sont à Port-Cros où viennent Supervielle, Arland, Schlumberger, Crémieux et son fils (Francis Crémieux arrive le 29 août et repart le 13 ou 14 septembre), Tante Suzanne et Bertha Rhodes, Marc Bernard et Snoes, Luc Durtain.

1er août 1929 : Joe Bousquet, qui est à La Franqui, raconte les circonstances de la « *blessure* », qui l’a paralysé à vie.

19 août 1929 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Mon n° du 1er octobre sera sensationnel : L’U.R.S.S., par Panaït Istrati. C’est un réquisitoire. Mais, je vous en prie, n’en parlez à personne*. » (Panaït Istrati, « L’affaire Roussakov, ou l’U.R.S.S. d’aujourd’hui », *La NRF*, octobre 1929.

15 septembre 1929 : JP écrit à H. Pourrat : « *Voici nos vacances presque finies. Quand pourra-t-on vous montrer ce pays, que vous aimeriez ? / Ce n’est pas qu’il ait très bon caractère. Quand le vent d’Est souffle, comme il l’a fait trois jours la semaine dernière, on se sent les jambes molles et tristes. / Supervielle est dans son château. Nous nous voyons souvent. À la Vigie, en ce moment, Arland et Schlumberger. Cette année-ci, la Vigie a gagné des allées. J’ai bien passé un mois à arracher des ronces et des chardons, jusqu’au fond de la racine. / Du coup on peut jouer aux boules. Jusqu’ici on n’y pouvait circuler que par de petits sentiers de chèvre. / On peut aussi le soir s’allonger sur l’ancienne cheminée d’aération de la poudrière, devenue une sorte de canapé et y rester devant le ciel qui est plein d’étoiles et de grottes extrêmement profondes, qui donnent une sorte de vertige. / Germaine a fait des choses bien plus merveilleuses que moi : une nouvelle salle à manger, avec une grande table de pierre (plus exactement, de ciment et de briques, provenant des anciens w.-c. militaires que l’on a démolis. Mais il ne faut pas le dire). / Schlumberger écrit un roman qui sera une grande chose, s’il le poursuit dans le ton, et au niveau de ses premiers chapitres. / Je pense que nous rentrerons dans dix jours, peut-être en passant par les Baléares avec Supervielle.* »

24 novembre 1929 : Joe Bousquet est à Villalier. Dit que la critique exercée par JP est « *la première qui ne soit pas de pure complaisance* ».

Novembre 1929 : Les éditions de la NRF s'installent au 43, rue de Beaune, partie de la rue qui deviendra en 1930 le 5 rue Sébastien-Bottin. Plus tôt, peut-être dès 1928, JP écrivit à Gaston Gallimard : «*Est-ce vrai que nous allons avoir de nouveaux bureaux ? Alors, laissez-moi vous demander une chose : n’arrêtez rien, je vous prie, pour le bureau de la revue sans que nous en ayons parlé. La revue n’a eu pour elle jusqu’à présent que des garde-manger ou des coins de cuisine. Je ne parle pas du ridicule ; il était impossible d’y travailler – au point que j’ai dû emporter chez moi, depuis quelques mois, nos papiers, les manuscrits, les anciennes lettres… Si nous devions avoir encore un bureau insuffisant – j’entends trop petit ou trop peu convenable – je préférerais de beaucoup soit louer quelque part, dans les environs, une chambre meublée, soit demeurer rue de Grenelle (où je pourrais prendre, après votre départ, votre bureau, par exemple).*»

4 décembre 1929 : Prix Goncourt à M. Arland pour *L'Ordre*.

9 décembre 1929 : JP écrit à Pourrat : « *G.G. [*Gaston Gallimard*] veut rééditer le G[uerrier] appliqué. Crois-tu que c’est raisonnable ? J’ai accepté*. »

17 décembre 1929 : Jules Supervielle annonce à JP la mort d’André Gaillard : « *Georgette Camille m’a téléphoné hier pour m’annoncer la mort d’un ami : André Gaillard. La nouvelle me laisse ce matin aussi atterré qu’hier. La mort est due à une hémorragie cérébrale qui ne serait pas sans rapports avec l’accident que Gaillard avait eu à la Redonne il y a deux ans, je crois. / Je ne sais rien d’autre*. »

1929 : André Rolland de Renéville (1903-1962) est présenté à JP qui l'invite à collaborer à *La NRF* où il rencontre bon nombre d'écrivains surréalistes.

1929 : Sala Paulhan achète la librairie « Au Grand Meaulnes », une ancienne mercerie, au 147 Bd du Montparnasse bd du Montparnasse, à quelques mètres de la Closerie des Lilas, sur le même trottoir.

1929 : JP propose sa démission à Gaston Gallimard, à la suite des plaintes de Paul Claudel et de Jules Romains. Il écrit, à propos de Claudel, dont Jules Romains rapporte qu'il se plaint de ne pas avoir été bien traité par *la NRF*, qu'il était convenu, avant la première guerre mondiale, que les membres de *La NRF* ne parlaient pas des œuvres de leurs collaborateurs : « *votre “direction” nous met dans une situation fausse. Il faut choisir entre une revue qui ne soit que l’instrument des éditions et une revue nettement indépendante. Nous avons en ce moment les désavantages de l’une et l’autre positions, sans en avoir les avantages.*»

1929 : Pierre Paulhan, 16 ans, se rend en Pologne, où il fait connaissance de sa famille maternelle, à Łódź et Varsovie.

6 janvier 1930 : JP fait une conférence à Monaco sur « les Hain-teny, poésie obscure » (Principauté de Monaco, Société de conférences instituée sous le haut patronage de SAS le Prince Pierre de Monaco, année 1929-1930, n° 62, 41 pages).

7 janvier 1930 : JP écrit à Pourrat qu’après « *une bonne semaine de repos et de travail à Salies[-*de-Béarn*]*», il a fait une conférence à Monaco. Sur le chemin du retour, il s'embarque inopinément pour Port-Cros, où il revoit les Henry.

19 janvier 1930 : Première lettre d'Eugène Dabit à JP.

Janvier - février 1930 : Mariage de Marcel Arland et de Janine Béraud, à Cusset (Allier), où le père de la mariée possédait une belle demeure qui devint ensuite le palais de justice. Voyage de noces à Port-Cros en janvier ou février 1930.

Février 1930 : *La NRF* refuse de publier un tract rédigé par Francis Ponge, à l'instigation de Pascal Pia, « Conseil de Guerre » (concernant le procès de l'anarchiste Perrin, dit « Odéon », qui avait refusé d'accomplir une période d'instruction militaire) : brouille entre Fr. Ponge et JP (< R. Grenier, *Pascal Pia*.)

Mars 1930 : JP publie, dans *Échanges*, n°2, « Lettre au médecin ».

4 mars 1930 : JP, *Le Guerrier appliqué* (nouvelle édition), éditions Gallimard. Couverture illustrée par Laboureur. Tirage de tête : 75 ex, dont 25 H.-C. Tirage courant : 4400 ex.

10 mars 1930 : Première lettre de Jean Wahl, auteur de notes depuis mai 1929, et qui propose à *La* *NRF* un poème qu'il a écrit pour la mort de D. H. Lawrence.

Mi-mars 1930 : G. Ungaretti presse JP d'accueillir plus souvent à *la NRF* des « *hommes ardents* », comme Berl, Guéhenno, Drieu, Malraux.

21 mars 1930 : Premier d’une série de déjeuners *NRF* chez Beulemans (204, bd. Saint-Germain) où « *chacun se sentira chez soi, libre de venir ou pas, règlera sa note - 25 frs au maximum - etc*. », précise JP à Franz Hellens.

31 mars 1930 : Alain signe la pétition en faveur d’Eisenstein et l’envoie à JP.

Printemps 1930 : JP publie, dans *Commerce*, cahier XXIII, « Sur une poésie obscure » [sur les Hain-Tenys].

Mai 1930 : Premières mentions de la mauvaise santé de Germaine Pascal. À ce moment, on diagnostique seulement des rhumatismes et ce n'est que bien plus tard, pendant la guerre, que les médecins décèleront une maladie de Parkinson dont elle souffrait déjà.

1er mai 1930 : JP, « Hommage à Mistral » (*La* *NRF*) : numéro que JP jugeait, dans une lettre à Pourrat du 22 avril, « *plein d’espoir (ce qui manquait parfois un peu à la nrf)*».

10 mai 1930 : JP est à Berlin, pour une conférence chez le Professeur Wechssler, à l’instigation de Groethuysen, qui l’a mis en rapport avec celui-ci dès 1929 (à l’origine JP devait venir à Berlin en 1929). JP écrit à Larbaud : « *Berlin est agréable et surprenant : l’on y marche entouré de respect (je ne m’étais jamais senti respecté). Gide nous a emmenés au musée sexuel du Dr Magnus Hirschfeld ; Mme de Margerie à l’exposition des dessins (admirables) de Rhodésie par Frobenius, Groethuysen dans les musées (où j’ai découvert le merveilleux tableau des proverbes de Breughel).*»

28 mai 1930 : Jules Supervielle écrit à JP, depuis son « Estancia Agueda », en Uruguay : « *Savez-vous à quoi je pensais ces jours-ci. A la fin de nos vacances de 1930 à Port-Cros. Et qu’il serait bien agréable pour nous de faire avec vous deux une excursion aux Baléares (ou ailleurs, l’Algérie ?) Tâchez de nous réserver de 10 à quinze jours. J’espère que d’ici là les Italiens n’auront pas envahi Port-Cros et ses environs je veux dire Nice, Toulon et la Tunisie. Et dites-nous que nous pouvons compter sur vous. / Nos projets pour le retour restent les mêmes et nous comptons bien être au Fort vers le 5 ou 6 Août. […] Et s’il vous arrive de parler de moi avec eux, bons souvenirs à Jouhandeau, Arland, Crémieux et d’autres amis communs. J’ai eu des nouvelles de Michaux et lui ai écrit récemment.*»

4 juin 1930 : JP dîne chez André Salmon: il y rencontre Jean Follain.

Juin-juillet ? 1930 : Lettre de Jacques de Lacretelle à JP : « *Je pars cette semaine pour le Berri [*sic*], la Creuse, la Rochelle, à la recherche de paysages et de maisons qui puissent servir à un roman que je commencerai en octobre. Mais il se peut que tout se termine dans le Midi vers la fin d‘août. Y serez-vous ? J’aimerais aller passer une journée à Port-Cros*. »

29 juillet 1930 : JP à H. Pourrat : « *Le dernier médecin, que nous avons vu, nous a fait grand bien. Non qu’il ait été tout à fait rassurant : il croit une opération presque inévitable. Mais tout ce qu’il a compris et vu de l’état de Germaine semble si juste et si exact qu’il nous a enlevé beaucoup d’inquiétudes. / Il nous faut renoncer à Port-Cros, et passer des vacances calmes, presque sans bouger, d’abord à côté du lac de Genève, puis à Salies de nouveau, où Germaine prendra des bains. / Elle souffrait beaucoup depuis quelque temps, et je suis heureux de ces décisions, de ces projets.*»

Été 1930 : Lettre de Marcel Arland à JP, sans date : « *J’ai reçu ta lettre hier. Nous sommes heureux, évidemment, que G[ermaine] aille mieux. – Ecoute : je voudrais bien que tu écrives des : souvenirs de voyage ; tu n’y parlerais que de ce dont on ne parle pas : les chardons de la Vigie, les tortues de Robinson, la pension Eugénie… Si cela ne te paraît pas sérieux, tu les publieras sous un pseudonyme (par exemple : Ulysse Delavierge, ou Richard Sangdboeuf). / Oui, je voudrais bien lire ta note sur Sade et surtout les Fleurs*. »

Août 1930 : Premiers contacts avec Louis Guilloux.

2 août 1930 : Alain écrit à JP : « *J’ai relu, après un intervalle, et de fort près, le récit du zouave [*Le Guerrier appliqué*]. Il est clair que Norton Cru n’y a rien compris. En toutes ses remarques, l’esprit de corps est absent (Je pense au livre qui a pour titres* Témoins*, et que je suppose que vous avez lu). J’ai éprouvé moi-même comment le prestige de l’unité combattante agit sur un homme de 47 ans ; et il ne s’agissait que d’une batterie de 95. Quelle puissance de ce corps des zouaves, et même de ce seul mot, sur un gamin de 20 ans ! Là-dessus, votre livre est un document sans reproche, et non retouché. Et voyez comme c’est difficile, et comme les pamphlétaires sont mal préparés. Vous n’en pensiez pas si long en ce temps-là ; vous avez raconté un épisode absurde et naturel, et qui du reste ne vous a point changé. J’y trouve de la jeunesse, et c’est ce qui manque dans les écrits de ce genre. Les pamphlétaires n’ont pas compris que l’important était de ne pas se tromper sur l’homme. Cru a raison de dire que tout est à refaire ; mais il ne l’entend pas bien. Merci à vous d’avoir éclairé d’un certain côté le champ de bataille*. »

8 octobre 1930 : Opération de Germaine Pascal à la clinique chirurgicale du 57, bd. de Montmorency, 16°. Elle y est encore le 27 octobre 1930.

Octobre 1930 : H. Pourrat donne à JP le manuscrit de *Le Temps vert* de Josette Clotis, 19 ans. JP le refuse, le trouvant trop inspiré par l’œuvre de Pourrat, ce que Pourrat réfute.

Octobre 1930 : JP se fâche avec Alix Guillain, qui a dit devant lui à Germaine qu’il était un « *menteur*». Il part en claquant la porte.

1930 : *La NRF* a 10 000 abonnés.

1930 : JP, *Entretiens sur des faits divers*, Société des médecins bibliophiles (en frontispice, portrait de l’auteur par André Lhote). Tirage : 350 ex., dont 145 sur Vélin blanc de Rives, 195 sur Vélin teinté de Rives et 10 sur Annam hors-commerce.

1930-1938 : Georges Limbour est professeur à Varsovie. Il a obtenu sa licence ès-lettres en 1923 et a bénéficié des relations de JP pour obtenir un poste à l’étranger (il voulait d’abord aller en Roumanie).

1er janvier 1931 : Publication du livre de Rodolphe Kassner, *Les Éléments de la grandeur humaine*, paru sans nom de traducteur. Mais le texte a été traduit par JP (après avoir été publié dans *Commerce*) mais aussi par Bernard Groethuysen. Dans le catalogue de l’exposition Valery Larbaud 1881-1957, 1977, on trouve sous le n° 317 un exemplaire de cet ouvrage avec la dédicace suivante : « *À Valery Larbaud souvenir bien amical des traducteurs Bernard Groethuysen et Jean Paulhan*. »

10 mars 1931 : JP écrit à Pourrat : « *Mon père est bien malade : broncho-pneumonie double. Et il ne se laisse soigner qu’impatiemment. […] Je suis bien inquiet*. »

14 mars 1931 : Mort de Frédéric Paulhan, emporté par une crise d'urémie, avenue d'Orléans. JP écrit à Pourrat : « *Il y a quinze jours, il était alerte et gai, tel que tu l’as connu*».

Mars 1931 : Nombreuses lettres de condoléances de Jean-Pierre Altermann, Antonin Artaud, Gabriel Bounoure, etc. (voir la thèse de B. Baillaud). Drieu la Rochelle écrit à JP : « *Probablement avez-vous eu des relations avec votre père ; peut-être était-il votre ami: voilà qui est étrange pour moi car je n'ai jamais eu avec le mien que des liens sanglants, sanguinaires*. ». R. Fernandez arrive trop tard à l’enterrement [*cf*. sa lettre de mars 1931].

18 mars 1931 : Alain écrit à JP : « *Cher Monsieur, en dehors d’une sympathie que vous savez très vive, et qui fait que je prends part à votre deuil, j’ai encore plus d’une raison de ressentir la mort de cet homme libre [*Frédéric P*.], qui parlait seulement en son nom, et ne concéda jamais rien à aucune guerre de pouvoir*. »

Printemps 1931 : JP, co-traduction de l'allemand avec Jeanne Bucher et Bernard Groethuysen de « Woyzeck », par Georg Buchner, in *Commerce*, cahier XXVII.

Mai 1931 : JP et Germaine déménagent du Plessis-Robinson pour Châtenay-Malabry. À Châtenay-Malabry il y a un jardin envahi d’arbustes peu taillés, une roseraie, un singe, des chats, et deux chiens : Aster (qui n’apparaît que vers 1939) et Tatou, le tout gardés par Marie et Louis Bouis, connus à Port-Cros dans l’entourage des Henry. 2 chattes et des grenouilles viennent de la forêt toute proche à Châtenay-Malabry. Poissons dans le bassin.

18 mai 1931 : JP à H. Pourrat : « Europe *commence la publication du nouveau roman de Giono. Le matin à 10 heures Gallimard téléphone à Guéhenno : vous mettez le copyright nrf, bien entendu. Le soir c’est Grasset : n’oubliez pas le copyright Grasset. Là-dessus on s’interroge, on discute, on va peut-être jusqu’à s’injurier. Il se découvre le soir que Giono a promis par contrat ses six prochains romans à la nrf (en échange d’une mensualité de 2000 frs) et ses cinq prochains romans à Grasset (en échange d’une autre mensualité). Mais le contrat Gallimard est de 1927, le contrat Grasset de 1929. C’est Gallimard qui l’emporte. / Tout ceci est entre nous. Je crois qu’il n’y aura ni scandale, ni procès. Et que Giono a cru honnêtement qu’il achèverait douze romans en quelques mois. Mais Grasset tempête et écrit au pauvre G. des lettres terribles*. »

9-10 juillet 1931 : JP à Port-Cros.

10 juillet 1931 : Tristan Tzara écrit à JP qu’il réfute complètement l’*Histoire de Dada*, publiée par par Georges Ribemont-Dessaignes : « *Je déclare formellement qu’une grande partie des faits exposés sont faux, incomplets, interprétés arbitrairement, insuffisamment documentés et envisagés uniquement du point de vue pittoresque, anecdotique, journalistique qui a toujours répugné à la plupart des personnes ayant pris part à Dada*. »

Août - 21 septembre 1931 : JP à Port-Cros où réside Supervielle (au Fort du Moulin), et où viennent Gide, Groethuysen, Mirsky, Chardonne, Arland, Benda. Marc Bernard, qui travaille sur un bateau entre Sète et Le Grau-du-Roi, renonce à venir. JP et Germaine ont été à Porquerolles et ont failli se noyer en revenant vers Port-Cros.

30 août 1931 : Carte postale de JP à Henri Le Savoureux : « *Vous nous feriez grand plaisir en venant passer avec nous une journée à Port-Cros. Le bateau, qui part tous les matins à 9h1/2 des Salins d’Hyères, attend la correspondance du train qui quitte Toulon à 8 h1/2 Le trajet en mer n’est que d’une heure et demie. Vous trouveriez ici Arland, Benda, Supervielle et peut-être Gide – ou, si vous le préférez, une île sauvage*. »

1er septembre 1931 : JP publie « Réflexions », texte de son père, Frédéric Paulhan, *dans La NRF*. Marcel Arland écrit à JP, un « *Lundi* », cachet postal du 24 août 1931 : « *J’ai extrêmement goûté les* Réflexions *de ton père ; elles ont du poids sans lourdeur, elles semblent le fruit d’une vie, elles émeuvent. C’est précisément de telles œuvres qui manquent le plus à la* nrf. *— Je ne dis pas que je les aie lues sans révolte. – (L’avant-dernière, sur la conversation, est trop longue, une phrase sur “le doux bouillonnement de la vie qui fermente” est mauvaise).* » ; Cf. lettre de Marcel Jouhandeau à JP du 2 septembre 1931 et celle de Roger Martin du Gard, de « *Bagnoles, 4 sept. 31* » : « *Quelle allure, quelle dignité dans l’indulgence, quel juste équilibre, et combien français, dans le scepticisme, la sagacité, la conscience des valeurs vraies ; et quel beau sourire devait illuminer ce grand mépris tolérant !* ».

20 septembre 1931 : JP à Marcel Jouhandeau : « *Dimanche 20 / Cher Marcel, cher ami, / ç’aurait été un bien grand plaisir de vous avoir tous deux à Port-Cros. L’année prochaine, peut-être… / Nous rentrons ce soir à Paris. / merci à Caryathis. J’aurais été désolé, si vous m’aviez repris Élise pour toujours. / j’ai souvent rêvé de mon père, toutes ces nuits-ci. Il se déplace à petits pas, rien ne lui échappe. Mais j’attends qu’il se prononce sur tout ce qui a été fait depuis sa mort, et il ne se prononce jamais. J’attends son jugement, une opinion, je me contenterais d’une inflexion de voix qui dit que “*c’est plutôt bien” *ou “*c’est plutôt mal*”. Il me donne tout, sauf cela justement*. »

1er octobre 1931 : *La NRF* publie de Jeanne Rivière-Leproust, « Sur mon frère », qui contredit fortement le témoignage d’Isabelle Rivière. JP écrit à Gabriel Marcel, qui a pris la défense d’Isabelle Rivière : « *il nous faudrait parler longuement ensemble de cette question. S’il s’agit de vérité, Jeanne Leproust est véridique. […] et faut-il dire que la vérité est ici un “coup de couteau dans le dos d’Isabelle Rivière” ? Je crains en ce cas d’être devenu insensible aux coups de cette sorte qu’lsabelle R. pouvait recevoir, le jour où j’ai été sûr qu’elle mentait, qu’elle mentait sans arrêt, qu’elle mentait en voyant ses mensonges. (Je ne dis pas que je n’aie pas hésité à publier ces souvenirs.)* » Suit un développement sur un roman inédit de Jacques Rivière, *Florence* : « *Je crois que nous n’aurons jamais Florence. Je n’y suis pas résigné, mais je redoute à tel point la Florence faussée et retouchée qu’I. R. nous donnerait (et que, sans doute, elle vous a fait lire) que je suis tout prêt à accepter que Florence demeure un mythe. […] Un mot encore. Non, la religion n’a rien à voir là-dedans, et il serait insensé de la mêler à une question d’honnêteté élémentaire. Pour moi, je préfère sans réserves Jacques parlant de Dieu à Jacques parlant de “la vie” (et je me sens infiniment plus proche de lui.)* »

27 octobre 1931 : Drieu la Rochelle écrit à JP : « *Je suis infiniment sensible à vos critiques, je les souhaite, bien qu'elles me fassent mal – ce que je ne puis supporter, c'est le silence. Un silence non motivé – qui me paraît une horrible manœuvre de l'absence qui me prive de tous, amis et ennemis. [...l J'ai les mêmes difficultés d'accrochage avec vous qu'avec tous les poètes car vous êtes le poète d'une certaine allusion. Et pourtant je ne puis me résigner à m'écarter de vous, tout à fait, parce que je suis ému par votre silencieuse sincérité et curieux de vos jugements, plus que curieux. Continuons cahin-caha*. ».

3 novembre 1931 : André Rolland de Renéville écrit à JP : « *Je me suis un peu lié avec Artaud et Michaux, qui sont de façon bien différente des êtres d’une qualité merveilleusement rare. Je vous dois de les avoir connus*. »

16 novembre 1931, vers le : Soirée rue Vaneau chez Gide, avec JP, André Malraux, Clara Malraux, Roger Martin du Gard, Bernard Groethuysen, Alix Guillain, Mme Van Rysselberghe.

16 janvier 1932 : JP refuse de signer (tout comme André Rolland de Renéville, seul du Grand Jeu) la pétition écrite par André Breton, en faveur d'Aragon inculpé pour son poème « Front rouge », et s'en explique dans une lettre à Martin du Gard du 18 février 1932.

21 janvier 1932 : Lettre de Bergson à JP pour écarter sa collaboration à *La NRF*,dont il fait par ailleurs l’éloge.

30 janvier 1932 : Bergson se dit gêné par l’idée d’un hommage que *la NRF* désirerait lui rendre.

Vendredi [*Février 1932*] : JP à Marcel Jouhandeau : « *Cher Marcel / Châtenay est aujourd’hui couvert de givre. Nous pensons à Guéret. / sur Aragon, j’ai hésité. Il me semble infiniment lâche, de la part des surréalistes de dire aujourd’hui, ou de laisser entendre : “C’était de la poésie, ce n’était pas sérieux.” Ou bien ils sont véritablement un danger pour la société bourgeoise – et qui s’étonnerait dès lors que cette société se défende ? – ou ils ne sont point du tout dangereux, et s’avouent donc ridicules. / je n’ai pas signé, par un reste d’estime pour Aragon. »*

1er mars 1932 : Dans *La NRF*, Hommage à Goethe (auquel Romain Rolland refuse de participer).

Mars 1932 : JP fait se rencontrer André Suarès et Marcel Jouhandeau.

7 mars 1932 : Lettre d’Artaud sur la création d’une troupe théâtrale patronnée par Benda, Fargue, Gallimard, Gide, Larbaud, JP, Supervielle, Thibaudet, Valéry.

11 mars 1932 : Première lettre de Denis de Rougemont à JP. Il fait déjà des notes pour *La NRF* (sur Duhamel et Breton).

ler avril 1932 : J. Guérin signe une note dans *La NRF* « Le Désarmement des intellectuels », répondant à l'article de J. Guéhenno dans *Europe* du 15 mars 1932, « Les Intellectuels et le désarmement ».

ler mai 1932 : « Réponse à une lettre de J. Guéhenno », dans *La NRF* n°224.

Juin 1932: Déménagement et installation au 29, avenue Jean-Jaurès, à Châtenay-Malabry, avec Germaine. Animaux : le chien Tatou et quelques serpents (selon lettre à J. Decour) (à Châtenay-Malabry, jusqu'en 1940).

7 juin 1932 : Lettre de démission de Benjamin Crémieux à Gaston Gallimard (à cause d’un différend avec JP et peut-être avec Gaston Gallimard sur le sujet du théâtre…). Démission reprise par la suite.

15 juin 1932 : Lettre ouverte de J. Guéhenno à JP, dans *Europe*, sur la violence révolutionnaire.

18 juin 1932 : Entretien à Châtenay-Malabry avec Artaud, Daumal (sous l’influence de de Salzmann depuis la fin de 1930) et Rolland de Renéville, sur le thème : « Ce que chacun sait de la vérité ».

28 juin 1932 : Lettre-circulaire, adressée par JP aux participants de la réunion du 18 juin.

Début juillet 1932 : Préparatifs de *Marianne*, sous la direction d’Emmanuel Berl, hebdomadaire programmé pour octobre*.*

Juillet 1932 : Lettre de JP à Gide sur l'appel de Romain Rolland, qu'il trouve mal pensé et mal écrit.

15 juillet 1932 : Réponse de JP à J. Guéhenno, dans *Europe*.

Août 1932 : *La NRF* (tout comme *Europe* de Guéhenno, et *Monde* d'Henri Barbusse) publie l'appel de Romain Rolland pour la réunion d'un Congrès contre la guerre.

Août 1932 : Quelques jours à Guéret, chez Jouhandeau.

7 août 1932 : JP écrit à J. R. Bloch que *La NRF*, « *qui, jusqu’à présent, résistait victorieusement à la crise, a légèrement fléchi depuis deux mois*».

9 août - 5 ou 6 octobre 1932 : JP à Port-Cros avec Germaine, Jeanne Paulhan, Bertha Rhodes et Marie Dumas (absence du 20 au 25 août).

25 août 1932 : JP à Gaston Gallimard : « *La chaleur est atténuée par une brise continuelle, les soirées sont couvertes de brume. Ne viendrez-vous pas tous deux cette année à Port-Cros ? / Raymond s’était promis, et n’est pas venu. Où est-il ? Valéry doit venir passer bientôt deux ou trois jours. Benda viendra en septembre. Mme Simon (c’est l’employée des abonnements) restera quinze ou vingt jours à la Vigie. / Si vous promettiez de venir, on s’arrangerait pour écarter de l’Île tous les écrivains.*»

Octobre 1932 : JP soutient Artaud dans l’aventure du « Théâtre de la Cruauté », dont il publie le manifeste dans *La NRF* d’octobre 1932.

Jusqu’au 5 octobre 1932 : JP à Port-Cros, avec Jeanne Paulhan (sa mère), Bertha Rhodes (qui a fait des photos) et Marie Dumas (cousine de sa mère). Après le retour des Paulhan à Paris, Bertha Rhodes reste encore un peu et s’occupe, entre autres, de finir « *la maison de Marouf*», l’âne. Est-ce l’année où les Church viennent aussi ? (JP écrira à Barbara Church, bien plus tard : « *Port-Cros méritait mieux que la carte (ci-jointe). Mais qu’y faire ? Ces beaux noms suffisent bien pour que je vous revoie assise sur les remparts (malgré le danger) et prenant des notes dans votre petit carnet. Et quelques nuages qui traversent la cour de la Vigie, et vous cachent parfois*. »

3 septembre 1932 : Lettre sévère de JP à André Gide sur son pro-soviétisme (et lettre du 22 septembre 1932).

Septembre 1932 : JP à Gaston Gallimard : « *J’ai fait la connaissance de Claude [*Gallimard*], qui est très sympathique et, le jour de son départ, est resté couché, tout seul, une heure, sur la jetée, à regarder la mer*. » Claude Gallimard (1914-1991), est venu à Port-Cros. (Il travaillera aux côtés de son père à partir d’octobre 1937. Il dirigera les éditions de 1976 à 1988.)

30 septembre 1932 : JP écrit à Denis de Rougemont (qui vit alors à Paris), après avoir critiqué « *votre* cause commune » : « *Pourtant… Ne serait-il pas intéressant de réunir, pour un numéro spécial de la N.R.F. toutes les sortes de revendication dont il s’agit, de Th. Maulnier à Dandieu ? Accepteriez-vous de vous en charger, de présenter les témoignages, de conclure ? Cela pourrait être assez intéressant, je crois, peut-être assez grave. Nous en parlerons. / Nous rentrons à Paris le 5 octobre, après un mois et demi de vie sauvage : défrichement, piégeage, pêche. Ne viendriez-vous pas, quelque année, voir Port-Cros ? […]* »

20 octobre 1932 : JP va recevoir un exemplaire du premier livre de Joe Bousquet, *Il ne fait pas assez noir*. Joe Bousquet prévoit d'envoyer le 24 octobre *Le Rendez-vous d'un soir d'hiver*. Joe Bousquet évoque, pour la première fois, Ferdinand Alquié, qui remplace Estève auprès de lui et qu'il recommande à JP pour des notes de philosophie pour *La NRF*.

26 octobre 1932 : Premier numéro de *Marianne*, hebdomadaire dirigé par Emmanuel Berl et publié par les éditions Gallimard.

28 octobre 1932 : JP écrit à Pourrat : « *Mon fils [*Pierre*] a passé avant-hier son bachot. (Il m’a semblé que les programmes étaient deux fois plus chargés, et les examinateurs deux fois plus indulgents que de notre temps.)*»

29 octobre 1932 : Denis de Rougemont prévoit un numéro [probablement, le « cahier de revendications » de *La NRF*] avec Henri Lefebvre, Sylveire, Aron, Dandieu, Alex. Marc, René Dupuis, Thierry Maulnier, Izard, Mounier et lui : « *l’ensemble est assez neuf et imprévu, – assez “organique” aussi. / Je joins à ce mot le petit manifeste protestant de* Hic et nunc*, groupe calviniste – kierkegaardien – barthien qui va publier un bulletin. Cela fera un petit scandale dans le monde protestant, mais surtout chez les catholiques, je l’espère*… » Plus tard, une lettre de Denis de Rougemont, sans date, précise : « *Je serais curieux de voir les lettres que vous vaut le* Cahier de revendications*. Je recueille les réactions les plus diverses, pour et contre. Mais rien du côté communiste, sauf une réfutation de détail, douce et polie, de mon article, par Nizan, au cours d’une conférence récente*. » [Belle lettre sur son engagement politique et ses idées. Il prépare un débat sur cette question à l’Union pour la vérité de Paul Desjardins, rue Visconti, le 18 février 1933.]

Novembre 1932 : Lettre très dure de JP à Jean Guéhenno sur *La NRF*, *Europe* et les « *pseudo-révolutionnaires* ».

Hiver 1932 : Dernier cahier de *Commerce*.

Décembre 1932 : Fureur de Romain Rolland qui se croit visé par un article [cahier de revendications ?], publié dans *La NRF* du ler décembre 1932.

9 janvier 1933 : JP à JR Bloch : *Les annonces*[*de* La NRF] *ont brusquement diminué des 3/4 […]. Pour la première fois depuis 1925, le nombre des abonnés est en baisse.* Rattrapée par la crise, *La NRF* connaît une baisse de ses ventes.

ler avril 1933 : *La NRF* appelle « *tous les poètes français* », ouvriers, paysans, intellectuels et bourgeois, à lui adresser des poèmes inédits.

Avril 1933 : Pierre Jean Jouve se fâche, car *La NRF* n'a pas publié la note de M. Delons (qui a été membre du Grand Jeu), la seule existante sur son livre, *Histoires sanglantes*, publié l'année précédente. Il menace de retirer *Sueur de Sang*, qui était annoncé comme à paraître chez Gallimard.

28 avril 1933 : JP écrit à Gabriel Bounoure : « *lisez, je vous prie, dans la nrf de Mai, le* Dict de Padma*. Je ne connais pas de plus beau poème. Voici vingt ans que G. Ch. Toussaint, qui en a rapporté le ms. de Lithang, travaille à le traduire. Et sa traduction est splendide. / Toussaint était mon voisin, à Tananarive. / Et je passais chaque soir quelques heures près de lui, qui n’en était encore qu’à l’établissement du texte, et aux études préliminaires. […] / Nous sommes allées passer dix jours dans les Landes ; en pleine sécheresse, et le pollen des pins vous entourait d’un nuage vert. J’ai bien travaillé. […] Je vois parfois Suarès (qui vient de traiter la nrf, dans une interview des* Marges*, avec grande violence. Du moins va-t-il corriger et dire qu’il en veut surtout à la* nrf *de 1919. / C’est un homme infiniment attachant, et peut-être admirable.* »

6 mai 1933 : Jouve se rassure et renoue avec JP : « *[…] j’eus sans doute tort de me plaindre à vous, n’ayant que vous à qui je puisse faire sentir certains mouvements de désespoir qui malheureusement augmentent de fréquence et d’intensité.* »

8 mai 1933 : JP écrit à la femme d’Alain : « *J’attends moins du* Tableau*… quelque révélation poétique que des témoignages et des confidences. Saviez-vous que le professeur Lafenestre, de dix-huit ans à sa mort ne s’est jamais mis au travail sans avoir écrit un sonnet (assez mauvais) ? Saviez-vous qu’il arrive fréquemment que l’on découvre la poésie, et son charme, entre 70 et 75 ans ? Vous apprendrez, en le lisant, bien d’autres choses*. »

30 mai 1933 : Drieu la Rochelle écrit à JP : « *[…] Rien sur* Genève et Moscou*, un livre important pour ma position intellectuelle et morale […] Rien sur le* Feu Follet *qui exigeait un jugement moral pour ou contre. […] Trois lignes persifleuses pour donner une allure à tout cela – sur* l’Europe contre les Patries *[…] J’entrerais volontiers dans le conseil de la N.R.F. car je sais qu’un point de contact est toujours resté chez vous avec une partie de moi, le Drieu des notes et de la sympathie pour la diversité des meilleures figures.*» C’est pourtant JP qui fait entrer Drieu dans le « *conseil* » de la revue, en 1933, sur la suggestion de Gaston Gallimard, puis dans le « *petit comité* » de *La NRF*, en 1937.

1er juillet 1933 : Arland prend en charge une rubrique mensuelle dans *La NRF*, intitulée « Chroniques du roman », dans laquelle il propose la recension de deux ou trois, voire cinq ou six romans, par livraison, travail qui se poursuit jusqu’en janvier 1937.

26 juillet 1933 : JP divorce officiellement de Sala Paulhan.

29 juillet 1933 : Depuis Port-Cros, Supervielle écrit à JP : « *Je suis bien content, mon cher Jean, que tu sois enfin débarrassé de ces soucis du divorce. Tu vas pouvoir te remettre plus librement au travail ! Je sais que tu mets plus facilement de l’ordre dans ta tête que moi dans la mienne, mais que de fois n’ai-je pas été alourdi et encombré dans mon travail par les soucis de la veille, du jour ou du surlendemain ! / Arland et sa femme (plus jolie que jamais, comment ne pas le remarquer ?) sont à Port-Cros depuis deux jours. Il y avait des mois que nous ne les voyions pas. Tu ne me croiras peut-être pas mais je n’ai pas pu résister au plaisir de leur lire des vers et d’avoir l’avis de Marcel*. »

17 septembre 1933 : Depuis Port-Cros, Supervielle écrit à JP, qui est aussi à Port-Cros : « *Cher Jean, / Chaque fois tu consolides le terrain avant d’aller de l’avant, tu traces avec prudence un chemin tout nouveau que tu sais nous rendre tout de suite familier. Il me semble qu’on ne peut pas être plus rigoureux dans ses déductions. / Ce que tu dis du “savoir secret” est fort excitant. Je me demande si toute poésie n’est pas de connaissance « secrète » aussi. Même les messages conscients du poète et la rime – cet autre message – sont canalisés dans le sens d’une certaine, profonde, connaissance. Les corrections d’un écrivain véritable ne montrent-elles pas qu’il se rapproche de plus en plus d’une* vérité *qui se cachait, se dérobait. Au reste, elle ne se livrera peut-être jamais complètement mais cent fois nous aurons l’impression de coucher avec cette allumeuse. […] Je t’embrasse, cher Jean. Que j’ai envie de connaître la suite de tes réflexions ! C’est “passionnant” comme un roman policier. »* (Il semble que JP travaillait alors sur « de la littérature considérée comme un langage chiffré/secret »).

*[Automne 1933*] : JP à M. Jouhandeau : « *Cher Marcel, / mais bien entendu il ne s’agissait ni d’un marché, ni d’un échange ! / (mais d’une simple application de ceci, que vous m’avez dit un jour – et que je ne suis pas tout à fait sûr qui soit juste : c’est qu’il appartient à Claudel de se prononcer sur Ramuz (et non pas aux critiques ordinaires de Ramuz), à Gide seul de juger Valéry, etc. / vous ajoutiez que, s’il est un secret des écrivains, il faut le demander aux grands, et non [aux] médiocres. / (je ne suis pas sûr que les grands ne soient pas ceux qui se trompent le plus entièrement, le plus violemment sur leur secret – mais c’est une autre question.)*»

Octobre et Novembre 1933 : Dans *La NRF*, *Tableau de la poésie I et II* [anthologie de « poètes du dimanche »].

10 octobre 1933 : Depuis Port-Cros, Supervielle écrit à JP : « *J’attends chaque jour la fin de “La littérature considérée comme un langage chiffré”. Tu tiens là quelque chose d’important, à quoi je ne puis m’empêcher de penser très souvent. / Il refait très beau. Michaux est ravi. Nous prenons encore des bains de mer. / Je travaille beaucoup à Bolivar et ne pense pas quitter Port-Cros avant le 25 ou le 26 pour être le 27 à Marseille.* »

[Début octobre] 1933 : Henri Michaux à JP [*sans date*] : « *A 34 ans, à 34 ans seulement je découvre la seiche. Je l’adopte et j’ai cru comprendre après des heures et des heures de station devant elles qu’elles aussi m’adoptaient. / Vous-même ne m’en avez jamais parlé des seiches, même pas d’une ! / Et vous n’en élevez pas à Port-Cros, où elles se plairaient sûrement*. »

28 octobre 1933 : Lettre de rupture de Pierre Jean Jouve avec JP, car *La NRF* a publié un article de René Schwab sur son œuvre, article qu'il juge infâmant : « *Pourquoi voulez-vous m'intimider ? Je ne suis plus intimidable. Vous feriez mieux de convenir que vous avez eu tort de laisser passer un article infâme, dans son intention et dans ses termes, contre l'œuvre élevée et difficile (je m'excuse) d'un de vos fidèles amis, et en un lieu où cet ami se croyait en sécurité*. »

Novembre 1933 : Lettre-circulaire, rédigée et envoyée par JP : « *Le défaut principal de* la NRF *me paraît être qu'elle parle trop tard, de trop peu de choses. N'est-ce pas votre sentiment* *?* »

4 novembre 1933 : JP envoie à Julien Lanoé sa lettre-circulaire : « *Le défaut principal de la revue me paraît être qu’elle parle, trop tard, de trop peu de choses. N’est-ce pas votre sentiment ? Et ne pensez-vous pas que toute une part du numéro — mettons dix à quinze pages – devrait être consacrée : / aux films du mois / aux pièces de théâtre / aux expositions et aux livres d’art / aux concerts / et (pourquoi pas ?) / aux faits-divers / aux conversations / aux événements de la vie intime / aux événements politiques (ce qui sera diablement difficile). / Le tout traité en notes brèves, d’une demi-page chacune.*» Qu’il complète ainsi : «*Et (j’en viens à la question principale) n’accepteriez-vous pas de me donner de temps en temps de telles notes ? Songez-y, et répondez-moi, je vous prie. / […] / Je crois aussi qu’à s’attaquer aux “événements du jour”, ce qu’il faut bien appeler la métaphysique de la nrf se préciserait, s’affermirait. Enfin, vous imaginez sans peine combien je voudrais ici pouvoir compter sur vous*. »

11 novembre 1933 : Denis de Rougemont à JP : « *Votre idée de faire une place dans la revue aux actualités est excitante et dangereuse, me semble-t-il. Ne serait-ce pas introduire* Marianne *dans la n.r.f. ? Ceci pour la critique des films, pièces et concerts. L’avantage serait que la n.r.f. est indépendante de toute publicité et pourrait se montrer plus sévère. Quant aux faits-divers, conversations et intimités, leur critique ne suppose-t-elle pas une [Welrauschang ?] bien définie, un point de vue éthique et politique tout au moins ? Je ne dis pas que la n.r.f. n’en ait pas ; mais elle en a plusieurs. Maintenant, ce pourrait être intéressant de les comparer plus concrètement. Ce serait, en somme, un Carnet des Spectateurs*. »

19 décembre 1933 : Mariage à la mairie du XIVe arrondissement de Paris, avec Germaine Jeanne Dauptain (puis Pascal). (Contrat de mariage sous séparation de biens du 18 décembre 1933). L’état-civil de Nîmes confirme la date du 19 décembre 1933 (acte de naissance n° 1624).

1933 : René Daumal, Henri Michaux, André Rolland de Renéville et JP tentent de relancer la revue *Le Grand Jeu*, dont les 3 numéros ont paru de 1928 à 1930, dont le 4e était composé et en épreuves.

1933 : Rencontre d’Audiberti.

1933 : Dans la galerie de *La NRF*, exposition des pastels de Jean Fautrier destinés à l’illustration de *L’Enfer* de Dante. Malraux publie un texte dans *La NRF*: « *ce n’est pas parce qu’il a un “matériel” que Fautrier a un monde, c’est parce qu’il a un œil, une vision tragique. »*

1933 : Arland répond ainsi à la mise en garde de Paulhan au sujet de l’institutionnalisation de *La NRF*: « *L’ “académisme” de la N.R.F.… Oui, peut-être ; c’est peut-être un des deux grands dangers qu’elle encourt, l’autre étant l’inconsistance et la tendance à être à la remorque des petites revues*. »

27 janvier 1934 : JP écrit à Pourrat : « *L’’hommage à Gobineau est fou, c’est ce qu’on en peut dire de mieux. (avec un excellent Alain – et des lettres de 1870 de G., magnifiques.)* »

26-27 février 1934 : Vente de la collection de tableaux de Frédéric P. (dont un Seurat) à l'hôtel Drouot, à laquelle F. Fénéon a assisté, et dont le montant permettra l'achat de la maison de la rue des Arènes en 1935.

15 mars 1934 : Après les événements de février 34, Denis de Rougemont renonce à publier « Un an après », qui devait faire le point sur le *Cahier de revendications*: « *Des divers groupes qui ont collaboré au* Cahier*, seul subsiste l’Ordre Nouveau.* Esprit *n’est plus qu’une revue, la Troisième Force s’évanouit, Plans a disparu, et les groupes d’extrême droite sont inexistants*. »

Avril 1934 : Vague de désabonnement à *La NRF* (à la suite de la lettre ouverte de Ramon Fernandez à Gide.)

1er mai 1934 : « Appel aux travailleurs », dans *La NRF*, signé par Malraux, Guéhenno. JP s’abstient.

6 mai 1934 : JP écrit à Ramuz qu'il est pour une *NRF* « *d'extrême-milieu*».

24 mai 1934 : W. Benjamin écrit à Adorno : « *Avant mon départ, je projette encore de voir quelques personnes d'importance : Paulhan, Pierre-Quint, Du Bos*».

Fin mai 1934 : Walter Benjamin vient voir JP au bureau de *La NRF*.

1er novembre 1934 : Textes du Congrès des écrivains soviétiques publiés dans *la NRF* (pp. 721-750), comprenant une déclaration de Gide.

Novembre 1934 : Groethuysen et Alix Guillain passent 2 jours à Châtenay-Malabry. Travail en commun sur les traductions de Musil et Hopkins pour *Mesures*.

21 novembre 1934 : Lettre de réconciliation de Jouve avec JP, qui lui avait gentiment écrit et avait chargé Groethuysen d'une démarche : « *Nous allons nous revoir. Nous nous donnerons l'accolade sans aucunes explications*. »

27 décembre 1934 : Première lettre de Jean Longuet à JP, lui adressant un article pour *La NRF*. C’est par l’intermédiaire d’Alix Guillain que Jean Longuet est entré en contact avec JP.

28 décembre 1934 : Première rencontre de JP avec Armand Petitjean.

1934-1935 : La santé de Germaine Paulhan se dégrade.

1934 : Walter Benjamin publie un article dans *Zeitschrift fur Sozialforschung* n° 3, 1934 (édité par Félix Alcan) : « La position sociale actuelle de l'écrivain français », qui a été refusé par Groethuysen pour *La NRF*.

1er janvier 1935 : JP devient officiellement directeur de *La NRF*. (En remplacement de Gaston Gallimard, qui avait pris ce titre à la mort de Jacques Rivière, en 1925, JP étant rédacteur en chef).

15 janvier 1935 : ler n° de *Mesures* (financé par Henry et Barbara Church). JP écrit à Pourrat le 29 janvier : « *il y a déjà 103 abonnés. (Mais nous avons découvert, avec grande déception, que* Commerce*, vers la fin, n’en avait que 220.)*». *Mesures* (1935-1940 + supplément consacré à Henry Church en 1948). Henry Church, Bernard Groethuysen, Henri Michaux, Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti font partie du comité de rédaction ; l’administration est assurée par Adrienne Monnier, 7, rue de l’Odéon, Paris VIe. « Les manuscrits doivent être envoyés au Secrétariat de la rédaction, 29, chemin des Princes - Châtenay-Malabry (Seine) » : adresse de JP, qui devient 29, rue Jean-Jaurès à Châtenay-Malabry[[1]](#footnote-1) L’adresse des Church est 1, avenue Halphen à Ville d’Avray. La revue est trimestrielle (comme *Commerce*), elle devait d’abord s’appeler *Métamorphoses…* Le premier numéro de *Mesures* comporte une traduction de deux chapitres de *L’Homme sans qualités* de Musil, par Barbara Church.

Février-mars 1935 : Henri Thomas attend une réponse de JP, à qui il a envoyé *L’Étudiant au village*. La réponse (négative) sera datée du 2 avril 1935.

25 février 1935 : Jacques Maritain propose une « *assez longue étude*», « la Clef des champs », à *La NRF*, à l’occasion de la réédition de *Art et Scolastique*. JP accepte, pour le n° de mai.

Fin mars 1935 : JP écrit à Pourrat que *Mesures* a dépassé les 200 abonnés, dont un maharajah, marié à une Américaine, « *ce qui diminue l’événement*».

Avril 1935 : Rencontre de Braque, grâce à Marie Laurencin et Henri-Pierre Roché.

Avril 1935 : Départ de Germaine et JP en train pour Trestel (Trévou-Tréguignec, Côtes-du-Nord), chez la fille et le gendre de Germaine, les Choffé, puis, le 26, une journée à Saint-Brieuc, où ils voient Louis Guilloux, puis le 28, à Saint-Malo pour le baptême de la petite-fille et filleule de Germaine, Jane Pascal. Le 1er mai, retour à Châtenay-Malabry.

Avril 1935 : JP, candidat aux élections municipales de Châtenay-Malabry, sur la liste Front populaire de Jean Longuet (fils du communard Charles Longuet et petit-fils de Karl Marx (il est le fils de sa fille aînée, Jenny), ami de Léon Blum. Fondateur avec les minoritaires de Blum après le Congrès de Tours de 1920, de la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière).)

7 mai 1935 : JP à Roger Martin du Gard : « *Imaginez-vous que je suis candidat au conseil municipal, Longuet m’ayant porté sur sa liste. La confiance des gens dépasse les bornes raisonnables*. »

8 mai 1935 : JP à Walter Benjamin : "*Je me trouve extrêmement embarrassé. Votre article me paraît intéressant, et l’œuvre de Bachofen infiniment digne d’une étude détaillée. Mais votre style est si peu sûr, si souvent incorrect, si peu accordé à la difficulté du sujet que je ne vois même pas quelles corrections ou amendements proposer : c’est toute l’étude qui devrait être réécrite. / J’aurais voulu vous écrire une tout autre lettre. Recevez du moins mes meilleurs sentiments*." Il s’agit d’une étude sur Johann Jaakob Bachofen (Walter Benjamin avait rencontré JP fin mai 1934 dans les bureaux de *La NRF*.) (Lettre publié par Tilla Rudel, dans *Walter Benjamin, l’ange assassiné*, et reprise *in* Bruno Tackels, *Walter Benjamin, une vie dans les textes*, Actes Sud – celui-ci suggère que c’est plutôt Bernard Groethuysen qui aurait fait obstacle à Walter Benjamin . La genèse de l’affaire est développée dans *Écrits Français* de Walter Benjamin).

10 mai 1935 : Prenant prétexte du soixantième anniversaire de Thomas Mann, *la NRF* fait circuler une pétition depuis Pontigny qui évoque en termes prudents la montée des périls. Jean Paulhan est chargé de collecter les signatures: dans ses archives, on trouve celles de Georges Duhamel, André Chamson, Charles du Bos, Jean Schlumberger. A ce propos, Maritain écrit à JP : « *Puis-je vous avouer mon embarras ? S’il s’agit de protester contre l’exil de Thomas Mann, je ne demande qu’à la signer. S’il s’agit d’exprimer une admiration particulière pour la littérature de Thomas Mann, et de le désigner comme “le glorieux représentant“ d’une Allemagne que nous n’avons pas cessé d’aimer, alors j’hésite fort. Je crois que je ne pourrais signer ce texte que si la dernière ligne était modifiée… “saluer en lui un des grands écrivains qui illustraient une Allemagne que nous n’avons pas cessé d’aimer”. Plusieurs de mes amis allemands – de cette Allemagne-là – seraient certainement très peinés de la voir symbolisée tout entière par Thomas Mann et ne comprendraient pas que je m’associe à cette manière de voir*. »

12 mai 1935 : JP est élu conseiller-municipal à Châtenay-Malabry sur la liste Front populaire de Jean Longuet, député socialiste sortant. JP fonde le « cercle Voltaire » « *qui met gracieusement à la disposition de tous les habitants de la commune les dernières revues, les derniers livres parus, et organise chaque mois une conférence suivie de discussion* », écrit-il à Louis Planté (s.d.). « *Je vais tâcher de créer une salle de lecture publique, avec journaux et revues. J’avais quelques idées de fêtes, mais il faudrait de l’argent qu’on n’a pas. / Longuet est gentil, droit, et tout le contraire d’un sectaire : à Pâques, Châtenay se couvre de processions* », écrira-t-il à Henri Pourrat le 8 juillet 1935. JP occupera ces fonctions municipales jusqu'en 1941.

13 mai 1935 : JP à M. Jouhandeau : « *Imagine-toi que je suis conseiller municipal. Personne n’a su pourquoi. Ni moi, inquiet de voir que toutes les questions qui se posent à un conseil municipal sont, après tout, curieuses, et peut-être passionnantes. Mais je n’ai guère fait jusqu’à maintenant qu’apprendre des quartiers, des rues et jusqu’à de petits ruisseaux. Et aussi savoir un peu quels sont les gens qui les habitent. Il y a aussi la question du cimetière qui est envahi par l’eau. “Pourtant, dit le maire, nous avions eu la précaution de l’acheter en haut d’une colline Mais les gens sont fâchés, quand on leur creuse une fosse et qu’ils y trouvent un ruisseau*.” »

20 mai 1935 : JP et F. Fénéon reprennent contact car Fénéon est en train d'établir le catalogue des œuvres de Seurat (dont une toile a appartenu à Frédéric Paulhan).

Juin 1935 : JP signe, probablement à l'instigation de Valery Larbaud, la lettre-pétition suivante : « *A l'occasion du soixantième anniversaire de Thomas Mann, actuellement en exil à Zurich, les représentants de la littérature française dont les noms suivent sont heureux de pouvoir saluer en lui le glorieux représentant d'une Allemagne que nous n'avons pas cessé d'aimer*. »

18 juin 1935 : Suicide de René Crevel, la veille de l'ouverture du Congrès international des Écrivains pour la Défense de la Culture (21-25 juin), auquel JP participe en tant que représentant de *La NRF.*

Juillet 1935 : Polémique feutrée entre JP et Marcel Arland (qui écrit de Port-Cros), au sujet de l’article que Arland écrit sur la mort de Crevel, où il évoque la complaisance homosexuelle que Jouhandeau aurait montrée dans un article sur Crevel. JP aurait pris la défense de Jouhandeau ? M. Arland à JP : « *Je n’ai pas voulu dire qu’entre Cr. et J. il y ait jamais eu de rapports sexuels (je n’en sais rien ; cela ne me regarde pas) ; mais que l’on ne pouvait lire (et pas moi seulement) cet article sans songer à je ne sais quelle connivence homosexuelle. / L’“importance” de C. ? Je ne sais pas ; je ne suis pas au courant. Mais autour de cette misérable mort, on a mené (par exemple au congrès de la culture) une sinistre, une odieuse bouffonnerie. Et précisément les articles de J. et de Breton prolongent, aggravent encore la farce*. »

10 août 1935 : Lettre de Bernard Groethuysen où il propose de remanier des passages entiers de *M. de Hohenhau* et d’augmenter le texte dans tel ou tel sens ; dans cette lettre, il s’avère que c’est lui qui a écrit ce livre, en collaboration avec JP, et cela pour Henry Church.

28 août 1935 : Supervielle, qui est toujours dans la Drôme à Mirmande, écrit à JP, qui est à Port-Cros : « *Michaux, depuis que tu le tutoies, a fini par consentir à mon tutoiement. Oui, vous êtes mes deux meilleurs amis. »*

11 septembre 1935 : Jean Longuet fait une nouvelle proposition à JP : « *Or, nous avons pensé à vous comme délégué sénatorial éventuel (je dis éventuel parce qu’il y a tout un dosage de délégations de partis à faire, et que je ne puis pas, bien entendu, à la manière du Duce, imposer mes volontés dictatoriales à mes Collègues du Conseil, ce qui fait qu’il ne s’agit que d’une proposition) ; mais dans l’hypothèse où elle serait ratifiée par le Conseil, il faut d’après la loi qu’en même temps que nous enverrons à la Préfecture le procès-verbal de désignation de nos délégués, au cas où ceux-là n’auraient pas été présents à la séance du Conseil où ils ont été désignés (ce qui sera votre cas puisque, d’après ce que m’indique Alix Guillain vous ne devez pas être rentré avant la fin du mois) vous devez avoir signé votre acceptation. Je vous envoie donc une formule que je vous prierais de me retourner sans faute par retour du courrier*. »

Septembre 1935 : La mère de JP, Jeanne Paulhan, a acheté (malgré l’avis négatif de son notaire) I'hôtel particulier du 5 de la rue des Arènes à la famille Radziwill avec le produit de la vente des tableaux de Frédéric Paulhan et un emprunt (à son amie Bertha Rhodes ?). Elle a fait faire des travaux pour transformer le bâtiment en pension de famille et s'apprête à y emménager, après avoir quitté l'avenue d'Orléans.

Septembre 1935 : Fiche sur JP des Renseignements généraux. Elle se conclut ainsi : « *Les renseignements recueillis sur son compte sont favorables. Il est inconnu aux Sommiers Judiciaires*. » (< Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372 : cf. aussi au 19 septembre 1913.

8 novembre 1935 : Premier n° du journal *Vendredi*.

Décembre 1935 : Réunion chez JP à Châtenay-Malabry : de jeunes écrivains lisent leurs textes en cours (Francis Ponge, Marc Bernard, Jacques Audiberti, Claude Sernet).

20 décembre 1935 : Supervielle souhaite mettre en relations JP et le Dr Alajouanine, qui trouve que Larbaud a été mal soigné (Larbaud, après une attaque, est maintenant hémiplégique).

9 janvier 1936 : JP à Henri Pourrat : « *Ci-joint quelques cartes de la pension de ma mère. Tu serais gentil, si tu le peux, d’en parler. (C’est que ma mère a en ce moment, quelques difficultés, quelques ennuis – dont je suis un peu la cause : mon divorce a coûté très cher et presque tout ce que ma mère avait de côté y a passé.) Enfin, je te serai bien reconnaissant de ce que tu pourras faire. / C’est vrai que la pension est très jolie et très claire, en face des vieilles arènes romaines. (C’est sur leur emplacement qu’était le cloître où, sans doute, Lucile de Chateaubriand s’est suicidée). Elle est de 35 frs. par jour*. » [Soit environ 28 euros 2019.]

14 janvier 1936 : Lettre de Romain Rolland, hostile à *la NRF*.

22 janvier 1936 : Incendie (criminel ou accidentel) rue Sébastien-Bottin. La femme du concierge est brûlée vive.

Février 1936 : Walter Benjamin, qui a fait traduire par Pierre Klossowski son texte sur « L’Œuvre d’art à l’époque de sa reproductibilité technique », l’envoie à des intellectuels parisiens, dont JP, Malraux, Jouve, Wahl, Etiemble. Est-ce à ce moment, ou en 1939, qu’il dresse une « *liste des personnalités ayant appuyé ma demande [de naturalisation française ?] : Aragon, Bloch, Bouglé, Cassou, Gide, Guilloux, Lévy-Bruhl, Lichtenberger, Monnier, JP, Romains, Valéry* ». [< Liste montrée à l’exposition Walter Benjamin au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme du 12 octobre 2011 au 5 février 2012.]

[Début 1936 ?] : JP écrit à Gaston Gallimard : « *est-il impossible de songer à une fusion* Vendredi-Marianne*? […] Guéhenno qui vient de démissionner d’*Europe*, ne serait-il pas un directeur, que tous accepteraient. Et sous la direction de qui un hebdomadaire réunirait assez aisément le public de* Marianne *(mettons 80. 000) et celui de* Vendredi *(mettons 60.000).*»

ler mars 1936 : JP devient gérant de *La NRF* (en remplacement de Gaston Gallimard).

ler mars 1936 : Création la collection « Métamorphoses » chez Gallimard. (Entre 1936 et 1963 : 57 volumes ont paru). JP rédige le prière d'insérer du *Voyage en Grande-Garabagne* de Michaux et de la collection « Métamorphoses » (non signé) dans *La NRF* n°270.

ler mars 1936 : JP critique dans *La NRF* le « *virage* » de Romain Rolland et son abandon de la doctrine pacifiste, au grand désarroi de ses partisans (« De vrais chefs »).

Fin mars 1936 : JP assiste à Guéret aux obsèques de la mère de Jouhandeau, morte le 19 mars 1936.

ler avril 1936 : Albert Thibaudet nomme JP exécuteur testamentaire.

ler avril 1936 : Jean Guérin, dans *La NRF*, regrette le départ de Guéhenno et se demande si *Europe* sans lui gardera son âme.

8 avril 1936 : Lettre de Léon Bopp sur la maladie de Thibaudet. Léon Bopp lit à Thibaudet les « *canards*» et quelques lignes du *Journal* de Jules Renard. Le frère de Thibaudet, médecin à Lorient, est venu à Tournus, puis est reparti.

16 avril 1936, après le : Deux télégrammes de Léon Bopp au sujet 1. de la mort de Thibaudet, le 16 avril 1936, et de la nomination de JP comme exécuteur testamentaire littéraire ; 2. des obsèques ajournées au mardi.

28 avril 1936 : Après l’enterrement d’Albert Thibaudet, JP écrit à Pourrat : « *A Tournus, toute l’Université de Genève était là, recteur en tête. De l’Université de Paris, pas un chat*».

Vers le 25 mai 1936 : Lecture des *Fleurs de Tarbes* dans la librairie de Sylvia Beach. J. Decour assiste à cette séance.

Mai 1936 : JP passe quelques jours à Genève, puis à Tournus pour classer et trier les papiers laissés par Thibaudet, avec Léon Bopp, grand ami du défunt. Fernand Baldensperger participera à la relecture des « *hiéroglyphes* » de Thibaudet, entreprise encouragée par Bergson.

Juin à octobre 1936 : Parution des *Fleurs de Tarbes*, dans *La NRF* n°s 273, 274, 275, 276 et 277.

6 juin 1936 : Supervielle écrit à JP : « *J’aurais voulu t’écrire sur les “Fleurs” mais je préfère attendre de les avoir toutes sous les yeux. Elles me plaisent énormément. Tu sais combien j’aimais déjà ce que tu avais bien voulu m’en montrer*. »

16 juin 1936 : André Gide entreprend une tournée en URSS. Eugène Dabit, Louis Guilloux, Jef Last et Jacques Schiffrin le rejoignent à Leningrad.

21 - 30 juillet 1936 : Séjour à Colpach chez Loup Mayrisch, mécène luxembourgeoise (qui aide Groethuysen, en particulier). (L’industriel Émile Mayrisch et sa femme, née Aline de Saint-Hubert (dite Loup), recevaient régulièrement Gide et les amis de Gide, d’abord à Dudelange, petite ville luxembourgeoise, puis à partir de 1920, au château de Colpach qu’ils ont acheté et restauré. Groethuysen y est aussi. Mais il semble que le départ pour le Luxembourg ait été retardé : JP écrit à Pourrat le 28 juillet : « *Nous partons pour le Luxembourg tout à l’heure. Nous n’y passerons guère que cinq à six jours*».

10 août 1936 : Maurice Saillet écrit à JP : « *au nom d’un grand amour des livres – et de la résultante : cette débilité incoercible devant la vie, devant les possibilités ordinaires de m’assurer le pain – je risque une démarche extraordinaire, outrée dans la mesure où cet amour même ne justifierait pas le geste du noyé qui s’accroche à l’excuse double : J’écris à Jean Paulhan, en toute simplicité de cœur. / En peu de mots, voici : / Ma position – 18 mois de service militaire – Sans travail avant (6 mois). Sans travail après. Libéré le 29 Août. Peux tenir le coup (l’espoir aidant) jusqu’au 1er Octobre. / Ce que je suis – Sans diplômes. Esprit lent. Physique mol. Allure fatiguée, gênée. Bafouille plutôt que parle. Sentiment continu du ridicule chez soi et autrui. Ai (gros point) le vertige des livres, de la rareté, des "Métamorphoses". Une certaine connaissance de Gide, et, partant, du monde. Jusqu’ici, vertu littéraire mal récompensée – essais plutôt toquards sous le pseudonyme de Max Jordan –. […] / Ce que je puis – N’importe quoi autour des livres. Cependant, je suis très neuf... (Pas quelque chose de sorcier : je ne suis pas très puissant – Toutefois, pour le plaisir et pour ne pas décevoir[,] je me sens capable de TOUT.) / Ceci établit posément, avec le souci de ne tromper personne, je vous demande Jean Paulhan – à vous Paulhan qui êtes placé où se fait le vrai travail – s’il n’y a pas moyen de trouver place ; si j’ai une chance quelconque de boucler la boucle là où il vous est possible de voir.*» Réponse de JP à Maurice Saillet : « *Je chercherai. N’imaginez pas que ce soit facile. Ne passez-vous jamais par Paris, je serais content de vous voir. Recevez mes amitiés JP / Autres questions : / Connaissez-vous des langues étrangères ? quelles études ? Dites-vous aussi que tout ce qui est "métier", en littérature, est pénible, en porte-à-faux. Mais tâchez de passer par Paris, à la rentrée*. » [c.p., s.d., < Coll. Archives Fata Morgana].

15 août 1936 : Lettre de JP à Suarès sur la guerre d'Espagne et le manichéisme du fascisme et de l'antifascisme.

21 août 1936 : Mort de Dabit, à Sébastopol, au cours de son séjour en URSS avec Gide, Last, Schifrin, Herbart.

7 septembre 1936 : Enterrement de Dabit, où sont présents Gide, JP, Cassou, etc. Vaillant-Couturier et Aragon ont prononcé des discours.

16 septembre 1936 : Lettre de JP à Marcel Jouhandeau : « *tu ne m’as rien donné jamais d’aussi précieux que cette longue lettre que j’emporte avec moi, demain ou après-demain à Port-Cros et que je te rendrai dans trois semaines. / Car je pars au moment juste où tu rentres, harcelé ces derniers temps par la fin des Fleurs que j’ai tout entière refaite, je n’en dormais pas ; par l’Histoire [*Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours, Stock, 1936*] de Thibaudet que des erreurs, des défauts bizarres m’ont obligé à confronter une nouvelle fois avec tous les papiers, notes, brouillons laissés, dans quel désordre. (Autant c’eût été précieux pour moi et passionnant, s’il s’était agi d’un livre que je pusse tout à fait aimer…) / enfin nous partons jeudi, et Germaine, plus fatiguée que moi. (Il nous a fallu aussi revoir toutes les traductions envoyées au concours de Mesures, préparer un classement, etc.) […] / je suis surpris du « journal intime » de Dabit. Il est sans rien qui en justifie tout à fait l’intime, le secret. Tu trouveras dans la nrf de ce mois-ci la page où il raconte la visite qu’il t’a faite. C’est celle, sans doute, qui m’a le plus touché. Mais partout il y est noble, droit, gentil. / Son père semble calme ; mais Béatrice Appia me dit que sa mère craint, à certains moments, qu’il ne la tue et ne se tue ensuite. T’ai-je parlé des obsèques ? Dabit n’aurait pas voulu, ou je le connaissais mal, ces poings fermés, ces discours d’Aragon et de Vaillant-Couturier, (V[aillant]-C[outurier] allant jusqu’à dire, le sot, que le grand regret de Dabit avait dû être de ne pas tomber, les armes à la main, en combattant pour l’Espagne) ce cortège concentré, haineux, en savates et en espadrilles. / Mais les partis sont immondes. Je ne pense pas seulement à ceux de gauche. […] je crois que tu ferais du bien aux parents, de Dabit, si tu allais les voir. / Le plus clair des événements de Russie pour eux est qu’à aucune seconde Gide, Dabit, ni Schiffrin n’ont pu tout à fait dépister leurs surveillants. Schiffrin, russe pourtant. Il a renoncé enfin, pour ne pas risquer de les compromettre, à aller voir des parents à lui, et des parents de Parain (par sa femme, dont il est à présent sûr que le frère a été fusillé.)* »

18 septembre 1936 : JP à Paul Valéry : « *je veux seulement vous dire que j’ai vu hier un Valery Larbaud rajeuni, joyeux, d’une* évidente *présence d’esprit. Mais la parole lui manque encore*. »

Lundi [21 ? septembre 1936] : Lettre de JP à Marcel Jouhandeau : « *je recommence (difficilement) la fin des Fleurs. Si je réussis ce que je voudrais – c’est que la suite des idées soit telle (lorsque l’on découvre que rien ne s’est dit des mots que ne se doive dire aussi des pensées) que l’on passe* réellement *par cet état central, brûlant, absolu, dans le même moment où l’on découvre abstraitement que cela n’a pas pu ne pas se passer – ce sera quelque chose. Peut-être n’en suis-je plus très loin.* »

25 septembre 1936 : JP écrit à Raymond Gallimard : « *Laissez-moi vous demander de me donner, à partir de décembre, 1000 francs de plus par mois. / Je gagne en ce moment 1200 francs de moins environ qu’il y a trois ans. Je ne peux plus y tenir. Et la revue, d’autre part, me prend trop pour que je puisse accepter quelque autre occupation, sans qu’elle en souffre*. » Raymond Gallimard transmet cette demande à Gaston Gallimard, qui répond, le lendemain : « *Raymond m’a remis votre lettre. Je ne puis y répondre, avant d’avoir un entretien avec vous. Il faut que vous soyez au courant de la nouvelle situation financière de la maison et qui est maintenant déficitaire. Il n’est pas impossible, si nous ne trouvons le moyen d’équilibrer, que nous soyons amenés à la fermer. Vous savez l’amitié et la confiance que j’ai en vous, nous parlerons à cœur ouvert*. »

Octobre 1936 : JP Iit le *Tao To King*, rare exemplaire prêté par Étiemble.

7 octobre 1936 : Léon Bopp remercie JP d’avoir fait figurer son nom sur le prière d’insérer du livre de Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours, chez Stock.* Ce livre qui organise les générations littéraires par périodes, est précédé de cette « notice », signée par Léon Bopp et Jean Paulhan : « *Albert Thibaudet ne se dissimulait pas, mais s’exagérait plutôt, les difficultés et la part d’arbitraire, que comporte un classement par générations : d’où vient, sans doute, qu’il n’a pas écrit moins de trois à quatre fois certains chapitres de cette Histoire ; tantôt faisant varier la durée des générations de base, tantôt essayant, d’une génération à l’autre, de nouveaux recoupements; et dans tous les cas, laissant mêlés dans ses papiers et confondus page à page les divers états d’un même chapitre*. »

23 octobre 1936 : André Breton répond à une proposition de publication dans *Mesures* (lettre de A. Breton à Henry Church).

12 novembre 1936 : JP écrit à Pourrat : « *Malraux a d’autres soucis. Il raconte, quand il lui arrive de passer à Paris, de terrifiantes histoires de combats aériens, d’un air très absent*. » Par ailleurs, Malraux abandonne sa femme pour Josette Clotis, qui avait déjà séduit le jeune Michel Gallimard.

12 novembre 1936 : JP écrit à Pourrat : « *“Métamorphoses” a mal débuté : peu de vente, et le livre est revenu trop cher (je crois qu’on a voulu faire trop bien. Si tu pouvais en parler un peu à des acheteurs possibles.) ».*

21 décembre 1936 : Reprise de contact d'André Breton après une rupture d'une dizaine d'années (depuis 1927, mais Breton est passé par l’intermédiaire de Church en novembre et décembre 1936) : « *Vous savez que je déplore depuis des années de ne plus vous voir, que cela paraît reposer sur un malentendu tout à fait extérieur à moi, qui doit cesser nécessairement*. » Mais il semble qu'ils ne se soient revus que tout début décembre 1939.

1936 : JP semble s'intéresser au mouvement des Rose-Croix, par l'intermédiaire de Rolland de Renéville.

1936 : Pour *Mesures,* Jean Paulhan traduit, sous le pseudonyme de Germain Landier, des poèmes de Barbara Church. C’est un pseudonyme commun avec Bernard Groethuysen, qui travaille avec Jean Paulhan au « *rewriting*» d’un manuscrit de Henry Church, intitulé *M. de Hohenhau*. C’est aussi un pseudonyme que B. Groethuysen et Alix Guillain ont utilisé pour des travaux communs. *Cf*. lettres de Groethuysen à JP, en 1936-1937.

1936 : JP fait la connaissance d'Armand Robin.

1936 : Première lettre de Maurice Blanchot à JP [*première lettre conservée de JP à Blanchot, en 1940 ?*].

1936 : « *Ce qui se passe en Espagne est atroce*», écrit JP à Joe Bousquet.

1936 : JP facilite (administrativement) le voyage d'Artaud au Mexique.

1936 : JP envoie à nombre de ses amis un premier état des *Fleurs de Tarbes.*

1936 : Le journaliste Serge Karsky est l’un des correcteurs des ouvrages de la Pléiade (et le futur mari de l’artiste Ida Karskaya.) Il travaille avec l’imprimerie de l’Union, où officie Dimitri Snégaroff, au 13, rue Méchain.

Janvier 1937 : JP fait allouer un « secours d'urgence » de la Caisse des Lettres à Antonin Artaud.

3 janvier 1937 : Malaquais écrit à JP pour lui dire sa déception de voir sa nouvelle, « La belle Mme Hélène », pourtant appréciée d’André Gide, refusée par *la NRF* : « *Serait-ce donc vraiment une faute impardonnable que d’être jeune ?*» A quoi, JP répond : « *Ne me dites pas que “votre génération” est malheureuse. Les grands écrits de la génération qui a fondé la nrf ont été méconnus ou refusés, jusqu’à 50 ans : Fargue, Larbaud, Gide lui-même*. »

26 janvier 1937 : Lettre de Paul Éluard à JP : « *Les injures de ma lettre étaient destinées à te provoquer, elles étaient l'effet de ma colère. Absurdes, elles ont échoué*. » (au sujet de la lettre d'injures d’Éluard du 10 octobre 1927, 10 ans plus tôt).

26 janvier 1937 : Déjeuner *Mesures* chez les Church à Ville d’Avray : étaient présents Fargue, JP, Remizov, Mme Mayrisch, Audiberti, Margouliès, probablement Groethuysen. Mais manquaient Joyce et Alain.

Janvier 1937 : Lettre de JP, qui cherche des nouvelles formules pour *La NRF*, à Armand Petitjean : « *Problème : il s’agirait de faire tenir en 4 pages de la nrf — ce serait une sorte de supplément, entre textes et annonces — ce qui laisserait au lecteur le sentiment qu’il sait tout : une impression de “comble”, d’“au courant*».

1er mars 1937 : Début du « Bulletin » de *La NRF*, pris en charge et rédigé par Armand Petijtean (bulletin dans lequel on trouve la signature de Jean Guérin, qui est à la fois JP, Armand Petitjean, et quelques autres). Cette nouvelle rubrique, qui figure à la fin du sommaire depuis mars 1937, offre une soixantaine de notules sur des sujets variés : événements, livres, spectacles, etc. À partir de février 1938, le « Bulletin » portera la signature de Jean Guérin – c’est JP qui utilisera le plus souvent ce pseudonyme collectif.

1er et 15 avril 1937 : Simone Weil fait la connaissance de JP aux *Nouveaux Cahiers*, revue bimestrielle fondée en 1937 par Jacques Barnaud et Auguste Detœuf. Prônant une gestion rationnelle et dirigée de l’économie, elle réunit des banquiers, des industriels, des hauts fonctionnaires et des syndicalistes. Anticommuniste et antibolchevique, elle avait l’appui d’une certaine gauche socialiste (Boris Souvarine, Simone Weil). Simone Weil y publia un article en 2 livraisons « Ne recommençons pas la guerre de Troie » (nos 2 et 3, 1er et 15 avril 1937) sous la rubrique « Pouvoir des mots », qui intéressait particulièrement JP. [*Cf*. 1er mai 1938].

Début avril 1937 : Lettre de Roger Caillois à JP, écrite depuis le « Foyer international d’étude et de repos » de l’Abbaye de Pontigny : « *Il y a à Pontigny une collection de gens aussi variée que celle qui est décrite au premier chapitre des romans policiers, quand on énumère les invités de la surprise-party ou du dîner intime où se produira le crime, et parmi lesquels la perspicacité du détective aura à choisir l’assassin. / La comparaison ne va d’ailleurs pas plus loin, et il existe une bibliothèque qui pourra compenser beaucoup de choses*. »

8 avril 1937 : Réponse de JP à Roger Caillois : « *Il est rare qu’une session de Pontigny s’achève sans un suicide ou assassinat (bien entendu, on ne vous l’a pas dit. C’est la grande hantise de P. D[esjardins]. Tenez-vous sur vos gardes et observez froidement les gens*. »

Avril 1937 : Gisèle Freund fait des photos du comité de rédaction de *Mesures* chez les Church à Ville d’Avray.

7 mai 1937 : JP et Armand Robin figurent sur la 5e liste de la souscription en faveur de *Vendredi*.

31 mai 1937 : JP à Pourrat : « *la nrf, n’était le contrat Hachette, en ce moment ne tiendrait pas le coup*».

1er juin 1937 : Discussions entre Gaston Gallimard et JP sur la politique éditoriale. Selon Gaston Gallimard, dont JP rapporte les propos à Pourrat, les grands succès de la maison, Bedel et Kessel, sont justement dus aux auteurs que JP aurait refusés.

25 juin 1937 : JP écrit à Alain : « *Quant à l’Exposition [*universelle*], elle semble bien plus loin de son achèvement qu’il y a un mois. L’on a pris le parti de prendre sous le feu des projecteurs, le soir, les maçons sur leurs échafaudages Ils s’y prêtent en ralentissant leurs mouvements, et cela fait un beau spectacle, mais monotone à la longue. Quant aux “fêtes de la lumière”, dont on avait tant parlé, elles sont, jusqu’à présent, ridicules. Il reste les quais, et leurs arrivages ordinaires, en Juin, d’hippopotames et de tatous. La Samaritaine a reçu d’admirables coatis (c’est un petit cochon à griffes, qui grimpe aux arbres).*»

7 juillet 1937 : « *Le jour de ses 50 ans [en 1937], Chagall obtient grâce à Jean Paulhan la nationalité française, espérant échapper ainsi à l’antisémitisme de plus en plus virulent*. » (< Huguette Meunier, « La guerre de Chagall », catalogue de l’exposition « Chagall entre guerre et paix », juin-juillet 2013 au musée du Luxembourg).

10 juillet 1937 : JP écrit à Gaston Gallimard qu’ils sont arrivés à Port-Cros : « *Avez-vous lu* le Mur *de Sartre ? Cela me paraît aussi frappant que les débuts de Malraux (les gendarmes du jeu de massacre). Et l’homme est infiniment curieux, et varié : conteur, philosophe (je crains seulement que le philosophe en lui ne l’emporte un peu trop). Disciple de Heidegger et de Kafka. Ne regrettez pas d’avoir pris* Melancholia *[*la Nausée*]. / Après tout, si je vous écrivais deux fois par an, pour vous signaler nos découvertes ? (Roger Caillois, Petitjean. […]) Vous seriez surpris, si je ne vous disais pas que je travaille aux* Fleurs de Tarbes*. J’y travaille. / Nous sommes, jusqu’au début d’août, je pense, à Port-Cros / d’où nous vous envoyons à tous deux notre affection. / Jean P. / (la dernière* nrf *est, à peu près, ce que je voudrais bien que soit chaque n° de la* nrf *– de l’actualité, vue à juste distance (Maritain) au grand type qui tout de même se renouvelle (Claudel) et à l’auteur inconnu, qui n’est pas sans génie (Sartre). Mais ça n’est pas facile à faire chaque mois. / Bussière fait mal mes corrections, met le numéro en retard et finalement – tant il compte de frais supplémentaires – nous revient assez cher. D’ailleurs, très brave homme. (Mais nous n’aurions jamais dû quitter Paillart.)*» [< Archives Gallimard]

14 juillet 1937 : JP écrit à Pourrat : « *Nous voici à Port-Cros, tout joyeux de le retrouver en plein été. […] Cette fois, je crois bien que l’affaire de Port-Cros est finie. Mais Marceline et Marcel [*Henry*] sont encore sonnés, accablés, assez incapables de se réjouir*. ».

21 juillet 1937 : JP écrit à André Gide : « *Cher ami, / […] Avez-vous lu “le Mur”, de Sartre ? Ce sera quelqu’un. / Nous* devions *publier le Maritain, n'est-ce pas ?*»

27 juillet 1937 : André Gide à JP : « *Mon cher ami, / Oui certes, l'article de Maritain était à publier, fût-ce même à côté de Claudel ! J'ai pris tant d'intérêt à le lire que je me suis laissé aller à lui écrire assez longuement (à Maritain parbleu !) – et il m'a répondu. / Quant à la nouvelle de Sartre, je la tiens pour un chef-d'œuvre. Voici longtemps que je n'avais rien lu qui me requît à ce point. Quel est donc ce nouveau Jean-Paul ? Il me semble qu'on peut beaucoup attendre de lui. / Le climat de Port-Cros favorise-t-il* Les Fleurs de Tarbes *? Je vous souhaite un bon travail et un bon repos. / Vous me parlez fort sagacement de mon livre et je me sens très fort votre ami. / André Gide*. »

Août 1937 : Différend avec Gaston Gallimard à propos des notes en quelques lignes constituant la rubrique « Bulletin » de *la NRF*. Gaston Gallimard se plaint de ce que certains auteurs de la maison y soient par trop malmenés (*cf*. dossier corr. GG/ JP). Ce bulletin avait été conçu comme purement bibliographique, or il s’y glisse quelques phrases critiques et parfois sévèrement critiques.

16 septembre 1937 : J. Supervielle, qui est encore à la Vigie de Port-Cros, écrit : « *Nous resterons sans doute jusqu’au 26 (le 27 au plus tard). A moins que vous ne vous décidiez à nous donner le jour de revenir ici. Dites-nous vite que vous venez, que vos occupations vous le permettent. Ce serait si bien que tu me lises la fin, revue, des “Fleurs” et que je te montre mon dernier poème. / Denise me parlait de Sartre. Sais-tu que je le connais aussi (je l’avais oublié). C’est un des rares écrivains qui m’aient récité des passages entiers du Forçat Innocent – et cela à Port-Cros, sous le figuier du Fort, il y a 7 ou 8 ans*. »

16 octobre 1937 : Instauration des « *matinées NRF* ».

ler décembre 1937 : Jean Guérin dans *La NRF*: « *Il est absurde de vouloir à tout prix faire le bonheur des gens. S'ils se privent de livres, c'est tant pis pour eux. Ce n'est pas en invoquant la France et l'avenir du monde qu'on les ramènera. Ou du moins (si j'étais auteur), je ne voudrais pas d'un lecteur qu'on me ramènerait ainsi, à force de cris*. »

20 décembre 1937 : JP reproche au groupe des *Nouveaux Cahiers*, sous-titrés « *Pour la liberté de pensée* », l'inanité de leur rubrique « Le pouvoir des mots », qui l’intéressait pourtant. Publication bi-mensuelle (15 mars 1937- avril 1940 (n°57)) paraissant chez Gallimard, dirigée par Jacques Barnaud et Auguste Detœuf, promulguant l'esprit d'un pragmatisme politique français. Y adhérèrent des radicaux désabusés, des francs-tireurs de l'URSS, des dominicains, et des personnalités venues aussi bien de l'Action française que du bergerysme : André Philip, Maritain, Drieu la Rochelle, Coutrot, Armand Petitjean, Denis de Rougemont, J. Copeau, J. Giono, René Cassin, Alfred de Tarde, qui est le frère de Guillaume de Tarde, l'ami d'enfance de JP.

1937 : André Salmon fait lire à JP des vers d'Armen Lubin, qui, tuberculeux, vit dans un sana, près de Sanary.

1937 : Concours des « pièces en un acte », organisé par *Mesures*: 200 manuscrits affluent.

1937 : JP, « Présentation de la NRF » à Radio-37.

1937 ou 1938 : Drieu est admis au sein du « petit comité NRF ».

6 janvier 1938 : JP écrit à André Lhote : « *Il est enfin possible de prendre 3 jours de vacances. Nous filons tout à l’heure à Pontigny*. »

9 janvier 1938 : Germaine Paulhan écrit à Armand Petitjean depuis Pontigny : « *Nous nous trouvons bien ici, au grand calme. Il y a cinq ou six personnes perdues dans les grandes salles de l’Abbaye. Nous profitons avec joie de la superbe bibliothèque de l’Abbaye. Nous rentrons quand même lundi soir*. » Deux jours plus tôt, P. Desjardins a précisé dans ses *Agendas* : « *Sont présents à l’Abbaye : Jules Supervielle, Julien Reinach, M. et Mme Jean Paulhan, Jeanne Bouglé, Robert Véron, Jean Gilbert, Lily et moi*».

14 janvier 1938 : Dans un article virulent publié dans *Je suis partout* ce jour, Robert Brasillach, tout en proclamant sa « *sympathie*» pour JP, condamne « *l’ennui que nous donnent ces vieilleries fatiguées, renouvelées de l’Exposition des Arts décoratifs, ces tergiversations d’une autre époque, ces analyses fades, ces sournoises digressions politiques, […] ces mornes sommaires où la politique prend les aspects du Café du Commerce*», et s’en prend particulièrement à Julien Benda, « *cet obscène pantin*», « *ce vieillard aigri*», « *ce diplodocus circoncis*», dont les «*chroniques d’Éleuthère*» auraient transformé *La NRF* en *« tribune laïque de Fouilly-les-Oies*» (cité par Jeannine Kohn-Étiemble dans son édition de *266 lettres inédites de Jean Paulhan* [à René Étiemble], Klincksieck, 1975, p. 156).

Fin février-début mars 1938 : JP envoie une lettre-circulaire aux abonnés de *La NRF*, en forme d’enquête : «  *Après un an et demi de Front Populaire, il est évident, non seulement, que nous avons échoué, mais que nous avons obtenu sur tous les points le contraire exactement de ce que nous cherchions. […] Je ne vous pose que la question que vous vous êtes déjà posée vous-même : À QUOI TIENT UN AUSSI PARFAIT ÉCHEC ? Et n’y avait-il pas au principe du Front populaire quelque erreur ou quelque défaut qui l’aurait nécessairement entraîné ? Il semble qu’à une faillite aussi simple il doive y avoir une raison, non moins simple. Et peut-être pourrez-vous me la dire en quelques mots.*» Le 20 mars, JP rédige cette petite introduction : « *Nous avons posé à plus[ieurs] écrvi[ains] qui ont pris parti voici 2 ans pour le F[ront] P[opulaire] la quest[ion] suivante :*» Il n'en publia pas les réponses demandées de peur, semble-t-il, de trop servir la Droite.

11 mars 1938 : Version individualisée de cette lettre-circulaire, pour Pourrat : «*/ Mon cher ami Henri, / Jamais on n’a reproché à la N.R.F. d’être glaciale et morne avec plus de violence que depuis quelques semaines. Brasillach (entre autres) nous appelle des diplodocus ; et Jean Marteau, des pédants. / Naturellement, je n’ai pas le sentiment qu’il y ait là le moindre commencement de vérité. Mais vous-même, qu’en pensez-vous ? / Et en particulier : n’auriez-vous pas le sentiment que les notes de la revue, car c’est surtout d’elle qu’il s’agit, vont un peu dans tous les sens, que l’ensemble en est légèrement incohérent et disloqué que l’on n’éprouve pas derrière elle cette présence constante de ce qu’il faut bien appeler l’âme de la revue, si sensible par exemple dans ESPRIT, sensible encore dans EUROPE. Et je sais bien que c’est, ici et là, au prix d’un catéchisme politique ou moral. Mais enfin – pour être plus subtile – notre unité, il me semble, n’en existe pas moins. Faudrait-il la marquer davantage, demander à chacun de nous par exemple de lire d’un peu plus près les notes qui ne sont pas de lui – fût-ce pour les critiquer ou les maudire ? Vous seriez aimable de me répondre là-dessus*. »

15 mars 1938 : Raymond Aron répond à l’enquête de JP : « *Mais je souhaiterais que les intellectuels qui ont fait tant de mal à la France en attisant les haines civiles, se rappellent enfin que le salut de la patrie vaut bien ou plutôt vaut mieux que les idéologies qu’ils exaltent. Il est peut-être trop tard pour empêcher les catastrophes*… »

23 mars 1938 : Jean Grenier dédie *Essai sur l’esprit d’orthodoxie* (Gallimard) « *à Jean Paulhan* ».

1er avril, 1er mai et 15 mai 1938 : JP réplique dans *Les Nouveaux Cahiers* à l’article de Simone Weil « Ne recommençons pas la guerre de Troie » (nos 2 et 3, 1er et 15 avril 1937) dans la rubrique « Pouvoir des mots ». Ce texte n’a pas plu à JP, comme on l’apprend dans une lettre de Simone Weil à ce dernier datée du 25 décembre 1937 que JP a annotée en marge. Développant sa critique, il écrit une « Lettre aux “Nouveaux Cahiers” sur le pouvoir des mots », publiée dans 3 numéros, n° 22 et 24-25, des 1er avril, 1er mai et 15 mai 1938.

Avril 1938 : 3 semaines de voyage à Londres et surtout Windermere, chez Bertha Rhodes (à Pourrat, « *le 9 avril* », JP annonce un séjour de « *dix à douze jours* »). Le 22 avril, JP à Pourrat : « *Nous sommes au bord de l’un des lacs de la région la plus littéraire de l’Angleterre : c’est ici que Wordsworth rêvait, que Coleridge pêchait à la ligne, et voici le champ que Ruskin a acheté, pour n’y plus voir une machine à battre. Il fait doux et froid. Vers la mer, le pays plus désolé a des collines plus rudes. Les Anglais sont cordiaux, infiniment joyeux et gentils, on ne peut se défendre de les trouver fragiles. (Mais peut-être, Français, a-t-on trop de soucis). Nous pensons souvent à vous qui aimeriez ce pays.*»

Mai 1938 : *Vendredi* et *La NRF* « *s'échangent*» textes et auteurs par l'intermédiaire de JP.

13 mai 1938 : JP, qui s’intéresse à Sade, écrit à Maurice Heine : « *Je voudrais bien parvenir à acheter quelque part le tome III des 120 Journées ? Peut-être savez-vous où on le trouve. Vous seriez gentil de me le dire.*»

23 mai 1938 : Raymond Aron, au sujet de la lettre-circulaire, écrit à JP : « *Je me félicite que vous ayez renoncé à votre enquête : les réponses, dans l’ensemble, étaient par trop décevantes. Et puis, le moment, je le crains, n’est pas favorable à cette recherche. Que nous importent aujourd’hui les responsabilités ? Peut-être aurait-il mieux valu poser la question en d’autres termes, plus neutres…*».

25 mai 1938 : JP écrit à Le Corbusier pour lui demander un article sur « *vos recherches et vos travaux*» pour *La NRF*.

Mi-juin 1938 : Joe Bousquet écrit à JP qu’il est heureux que JP vienne le voir cet été. Il lui envoie un « *manuscrit auquel j'ai donné pour titre en attendant : “L'Ombre aux mains roses*”». Il se sent très influencé par *La Guérison sévère* et *Les Fleurs de Tarbes*. Il vient de relire *L'Amour fou* de Breton.

ler juillet 1938 : Manifeste du Collège de Sociologie (Roger Caillois, Georges Bataille, Michel Leiris), publié dans *La NRF*.

3 juillet 1938 : Inauguration des Fêtes Voltaire à Châtenay-Malabry. JP, dans le cadre de la bibliothèque municipale, organise une exposition de la correspondance de Voltaire.

13 juillet 1938 : Lettre d'« allégeance » de Joe Bousquet à JP: « *Quand vous me connaîtrez tout à fait, je saurai, je l'espère, vous montrer comment vous pourriez, de loin, m'aider à supporter ma solitude morale : j'ai besoin d'être commandé, d'être enfoncé dans des besognes infinies, de faire de mon travail un élément de mon secret*. »

Début juillet 1938 : JP, qui critique encore sévèrement un nouvel envoi de Joe Bousquet, promet : « *De tout cela, je viendrai parler avec vous cet été* », (mais le projet échoue, à cause de la mauvaise santé de Germaine). JP demande à Joe Bousquet s'il a lu le *Tao-te-King* et dans quelle traduction ?

1er août 1938 : Livraison d’août 1938 de *La* *NRF* (premier numéro paru après les accords de Munich), notes de Jean Guérin : « *LES ÉVÉNEMENTS Leningrad. Du 21 au 28 septembre, interdiction de prier pour la paix (d’après* l’Osservatore romano*). Munich. Par les accords de Munich, la paix est sauvée. La paix dans ce qu’elle a de plus plat et de plus périssable. Paris. Les tailleurs répandent le slogan : la paix nous donnant la joie de vivre, l’on s’habillera en clair cet hiver. Paris. Il est question d’élever un monument à la Tchéco-Slovaquie martyre. L’on peut douter si les Tchèques attendaient de nous tant de prix et de statues. Leipzig. L’une des nouvelles rues de Leipzig s’appelle Rue des Sudètes. Une autre Rue de la Sarre. Une autre encore Rue d’Alsace. Berlin. Tout Israélite, porteur d’un prénom aryen, s’appellera dorénavant Israël, ou Sarah. / LES LIVRES E. LUDWIG : la Nouvelle Sainte-Alliance (N.R.F.). — C’est l’alliance que formeraient les trois démocraties de l’Angleterre, de la France et des États-Unis. M. Ludwig nous assure qu’elle empêcherait à jamais la guerre. Peut-être. / SPECTACLES AU THÉÂTRE SAINT-GEORGES : Duo, de Paul Géraldy. — Du roman manqué mais “nature” de Mme Colette, Paul Géraldy a tiré trois actes brillants, en trompe-l’œil. C’est un civet transformé en soufflé*. »

5 août 1938 : JP est promu Officier de la Légion d'honneur (même promotion que Mauriac, et Petit-Dutaillis).

Août 1938 : JP est à Pontigny avec Étiemble, Yassu Gauclère, J. Bérard, Michel Letellier, Jules Supervielle, Gide. À quelle décade ? « Solitude » du 27 juillet au 6 août… « Primitivisme » du 7 au 17 août… « La Destinée », « *conversation dirigée par Gaston Bachelard* », du 26 juillet au 5 août… « Problème des étrangers en France », « *conversation dirigée par Philippe Serre* », du 14 au 24 août… C'est cette année qu'il fait connaître à l'assemblée, selon les souvenirs de Jean Gilbert, secrétaire de P. Desjardins, un texte de Sartre, extrait de la future *Nausée*?

17 août 1938 : Jean Longuet écrit à JP qu'il a peut-être un peu contribué à l'obtention de sa rosette de la Légion d'honneur.

28 août 1938 : JP somme Maurice Sachs de choisir son camp : « ... *je désire, en tout cas, que vous choisissiez : ou bien de collaborer à la nrf (et de l'aimer), ou bien de rompre toutes relations avec elle, et avec moi*. »

Septembre 1938 : JP promet de venir voir Joe Bousquet, mais finalement cette première rencontre est encore remise à plus tard…

13 septembre 1938 : JP écrit à Pourrat : « *C’est au bord de l’Adour, où venaient se tremper les empereurs romains rhumatisants, que nous écoutons les nouvelles d’une T.S.F. assez grinçante. Bons espoirs pour Germaine*. »

1er novembre 1938 : Francis Jammes meurt d’un cancer de l’intestin le 1er novembre 1938, après une agonie de trois mois. *La NRF* lui rendra hommage en décembre 1938, avec un texte de Gide suivi de « Pages retrouvées » du poète (pp. 881-904).

1er novembre 1938 : Violente attaque de Berl, dans *Pavés de Paris* (revue qui aurait reçu, d'après JP, une subvention des Affaires étrangères) contre *La NRF*, à cause de l'esprit anti-munichois de celle-ci.

1er novembre 1938 : Joe Bousquet va envoyer à JP «*le cahier marron*», où sont notées toutes ses observations sur *les Fleurs de Tarbes*, et un article sur ce même sujet, de 20 pages.

Novembre 1938 : Joe Bousquet parle à JP de ses parents, de sa pension, de son salut : « *Dans ma famille de bourgeois assez riches, j'ai été considéré d'abord comme le fils qui allait mourir*. »

16 novembre 1938 : JP, dans une lettre à Pourrat, s’inquiète de l’antisémitisme de Claudel : « *N’est-il pas un peu fou ?*».

Novembre 1938 : Joe Bousquet à JP : « *Tous les jours, je reprends* les Fleurs de Tarbes *et je m'avance enfin à travers cette pensée qui ne peut être suivie que grâce à une étroite discipline de l'être moral*. » Parle de la « *crise de doute* » de JP, à la fin de l'été 1938. Va « *sérieusement compléter* » son *Témoignage*. Il évoque Jean Lebrau, parent d'Henry Bataille, à qui Joe Bousquet lit *Les Fleurs de Tarbes*. Commande *Milarepa* et *le Dict de Padma*. Prêt à acheter un tableau de Hunziker pour 600 francs. Joe Bousquet accepte de lire des manuscrits et des études pour JP et *La NRF*.

21 novembre 1938 : JP assiste avec Aragon, à un meeting de soutien à l’Espagne républicaine, organisé par le PCF. Aragon écrit dans *Ce soir*, du 21 novembre : « *Je n’ai jamais vu les drapeaux français aussi beaux que ce soir, murmura près de moi Jean Paulhan*… ».

ler décembre 1938 : À la suite des accords de Munich, JP écrit « Il ne faut pas compter sur nous » (où il ne refuse pas la contestation intellectuelle exercée par un Giono ou un Alain, mais il demande à l'État de « *faire son métier*»), et « Manques de franchise » (*La* *NRF*, n°303).

26 décembre 1938 : JP envoie à Joe Bousquet un article de Jean-Paul Sartre que va donner *la NRF* de janvier 1939, et demande l'avis de Joe Bousquet. JP développe quelques idées sur *Les Fleurs de Tarbes*: « *Je voudrais bien avoir votre sentiment sur tout ceci, qui est l'envers des* Fleurs de T. »

1938 : JP avouera avoir commis trois erreurs dans sa carrière d’éditeur, et Nathalie Sarraute était l’une d’elles : il avait refusé de publier *Tropismes* dans *Mesures* en 1938, bien qu’il eût loué la « *curieuse subtilité*» de l’œuvre et Gallimard refusera d’éditer le manuscrit un peu plus tard. JP, sans s’en expliquer à Sartre qui l’avait interrogé à ce sujet, opposera la même fin de non-recevoir à *Portrait d’un inconnu* en 1946. C’est grâce à Marcel Arland que Nathalie Sarraute sera finalement publiée chez Gallimard. (< T. Gillyboeuf, corr. Perros/Paulhan). Selon l’exposition « Autrices, écrire libre (1945-1980) », les choses sont plus nuancées : « *Aux côtés de ces deux écrivaines [*Beck et Bessette*] se trouvent deux fiches de lecture de Jean Paulhan sur les premiers livres de Nathalie Sarraute (1900‑1999), qui, disons-le au passage, a défendu Beck et Bessette. Le style de l’éditeur est à son habitude facétieux et si* Tropismes *(1939) ne le convainc pas, même s’il y décèle un potentiel en devenir, il sera favorable à la publication de* Portrait d’un inconnu*(1948), en dépit de l’influence de Sartre qu’il trouve trop présente. Le refus du premier roman de Sarraute aura été longtemps imputé au bras droit de Gallimard et l’exposition de cette pièce permet de constater sa bonne volonté à l’intégrer au catalogue de la maison. Ce n’est qu’en 1953, avec* Martereau*, qu’elle rentrera au 5 rue Sébastien-Bottin*. » (< Exposition Gallimard, automne 2020).

1er janvier 1939 : « Petit traité du pacifisme » et « Du Pacifisme absolu » (réponses à un tract de J. Giono, « Les seules vérités ») dans *La NRF*, n°304.

6 janvier 1939 : JP écrit à Francis Ponge que Gaston Gallimard veut arrêter la collection « Métamorphoses » qui perd trop d'argent (5 à 10 000 francs sur chaque titre, selon G. Gallimard). (En préparation : Ungaretti, Leiris, Daumal...)

29 janvier - 31 janvier 1939 : première rencontre de Joe Bousquet et JP, qui correspondent depuis 10 ans. En allant à Port-Cros, JP s’arrête à Carcassonne.

Mardi [*7 février 1939*] : JP écrit à Marcel Jouhandeau : « *[…] / j’avais passé tout un jour près de Joe Bousquet, à Carcassonne. Il habite, assez loin d’une forteresse de carton-pâte, jour et nuit depuis vingt ans (sa blessure de guerre) la même chambre, assez pâlement éclairée, ouverte jour et nuit, dans un grand lit de milieu où il lit, écrit, parle (et dort, pas plus de 4 ou 5 heures sur vingt-quatre.) Il a gardé les traits du beau garçon qu’il a dû être – et je ne sais quel rayonnement. »*

18 février 1939 : JP transmet à Pourrat des jugements sur la situation espagnole provenant de Malraux, qui semble cesser de s’y intéresser, et du poète Josep Carner, ancien ambassadeur de la Catalogne à Paris.

[*Février ?*] 1939 : Le nom de JP figure sur le papier à en-tête du « Centre d’aide aux intellectuels d’Espagne (pour les artistes, écrivains et savants) / 7 et 9, bd. Haussmann », avec Marcel Arland, Claude Aveline, Marcel Bataillon, Marc Bernard, P. L. Berthaud, Jean Blanzat, Louis Blaringhem, Charles Braibant, Henri Calet, Clara Candiani, Benjamin Crémieux, Roger Désormière, Luc Durtain, Henri Focillon, André Gide, Marcel Gromaire, André Lhote, Jacques Maritain, Louis Martin-Chauffier, Roger Martin du Gard, François Mauriac, Darius Milhaud, Henri de Montherlant, Jules Romains, Jean Sarrailh, Romain Thomas et Jean Roïg, trésorier. D’après Dominique Bermann-Martin, c’est JP qui a convaincu A. Lhote d’y adhérer. Le comité n’aurait vécu que trois mois.

21 février 1939 : Différend avec Gaston Gallimard, qui se scandalise du ton « *lâché*» de la dernière chronique théâtrale de Léautaud, qui a certes fait un peu scandale. JP défend Léautaud.

8 mars 1939 : JP transmet à H. Pourrat un mot de Chesterton : *« (je ne l’ai trouvé que ces jours-ci et il me semble admirable) : “le despotisme héréditaire est démocratique dans son essence. S’il n’affirme pas que tous les hommes peuvent à la fois gouverner, il affirme ce qui est le plus démocratique immédiatement après : à savoir que n’importe qui peut gouverner.”*»

Avril 1939 : Joe Bousquet publie « A propos des *Fleurs de Tarbes* », 23 p., dans les *Cahiers du Sud*, n°215.

Mai 1939 : JP, *Les Hain-Tenys*, édition Gallimard (nouvelle édition, achevée d'imprimer du 5 juillet [*postdatée* ?]). Tirage : 2200 ex.

[*Mai - juin ?*]1939 : Sartre écrit à JP : « *Je ne vous ai pas dit tout le plaisir que j'ai eu à lire les Hain-Tenys. Je trouve que votre démonstration va plus loin que ces chants malgaches et on souhaiterait que vous écriviez un jour sur la Dispute et la Poésie (et finalement sur Rhétorique et Poésie).* »

13 mai 1939 : JP, présent au mariage de France Bloch (fille de Jean-Richard Bloch et Marguerite Bloch) et de Frédéric Sérazin, dans le XIVe arrondissement.

16 mai 1939 : Séance du Collège de sociologie. JP écrit à Gaston Gallimard : « *J’ai accepté de faire ce soir au Collège de Sociologie une communication assez longue – que j’ai dû recommencer avant-hier, qui me tourmente encore, à laquelle il me faut encore travailler cet après-midi. »*

12 juin 1939 : JP écrit à Pourrat : « *J’ai aux yeux je ne sais quoi qui fait que la moindre lecture (et, je le crains, la moindre attention) me fatigue extrêmement et me donne une sorte de mauvaise humeur continuelle. C’est un état très déplaisant. Mais j’ai grande confiance dans le nouvel oculiste, que j’irai voir demain. / (À vrai dire, je suis dans cet état, et les paupières gonflées, depuis quelques semaines. On a cherché un peu de tous les côtés, mais je crois qu’il n’y a plus de doute, et que tout vient des yeux.) […] Ci-joint le texte d’une adresse à Franco, que Ramuz souhaiterait te voir signer. (Peut-être voudrais-tu bien aussi demander sa signature à Georges Goyau ?).*»

18 juin 1939 : Garden-party de *Mesures* chez les Church, où l’on trouve JP, son fils Frédéric, Supervielle, sa femme et ses filles, Claude Roy, Jacques Decour (invité, il n’est pas venu), Jean Prévost, etc.

30 juin 1939 : JP, dans une lettre à Joe Bousquet, évoque la « *fête* » à *Marianne* (Yanette Delétang-Tardif, Dekobra, Frondaie) et la « *fête* » à *La* *NRF*.

2 juillet 1939 : JP écrit à Nathalie Sarraute : « *C’est non, et j’en suis ennuyé. Moi, j’aimais bien ces pages, à qui notre Comité reproche d’être un peu confuses, un peu lentes aussi, sans éclat*. » (En juin 1939, N. Sarraute a six textes à proposer à un éditeur et avec les encouragements de Raymond, son mari, elle envoie ces textes à *Mesures* ; une deuxième fois, JP lui refuse ses textes.)

5 juillet 1939 : Inauguration de la Galerie des Arts décoratifs, de René Drouin (associé avec Leo Castelli), 17, place Vendôme.

9 juillet 1939 : Souffrant de rhumatismes, et désireux de mourir incognito, Bergson écarte l’idée d’un hommage de *La NRF*.

Vendredi [*14 juillet 1939*] : Lettre de JP à Marcel Jouhandeau : « *Fred est refusé [*au concours d’entrée à l’École coloniale]*. Comme c’est seulement de 5 points, il n’en est pas trop découragé (ou ne le montre pas). Mais voilà son mariage retardé d’un an. / Il part Jeudi prochain pour Port-Cros. Nous tous. Ma mère. Ma tante. Et Pierre viendra nous y rejoindre. / Aussi Aster, qui a grandi, et ressemble à un ours, de plus en plus. Avec ce balancement, cette bonhomie, cette étrange fuite des fesses, ce museau qui serait peut-être hypocrite s’il n’avait pas tant de poils. / (A qui lui demandait pourquoi il portait tant de barbe, Benjamin Crémieux répondait que rasé il avait l’air faux.) / Ainsi nous trouvons-nous, au début de l’été, familiaux et (avec tant de réceptions – au fait, viendras-tu à la nrf tout à l’heure ? Non, je ne crois pas) mondains. Drôle de mondain (je le dis pour moi). Sans cesser d’être travailleurs. […] De plus on va repasser par toutes les alertes de septembre : mobilisation, conférence. Au dernier moment, qui parlera à voix haute pour demander la paix ? Ce sera (les Polonais étant catholiques) le Pape : et les Polonais cèderont Dantzig. / Ayant ainsi parlé, le météorologiste remonta dans sa tour. / Alix et Groeth nous parlent longuement de vous deux*. »

15 juillet - 15 août 1939 : JP et Germaine à Port-Cros avec les fils de JP, Pierre (seule fois où il y est venu), Frédéric, sa tante Suzanne et sa mère, Jeanne Paulhan.

Fin juillet 1939 : JP dessine la maquette de couverture du numéro zéro de la revue d'Armand Petitjean, *Courrier de Paris et de la Province*, dont le premier numéro doit paraître en septembre 1939.

1er août 1939 : Lettre de JP au Dr Le Savoureux : «*Nous sommes entourés de filets d’acier, torpilleurs, sous-marins et contre-torpilleurs. / Tout cela manœuvre, se bombarde et lance des fusées. La guerre n’y ajouterait rien. / Etes-vous déjà en vacances, et ne passerez-vous pas par Port-Cros ?*»

11 août 1939 : Projection matinale pour la presse du film de Malraux, *Sierra de Teruel* [*L'Espoir*], au cinéma Rex aux Champs-Elysées. Aragon publie le lendemain dans *Ce soir*: « Reconnaissance à André Malraux ». JP aurait assisté à une précédente projection privée. Alain Malraux écrit : « *Enfin abouti, le travail de Malraux donna lieu à deux projections privées au 44, Champs-Elysées, devant une dizaine de personnes, dont Paulhan et Aragon, le producteur Édouard Corniglion-Molinier, Alice Jean-Alley et, bien sûr, ses collaborateurs directs comme Denis Marion et les Tual. Mais la sortie en salle fut pour ainsi dire mort née* » [du fait que Pétain était ambassadeur de France en Espagne et que Franco ne voulait que ce film soit vu en France] (< AM, *Au passage des grelots, dans le cercle des Malraux*, 2020).

11 août 1939 : JP écrit à Michel Leiris : « *Où êtes-vous ? Nous, entre tant de manœuvres, cuirassés, sous-marins, filets d’acier, que la guerre n’y changerait pas grand chose. Et je ne vois pas pourquoi l’on hésiterait à s’en contenter. Le soir, bombardements, vols de nuit, et fusées. / La Vigie, tout de même calme. On y travaille. Depuis midi, dans une mer de nuages. On a eu en un mois, chose étrange, un jour de pluie*. »

1939 : Le fort de la Vigie à Port-Cros est réquisitionné par la Marine Nationale.

5 septembre 1939 : La censure, après négociations, accepte de ne couper qu’une partie de la contribution de Pourrat à *La NRF*. « *Je t’embrasse, Henri, seul auteur dangereux de la nrf*», lui écrit JP.

16 septembre 1939 : JP prête le mot de P. [*Petitjean ?*] à Joe Bousquet. Il donne des nouvelles de Breton, qui est au Val-de-Grâce, Éluard à Mignères, Arland sergent et Aragon adjudant. Départ de Fred Paulhan, pour Le Mans. Mardi prochain, le 19 septembre, JP rejoindra lui-même *La NRF* à Mirande.

19 septembre 1939, à partir du : JP, Germaine et le chien Aster, séjournent chez Raymond Gallimard, à Mirande, par Sartilly, dans la Manche. Ils seront rejoints par Jeanne et Suzanne Paulhan, mère et tante de JP. JP décide de venir une fois par mois à Paris, pour 7 à 8 jours.

Septembre 1939 : Les éditions Gallimard envoient une circulaire, depuis Mirande, pour rassurer leurs auteurs.

25 septembre 1939 : Fred Paulhan est à Laval, élève-officier.

Automne-hiver 1939 : Pierre Paulhan, qui travaille au ministère de l'Information, fait passer aux services de la Censure les placards de *La NRF* [cf. dossier « NRF », dans les Archives Paulhan/IMEC] et de *Mesures*.

1er octobre 1939 : « Retour sur 1914 », dans *La NRF*, n°313. Jean Vaudal approuve ce texte.

5 octobre 1939 : JP écrit à Pourrat : « *Nous sommes, depuis douze jours : / à Mirande, par Sartilly, Manche / où G.G. [*Gaston Gallimard*] a transporté, et reconstitué la nrf (revue et éditions). Je pense que tout continuera normalement (et* Mesures *même, sans doute).*»

15 octobre 1939 : JP écrit à la femme d’Alain, qui souhaitait rejoindre les membres de la NRF : « *Mirande n’est qu’une maison-château, qui appartient à Raymond Gallimard. Dans l’ancien salon, l’on a installé les services de la nrf, et dans la chapelle, les dossiers. Deux ou trois employés logent, avec nous, dans la maison. Les autres, à quelques kilomètres, dans la maison de campagne de Gaston Gallimard, à Bassilly : une camionnette les amène le matin pour les emmener le soir. Je ne suis pas sûr que tout cela soit très pratique. Quant à Sartilly, c’est un tout petit bourg, à 3 km. de Mirande. Pour trouver un médecin, il faut aller jusqu’à Granville ou à Avranches, à 8 ou 12 kil. Je crains que rien de tout cela ne puisse convenir à Alain*. »

Fin octobre 1939 : Il est question que JP aille, profitant d’un petit voyage de 3 jours à Paris, chez JR Bloch, rue de Richelieu, à Paris. Il le fait, à deux reprises, mais ne peut voir JR Bloch.

Automne 1939 : JP, qui voit Elsa Triolet bien isolée à Paris (Aragon est mobilisé), tâche de la soutenir, va la voir. Il lit chez elle le manuscrit des *Voyageurs de l'impériale* et décide de le publier en feuilleton (malgré la longueur du texte) dans *La NRF* ce qu'il fera jusqu'à l'arrêt de la revue. G. Gallimard et Aragon se réconcilient alors et à partir de janvier 1940 (jusqu'à l'été 40), Elsa Triolet perçut les droits d'auteurs d'Aragon.

28 octobre 1939 : JP écrit à Pourrat : « *Ce soir, par téléphone, une nouvelle très grave. La Censure s’opposerait absolument à la publication de* Georges *[*de Henri Pourrat*]. Nous allons tâcher d’agir. Nous demandons confirmation, et raisons. De ton côté, ne peux-tu rien faire ? Veux-tu y songer. Comme je suis ennuyé. / Nous serons à Paris dans trois jours, et pour une semaine. Ma mère et ma tante sont venues habiter près de nous à Sartilly. C’est un petit village, pas si encaissé qu’il le paraît. Des prés-salés qui le bordent, on voit toute la baie du Mont St Michel*. »

Fin octobre 1939 : Groethuysen et Alix Guillain viennent s'installer, dès le deuxième mois de la guerre, dans la maison des Paulhan à Châtenay-Malabry, laissée libre par leur départ pour Mirande.

29 novembre 1939 : JP et Germaine toujours à Mirande : « *Mirande est un château sur une colline. Du 6ème arbre du pré, on voit le Mt St-Michel*.  (< Lettre à Fr. Ponge du 29 novembre 1939).

30 novembre - 2 décembre 1939 : JP revenu à Paris, pour 3 jours, « *le temps de mettre sur pied mon numéro*» écrit-il à JR Bloch le 2 décembre.

Novembre 1939 : JP emmène son fils Fred voir Jean Grave mourant (mort le 8 décembre 1939, à Vienne en Val, dans le Loiret).

2 décembre 1939 : Au lendemain d’une rencontre avec JP, lettre d'A. Breton qui dit avoir omis de dire beaucoup de choses importantes ; mais pourquoi ne serait-ce pas pour une prochaine fois ? Il voudrait surtout qu’il ne doute pas de la remarquable ambivalence de ses sentiments à son égard. La veille, il s’est profondément réjoui de le retrouver tel qu’il l’avait connu.

Décembre 1939 : JP souhaite empêcher la publication d'*Épilogue* de Roger Martin du Gard, texte qu’il trouve trop défaitiste, et manœuvre dans ce sens auprès de G. Gallimard, de Jean Schlumberger (< Journal de RMG: 22 décembre 1939).

23 décembre 1939 : JP rédige une lettre officielle pour faire libérer Arthur Koestler : « *Je soussigné, Jean Paulhan, Directeur de La Nouvelle Revue Française, Officier de la Légion d’Honneur, me porte personnellement garant d’Arthur Koestler (Kestler) retenu au camp du Vernet, Quartier C. Baraque 34, et certifie son loyalisme vis-à-vis de la France*» (< Archives de la Police, copie numérisée).

1939 : JP essaye d'arbitrer un litige entre Armand Robin, traducteur de Maïakovski que JP veut publier, et Elsa Triolet, qui trouve Maïakovski trahi. (< Lettres A. Robin à JP).

1939 : JP a envoyé à JP Sartre son *Guerrier appliqué*. « *Je voudrais vous dire d'abord combien j'ai été touché par votre cadeau de circonstance et comme j'ai aimé* Le Guerrier appliqué*. Ce qui en fait, à mon gré, l'amertume glacée, c'est cette “application” constante à comprendre, et ce recul que vous prenez par rapport à la passion. Recul sans pitié pour vous-même – pour nous – et qui tend après coup à vous montrer complice malgré vous. Cette complicité dénoncée me paraît bien plus profonde et plus juste gue le fameux refus d'Alain. Je dis “me paraît...” car, après tout, je n'en sais rien ; je le saurai peut-être. Le recueil en même temps a une sécheresse classique et gidienne : il sert votre intention de faire paraître, au contraire des spasmes larmoyants de Remarque, un ordre de la guerre, comme aussi votre intention plus secrète de vous montrer antipathique. Comme il se doit sur ce sujet. Du moins est-ce ainsi que j'ai compris ce livre précieux que j'estime tout particulièrement parmi les ouvrages qu'on a publiés sur la guerre (avec* Les généraux meurent dans leur lit *[Charles Yale Harrison, Gallimard, 1931] et* 1919 [*Nineteen Nineteen*, John Dos Passos, New York, Harcourt & Brace, 1932]. »

1939 : Lettre d'H. Michaux à JP [s.d.], probablement à la suite d'une lettre de refus de JP pour des poèmes de Prévert, proposés à *Mesures* par l'intermédiaire de Michaux : « *Ne va pas chercher du côté "chiqué", il n'y en a pas. Prévert écrit sans se donner aucun mal, aucune excitation, comme il parle. Ce ne serait pas son genre. Ses dialogues par ailleurs bien parisiens, et puis ? Pourquoi non ? C'est sa manière grossière de parler des gens, comme à d'autres les livres qui paraissent, ou la [*1 mot illisible*]. Et les vaudevilles de Gérard de Nerval ? Répugnant ? Mais parfaitement. Grâce à ce bel argument on refuse Baudelaire, Rimbaud et* Le Voyage au bout de la nuit *et l'on devient une nouvelle* Revue des Deux Mondes*. Moi, ce sont des poèmes à la manque comme ceux de J. Tardieu que plutôt je trouverais répugnants. Pourquoi n'avances-tu pas enfin la vérité à M. Church, qui dit la chercher : la raison pour laquelle sa revue ne se vend pas est qu'elle est ennuyeuse. Jamais une surprise. Et pour une fois qu'on lui soumet quelque chose de drôle, et même que d'uniquement drôle, voilà le résultat ! Puis-je te rappeler que toi-même tu voulais du Prévert, que tu cherchais à lui écrire, que tu m'as chargé de le solliciter. Allons, fait un dernier effort et ne passe pas du côté de ceux qui veulent que le comique même soit digne*. »

1939 : Lettre de Paul Éluard à JP : « *Tu es, tu as toujours été un des rares pour qui j'écris (Au début, tu étais le seul, avec Gala – aujourd'hui, dans mes moments d'exaltation, je les compte sur les doigts de ma main, par unités, et par milliards), c'est dire que je suis sensible à tes avis (mieux : à tes directives). Tu as toujours fait plus que m'admirer, tu t'es intéressé à mon ”travail“, comme je m'intéressais au tien*. »

1939 : JP écrit à Alice Poirier : « *Avez-vous vraiment besoin d’écrire, êtes-vous sûre d’être écrivain ? Avez-vous besoin (aussi) de lire ? […] Ce sont des questions qu’il faut vous poser, sévèrement. Dites-vous bien que ce n’est pas gai, d’écrire*... » [< Lettre provenant d’un ensemble de 100 lettres à A. Poirier, vendu à Drouot, en 1988 : 88 LAS et 12 LS (1939-1968).]

1939 : Gisèle Freund fait une première série de portraits photographiques de JP en couleurs. Elle écrit (dans ses mémoires dactylographiés à l’IMEC) : « *Jean Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue française, avait l’habitude de réunir chaque semaine, dans son bureau, rue Sébastien-Bottin, quelques amis. C’est là que je rencontrais un jeune écrivain qui me demandait de le photographier, car il avait besoin d’un bon portrait pour la publicité de ses livres. / Le lendemain il venait poser chez moi. Il avait des cheveux très lisses et un regard inquiétant. Tout en me parlant de ses idées littéraires, je faisais son portrait, c’était André Malraux*. »

Janvier 1940 : Une des *Chroniques de Caërdal* [Suarès], s’amusant de l’importance que se donnent certains grands intellectuels investis dans la propagande de guerre, paraît dans *La* *NRF* avec un blanc imposé par la censure. (Les archives de Paulhan contiennent des textes ainsi censurés de Suarès, Petitjean, Montherlant, Pourrat, Drieu, Benda.)

11 janvier 1940 : André Chamson écrit à JP : « *Au risque de paraître incongru, j’aurais plaisir à me retrouver écrivain*. »

18 mars 1940 : JP apprend au docteur Le Savoureux que le Dr Heuyer vient de diagnostiquer chez Germaine une maladie de Parkinson.

20 avril 1940 : Projet de JP : 2 pages de « *prises de positions*» dans chaque numéro de *La NRF*. La première de ces notes devra s'appeler « Pour la liberté de l'esprit en temps de guerre ».

20 avril [*1940*] : JP écrit à Gabriel Bounoure : « *Pourquoi cette rage de tous contre Suarès ? Je n’y comprends rien. Je tiendrai bon du moins, tant que je serai à la nrf. Je ne songe pas seulement à Gide, Schlumberger et les autres : mais à tant d’inconnus (sympathiques, d’ailleurs). Au moins un par jour. C’est aujourd’hui le comm[andan]t Bissery (“contre-torpilleur Panthère”) qui s’indigne de ce que S. dit des Allemands. Quelle rage de justice ! Et si même S. était injuste ? S’il écrivait des invectives ? Est-ce que Bloy était juste, et Veuillot, et Vallès ?*  *[…] / La victoire de Narvik nous a fait du bien à tous. Et Saint-Exupéry nous dit que l’allant et la témérité des Anglais (aviateurs ou marins) a quelque chose d’inconcevable. […]*»

21 avril 1940 : Mort de Maurice Prussak, père de Sala Prussak, décédé en Pologne ce jour, mais on ne l’apprendra que bien plus tard.

1er mai 1940 : Drieu écrit à JP qu’il quitte *La NRF*, « *ne pouvant supporter que son Directeur choisisse le moment de la guerre pour y introduire un écrivain politique, le Directeur d’un grand journal politique[*Ce soir]*, un homme politique d’obédience ouvertement étrangère*», soit Louis Aragon.

7 mai 1940 : JP écrit à JR Bloch : « *Je crois à vrai dire que les malheurs que peut entraîner pour nous la trahison russe sont d’une gravité* incalculable*. Qu’au prix de ces malheurs les injustices dont vous m’entretenez sont [insignifiantes* rayé*] bien qu’atroces en soi, légères. Enfin que l’attitude des communistes français qui n’ont pas rompu avec l’U.R.S.S. le jour même où il est apparu avec évidence que le massacre des prolétaires français n’était que l’un des éléments dont tirait parti une politique (d’ailleurs astucieuse) est odieuse et purement indéfendable. / Me direz-vous que j’ai pourtant des communistes pour amis ? Certes. Et je veux bien payer, s’il le faut, pour les torts de mes amis. Mais je ne puis aller jusqu’à penser qu’ils ont raison*. »

10 mai 1940 : Maurice Blanchot reçoit la première lettre de JP (au sujet de *L’Amitié*).

20 mai 1940 : Bombardement et incendie de l’imprimerie Paillart (*Mesures*, *La NRF*) : destruction de 2 000 maisons et des centaines de victimes.

24 ou 26 mai 1940 : JP, dans une lettre à Supervielle, prévoit la Résistance anglaise et considère que seule une bataille a été perdue : « *Tout est angoissant. Pourtant, je m’attends à ce que l’Angleterre étonne le monde. Ensuite… Après tout, ce n’est qu’une grande bataille de perdue*. » (< *Choix de lettres*, t. II).

ler juin 1940 : Dernier numéro de *La NRF*, n°321, avant l’Exode. JP y publie « L'Espoir et le Silence ». (*La NRF* reparaîtra de décembre 1940 à juin 1943 sous la direction de Drieu : tous les sommaires seront alors communiqués à JP).

5 juin 1940 : JP écrit à JR Bloch : « Mesures *(1940. 2) a dû brûler avec Abbeville. Nous allons tenter de faire sortir le n° 3 en Amérique. Quand me donnez-vous un fragment du* Second Faust *?*»

Juin 1940 : Dans la villa de Raymond Gallimard, il y a 25 personnes en plein exode, « *la colonie NRF*», dont Hirsch, chef du service commercial, les Schiffrin, Emmanuel Boudot-Lamotte et sa sœur, Madeleine (épouse Wiener), la secrétaire de Gaston Gallimard, Pierre Seligmann, les Parain avec leur fille, et tout le matériel de *La NRF* et des éditions, et les Gallimard (dont Michel Gallimard et sa femme Anne). Revue et éditions continuent. (*Cf*. *La* *NRF* n° 197, de 1969, p. 1011).

Début juin 1940 - juillet 1940 : *La NRF*, son matériel et ses gens, se transportent vers Carcassonne, en passant par chez Jacques Gallimard, à Azille. « *Nous avons traversé toute la France – ayant quitté Mirande pour Les Moustiers la veille de l’arrivée des Allemands, puis Les Moustiers pour Carcassonne l’avant-veille. Ici, Bousquet nous a prêté sa maison de campagne*. », précise JP à Pourrat, depuis Villalier, le 9 juillet 1940). Brice Parain reste seul à Paris pour « garder » les éditions Gallimard.

19 juin - 22 septembre 1940 : Après l’arrivée à Carcassonne, le 19 juin, avec Jeanne et Gaston Gallimard [les Seligmann, les Parain, restent aux Brefs], JP rencontre une deuxième fois Joe Bousquet : celui-ci les installe à Villalier le 22 juin, où sa famille possède l'évêché. Ils y retrouvent Gide (qui vient d’arriver à Carcassonne), Aragon, Saint-Exupéry, Éluard, Benda et y apprennent l'Armistice, le 22 juin 1940.

22 juin 1940 : JP écrit à la poétesse Édith Boissonnas : «*Chère Madame et amie, votre mot m’a fait grand plaisir, merci. Mais je l’ai trouvé trop silencieux sur votre travail, vos projets. Et le roman, dont vous m’aviez parlé, dans ces temps heureux… ? – On est naturellement un peu honteux, à présent, d’écrire. Patience. S’il n’y avait pas tant de pauvres gens et de peuples trahis, qui avaient eu trop de confiance en nous, je crois qu’il viendrait vite un temps où l’on pourrait parler du passé sans dégoût. Que la France n’ait pas voulu se battre, rien n’est, je crois, plus sûr (quelques héros mis à part). Mais l’affaire n’est pas finie, et chaque jour cinq cents Français rejoignent de Gaulle. Soyez sûre que nous ne méritons ni notre presse, ni notre radio d’à présent, ni cette Renaissance (sans Renaissants), ni cette Révolution (sans Révolutionnaires). / Nos quatre enfants sont saufs. L’un d’eux seulement, prisonnier*. »

Juin 1940 : JP entre en Résistance (*cf*. lettre à Édith Boissonnas du 22 juin 1940). Un de ses pseudonymes sera : « M. Désarène » (et « Lomagne »).

14 juillet 1940 : JP, Jean Cassou et Claude Aveline se lancent dans la Résistance et fondent l’association « les amis d’Alain-Fournier », qui cache la première organisation de résistance intellectuelle : avec eux, Agnès Humbert, Marcel Abraham, Simone Martin-Chauffier, Jean et Colette Duval, Jean Aubier (éditeur), les frères Émile-Paul, Christiane Desroches.

22 juillet 1940 : JP écrit à Pourrat et se demande s’il a raison d’avoir encore (et malgré tout) tant d’espoir dans l’Angleterre, d’être furieux de la satisfaction avec laquelle les Français acceptent de devenir colonie allemande (« *mais quand il s’agira de mener la vie d’un indigène, que diront-ils?*»).

26 juillet 1940 : JP écrit à Pourrat : « *Bon. Voici un nouvel embarras : il nous faut rendre la maison [*Villalier*], partir d’ici très vite. (Pardonne-moi, ce papier est affreux). / Pourrions-nous trouver à louer près de toi (ou si possible près d’une ville – manque d’essence) une maison pour 15 personnes, pour un mois ? / Ce serait un bien grand service que tu nous rendrais*. »

27 juillet 1940 : JP écrit à Pourrat : « *Il faut que je te demande un service. G.G. [*Gaston Gallimard*] s’inquiète, entend de mauvais bruits qui viennent de Vichy (où s’agitent Berl, et d’autres ennemis de la nrf), craint enfin que la nrf ne soit purement et simplement interdite, comme l’ont été d’autres journaux, d’autres revues : tu vois les griefs possibles : Gide (et l’immoralisme), Benda (et le bellicisme juif). Alors, si tu avais l’occasion de dire, ou de faire savoir, à Laval, que tu aimes bien la revue, peut-être nous rendrais-tu* grand *service*. »

30 juillet 1940 : JR Bloch, qui vient d’y travailler, suggère à JP de publier en tête du premier n° de *La NRF* une traduction du *Second Faust* de Goethe « *traduit par un Français*» : « *Ce serait de bonne guerre*».

Août 1940 : Vildé et les Lewitzky se retrouvent au Musée de l’Homme, après l’Exode. Autour de ce noyau dur, deux femmes : Yvonne Oddon, compagne d’Anatole Lewitzky et bibliothécaire du Musée de l’Homme, et Agnès Humbert, conservatrice au Musée des Arts et Traditions populaires, qui jouxte le Musée de l’Homme dans le Palais de Chaillot. Vildé et Lewitzky recrutent d’abord parmi leurs collègues, puis dans l’intelligentsia parisienne. Le groupe de résistance du réseau du Musée de l’Homme est constitué en août 1940, selon Yvonne Oddon.

13 août 1940 : JP écrit à Pourrat : « *G.G. [*Gaston Gallimard*] ne se décide pas à se décider. Merci de tout, et je suis navré qu’il demeure ainsi indifférent, sombre, dormant mal, d’ailleurs tout de même gentil et souriant. / Nous pouvons demeurer ici [*Villalier*] quelques jours encore. Ensuite… Il faudra tout de même bien arrêter quelque chose. Je le presse de répondre. / De Paris, nous ne savons rien, sinon que l’on vient de perquisitionner, et de mettre les scellés chez Denoël. (*Notre combat*?) La N.R.F. paraît, jusqu’à présent, tranquille. Mais ne vont-ils pas s’emparer de la maison, et publier une N.R.F. ? Cela n’aurait rien d’impossible.* […] */ Je garde confiance : il peut y avoir à la fois, qui vont ici jouer, l’obstination anglaise (qui n’hésitera pas à user, le cas échéant, de gaz asphyxiants, etc.), la satisfaction allemande après une telle victoire (quelque relâchement, etc.) et peut-être les déceptions de l’arrière (il y a, en France, plus de 20.000 réfugiés allemands qui ont fui les bombes anglaises). / J’aime bien de Gaulle, et ses discours. Mais l’œuvre de Pétain, dans ses grandes lignes, peut être utile. (Et que Dieu sauve les Anglais.)*»

13 août 1940 : JP écrit à Pourrat que Jeanne Gallimard est partie en zone occupée pour se renseigner sur la situation.

Août 1940 : Guéhenno rejoint le groupe de *la NRF* à Carcassonne. Le 17 août, JP et Guéhenno se voient.

19 août 1940 : JP écrit à Pourrat : « *Laisse-moi te demander un grand service que tu es seul, je crois, à pouvoir me rendre. Il se développe contre la nrf une offensive qui tend à la confondre avec le bellicisme de 1936-1939, et avec Benda en particulier. Gaston G. en est très ennuyé, et inquiet ; il y risque, plus qu’une impopularité (injuste) dont il se consolerait aisément : la saisie de ses éditions, de la revue, et l’embargo mis sur tous ses avoirs à Paris. Enfin, d’être réduit à rien. / La campagne est menée avec beaucoup d’astuce à la fois par la Radio allemande (« M. Benda, de la nrf, ou l’ennemi no 1 des Allemands »), par* Gringoire *(« Benda le buveur de sang »), par* Candide *(la « revue des pisse-froid », M. Benda de la* nrf*, etc.), par le* Journal *(« M. Benda ne quitte pas les frères Gallimard »… 17.8.40). – Or, il ne les a pas une fois rencontrés depuis un an !) Écoute, vois ce que tu peux faire. Ce serait merveilleux si tu pouvais (par exemple) dans le* Figaro*, ou ailleurs, dire que la nrf est aussi ta revue, la mienne (et en particulier que mon article « il ne faut pas compter sur nous » –* id est *: nous ne sommes pas tels, pour l’instant, que l’on puisse compter sur nous – n’était, hélas, que trop vrai). Enfin, vois. Bien sûr, les articles de Benda étaient, sans doute, plus intelligents, ou plus frappants ou mieux écrits. Mais pour la* ligne *de la* nrf*, il me semble tout de même que c’est moi (si l’on veut être honnête\*) qui dois la représenter. / Et merci.*»

22 août 1940 : JP écrit à Léon Bopp : « *Reste que je ne crois pas à une Renaissance morale* [= Vichy*] qui commence par le parjure (à l’égard des Anglais comme des Français) et l’hypocrisie (à l’égard des Allemands : mesures racistes, propagande anti-juive de la radio française, etc.) Mais attendons ; Tout peut tenir à la victoire anglaise. […] Quand M. Pétain dit qu’il a conclu l’armistice dans l’honneur : il ment.*»(< *Choix de lettres*, t. II).

27 août 1940 : JP écrit à Pourrat : « *La mairie de Nîmes nous fait offrir, pour rien, un local : c’est bien tentant*». Il s’agit de faire reparaître *Mesures*, à Nîmes ou à Carcassonne. Mais l’argent a trop de mal à venir d’Amérique. Il faudra renoncer, en septembre.

Fin août 1940 : Après les accords Drieu/Abetz, JP pressent que *La NRF* va s’arrêter. Puis il reçoit une invitation de Drieu.

1er septembre 1940 : JP écrit à Pourrat : « *Aragon a écrit d’admirables poèmes de guerre*».

Début septembre 1940 : Revenu à Paris, JP s’installe dans le bureau de Robert Aron aux éditions Gallimard (alors que Drieu occupera son propre bureau) et prend la direction de la collection « Bibliothèque de la Pléiade », en remplacement de Schiffrin, forcé à l’exil.

Septembre 1940 : JP écrit à Pourrat : « *Mais comment viendrais-je chez B[ernard] G[rasset] ? Il ne m’a pas invité. J’ai dîné un soir avec lui, où il m’a semblé odieux : avantageux, abondant en fausses “histoires spirituelles” qu’il récitait trop bien. Il est vrai que depuis je lui ai refusé un conte, ce qui me l’a rendu (je ne sais pourquoi) plus sympathique, mais sûrement pas moi à lui : il est entré dans une étonnante fureur. Au lieu que j’aime décidément beaucoup G.G. [*Gaston Gallimard*], son cynisme d’enfant gâté (“je suis un déserteur”, dit-il), les bouderies où il se perd, ses désespoirs, son goût (je crois vraiment qu’il n’arrête pas de juger avec une très grande finesse). Je dois dire que pour le moment ma mère se montre très révoltée de ses propos. – Non, Henriot ne nous aime pas, bien sûr. Il a été plus d’une fois maltraité dans la nrf. La dernière fois, Léautaud avait écrit que, fort beau dans sa jeunesse, il avait pris depuis quelque temps tout l’air d’un oiseau de proie (pour avoir pillé tant d’auteurs). É[mile] H[enriot] est allé trouver P[aul] L[éautaud] au Mercure et l’a giflé ou frappé. Léautaud, fort surpris, n’a pas réagi. Sur quoi É.H. a exigé l’insertion d’une lettre dans la nrf annonçant qu’il avait “corrigé“ P.L. Mais il m’a semblé qu’il était injuste de se payer ainsi deux fois, j’ai refusé. Là-dessus, la guerre. – Quelle guerre ! Il me semble souvent que je ne la savais pas encore, que je ne m’étais rendu compte de rien, que tout est* à commencer*. – De notre départ, rien encore. Dans un interview à Paris-Soir (de Paris) B. Gr[asset] déclare : “Pour moi, je rentre. La littérature du Mont-Dore, vous voyez ça ?” Je le vois très bien. Par ailleurs, je ne serais pas du tout surpris d’une occupation (ou d’une surveillance du moins) prochaine de toute la France. Patience.*»

Septembre 1940 : JP écrit à Pourrat que Gaston Gallimard passe une journée à Carcassonne, pour aller voir Saint-Exupéry, plutôt qu’Aragon et Benda.

11 septembre 1940 : Gide écrit à JP (lettre conservée dans le fonds Arland de la BLJD, dossier lettres de Gide) : « *Cher ami, / C’est par Thomas, qui est venu nous rejoindre à Cabris, que nous avons de vos plus récentes nouvelles. Il dit que votre dernière lettre vous peignait assez “déballé” … Faudrait pas. Vous devez savoir et sentir que vous représentez pour nous beaucoup de choses (de celles à quoi nous tenons encore et d’autant plus qu’elles semblent plus menacées) et que nous comptons sur vous. / Quelles sont vos intentions au sujet de la N.R.F. ? Je me le demande chaque jour. Que doit-elle être ? Que peut-elle être ? Je relis, et avec un assentiment total, vos deux très belles pages d’ouverture du N° de juin. Seront-elles cause qu’on ne LA laisse plus reparaître ? Mais si non… Combien allons-nous nous sentir par vous engagés ! Quels engagements allez-vous prendre ?* »

21 septembre 1940 : Première publication dans *Le Figaro* du poème d’Aragon, « Les Lilas et les roses », que JP a entendu à Carcassonne et récité par cœur à Pierre Brisson : « *Tout se tait L’ennemi dans l’ombre se repose / On nous a dit ce soir que Paris s’est rendu / Je n’oublierai jamais les lilas ni les roses / Et ni les deux amours que nous avons perdus*». Le 28 septembre 1940, Aragon fait publier une version corrigée dans *Le Figaro*.

26 septembre 1940, avant le : JP écrit à Jules Supervielle : « *Un ami américain (diplomate) m’a écrit : “En Mars 41, chacun saura ce que nous savons déjà : c’est qu’il s’agit d’un match Hitler-Roosevelt, où l’Angleterre tient le rôle de la France-1914, et la France le rôle de la Belgique.” C’est peut-être un effet de l’orgueil états-unien. Mais je continue de croire dur comme fer à la victoire*. » (< *Choix de lettres*, t. II).

28 septembre 1940 : Convention sur la Censure des Livres signée entre le Syndicat des Éditeurs et les autorités d'Occupation.

30 septembre 1940 : Paulhan écrit à Léon Bop : « *Chose étrange, les deux Français exemplaires de cette guerre ont été deux aristocrates : Charles de Gaulle et Thierry de Martel.* » (< *Choix de lettres*, t. II).

Octobre 1940 : Claude Roy passe en zone libre par une filière conseillée et des faux-papiers obtenus par JP et Adrienne Monnier.

Octobre 1940 : JP écrit à Benjamin Crémieux qu’il est à Ambert, près de chez Henri Pourrat. Au retour, le 4 octobre probablement, il passera par Vichy, jour pendant lequel il rencontrera Pierre Drieu la Rochelle et négociera le sort de *La NRF*; après, il rentrera à Paris, rue des Arènes.

12 octobre 1940 : Jean Grenier recopie l’article du *Figaro* de ce jour, publié sous le titre : « *Monsieur Drieu la Rochelle a fait reparaître* La Nouvelle Revue Francaise ». Drieu, présent à Vichy où il a rencontré JP, délégué par Gaston Gallimard, y déclarait : « *Des éditeurs cherchent à reprendre leur activité à Paris : Grasset, La NRF, Plon. Le problème pour les maisons d’édition et les écrivains est de pouvoir faire passer les revues, les livres dans deux zones. Ce problème est actuellement examiné. Je ne crois pas impossible qu’il puisse être réglé dans un sens favorable… C’est pour beaucoup le but de mon voyage à Vichy. Je m’intéresse à la nouvelle publication de* La Nouvelle Revue Française… *Les autorités occupantes ne s’opposent pas à ce projet. J’ai l’accord de l’éditeur et je vais ici rencontrer Paulhan pour aboutir à un accord complet déjà virtuellement réalisé d’ailleurs. Je pense que le premier numéro de cette nouvelle série sera consacré à la poésie*. » [< J. Grenier, *Sous l’Occupation*].

Octobre 1940 : Drieu la Rochelle prend possession de *la NRF* pour servir les intérêts des Allemands et reçoit ses ordres d'Abetz. (Dans le même temps, Chateaubriant fonde *La Gerbe*).

17 octobre 1940 : A. Artaud, qui se plaint d’être sans nouvelles depuis un an, écrit à JP : « *Le pain est rare ici et la nourriture est horriblement rationnée. Et vous savez d’autre part où en est le mal et combien les manœuvres des Initiés m’affaiblissent et m’affament*. » Visites possibles le jeudi et le dimanche entre 13 et 15 heures.

19 octobre 1940 : JP écrit à Pourrat qu’il est convoqué demain pour « *garder les cables téléphoniques*» de Châtenay-Malabry. Les autorités occupantes menacent toute la population d’expulsion en cas de seconde coupure.

22 octobre 1940 : G. Gallimard revient à Paris, à l'instigation de JP, pour « *défendre sa maison* ». (Gaston Gallimard avait entre-temps ouvert un bureau à Cannes, où il reviendra souvent).

5 novembre 1940 : Partis à 4 heures du matin [d’Ambert, où JP et Germaine sont allés récupérer sa mère, restée près de Henri Pourrat ?], arrivés à Paris à minuit. Installation de Germaine et JP au 5 rue des Arènes, Paris Ve. Jeanne Paulhan, qui a 77 ans, renonce à prendre des pensionnaires. Elle a toujours à son service, Jeanne Pasquier, qui restera au service de JP et Germaine, après la mort de Jeanne Paulhan.

9 novembre 1940 : Les scellés sont posés par les autorités allemandes sur l'immeuble de *la NRF*. Plusieurs raisons seront invoquées, notamment la présence de Juifs parmi les cadres de la maison ou le refus de Gaston Gallimard de céder à un éditeur allemand des parts de sa maison, mais il s’agit en fait d’un excès de zèle des autorités d’Occupation. La réouverture de la maison n’aura lieu que le 6 décembre, grâce à l’intervention de Drieu la Rochelle et du lieutenant Heller.

17 novembre 1940 : JP et Germaine Paulhan quittent Paris et se rendent ce jour-là à Toulouse.

14 novembre 1940 : JP écrit à Pourrat qu’il prévoit d’être à Ambert, chez lui, le lundi suivant [=*18 novembre*], pour deux jours.

19-20 novembre 1940 : JP passe par Carcassonne voir Joe Bousquet. Aragon à cette date se trouvait toujours à Carcassonne, qu’il ne quitta avec Elsa qu’à la fin de l’année, pour Nice.

20 novembre 1940 : Rencontre entre Pierre Drieu la Rochelle et Jean Grenier. Drieu juge l’article de JP, paru en juin 1940 dans *La NRF*, « *inutile et déplacé* ».

20 novembre 1940 : JP écrit à Francis Ponge :« *la nrf : / conserve / Gide / Jouhandeau / Valéry / Audiberti / Etc. / Perd ses Juifs : / Benda / Suarès / Eluard / Wahl, / Etc. / Et ses anti-nazis : / Claudel / Bernanos / Romains / Etc. / Acquiert quelques nazis : / Fabre-Luce / J. Boulenger / Bonnard / Chateaubriant / Est la seule revue permise (ce qui est flatteur à tout prendre) / P.S. Mais, aux dernières nouvelles, la maison vient d’être mise sous scellés.*» Dans la même lettre, il écrit : « *Nous passerons vendredi prochain quelques heures à Vichy : à 3 1/2 au bar-café qui est en face du parc ; à 4 ½ à l’Hôtel du Parc ; à 7 h. à l’Hôtel de Plaisance ; nous devons reprendre le train à minuit vingt*. »

22 novembre 1940 : JP a rencontré Aragon à Carcassonne et a passé, le 22 novembre, quelques heures à Vichy, d’où il a pris, à minuit vingt, un train pour Paris.

27 novembre 1940, après le : JP envoie à Pareau un de ses épigrammes : « Regret sur la mort de M. Chiappe ».

26 novembre 1940 : Drieu est désormais seul directeur-gérant de *La NRF*, avec le droit exclusif de composer les sommaires.

1er décembre 1940 : *La NRF* reparaît sous la direction de Drieu la Rochelle [datée de décembre, mais en réalité, le 1er n° sous Drieu est sorti plus tard), qui demande cependant à JP de l'aider à la diriger : refus de JP

4 décembre 1940 : JP écrit à André Rolland de Renéville : « *Il me semble que vous devez sans hésitation collaborer [*à *La NRF* de Drieu*]. Vos raisons pour sont très fortes, vos raisons contre d’une extrême faiblesse. Je m’étais permis de parler à Drieu de vos poèmes (sans vous engager bien entendu). Pour moi la question est tout autre. Et je ne puis d’aucune façon demeurer dans une revue d’où l’on renvoie certains de ceux que j’y avais appelés*. »

6 décembre 1940 : Les scellés sont ôtés de l’immeuble des Gallimard, grâce à l’intervention de Heller et Drieu.

11 décembre 1940 : Maurice Garçon, dans son *Journal*, écrit : « *Paulhan tient le propos de Drieu. Abetz lui a dit : « Surtout, ne faites pas de journalisme. La paix sera si affreuse pour les Français que ceux qui nous auront soutenus seront déshonorés.”* »

15 décembre 1940 : Avec Cassou, Aveline, Paul Rivet, Levitzky et Vildé, premier n° du journal *Résistance* (Journal *Résistance*, imprimé par le groupe du musée de l’Homme ; 4 autres numéros jusqu’en mars 1941), dès décembre 1940. Le réseau du musée de l’Homme nomme sa publication clandestine, *Résistance*, en souvenir d’une prisonnière huguenote, qui grava ce mot sur la tour de Constance, à Aigues-Mortes. Auparavant (dès juillet), JP avait créé avec Claude Aveline (1901-1993), Jean Cassou (1897-1986) et Agnès Humbert (conservatrice au musée des Arts et Traditions populaires / ATP) « Les Amis d’Alain-Fournier ». Dès le 25 septembre 1940, Boris Vildé en a l’idée, mais c’est au groupe des écrivains des Amis d’Alain-Fournier qu’il confie cette tâche. Au début, il était prévu 2 numéros mensuels de *Résistance*. Mais problème pour trouver du papier, de l’encre, des locaux pour imprimer, stocker, diffuser, etc. Cette feuille, dont le titre était tracé à la main, est restée ronéotée, et n’a pas eu le temps ni l’occasion de passer à l’imprimerie. Vildé rédige la première page, anonymement bien sûr, ce que ne savent pas les Amis d’Alain-Fournier, qui rédigent les 3 autres pages restantes. Agnès Humbert dactylographie les textes. Le réseau diffuse le journal. Tirage : quelques centaines d’exemplaires, selon les possibilités sur papier et avec l’encre des stocks du musée de l’Homme (Paul Rivet ferme les yeux). Mise en page et fabrication : Cassou, Humbert. Le 3e n° de *Résistance* sera imprimé sur la ronéo du Musée de l’Homme, qui a été mise à l’abri rue des Arènes, par JP et sa femme, au grand étonnement de Cassou qui l’ignorait. Dernier n°, le n°5 : 25 mars 1941. Dès le 1er n° de *Résistance*: « *Pratiquez une discipline inflexible, une prudence constante, une discrétion absolue. Méfiez-vous des inconséquents, des bavards, des traîtres. Ne vous vantez jamais, ne vous confiez pas*. » « *Recopiez, faites circuler*». Agnès Humbert témoignera ainsi (fonds Cassou, texte dactyl, intitulé « Agnès Humbert ») : « *Nous rédigions ensemble un journal, un des premiers de la presse clandestine que Paulhan et sa femme polycopiaient dans la cave*. »

16 décembre 1940 : Épigramme de JP : « *Pierre-Antoine Bertrand fut tué devant Cœuvre / Il est mort pour Dantzig ; il ne lira pas l’Œuvre*» (lettre à JR Bloch).

25 décembre 1940 : JP écrit à Pierre Jean Jouve que le neveu de Germaine, Jacques Villette, deuxième fils de Suzanne et Jean Villette, est mort à Dakar : son navire, sur lequel il était mécanicien, a été coulé par les Anglais.

26 décembre 1940 : JP écrit à Gaston Criel, prisonnier au Stalag XI.A, que « *Paris [*est*] assez peu changé — et la nrf même y reparaît mais c’est sous la direction de Drieu la Rochelle, d’accord avec les autorités d’occupation* ». « *Que la Poésie demeure près de vous, qu’elle vous entoure et vous protège* ». Il propose de lui envoyer des livres.

30 décembre 1940 : Éditorial de Boris Vildé, dans *Résistance* du 30 décembre : « *C’est un* immense travail *de chaque jour, s’ajoutant à notre travail quotidien, patient, secret et sans panache, qu’il faut, obstinément poursuivre à travers toutes les difficultés, avec une ténacité sauvage.*»

1941 : JP présente Éluard à Jacques Decour, dans son bureau de la NRF, juste à côté de celui de Drieu la Rochelle.

6 janvier 1941 : JP est recruté par Boris Vildé au comité de rédaction de *Résistance,* à l’occasion d’une rencontre, ce jour, chez le médecin aliéniste Henri Le Savoureux (1881-1961) à la Vallée-aux-Loups (l’ancienne demeure de Chateaubriand à Châtenay-Malabry, transformée en maison de santé). En fait, au cours des premiers mois de 1941, Paulhan faisait plus qu’« abriter » la ronéo : avec quelques autres membres du comité, il effectuait chez lui le tirage du périodique. La ronéo était celle que Paul Rivet avait achetée en 1934 pour le Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes (CVIA) et qui était restée entreposée au musée. (Paul Rivet, fondateur du musée de l’Homme : bienveillant, mais trop en vue, cet ancien membre du Front populaire s’exile en Colombie.)

Janvier 1941 : Guéhenno dit que c’est à ce moment-là que JP et lui se sont retrouvés dans la Résistance (< entretien pour l’ORTF, 1973).

1er février 1941 : Éluard dédie à JP le poème « Blason des fleurs et des fruits » qui est publié dans *La NRF* de Drieu.

Février 1941 : Pour trouver des auteurs pour les éditions de Minuit que Pierre de Lescure s'apprête à fonder, Jacques Debû-Bridel prend contact avec JP, qui va alors lui donner, de la part du Pr Robert Debré (fondateur de la psychiatrie française) 5 000 francs. JP et le professeur Debré, lié aux *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, se connaissaient avant la guerre.

7 février 1941 : Lettre de JR Bloch à JP : « *On est faits comme des rats. La trappe est bien refermée.*»

Février 1941 - février 1942 : JP collabore, avec Decour, Politzer, Guéhenno et le père Maydieu à la revue *La Pensée libre*. Quand l'imprimerie tombera aux mains de la Gestapo, en février 1942, JP, avec Decour, activera le projet des *Lettres françaises*, mais aussi, avec Pierre de Lescure et Jacques Debû-Bridel, celui des éditions de Minuit.

1er mars 1941 : JP publie anonymement dans *Résistance* n°4 : « *La NRF* », « D'un chroniqueur bien parisien » (A. Fabre-Luce, milliardaire), « D'un petit maître du bien-dire » (A. Bonnard) et « D'un gentilhomme de terroir » (J. Chardonne). JP déclare, entre autres à Joe Bousquet, ne pas être l'auteur du texte critique contre *la NRF*.

3 mars 1941 : JP écrit à Drieu pour protester contre son article de mars 1941 dans *La NRF,* « Sous le dôme », attribuant la victoire de 1918 à des étrangers…

26 mars 1941 : Vildé est arrêté en mars 1941 place Pigalle, alors qu’il a rendez-vous avec Simone Martin-Chauffier, qui doit lui donner de fausses cartes d’identité, car il n’en a pas. Il donnait des rendez-vous dans un hôtel du boulevard Raspail (le Lutétia), ou dans une brasserie place du Trocadéro ?

Mars 1941 : 3 rédacteurs de *Résistance*, Cassou, Aveline et Abraham décident de se mettre au vert. Le journal est compromis.

Mars 1941 - Avril 1941 : Les membres du réseau du Musée de L’Homme sont arrêtés : ils ont probablement été dénoncés par deux informateurs, « mouchards », travaillant pour les Allemands au Musée de l’Homme : Mme Erouchkowski (« Ski ») et M. Fedorowski (« Fédo »). Mais le groupe a aussi été infiltré par un agent double, nommé Albert Gaveau, qui travaille pour les Nazis depuis octobre 1940, et qui était devenu l’un des agents de liaison préférés de B. Vildé. Il est responsable de la plupart des arrestations qui décimèrent le réseau du Musée de l’Homme dès janvier 1941 : Léon-Maurice Nordmann, André Weil-Curiel (dont le rôle est considéré par certains comme « sinueux ») et Boris Vildé en mars 1941, Jacqueline Bordelet et Pierre Walter le 18 avril 1941, etc.

1er avril 1941 : Aragon défendu par JP dans *La NRF* (« Les Échos »). Voir aussi les notules de mars 1942.

Début mai 1941 : Les arrestations frappant le réseau du Musée de l’homme se rapprochent : JP décide de casser en morceaux la ronéo et d’aller les jeter avec Blanzat dans la Seine, au pont de la Tournelle ? ou au pont de Sully (plus près de la rue des Arènes, en coupant par la Halle aux Vins) ?

15 mai 1941 : Arrestation de JP, comme membre du réseau du Musée de l'Homme. Comme convenu, il a le temps de placer, à la fenêtre du 1er étage de la rue des Arènes, un n° de *Mesures* à couverture rouge pour prévenir François Mauriac, alors caché chez Jean Blanzat, rue de Navarre [Mauriac y sera de nouveau en novembre 1943 ?]. JP est emprisonné une petite semaine à la prison de la Santé. Drieu intervient et le fait libérer. — Plus tard, Maurice Blanchot écrira à JP, en 1957, quand il lira *Une semaine au secret* dans les *Cahiers des Saisons* (n°10, avril-mai 1957), évoquant précisément le jour de cette arrestation et la réaction de Drieu : « *La* Semaine au secret *me fait revivre tous ces moments d’anxiété. Ce jour-là – vous savez, il s’agissait des négociations déraisonnables au sujet de la nrf d’où nous sortîmes brouillés, lui du moins avec moi – j’étais chez Drieu. Il me parla, disant qu’il pensait que vous n’aviez rien fait de bien grave. Il le disait d’une manière qui n’était pas interrogation – et le ton d’interrogation eût été extrêmement indiscret, mais tout de même en me regardant fugitivement comme pour lire sur mon visage ce que je savais. Je ne savais rien. Je pus donc dire avec force que j’étais persuadé que vous étiez parfaitement étranger à toutes les sortes d’accusation [*sic*] et que, du reste, s’il vous arrivait quelque chose, il ne pouvait plus être question jamais de la nrf, puisque plus personne ne consentirait à y collaborer. Il dit alors qu’il pensait que vous ne l’aimiez pas, mais qu’il avait toujours eu de l’amitié pour vous et que c’est ce sentiment qui le ferait agir. Un peu plus tard, il me téléphona pour me dire que les choses étaient arrangées. […] Il m’a semblé quelquefois que G. G. [*Gaston Gallimard*] m’en avait quelque peu voulu – alors – de n’avoir pas consenti à jouer ce rôle dans la revue. Mais comment aurais-je pu accepter finalement d’avoir officiellement part à la direction d’une revue où je ne pouvais pas accepter d’écrire ?*»

20 mai 1941 : JP peut rentrer le soir à son domicile rue des Arènes, grâce à l’intervention de Drieu. Il envoie tout de suite un petit mot de remerciements à Drieu.

20 mai 1941 : Lettre de Max Jacob à Jean Paulhan, au sujet d'un poème qu'il a confié à l’ancien directeur de *La NRF*: « *tu es libre de le faire publier par qui tu voudras*». Juif converti à la religion catholique en 1915, poète prolifique aux nombreux hétéronymes, Max Jacob précise : « *Il serait peut-être plus prudent, vu les tempêtes de l'antisémitisme, de ne pas le signer ou de le signer Morwen le Gaëlique, ce pseudonyme du temps des poèmes bretons, car un nom aussi biblique que le mien pourrait attirer des foudres à la revue qui le publiera*. »

Mai 1941 : Au sortir de la prison de La Santé, JP et Germaine se mettent à tenir une sorte de « *salon ouvert de l'opposition intellectuelle au nazisme*» (< Debû-Bridel), dans le bureau chez Gallimard qu'on a alloué à JP à côté de celui qu'il occupait (et qu'occupe maintenant Drieu la Rochelle). Debû-Bridel confirme à Pierre de Lescure, qui s’apprête à fonder les éditions de Minuit, que JP le mettra en contact avec les écrivains de la NRF (comme Mauriac, Benda, Ponge, en particulier). JP a déjà transmis à Pierre de Lescure 5 000 francs venant de Robert Debré, membre du Musée de l'Homme, pour aider les éditions de Minuit naissantes. Robert Debré donne également 10 000 francs pour *Les Lettres françaises*.

Fin mai 1941 : Peu après sa libération, JP fonde, avec Jacques Decour, *Les Lettres françaises*\*, hebdomadaire. Daniel Decourdemanche est germaniste, professeur au Iycée Rollin à Paris (qui s'appelle maintenant Jacques-Decour), membre du Parti communiste, créateur du Front National des Écrivains (branche du Front national qui deviendra le Comité national des Écrivains). Financement grâce à Robert Debré et à Mme de La Bourdonnais : la comtesse Elisabeth de La Panouse, ou de La Bourdonnaye, dite « Dexia », amie de Robert Debré, tous deux mécènes des éditions de Minuit, fait partie du groupe Vildé.

2 juin 1941 : Dans une lettre à Raymond Guérin, JP écrit que Gide est à Nice, Giono à Manosque, Grenier à Montpellier, Calet prisonnier libéré à Tarbes, Drieu la Rochelle à la tête de la NRF. « *Tous les anciens pacifistes (et beaucoup de socialistes et de gens d'Action française) sont pour la collaboration francoallemande.* »

17 juin 1941 : JP assiste à une conférence de Fernand Demeure au théâtre des Ambassadeurs, qui attaque violemment « Un agent de désagrégation : M. François Mauriac ». Avec Guéhenno et le père Maydieu, ils font du chahut.

Juin 1941 : JP souhaite entrer, grâce à Drieu, au Comité d’Organisation des Industries, Arts et Commerces du Livre (COIACL), en place depuis le 3 mai 1941. Une des fonctions stratégiques du Comité est la répartition du papier : ce secteur est dirigé par Marguerite Duras, à l’aide d’un comité de lecture où allait siéger Dominique Aury. JP est refusé.

Juin 1941 : JP recommande Jacques Lemarchand à René Delange, pour *Comoedia*.

Fin juillet 1941 : Aragon, libéré de la prison allemande de Tours, se rend rue des Arènes où JP et lui, dans le jardin des Arènes de Lutèce (la maison de JP est surveillée), jettent les bases des futures *Lettres françaises* et du futur CNE.

15 août 1941 : Extrait des *Fleurs de Tarbes* de JP, dans *Comoedia*, n° 9, avec un article sur JP.

29 août 1941 : Parution des *Fleurs de Tarbes, I, ou La Terreur dans les lettres* (dans une version différente de celle de 1936), aux éditions Gallimard. Tirage de tête : 22 ex. sur Vélin Labeur dont 2 H. C.

Septembre 1941 : Alors qu’il est inscrit comme « *chômeur intellectuel* », Henri Thomas trouve, grâce à l’appui de JP, une place à la bibliothèque du ministère de la Marine, dirigée par Charles Braibant.

Fin septembre 1941 : JP contacte Debû-Bridel et lui propose d'entrer en rapport avec Jacques Decour, communiste.

24 octobre 1941 : Max Jacob écrit à Marcel Béalu: « *J'ai fini* Les Fleurs de Tarbes*. C'est un livre remarquable*. »

Octobre-novembre 1941 : JP fait la connaissance de Pierre Seghers. (Il viendra rue des Arènes en 1942 : *cf*. carte interzone de 1942).

30 octobre 1941 : Carte interzone d'H. Michaux à JP, au sujet des *Fleurs de Tarbes*: « *Reçu ton livre et les fleurs. Le merveilleux outil à démonter, que tu possèdes ! Et le tour de main unique ! On est confondu comme ravi. Quel dommage que ton objet soit, non la science de la psychiatrie ou la philosophie, mais la simple littérature, toujours si fuyante, cet attrape-nigauds comme attrape-malins dès qu'on se retourne sur elle, et telle que le premier poète venu croira toujours en savoir davantage*. »

Novembre 1941 : JP rédige ainsi sa note de lecture sur *L’Étranger*, de Camus : « *Qu’un roman dont le sujet est à peu près “M. est exécuté pour être allé au cinéma le lendemain de la mort de sa mère” soit vraisemblable et, ce serait peu, passionnant, cela suffit. C’est un roman de grande classe qui commence comme Sartre et finit comme Ponson du Terrail. À prendre sans hésiter*. » JP lui accorde d’emblée un avis 1 (très favorable). En 1952, dans une lettre à Rebatet, JP reviendra sur *L’Étranger*, qu’il défend face à un Rebatet dubitatif : « L’Étranger*, c’était tout de même un bon petit conte philosophique, non ? Plus saisissant que Zadig*. » Pour autant, JP formule certaines réserves sur Camus romancier (et dramaturge). Si JP se montre favorable à *L’Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* en revanche n’est guère de son goût, curieusement condamné dans la même lettre à Rebatet comme une reprise « *délayée* » des *Îles*, de Jean Grenier : « *Quant à Sisyphe, non. Avez-vous lu de Jean Grenier un admirable petit livre : les Îles. (Camus n’a guère fait que le délayer.)* » En 1947, il ne semble guère convaincu par *La Peste*, roman sur lequel il s’interroge auprès de Jean Grenier, après que Camus a obtenu le prix des Critiques : « *Est-ce un beau livre ? Camus se trouve à présent chargé du monde entier. Comment écrire de beaux livres quand on ne se fout plus de rien, quand on a ce monde entier sur la tête ?*» (Lettre de Jean Paulhan à Jean Grenier, 27 juin 1947).

22 novembre 1941 : Craignant de ne pas pouvoir lire les articles parus en zone libre, JP demande à Pourrat de lui envoyer ceux que Blanchot a consacrés aux *Fleurs de Tarbes* dans *Le Journal des Débats*. Il remercie Pourrat dans la lettre du 12 décembre 1941, avec ce commentaire : « *Du Blanchot, merci aussi : il m’est très utile, et quelle application, subtile, juste. (Mais je ne le suis pas dans le t. II qu’il imagine)*. »

1er décembre 1941 : F. Fénéon, qui vit encore avenue de l’Opéra, reprend contact avec JP : « *Pour un simple particulier, c’est le livre [*Les Fleurs de Tarbes*] le plus divertissant. Et inépuisable, car il faut à tant de facettes plus d’une lecture. Mais, aux écrivains, quel guêpier ! Comment oseront-ils exercer leur profession ? Quoi qu’ils fassent, le péril est là, tout espoir leur est interdit et vous campez sur leurs ruines.* »

19 décembre 1941 : Carte-interzone de Henri Michaux à JP : « *Il est vrai que tu aimes martyriser. L'on comprend aussi en lisant ton livre [*Les Fleurs de Tarbes*] le martyre du Directeur de Revue, qui attend toujours une vraie et pleine joie de la lecture des manuscrits, et à qui les damnés auteurs apportent plutôt leurs petites histoires, leurs problèmes, leurs angoisses. Adieu plaisir, [*1 mot illisible*], adieu œuvre et chef d'œuvre. Au tour des auteurs cette fois d'être martyrisés. Jamais ils ne sentirent tant d'épingles. Très bien ! Jamais tu n'as répondu même par le mot “zut” à tous les messages que je t’ai transmis de la part du Directeur de* Mesures*, qui ne veut absolument pas que la revue reparaisse en ce moment. Encore quelques mois, il en sera peut-être à nouveau question, ne crois-tu pas ?* »

Décembre 1941 : La *NRF* de Drieutire à 9 500 exemplaires dont 5 800 distribués par les messageries Hachette.

Fin 1941 : JP fait circuler le manuscrit du *Silence de la mer* de Vercors. Robert Debré en fait faire des copies dactylographiées avant que le texte ne soit imprimé par les éditions de Minuit.

Janvier 1942 : Armand Petitjean, qui collabore à *La NRF*, voit ses relations avec Drieu s’envenimer et il quitte la revue pour assumer la direction littéraire de *Comoedia*.

10 janvier 1942 : JP remercie Joe Bousquet pour le vin. Il l’informe aussi que Monique Saint-Hélier va se faire opérer. Et qu’il a donné une étude au *Figaro* sur Duranty, que Gaston Gallimard veut bien rééditer.

13 janvier 1942 : JP envoie à Joe Bousquet des livres de Nodier, Duranty. JP veut fonder la collection « Siècle romanesque ». Joe Bousquet veut-il de la correspondance entre Saint-Martin et le comte de Kirschberg ?

1er février 1942 : Jean Vaudal approuve le principe d’une « *bibliothèque des méconnus*», nouveau projet de collection auquel réfléchit JP : « *Je ne sais rien de Duranty et vous m’avez bien excité*». Bonne appréciation sur Blanchot.

19 février 1942: Arrestation de Jacques Decour. Livré à la Gestapo, il sera fusillé, une semaine après Politzer et Solomon, le 30 mai 1942.

25 février 1942 : Peloton d'exécution pour Lévitzky, Sénéchal (René Sénéchal, agent de liaison entre le groupe de Vildé et celui des résistants de Béthune, et d’autres groupes de résistants de tous milieux) et Vildé (du réseau du Musée de l'Homme avec lequel JP communiquait. Fred Paulhan travaillait d'ailleurs au Musée de l'Homme avant son départ pour l'Espagne en mai 1943). Ernst Roskothen est le président du tribunal militaire chargé de juger les accusés de l’affaire du Musée de l’homme en février 1942. Les accusés l’estiment. Procès dans une petite pièce à la prison de Fresnes, du 8 (6 janvier selon l’article de *Volontés de ceux de la Résistance*) au 17 février 1942 (plus de 5 semaines). Les Nazis sont ici confrontés à une de leurs premières affaires sérieuses de Résistance. Au mur, une carte de France où toutes les allées et venues des uns et des autres ont été matérialisées. 10 peines de mort, 3 peines de prison et 6 relaxes. (p. 428). (11 février 1942, réquisitoires, puis rejet du recours en grâce. Boris Vildé assuma tout, prenant à sa charge les faits pouvant menacer ses amis, ne donnant pas de noms, ni d’informations.)

Mars 1942 à juin 1942 : Maurice Blanchot occupe le poste de secrétaire de rédaction de *La NRF*.

2 mars 1942 : « *Au fond Paulhan est aussi communiste que gaulliste*. » *(< Journal* de Drieu la Rochelle).

11 mars 1942 : JP écrit à Joe Bousquet qu'il voudrait fonder une sous-collection intitulée « Souvenirs déterminants », incluse dans « Métamorphoses ». Joe Bousquet voudrait-il écrire un souvenir déterminant ? (JP demande aussi à Jacques Masui, Marcel Lecomte, Marc Bernard, de rédiger un souvenir déterminant. Mais ce projet ne se réalisera pas : certains de ces souvenirs, notamment ceux de JP, de Jean Grenier, de Marcel Lecomte, furent publiés en revues, et en particulier (mais pas tous) dans *Les Cahiers de la Pléiade* (selon J. Masui, *Hermès*, n° sur Daumal, 1967).

11 mars 1942 : JP écrit à Joe Bousquet que Drieu quitte *La NRF* et que JP pose ses conditions pour la reprendre.

12 mars 1942 : JP écrit à Pourrat : « *Cher Henri, il est question, Drieu se retirant, d’une refonte complète de la nrf, qui en ferait une revue purement littéraire, de l’ordre de* Mesures*, sans “airs du mois”, notules ni notes, ni rien où se puissent glisser la politique, l’actualité, les influences extérieures. Valéry, Gide, Arland seraient du Comité. Et toi, si tu y consens, si tu veux me faire confiance. Je t’en prie. – Réponds-moi. Je crois que de toute façon, je vais venir dans deux ou trois semaines en zone libre. Nous viendrons tout de suite te voir*. »

12 mars 1942 : JP écrit à Pourrat qu’il est chargé par Gaston Gallimard de négocier une nouvelle *NRF* « apolitique » avec un comité de lecture composé d'Arland, Giono, Montherlant, Jouhandeau et avec un conseil de direction composé de Claudel, Fargue, Valéry, Gide. Pourrat pourrait être associé, s’il y consent. Drieu soupçonne JP de faire capoter ce projet.

Fin mars 1942 : « *Dîné fin Mars rue des Arènes. Chaque fois que bruit de moteur devant la porte, Mme Paulhan croit que la Gestapo vient arrêter Paulhan*. » (< Jean Grenier, *Sous l’Occupation*).

5 avril 1942 : Drieu la Rochelle écrit dans son *Journal 1939-1945*: « *L'affaire de* la NRF *n'a guère avancé. J'ai demandé un comité où seraient les principaux écrivains des vieilles générations. Paulhan me l'a promis mais bien sûr a tout fait pour ne rien obtenir. […] Paulhan veut bien faire la revue sous mon nom sans se nommer. Mais cela, je ne le veux pas. Puisqu'il écrit à* Comoedia *qu'il signe la revue. Ce qui est comique c'est qu'il est communisant et que je souhaite sa collaboration*. »

22 avril 1942 : Drieu la Rochelle écrit dans son *Journal 1939-1945*: « *L'affaire de* la NRF *a traîné tout ce temps. J'ai réclamé un comité : on me l'a offert, privé insolemment des personnes qui auraient pu lui donner un caractère de concorde : Valéry a demandé Mauriac et a refusé Montherlant et Jouhandeau. Il y aurait eu aussi Gide, Claudel, Giono (éperdument neutre et égocentriste) ; je viens de refuser après un long et nonchalant retard*. »

22 avril 1942 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il ne pourra pas venir à Carcassonne, car il n'a pas de laissez-passer. « *La question de la revue s'embrouille*. »

Printemps 1942 : Tractations longues et complexes entre JP et Drieu pour constituer une nouvelle équipe de direction à *la NRF*.

18 mai 1942 : JP et Germaine passent à Carcassonne où ils revoient Joe Bousquet. (Troisième rencontre).

22 mai 1942 : Julien Benda (à Carcassonne) a sous les yeux un buvard blanc sur lequel JP a dessiné au crayon bleu, tout en causant, une paire de ciseaux.

Mai 1942 : JP commence *Braque le Patron*. *Les Fleurs de Tarbes* sont réimprimées.

30 mai 1942 : Exécution de Jacques Decour.

Juin 1942 : Claude Morgan (pseudonyme du fils de l’académicien Georges Lecomte) et Edith Thomas « remplacent » Jacques Decour aux *Lettres françaises*.

Juin 1942 : JP fait la connaissance de Fautrier, lors de l’exposition Fautrier à la galerie Poyet.

Juin 1942 : Blanchot, qui a préparé le n° de *La NRF* de juin, aurait démissionné, alors qu’il était entendu qu’il devait codiriger *La NRF* de Drieu. Il semble qu’un désaccord ait surgi entre Drieu et Blanchot, au sujet de De Gaulle.

13 juin 1942 : Marc Bernard, de Nîmes, écrit à JP : « *dommage que vous ne soyez pas restés un peu plus*».

16 juin 1942 : Drieu écrit dans son *Journal 1939-1945*: « *J'ai décidément repassé la revue à Paulhan*. »

18 juin 1942 : L'Académie française décerne à JP le prix Georges-Dupau d'un montant de 20 000 francs, qui fut probablement obtenu grâce à l'appui de Paul Valéry et de Pierre Benoit...

24 juin 1942 : Blanchot publie dans *Le Journal des débats* un article où JP est qualifié d’« *esprit rare, ami*».

30 juin 1942 : Drieu écrit dans son *Journal 1939-1945*: « *Paulhan m'ayant joué encore des tours, j'abandonne “décidément” la direction de la revue*. »

1er juillet 1942 : JP écrit à Pourrat : « *J’achève mon Braque et vais me remettre aux Fleurs*. ».

Juillet 1942 : Avec Luc Benoist et René Guénon, JP veut créer une « *collection initiatique*».

8 juillet 1942 : Deuxième version de la « *liste de littérature indésirable, dite liste Otto*». « *Les traductions de l’anglais (à l’exception des classiques) sont interdites. Tous les livres d’auteurs juifs ainsi que les livres auxquels les juifs ont collaboré sont à retirer de la vente.* »

16 juillet 1942 : Rafle du Vel’ d’Hiv’ : JP prévient Dimitri Snégaroff de l’imminence de celle-ci. Il prévient aussi Serge Karsky (*cf*. ci-dessous) et Chana Orloff, revenue avec son fils Élie à Paris après l’Exode. « *Incroyable*, écrit Didi Justmann, fils de la sculptrice Chana Orloff, *l’optimisme a payé […] Quelqu’un a risqué sa vie pour sauver la nôtre. Un fonctionnaire de police, ami du fondeur Rudier, nous a fait prévenir par Jean Paulhan que nos noms étaient sur la liste. C’était la veille de la rafle du Vél d’Hiv et nous n’y serons pas*. […] *Seulement maintenant, nous savions*, poursuit Didi. *La chasse est ouverte et nous sommes le gibier. Il a fallu nous séparer, nous cacher*. » Leur ami JP se propose de garder Didi quelque temps – son fils Fred et Didi sont très proches depuis l’enfance. Il conseille aussi à Chana de laisser la clé de sa maison à une gardienne, et l’aide à s’enfuir. Chana a obtenu des faux papiers pour Didi, au nom d’Édouard Justin. À Lyon, Didi va attendre sa mère et loge, à l’instigation de Fred Paulhan, dans l’hôtel Terminus, où réside la Gestapo. Élie (=Didi) Justman écrira le 12 octobre 1968 à Fred Paulhan, peu après la mort de JP : « *Je me rappelle votre père, en 1942, nous prévenant des futures rafles et par là même nous sauvant la vie*. »

16 juillet 1942 : JP prévient les Karsky de la rafle du Vel’d’Hiv’. Fournissant les faux-papiers et indiquant la marche à suivre, ainsi que l’endroit où se présenter, JP aide aussi les Karsky, père, mère et fils, à passer la Ligne de Démarcation : une première tentative a échoué, une deuxième a réussi. [Témoignage de Michel Karsky à Claire Paulhan, 15 mai 2011].

17 juillet 1942 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il a « *grand désir* » de collaborer au numéro des *Cahiers du Sud* sur la poésie. Luc Benoist et JP veulent créer une collection initiatique avec Guénon. Joe Bousquet est-il à Villalier ?

19 juillet 1942 (dimanche) : Jacques Lemarchand, dans son *Journal*: « *A 11h, chez Paulhan. Très gentil. Me montre une tête décapitée, réduite, qu’il vient de recevoir*. » (Dans son livre (p. 485), Cerisier parle d'une "*tête réduite de Jivaro que Supervielle lui [*JP*] a rapportée d'Uruguay*"... Et Jean-Pierre Clerc, dans son témoignage sur sa rencontre le 2 décembre 1967 avec JP, précise : « *Dans la boîte, qu’il a ouverte, il y a… une tête réduite Jivaro. Elle avait été offerte, explique-t-il, par Guimaraes Rosa (mort il y a huit jours) à la femme de Supervielle, laquelle n’en dormait plus, et la lui a donnée (à lui, J. Paulhan).*» (*cf*. cette date).)

19 juillet 1942 (dimanche) : Jacques Lemarchand, dans son *Journal*: « [*JP] Me montre le recueil des* Nouvelles en trois lignes *de Félix Fénéon. F[élix] F[énéon] a partagé sa vie entre sa femme et une maîtresse, une Belge, qu’il voyait tous les jours de midi à 4 heures… Sa maîtresse a gardé ces nouvelles en trois lignes. Sa femme, ses dessins. C’est elle qui a perdu.* »

27 juillet 1942 : JP déjeune avec le lieutenant allemand Gerhard Heller, Marcel Arland, André Bay, René Delange (note de frais de G. Heller, p. 129 d’*Un siècle NRF* (Pléiade).

30 juillet 1942 : Paul Léautaud écrit dans son journal littéraire : « *J’ai lu ça et là, avant mon dîner, des passages des "Fleurs de Tarbes », de Jean Paulhan.* […] *Je me demandais depuis longtemps ce qu’il voulait dire. Voici, d’après Paulhan : une dame se promenait dans le jardin de Tarbes avec une rose à la main. Le garde lui dit : “ Vous savez bien qu’il est défendu de cueillir des fleurs. » La dame répond : « Je l’avais en entrant. — Eh bien ! il sera défendu d’entrer avec des fleurs.” En effet, on voit, dit Paulhan, à l’entrée du jardin public de Tarbes cet écriteau :* / *Il est défendu* / *d’entrer dans le jardin* / *avec des fleurs à la main*. / *C’est bien là un ouvrage dans la forme de son esprit, – j’entends lui faire là un grand compliment, comme je le ferais à tout écrivain dont un livre serait de tous points à sa ressemblance spirituelle, – opposant, contredisant, trouvant toujours à une opinion sa contrepartie, pirouettant au milieu de tout cela, marchant sur la pointe des pieds au figuré comme il y marche pour de bon, dans la vie. Il y a là un travail considérable de notes prises et d’opinions recueillies dans les lectures les plus diverses*. »

Été 1942 : Claude Morgan, qui a remplacé Jacques Decour, fusillé par les Allemands, à la tête des *Lettres françaises*, demande à Édith Thomas de le mettre en contact avec JP, qu'il ne connaît pas encore.

10 août 1942 : JP écrit à André Gide : « *ne serait-il pas curieux (et plus que curieux) de réunir l'œuvre entier de Félix Fénéon ? Critique d'art, critique littéraire, nouvelles en trois lignes du Matin. (Les nouvelles, je les ai déjà toutes retrouvées.) Il a été le premier à parler de Rimbaud, de Dostoïevski (dès 1882), de Seurat ou de Cross, comme il faut en parler. Et je m'assure que ses critiques n'ont pas tellement vieilli. – Mais qu'en pensez-vous ? F. F. ne s'y oppose qu'avec indifférence, est tout près d'y consentir. Il est venu habiter la Vallée-aux-Loups*. *Il lit, s'entretient avec l'abbé Mugnier, fait parfois un tour de parc. – Merci, j'ai été très touché de ce que vous dites des* Fleurs *dans le* Figaro*. Ravi aussi de votre Phèdre. […] Je voudrais bien lire le poème de St-John Perse. A-t-il déjà paru en France ? – Mais quand reviendrez-vous en France ?*»

22 août 1942 : JP écrit à Henri Pourrat : « *J’ai achevé mon Braque, je songe à réunir les “Œuvres complètes” de Fénéon (c’est le plus grand critique que nous ayons eu depuis Baudelaire)*».

14 septembre 1942 : JP écrit à Joe Bousquet que l’article qu’il a donné aux *Cahiers du Sud* pourrait devenir un petit livre : *Clef de la Poésie*. Et que devient le « *souvenir déterminant* » de Joe Bousquet pour la collection « Métamorphoses » ? Joe Bousquet a-t-il *Catherine Morland* de Jane Austen et *Les Derniers jours de Kant* de De Quincey ?

Automne 1942 : Souvenir d’Edgar Morin : (mail à Cl. Paulhan du 24 janvier 2011 : « *En automne 42, j'essayais d'organiser des envois de colis aux prisonniers de guerre pour y glisser des tracts, des incitations à l'évasion, et pour ceux travaillant dans des usines allemandes, leur demander de fournir des renseignements. Mais pour cela il fallait un comité honorable d'écrivains qui officiellement enverrait ces colis avec des livres et des confitures. Clara Malraux, alors à Toulouse, m'incita à contacter Jean Paulhan de sa part. / J'avais 21 ans et étais très impressionné de pénétrer dans ce temple des lettres qu'était la maison Gallimard. Paulhan m'avait dit au téléphone d’aller directement à son bureau. Je monte l'escalier au long duquel serpente une file d'apprentis écrivains qui ont confié leur manuscrit à Paulhan. J'entre dans son bureau :  il est en train de donner congé à un jeune écrivain "vous devez réduire votre manuscrit de 500 pages à 200 pages... Voilà....Je vous le rends". Et Paulhan cherche sur son bureau encombré de manuscrits : "Maître, maître" dit le jeune écrivain "il est là". Ah oui dit Paulhan qui le lui rend. En tête à tête je le lui ai confié le projet et il m'a dirigé sur Armand Hoog, lui même ex-prisonnier de guerre, qui a accepté. J'ai constitué un Comité bidon dont le tampon a été apposé sur les colis que nous avons confectionnés et envoyés de Toulouse. Dans ces colis il y avait un journal clandestin que j'avais préparé et fait imprimer et où il y avait entre autres des informations sur la résistance ; Michel Caillau, neveu de de Gaulle y avait fait un texte. Dans ce texte il y avait ce bout de phrase "de Gaulle le plus fier de tous"; une coquille d'imprimerie avait donné "le plus fou de tous". Nous avons passé une nuit à remplacer à l'encre fou par fier car on avait tiré un très grand nombre d'exemplaires (ne me souviens plus du chiffre)*».

25 septembre 1942 : Léautaud écrit dans son *Journal littéraire*: « *Au retour, rencontre de Paulhan, rue de Seine, devant le petit square Honoré Champion. (J’aimais presque mieux les baraquements en bois, de Mme Buée, marchande de meubles d’occasion.) Il a toujours son air dandinant, sautillant, léger, comme s’il marchait avec des chaussures à ressort. Il me demande si je travaille. Je lui dis que je fais la correction des placards de mon second volume de chroniques dramatiques, et que je me demande si j’aurai le visa. Comme j’ai l’air de laisser de côté le visa de Vichy et de ne parler que du visa de ce côté-ci, il m’explique que depuis le gouvernement Laval les deux zones sont fondues ensemble, et que Marion, le chef de l’information, fonctionne aussi au Comité de Censure institué au Cercle de la Librairie. Il me dit que du moment que mon volume a été mis en fabrication, c’est qu’on a eu le visa. Je lui donne l’explication de Festy : envoyé en fabrication bien “avant” l’institution du Comité de Censure, et donc, à mon avis, qu’il faudra l’y soumettre tout imprimé, avis qui n’est pas le sien, sous cette raison que mis en fabrication avant la création de ce Comité, mais que je crois fort juste. Il me dit, comme exemple de censure, que le mot cul n’est pas admis. Je lui dis que justement il se trouve dans mon volume, dans une chronique sur la guerre de 1914. J’ajoute que j’espère tout de même que l’affaire ira bien, s’agissant de chroniques remontant si loin. Propos sur la guerre. Il me dit : “On parle d’une guerre de quatre ou cinq ans.” Je dis qu’il y aura aussi les suites, après la paix. Certainement une longue dépendance économique de la France au profit de l’Allemagne. Il se récrie : “Mais non ! mais non ! On les vomira (les Allemands) et ce sont les gens comme nous qui trouveront qu’ils ont du bon, qu’ils ont de bons poètes…” Ou c’est un genre qu’il se donne, ou il est bien léger d’esprit. Il n’y a qu’à lire la loi qui va être promulguée sur l’organisation du travail, sur la pression de l’Allemagne et à son profit, pour se rendre compte qu’un certain esclavage économique commence. Il y a une sorte de consolation d’être un vieux monsieur en échappant par là à cette autre “mobilisation”. / Je n’ai pas su comment m’y prendre pour lui parler de ses Fleurs de Tarbes, dont je pense pourtant grand bien, et ne sachant où me mettre, en moi-même, de ne pas lui en dire un mot. J’ai toujours peur, en pareil cas, de passer pour dire des paroles de politesse. C’est d’un ridicule complet*. »

19 novembre 1942 : JP à Gaston Gallimard : il lui demande de trouver un poste pour Jean et Marguerite Blanzat, et de songer à aider Camus également. Puis « *Vous qui pouvez faire tout ce que vous voulez, pourquoi ne profitez-vous pas du moment où je n’ai plus de fonctions officielles à la NRF pour me faire élire de l’Académie Goncourt ? J’y ferais du travail utile.*»

Décembre 1942 : JP écrit à J. Bousquet qu'une nouvelle version de *Clef de la poésie* est presque terminée.

14 décembre 1942 : Pierre Drieu la Rochelle écrit dans son *Journal 1939-1945*: « *Déjeuné chez moi avec Paulhan. Il m'estime à demi et me déteste entièrement. Puis-je faire mieux pour lui ? J'ai horreur de cette promiscuité morale où vous mettent certaines circonstances de la vie. Un peu de vanité m'a mis au-dessous de moi dans cette affaire [*la direction de *La NRF]*. »

28 décembre 1942 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il a parlé de lui avec Braque, Lecomte, Groethuysen. Joe Bousquet est-il guéri ? JP achève une nouvelle version de *La Clef* et lui envoie un rasoir électrique, qui lui permettra de se raser facilement dans son lit [tout comme à Fénéon].

Fin 1942 : Dominique Aury va voir JP chez Gallimard : elle lui a apporté une *Anthologie de la poésie religieuse* qu'elle a constituée, et probablement un exemplaire des *Lettres françaises* clandestines, sans savoir qu’il en est le fondateur. Elle habitait alors chez sa mère à Launoy (après son divorce).

1942-1944 : Entre JP et Fautrier, débat épistolaire sur la virtuosité, qui sera résolu dans *Fautrier l’Enragé*, dont le plan de JP, conservé dans ses archives, indique : « *Virtuosité : supposée pcq. nous ne sommes pas au courant de sa colère, ni de ses raisons (pcq sa colère s’en prend à tout, est tout.)*»

6 janvier 1943 : JP écrit à Raymond Guérin : *« [...] Connaissez-vous un critique d’art (et de lettres), Félix Fénéon ? Homme étrange qui fut le premier à parler (et à bien parler) de Rimbaud en 1883, de Laforgue en 1884, de Seurat et de Cross, plus tard de Joyce ; qui dirigea* La Revue blanche *et sut parfaitement se faire oublier. J’écris sur lui une étude, que je voudrais appeler : “le Critique”. (De vrai est-ce le seul critique que nous ayons eu en 60 ans.)*»

Janvier 1943 : JP donne le manuscrit de « Jacques Decour » aux éditions de Minuit qui le publieront en avril 1943, dans *Chroniques interdites*.

Mi-janvier 1943 : Albert Camus rencontre JP et Michel Gallimard pour la première fois, à *La NRF*.

18 mars 1943 : Maurice Garçon note, dans son *Journal*, qu’il déjeune avec Guillaume de Tarde, Octave Aubry, M. Leroy, JP et Charles Braibant. JP évoque l’échec de Drieu à *La NRF*.

19 mars 1943 : JP écrit à Pourrat : « *J’ai achevé un petit traité (pour* Métamorphoses*), je pense :* Clef de la poésie *» […] / Que se passera-t-il ? Tant de départs, les craintes de famine, de troubles aussi peut-être, tout cela donne à la rue une anxiété que je n’avais pas encore connue. Les gens parlant dans des groupes, les jeunes garçons démontrant très haut quoi ? On le soupçonne. / Comme Pétain paraît déjà loin. Que fait-il, que pense-t-il ? Attendons. / Marc Bernard est ici, pour quelques jours encore. Embarrassé des 90 000 frs que lui a rapportés son Goncourt. N’ai-je pas besoin de 50 000, qu’il me prêterait ? Non. Il va les proposer à M[arie] Noël, qui n’en veut pas non plus. Peut-être achètera-t-il un mazet ? À cette idée, il a aussitôt mauvaise conscience*. »

20 mars 1943 : *Aytré qui perd l’habitude*, éditions de la Nouvelle Revue Belgique, Bruxelles, avec un frontispice, portrait de l'auteur, par Marie Laurencin. Tirage : 475 ex., dont 50 sur Hollande, et 425 sur Vélin blanc.

25 mars 1943 : Fautrier s’installe à la Vallée-aux-Loups, sous le nom de Jean Faron. Il demande instamment à JP que personne ne soit au courant de son installation, demande que JP répercute au Dr Le Savoureux.

25 mars 1943 : Dominique Aury, *Anthologie de la poésie religieuse française*, Gallimard.

29 mars 1943 : Parution en volume de *L'Homme à cheval* de Pierre Drieu la Rochelle, dans lequel le « *père Florida*» serait JP.

Avril 1943 : JP, « Réflexions sur *La Reine morte* de Montherlant », dans *Les Lettres françaises clandestines*, n°6.

Avril 1943 : JP, « Jacques Decour » [signé « Lomagne »] in *Chroniques interdites*, éditions de Minuit.

19 avril 1943 : JP envoie à Joe Bousquet Firdoussi, + Troubadours. Histoire de Max Jacob. JP a « *à peu près* » achevé un brouillon de *F. F*. Joe Bousquet veut-il une collection des *Études traditionnelles*? JP cherche pour Joe Bousquet *Le Voile d'Isis* de Guénon et demande un « *effort pour A. Artaud* ». Quant à *La NRF*, « *il semble que ce soit la disparition*… ».

Avril 1943 : Gaston Gallimard demande à JP de ne pas accepter de prendre la direction des pages littéraires de *Comœdia*. JP à Gaston Gallimard : « *Il est bien entendu, n’est-ce pas, que je puis dire à Delange la véritable raison de mon refus. / Sur le fond, n’abusez-vous pas de l’ennui que j’aurais à vous répondre d’une façon suffisamment claire (et grossière) ? Il est évident, n’est-ce pas, que Comœdia, qui se plie simplement au mal, ne commet qu’un péché véniel ; mais que La NRF qui a inventé le même mal, qui s’y est jetée, commet un péché mortel. C’est toute la différence de l’obéissance à l’intention. Et cela n’atteint en rien l’amitié que l’on peut garder à Drieu, ou l’antipathie à Delange*. » René Delange, qui dirigeait *Comœdia*, avait déjà demandé à Paulhan de prendre la direction littéraire de l’hebdomadaire, lors de sa reprise en juin 1941. JP refusa, tout en lui recommandant d’engager Marcel Arland. Si la page intitulée « Connaître l’Europe » était nettement pro-allemande, la page littéraire se voulait en effet apolitique et de nombreux auteurs de *La NRF* y collaborèrent (notamment Sartre pour le premier numéro). « *Je n’ai pas oublié un temps où la collaboration à* Comœdia *de Valéry, de Claudel ou de Vildrac signifiait assez précisément le refus désormais de collaborer à* La NRF*. Mais vous me direz que,* La NRF *ayant disparu*… » écrira Paulhan à Mauriac le 28 août 1943.

28 avril 1943 : Arrestation de Benjamin Crémieux, par la Gestapo, en tant que chef d'un réseau de résistants et juif. (Par la suite, Ungaretti aurait tenté de faire intervenir Mussolini en sa faveur, mais sans succès.)

Avril 1943 : Brouillon de *F. F. ou Le Critique* à peu près achevé.

[*1er mai ?*] 1943 : JP écrit à Joe Bousquet : «*j’achève mon FF sur ces deux thèmes : l’un est que l’absurdité du mythe créateur-critique a obligé le créateur (Rimbaud) à réagir contre la spécialité que – sous couleur de compliment – on lui voulait imposer, mais le critique, bien plus encore. / L’autre est que l’on peut imaginer un critique (idéal) prenant les devants, ne se laissant pas coincer dans l’homme (si tard découvert) etc. […] Benjamin Crém[ieux], à la suite d’une tentative d’évasion, semble avoir eu la main blessée. A l’infirm[er]ie de Fresnes.*»

8 mai 1943 : Camus écrit à JP : « *Avez-vous remarqué que sur des plans très différents, depuis les “Fleurs”, Ponge, Parain, Blanchot, Bataille et même Meckert, Lucien Becker, Beckett ? posent ou se posent le même problème. Bien entendu, il y a en même temps influence et coïncidence. Signe des temps : on a besoin d'un dictionnaire*. »

8 mai 1943 : Aline Mayrisch écrit à JP : « *N’est-il pas vrai que son « Félix Fénéon » [*le portrait de Fénéon publié par Maria Van Rysselberghe*] est un petit chef-d’œuvre d’exactitude approbatrice et, qu’ainsi que le lui dirait le dit Fénéon lui-même, elle écrit comme un ange ? / Vous êtes gentil de ne pas oublier de m’associer à ces entreprises amicales où survit un souvenir de Rivière : c’est bien lui n’est-ce pas, le premier qui s’est inquiété d’Antonin Artaud ? Je voudrais envoyer tout de suite une provision pour l’année. Mais à qui ? Au docteur Ferdière ? À vous ?*»

Début mai 1943 : JP écrit à Félix Fénéon qu’il s’est « *longuement*» promené avec René Tavernier, qu’il trouve « *très bien*».

10 mai 1943 : Nouvelle liste de livres interdits par l’occupant nazi. Une liste « *des écrivains juifs de langue française dont la totalité des œuvres est interdite* » est annexée au document.

27 mai 1943 : JP écrit à Pourrat : « *La* nrf *: c’est Lemarchand qui prend la rédaction en chef. Drieu laisse son nom, qu’exigent les A[utorités d’]O[ccupation] Mais je crois que L. aura les mains libres : je lui conseille de substituer à la (mauvaise) politique dont on a un peu abusé, de la (bonne) littérature allemande, ancienne ou moderne. Enfin, de faire une revue un peu abstraite de l’actualité, plus proche de* Commerce *ou de* Mesures*. On verra. / Lemarchand a écrit un beau roman,* R. N. 234*. L’as-tu lu ? (un peu féerique, peut-être). Et un autre,* Parenthèse *que je le décide à donner dans la nrf. Il est entendu que Drieu n’écrira plus de chroniques politiques. / Enfin, elle devient, je pense, tout à fait digne que tu y collabores. / Anne Hirsch, toujours prisonnière à Fresnes. Pour on ne sait quoi. (Sais-tu qu’elle est aryenne, et même auvergnate ?) Tous les quinze jours, Maine lui prépare de gros paquets, qu’emportent les quakers. / Benjamin Cr[émieux] arrêté. Friedmann s’est suicidé. Mais tu dois avoir appris tout cela*. »

Mai 1943 : Lettre de JP à son fils Frédéric, qui a prévu de passer en Espagne : « Mon petit Fred, / J’ai *cent choses à te dire, et je crois que tu m’entendras mieux, si je te les écris. Déchire ce mot, ou mieux rends-le moi, sitôt que m’auras lu. / […] Ta décision de partir est très belle, et juste. Je crains seulement qu’elle ne soit un peu légère. Ton plan me paraît fort bien fait pour te mener en Espagne. Je crois que tu y réussiras. Mais le tout n’est pas d’arriver en Espagne, c’est d’en sortir. […] Bref, si tu as actuellement, mettons neuf chances sur dix, d’arriver sain et sauf en Espagne, tu n’as pas moins non plus de neuf chances sur dix de t’y faire envoyer dans un camp de concentration, pour quelque six mois. Je ne dis pas que ce soit là un sort très redoutable ; désagréable sans plus ; je voudrais qu’il te parût plus redoutable. / (A ce propos, tache de demander des précisions à nos amis de l’Aude : à quels Français d’Espagne pourrais-tu éventuellement demander de te réclamer ? A quels Espagnols de t’aider ? Songe que les Français, depuis la révolution espagnole, sont mal vus des paysans espagnols. M. serait d’avis que tu te fasses passer pour anglais, tant que ce sera possible.) / Je voudrais qu’il te parût plus redoutable, j’y reviens. Certes, ta décision est très belle. Je voudrais être plus sûr que tu ne l’as pas prise à cause de sa beauté. Pour qu’on dise de toi : “Quel courage ! quelle noblesse !” On le dira, bien. Mais si tu te laisses bêtement enfermer dans un camp de concentration, on cessera de le dire. Tu seras même – très vaguement – ridicule. Et il n’est pas si facile de s’évader d’un camp.) […] Tu te moquais l’autre jour de cet officier qui devait partir avec toi, et qui ne voulait partir (disais-tu) que par souci de carrière et sans le moindre esprit d’aventure. Bien. Mais je crois qu’il serait dangereux et absurde de partir seulement, ou de partir surtout, par esprit d’aventure et par goût de l’approbation. Parce que ce serait oublier ton véritable but, qui n’est pas d’avoir des aventures en Espagne. Je te disais tout à l’heure que de croire en Dieu – si difficile que cela soit parfois – cela aide beaucoup à connaître le monde et les gens, cela vous fait deviner du premier coup des choses (comme le danger qu’il y a à être content de soi) que sans ça on aurait mis très longtemps à trouver tout seul. Eh bien, il en va de même de la patrie. Si discutable que puisse sembler l’amour de la patrie – si oublié qu’il puisse être (je dois avouer que je n’en vois pas beaucoup de traces autour de nous. Quelle chose étrange que même Guéhenno ne soit pas patriote ; qu’il soit “du bon côté” simplement par idéologie : par amour d’une certaine liberté etc.) il me semble qu’en des cas comme le tien, il simplifie tout ; il permet d’y voir plus juste et de mieux se diriger ; enfin il est extrêmement pratique. Mais assez de conseils. Je t’embrasse très fort. […] Une fois à Carcassonne, tu peux parler à Bousquet, comme tu me parlerais à moi. Je t’embrasse encore* »

Mai 1943 : Fred Paulhan – qui est sur le chemin de l'Espagne et du Maroc où il va s'engager – passe par Carcassonne, et apporte à Joe Bousquet une lettre de JP. Joe Bousquet lui indique comment passer en Espagne, mais ne lui donne pas d'argent.

Mai-juin 1943 : Nouvelles tractations entre Drieu et JP pour assurer une autre direction à *La NRF*. Il semble que JP fasse encore échouer les négociations pour la reprise de *La NRF*. Jacques Lemarchand est pressenti pour reprendre la direction de la revue. Démission de Drieu.

8 juin 1943 : Aline Mayrisch écrit à JP : « *Il n’y a pas lieu d’être exagérément discret, mon cher Paulhan, si vous avez des gens à aider. Je m’associe volontiers à vos généreux efforts*. »

15 juin 1943 : JP publie, dans *Les Lettres françaises clandestines*, n°7, « Notre ami Jacques Decour ».

18 juin 1943 : JP se rend chez Drieu la Rochelle, qui lui a refusé pour *La NRF* un texte, assez critique, sur Vlaminck.

24 juin 1943 : Représentation des *Mouches* de Sartre. JP voit la pièce le 24 juin. La pièce « tombe », elle sera reprise à l’automne 1943.

28 juin 1943, avant le : JP emmène chez Fautrier Groethuysen, Loys Masson, le père Maydieu, Braque et Guillevic. Il y oublie l’un des manuscrits des *Fleurs de Tarbes*, qui est encore (octobre 2001) chez Jacqueline Cousin, veuve de Jean Fautrier. Fautrier écrit à JP : « *Paulhan – hier après votre départ j’ai pris avec moi le précieux manuscrit – vous ne savez pas (ou plutôt si vous savez maintenant) tout ce qu’un manuscrit peut représenter d‘authentique et d’émouvant pour moi. C’est dans cette forme que je lirai plus tard votre œuvre – avez-vous encore celui du Pont traversé et du Guerrier appliqué ? – Pour celui que vous avez apporté et oublié ici, que la question reste très nette entre nous – je le garde car j’aurai déjà de la peine à vous le rendre – mais à une seule condition : – vous aurez* vos *dessins,* votre *toile, qui sera celle que vous aimez mieux dans ce que j’aurai fait cette année – Madame Paulhan aura* sa *tête – à échanger contre des places de théâtre lorsque vous en aurez*. […] *Que Madame Paulhan n’oublie surtout pas la vigie – et bientôt (ce sera bientôt, n’est-ce pas ?) nous pourrons réinstaller vos chambres à leurs exacte place – puisqu’elle ne se sent plus le courage de le faire* – »

28 juin 1943 : Lettre de JP à Fautrier, après la visite à son atelier : *« […] nous étions tous assez bien arrivés à ce point de renversement où (comme disent les mystiques) ce n’est plus l’homme qui cherche le tableau, mais le tableau qui cherche l’homme. On se sentait pris par autre chose*. » (< *Choix de lettres*).

29 juin 1943 : Lettre de JP à Edith Thomas, à propos de la disparition de *La NRF* : « *Elle me comble. Il y a trois ans que je la souhaitais.*»

Juin 1943 : Démission officielle de Drieu. Elle entre dans les faits le 2 juillet.

Juin 1943 : Léautaud envoie un extrait de son journal pour publication dans *La NRF* de juillet 1943, préparée par Jacques Lemarchand après la démission de Drieu, dans lequel il affirme que JP s’est vanté d’avoir découvert Jouhandeau et que Gaston Gallimard le lui avait reproché, car cela lui aurait coûté beaucoup d’argent. Protestation de Gaston Gallimard, qui a toujours beaucoup soutenu M. Jouhandeau, dès ses débuts.

Juin 1943 : Lettre de JP à Arland, lettre contemporaine de la première publication de *FF ou Le Critique* : « *[…] j’ai d’abord connu F[autrier] par les Fleurs de Gallimard et par le paysage de Malraux (vaguement ectoplasmique). Cela assurait l’impression que j’avais d’un virtuose plutôt superficiel ou n’ayant pas de répugnance à l’être). Je me sentais plutôt admiratif, pas intéressé.*» Or, en cette année 1943, JP change d’opinion (il n’éprouve plus « *le sentiment que ce n’est pas authentique »*, que c’« *est du chiqué*» [< Lettres à Arland, s.d., et à Fautrier du 29 juin 1943, citées dans *Jean Paulhan à travers ses peintres*.]

2 juillet 1943 : Drieu quitte définitivement son poste de directeur de *la NRF*.

8 juillet 1943 : Le Dr Le Savoureux écrit à JP : « *mon hôtesse [*la comtesse de la Bourdonnais ?*] est prête comme moi à verser 1* *000 fr. pour les éditions nocturnes [Les éditions de Minuit]* ».

14 juillet 1943 : J. Benda demande à JP s’il accepte d’être son exécuteur testamentaire.

15 juillet 1943 : Parution tardive de *La NRF* de juin, dernier numéro de *La NRF* de Drieu.

Juillet 1943 : Après la démission de Drieu la Rochelle, les autorités allemandes veulent forcer Gaston Gallimard à prendre Ramon Fernandez comme directeur de *La NRF*. Gaston Gallimard refuse et des mesures de rétorsion sont prises contre ses éditions.

24 juillet 1943 : JP écrit à Pourrat que Fautrier cherche à acheter du papier d’Auvergne, par Péraudeau et que « *Camille Platteel [*amie de Fénéon*] étant morte, Groeth et Alix héritent, en Seurats, une petite fortune. Ce qui me choque un peu (à cause de ce manquement à leurs principes), mais nous réjouit tous*. » JP écrit aussi à Pourrat, qui doit venir à Paris : « *tu trouveras un Paris vide comme il n’a jamais été. Un Paris après exode. De loin en loin, un timide cheval. Mais devant ma maison défilent des gardes mobiles, soir et matin, vêtus de tant de noir qu’ils ont l’air de vouloir vous enterrer après. On ne les met en grand costume que les jours où Laval passe à Paris*. »

27 juillet 1943 : JP et Germaine partent pour Brinville, chez Marcel Arland, pour 8 à 12 jours. Groethuysen et Alix Guillain sont à Villiers-sous-Grez, en Seine-et-Marne. Ils ont hérité de 7 petits Seurat, donnés par Camille Platteel, amie proche de Félix Fénéon.

Juillet 1943 : JP à Gaston Gallimard : « *Une offre étonnante que l’on me fait (et que bien entendu je refuse : il s’agirait d’être quelque chose comme le conseiller d’une grande galerie d’art[[2]](#footnote-2)) me donne un grand courage pour vous parler de livres d’art. /Je crois qu’il serait insensé pour la NRF de laisser échapper le Dante-Fautrier. Vos* Olympiques *étaient assez honnêtes, mais pas amusantes du tout[[3]](#footnote-3). Votre Fargue va être amusant, mais déjà légèrement passé de mode[[4]](#footnote-4). Le Dante serait exactement ce que l’on attend de vous : hardi, un peu insensé, discutable, et par certains côtés génial. Par ailleurs, important au point que l’on peut distinguer dans l’œuvre de Fautrier une période pré-dantesque, et une période post-dantesque. /Je ne suis pas seul à voir dans Fautrier un grand peintre : Malraux, Michaux, Groethuysen, Julien Blanc, Mauriac, Guéhenno, Weidlé, Seghers, Lescure, Lemarchand, Arland, dix autres, le placent très haut. Il se prépare (à la galerie René Drouin) une exposition de ses œuvres. Pourquoi n’en profiteriez-vous pas pour annoncer le Dante (dont les gravures seront exposées) quitte – s’il y a peu, ou point du tout de souscriptions, à y renoncer ensuite. Mais en ce cas il paraîtra ailleurs. / Puis, dans ces matières, où il s’agit moins de raisonnement que d’intuition, je crois que la première impression a chance d’être la bonne. Ne renoncez pas à ce Dante, l’ayant entrepris. / Sur le fond, j’écris une petite étude sur Fautrier, faite exprès pour vous convertir*. » JP va aider René Drouin à organiser cette première grande exposition Fautrier, qui se tiendra en novembre 1943. [JP et lui organiseront ensemble nombre des expositions qui auront lieu « *avec passion mais sans moyens* » dans la galerie de Drouin : Fautrier, Dubuffet, Wols, Kandinsky, l'Art concret, Pevsner, Mathieu, W. Blake, l'Art brut, Matt, Michaux, Ernst, par exemple.] En travaillant sur le catalogue, *Fautrier. Œuvres (1915-1943),* JP ébauche *Fautrier l’enragé* (Blaizot, 1949).

Août 1943 : Félix et Fanny Fénéon ont en main le manuscrit complet *de F. F. ou le critique*.

Août 1943 : JP écrit à Ponge, au sujet de Fautrier : « *C’est depuis Braque, le seul peintre qui sache ce qu’est la matière d’un tableau, et ce qu’il faut en faire*. » (cité par Maurice Imbert, dans *René Drouin, galeriste et éditeur d’art visionnaire*, Cahier de l’Abbaye Sainte-Croix, 2001. *Cf*. aussi *Correspondance Paulhan/Ponge*, Gallimard, 1986).

2 août 1943 : Aline Mayrisch écrit à JP : « *Vous ne m’avez jamais répondu quant à Artaud, à qui je voulais faire envoyer, pour plus de sécurité, une somme globale jusqu’à la fin de l’année. Mais où est-il ? Et pardon de vous redemander son adresse*… »

7 août 1943 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il est à Brinville, chez M. Arland, « *pour cinq jours encore*». « *C’est une grande maison bourgeoise, à tenue de château simple, sans le moindre ornement. Il y a devant, dans l’ordre : 1. Un pré avec beaucoup de zinnias en fleur. / 2. Une petite forêt. / 3. Un jardin potager (admirablement tenu, surtout les arbres fruitiers, par Marcel A.) / Tout cela grand et au large. Il n’y manque (à mon sens) qu’un peu de montagne, des montées et des descentes. Mais la forêt est tout près. […] Dans l’allée du parc des guêpes bâtissent un nid, gros à peu près comme un ballon d’enfant, couleur d’écorce mâchée (je pense d’ailleurs que c’en est) et qui semble aussi prêt à s’envoler. Je vais le voir cinq ou six fois par jour. Je ne sais ce qu’il a de si attachant*. » Il ajoute : « *Lis l’*Invitée *(de S. de Beauvoir, l’amie de Sartre) quand tu la recevras. C’est bien. […] la nouvelle est de beaucoup ce qu’Elsa a fait de meilleur. (Mais ce n‘est pas dire beaucoup.) As-tu lu son cheval blanc ? Je manque du courage qu’il faudrait.*» JP, content que Joe Bousquet aime son *Aytré qui perd l’habitude*.

19 août 1943 : « *Germaine P[aulhan] de nouveau dans son ancien bureau direction nrf que Gallimard lui a demandé de reprendre*. » [< Jean Grenier, *Sous l’Occupation*].

24 août 1943 : JP écrit à Pourrat : « *Je vois plus clairement qu’avant la masse d’intelligence et d’énergie qu’il y a tout de même du côté de ceux qui (à mon sens) se sont trompés et que l’on ne devrait pas laisser perdre. […]* *Sans nouvelles de Fred, depuis deux mois et demi, le temps nous paraît long. Bousquet l’a vu à son passage, l’a aidé, l’a conseillé. Pierre travaille toujours au T[ouring] C[lub de] F[rance].*»

1er septembre 1943 : Julien Blanc écrit à JP que Gaston Gallimard lui a donné de l’argent : « *Je lui ai dit que la justice me demandait environ 15 000 frs* [en préjudice de sa réhabilitation rejetée le 5 juin*], sans penser le moins du monde à les lui demander. Au moment de prendre congé, Gaston Gallimard me retient. “Attendez-moi un instant.” Il va dans son bureau, y reste qqs instants, en ressort. “Voilà, je vais vous donner les 15.000. Je veux que vous ayez un peu de confort moral !”. Et le comptable me remet un chèque de 15.000 frs ! / Petit fait, sans doute. Mais j’étais ému aux larmes*. »

Septembre 1943 : *Les Lettres françaises clandestines* cessent d'être ronéotées, pour être imprimées.

13 septembre 1943 : Joe Bousquet écrit à JP : « *J'avoue ne pas très bien voir les avantages que Gaston Gallimard trouverait à acheter une jeune revue : voici les situations.* Confluences *vise l'édition et réunit dans un comité de lecture encore en formation : Julien Benda, Aragon, peut-être Guéhenno (l'a t-on consulté ?), d'autres…* Poésie 43 *est sous l'influence d'Aragon, sous son influence de 39, disent les concurrents. / A mon avis, la revue la plus facile à acheter c'est les* Cahiers du Sud*. Jamais Ballard n'a montré tant d'ambitions. […]* »

29 septembre 1943 : JP écrit à Jean Blanzat : « *J’ai décidé René Drouin à faire une grande exposition Fautrier. (Il a, place Vendôme, la plus belle galerie de Paris.) Après beaucoup de résistance, il a soudain pris feu. Ce matin, à peine suis-je de retour, c’est lui qui me téléphone, pour m’affirmer que F. est le plus grand peintre vivant, qu’il est fier etc.*» (< Choix de lettres, t. 2. *Cf*. aussi Maurice Imbert, *René Drouin, galeriste et éditeur d’art visionnaire*, Cahier de l’Abbaye Sainte-Croix, 2001).

5 octobre 1943 : Aline Mayrisch écrit à JP : « *Vous ne me paraissez pas assez ému par le miracle accompli en Artaud ; est-ce que vous en attendriez confirmation, ou ne croyez-vous pas à sa durée ? / J’ai écrit à ma banque de vous envoyer 2000 francs en attendant. Ma situation est celle-ci : depuis bientôt quatre ans je mange mon capital, dont heureusement je ne puis atteindre que la partie qui se trouvait par chance dans un domaine restreint de la forteresse Europe. Durera-t-il autant que les événements ? On ne peut que les supputer ainsi que sa propre durée à soi. Mais j’aime à le croire, et pour plus d’une raison. Dites-moi ce que vous imagineriez afin d’être, pour votre rescapé, au-delà des soucis les plus talonnants jusqu’à l’année prochaine*.*[…] J’eusse voulu que les nouvelles concernant Maine soient moins uniformément mauvaises. Etre dans l’état où elle est, dans les conditions générales où nous sommes, je ne sais que trop ce que c’est pour ne pas en éprouver un insupportable chagrin à cette idée. Puissent les bombardements ne pas trop l’émouvoir. Souffre-t-elle ?*»

[*s. d. : 1943*] : Joe Bousquet écrit à JP : « *Mon cher Jean, Nous avons été, quelques minutes, démoralisé par les nouvelles trop précises et trop imprécises du bombardement. Enfin, après quelques précisions parisiennes sur la rue Lecourbe, la rue Michel-Ange, la place Ballard (sic), je me sens un peu rassuré. Si la place Ballard avoisinait la rue des Arènes, je le saurais*. »

7 octobre 1943 : Lettre d’Artaud à JP : « *après six ans d’interruption de travail je me suis remis à écrire à votre instigation*».

28 octobre 1943 : Lettre de H. Michaux à JP: « *Je me marie. Un accident veut toujours un témoin. Veux-tu être le mien ? Ce serait le 12 novembre à 11 heures trente à Paris*. »

Octobre – Décembre 1943 : Menacé en octobre 1943, François Mauriac se réfugie (une nouvelle fois ? *cf*. 15 mai 1941) chez Blanzat, rue de Navarre et à quelques mètres de la maison de JP, rue des Arènes. Dans l’article « Le Parti de l’espérance » qui paraîtra dans *Les Lettres françaises* du 7 juin 1946, il se souviendra aussi de ses « *visites en pantoufles, le matin, chez Jean Paulhan, qui, pour égayer ma petite chambre, y avait accroché un tableau de Fautrier*. »

1er novembre 1943 : Albert Camus, qui a été recommandé à JP par Pascal Pia, rentre chez Gallimard comme secrétaire-lecteur. Il partage le bureau de Jacques Lemarchand.

Novembre 1943 : JP publie *Félix Fénéon ou Le Critique* dans *Confluences* n°26.

[*Novembre 1943*] : Lettre de Marcel Arland à JP : « *Relisant ton “F. F.”, je suis frappé cette fois par la rigueur de sa composition. (Je l'ai lu à haute voix à Janine et à une amie, qui étaient, elles aussi, saisies par cet implacable engrenage.) / Je n'ai pas voulu dire que tu te fusses identifié à Fénéon, mais enfin, et encore que tu respectes (peut-être trop) sa personnalité, que parfois tu te sers de lui pour illustrer et défendre un point de vue qui t'est cher. Mais je ne doute pas que tu n'en aies le droit. / Oui, mais aussi, tu t'attaches si vivement à ce point de vue, que F. lui-même paraît un peu sacrifié. Son portrait nous déçoit un peu. Nous ne voyons pas très bien F., nous le sentons à peine. Quoi ! est-il à ce point un mythe ? / Que le critique soit avant tout celui qui découvre “l'unique”, d'accord. Mais tu me sembles, je te l'ai dit, un peu trop dédaigneux, un peu injuste à l’égard d’autres espèces de critiques. Et puis ce n’est pas F. qui a découvert Rimbaud (c’est, mettons, Verlaine), ni Mallarmé, ni Schwob, ni Claudel, ni Gide, ni Crommelynck. Et t’es-tu demandé tout ce qu’il n’a pas découvert ? / Mais peut-être cette partialité était-elle nécessaire pour que ta leçon fût plus frappante. / Et enfin, je trouve ton essai excellent et très utile*. »

Novembre 1943 : JP à Arland : « *Ma lettre est trop longue pour que j'aie le temps de te parler de Fénéon : un point seulement : n'est-ce pas la seule ressemblance de nos métiers (mais il n'a dirigé une revue que quelques années) qui te fait croire que je me confonde à lui ? Sur le reste, tout s'oppose : il est anarchiste, matérialiste ; le plus athée que j'aie jamais vu ; il a le goût des néologismes. Est-ce que je cache ces oppositions ? Et la plus essentielle de toutes, je la marque poliment, mais je la marque : il me semble qu'il se trompe sur la raison (et les moyens) de la critique jugeante. Non. Si j'avais été romancier, j'aurais peut-être été Duranty. Si j'avais été peintre, j'aurais voulu être Braque. Mais F. F. ? / (J'aurais voulu peut-être avoir son élégance – son détachement – son indifférence à toute sorte de réputation. Je me reproche, quand je songe à lui, de m'être, à la n.r.f., un peu trop mis en avant. Je voudrais me tenir comme lui devant la vieillesse et la mort, etc. Mais enfin, je ne crois pas trop trahir ces sentiments, et puis, après tout, je n’ai pas à en avoir honte.)*»

3 novembre 1943 : JP écrit à Julien Gracq :« *N’avez-vous pas achevé un nouveau livre ? (que je serais heureux, le cas échéant, de donner à Gaston Gallimard)* ».

12 novembre 1943 : Vernissage de l’exposition Fautrier. JP a signé la préface au catalogue de l’exposition « Fautrier, Œuvres 1915-1943 », à la galerie Drouin, place Vendôme, « Un peintre d'aujourd'hui, Fautrier » (2 éditions: l'une avec 1 planche lithographique en couleur de Fautrier tirée par Mourlot; l'autre avec un hors-texte noir et blanc de Fautrier) : « *Voici la gêne particulière où nous mettait Fautrier : c’est qu’il ne redoutait pas le sujet, fût-il difficile ou atroce : ni le lapin écorché ni le cadavre dans la prairie, ou le sanglier décousu. Seulement le tableau n’en était pas beaucoup plus clair. Nous n’étions pas émus. Pourquoi l’aurions-nous été ? On ne sait pas ce que Fautrier veut dire. Il lui est arrivé certes de peindre des objets tout à fait réels, mais personne n’aurait l’idée de l’appeler réaliste ; il a peint d’autres objets, qui sortent plutôt d’un rêve ou d’un cauchemar : mais personne ne songerait à l’appeler rêveur. Aucun de ces noms d’états d’âme, si plaisants à prononcer : fantaisie, joie, abandon, sérénité, non, aucun ne vient aux lèvres quand on pense à Fautrier. De sorte que le spectateur se sent vaguement volé : il a le drame, sans avoir le pathétique ; la catastrophe, sans l’émotion*. » (Catalogue de l’exposition à la Galerie Drouin, novembre 1943).

12 novembre 1943 : Début de l’exposition *Fautrier. Œuvres (1915-1943)*, René Drouin, 17, place Vendôme. Catalogue de 24 pages non paginées, achevé d’imprimer à Paris sur les presses de l’Imprimerie Union, le 12 novembre 1943, avec, selon les exemplaires, « Le Compotier », une planche lithographique en couleur tirée par Mourlot Frères et rehaussée au vernis par l’artiste ou un hors-texte en noir et blanc de Jean Fautrier. Des exemplaires nominatifs sont imprimés sur papier de Montval : Michaux, Fénéon, Montag, en reçoivent 1 ex.

13 novembre 1943 : JP a publié le 13 novembre 1943 « Un peintre d’aujourd’hui : Fautrier » dans *Comœdia*, n°124, reprise du texte paru la veille en introduction au catalogue de l’exposition Jean Fautrier « Œuvres 1915-1943 », à la galerie René Drouin.

14 novembre [1943] : JP écrit à Julien Gracq *:* « *Lundi 14 / Que s’est-il passé ? Je n’ai jamais pu le savoir, très certain pour moi de n’avoir jamais eu le* Château d’Argol *entre les mains. Peut-être est-il bon qu’une vieille maison ait de ces erreurs, Proust, Gracq, sur la conscience. Si vous êtes sans rancune, promettez-nous votre prochain roman. Je suis impatient de lire celui que vous avez remis à Corti. J’ai achevé la* Clef de la Poésie*. Mais si le déclenchement qui doit, sans le moindre avertissement, s’y produire, vers le chap. IX, dans la tête du lecteur, ne joue pas, c’est un livre manqué. A vous, très cordialement. JP* »

15 novembre 1943 : Mariage d'H. Michaux avec Marie-Louise (qui a été repoussé de quelques jours). JP est le témoin de Michaux.

Novembre-décembre 1943 : JP donne « Jacques Decour » (signé « A ». ou « A. N » [pour Désarène ?], suivant les témoignages), dans la revue *Traits*, à Lausanne.

[*Novembre-décembre* 1943] : Joe Bousquet à JP : « F. F. [ou Le critique] *m'a remué et, je crois, mis en place. Je ne me serais pas volontiers pardonné d'avoir tenu le* Médisant *pour fini avant cette révélation. Comme dans tous les rares cas où les Lettres reçoivent une loi, le message est aussi simple que possible. Je crois qu'il faudrait annoncer ton* F. F. *avant sa publication en librairie. Je vais voir si Tavernier ne pense pas que c'est dans les* Cahiers [du Sud]*, non chez lui, que je dois – non pour toi – mais pour nous, marquer l'importance historique de cette publication. C'est ici que se fait sentir le besoin d'une petite revue pour donner corps aux événements (celle de Lescoët, s'il n'était pas si niais). Tu as découvert le classicisme vrai – celui qui ne s'oppose à rien. / […] La bataille a été plus difficile que tu ne pouvais l'imaginer pour obtenir des* Cahiers du Sud *un peu d'attention. A en croire Ballard j'y faisais ce que je voulais. Je ne reçois qu'aujourd'hui une lettre de Gros me priant de lui donner quelques avis*. »

6 décembre 1943 : JP a vu « Jean de l'Étoile » [= Éluard, sous son pseudo de résistant / ou Cassou ? *Cf*. 8 décembre 1943]. Il le convainc d’écrire des poèmes pour Fautrier.

8 décembre 1943 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il lui rend la lettre de Jean-Gabriel Gros, qu’il a reçu hier une lettre d'injures d'une ancienne employée de *La NRF*, qu’on lui attribue une note sur *La NRF* dans une revue clandestine [*Lettres françaises, Cahiers de la Libération ?*], que François Mauriac, qui est chez Jean Blanzat, est enthousiaste du *Soulier de satin* de Claudel. Joe Bousquet a-t-il enfin reçu le Fautrier ?

19 décembre 1943 : JP écrit à Pourrat qu’à l’exposition Fautrier, celui-ci a demandé à Péraudeau de nouveaux papiers, tendus et séchés sur de nouvelles formes : « *Péraudeau, bien décidé à finir par comprendre une peinture qui se fait sur papier d’Auvergne. Il avait les machoires un peu serrées, pas découragé du tout*. […] *Mauvais mois. Maine a eu trop de visites, de rescapées à loger (Anne Hirsch, qui est enfin sortie de prison ; notre cousine Germaine, à qui de faux policiers de la Gestapo ont volé tout ce qu’elle possédait, et même, dans son magasin, ce qu’elle ne possédait pas : des bijoux à elle confiés pour les vendre). Enfin, Maine s’est fatiguée, et a assez souffert. / De Fred, point de nouvelles depuis le 25 Juillet. Ursule* [Ursula Nohl]*, après leur rupture, était repartie pour Berlin. / Ma mère a les jambes à présent très faibles. Elle sort tout de même courageusement chaque jour, tantôt seule, tantôt avec moi (nous allons offrir quelques croûtes de pain au chameau et à l’éléphant du Jardin des Plantes). Mais elle ne peut plus lire ni coudre. / On reçoit beaucoup de tracts et de revues clandestines, fort bien écrites, que le* Pays libre *attribue, je ne sais s’il a raison, à Éluard et à Aragon. Arrivent-elles jusqu’à Ambert ?*»

Décembre 1943 : Armand Petitjean soupçonne Jacques Lemarchand d’être l’auteur d’un texte dans les *Cahiers de Libération*, qu’il juge méprisable (JP prend la défense de Lemarchand).

1943 : Lettre de Jean Fautrier à JP, s. d. : « *[…] je vous remercie aussi d’avoir oublié la photo de Port-Cros – j’y vis depuis votre départ – Nous avons déjà deux bateaux – mais il faut y songer encore sérieusement – de toute manière quelle [sic] que soit l’endroit de l’île il nous faut quelque chose mais réfléchissez à ceci : – / – François Ier – impossible à avoir ? / – l’Estissac : vraiment trop coûteux, mais je ne vois pas où vont les 250000 ? / – La Vigie : c’est installé mais un inconvénient, loin de la mer. / – Et le fort de Port-Man ? – / – Et la ferme de La Palud ? / – voyez aussi l’ancienne maison Bunau-Varilla*. »

1943 : Lettre de Jean Fautrier à JP, s. d. : « *Pour Port-Cros, madame Paulhan a trouvé la formule il nous faut les deux – La Palud & l’Estissac. Thérèse [*Marvaldi*] aime la mer aussi nous nous installerons plutôt en bas – l’Estissac auquel je ne peux pas renoncer sera mon atelier, on arrangera les chambres annexes et vous vous installerez où vous voudrez – là où il vous plaira*. »

1943 : JP publie, dans *Messages*, numéro spécial « Domaine francais », « L'art d'influencer » (éditions des Trois Collines, Genève).

1943 : JP continue de fréquenter le salon de Florence Gould, où il croise des Allemands aussi bien que des collaborateurs: (Heller, Junger, Jouhandeau, Morand) et des non-collaborateurs (Léautaud, Arland, Jean Denoël…).

[s*. d. : fin 1943 ?*] : Joe Bousquet écrit à JP : « *Tu donnes, m'écris-tu, ton texte [*Clef de la Poésie*] à* Messages *? La revue est bonne. Mais le texte devait comprendre plusieurs parties. Pourquoi n'en donnerais-tu pas une partie aux* Cahiers du Sud*, même si ce jean-foutre de Ballard renonce au numéro sur la poésie ? Les raisons qu'il a eues d'ajourner indéfiniment l'établissement du fascicule sont claires comme le jour ; ce recueil allait trop fidèlement refléter le mouvement poétique ; et, au lieu de former un aspect de l'école de Gros (!), il allait, avec mon idée de rétablir quelques perspectives, mettre les* C[ahiers] du S[ud] *à leur place. (Note bien que Ballard ne m'a pas soufflé mot de l'abandon de son projet et que je ne le connais que par toi.) Un texte de toi, dans les* Cahiers*, dissiperait bien des malentendus, rassureraient bien des inquiétudes*… »

[*s. d. : fin 1943*] : Joe Bousquet écrit à JP : « *Ballard arrive de Marseille, m'étreint entre ses petits bras, me repousse, et se juchant sur une chaise, requiert avec force contre la faute que j'ai commise en ne lui proposant pas la* Clef de la Poésie*. / Je lui réponds qu'il avait marqué trop peu d'empressement, l'an dernier, à accueillir mes projets sur le fascicule de poésie, que j'ai bien vu que ce fascicule était mort dans l'œuf, ou de mon zèle ou de sa froideur. Il saute par terre, il agite les bras, me démontre avec des lettres que je me suis trompé, que les poètes, simplement, ont boudé la proposition – ou que Gros n'a pas su les réunir. / Je conclus en lui disant que je vais te rapporter sa démarche – qu'il n'a plus aucune espèce d'espoir d'obtenir ta Clef et que sa protestation n'aura qu'une valeur symbolique – raison de plus. Et il “m'apprend” que toute la jeune littérature est avec toi et que les* Cahiers *s'honorent d'avoir, avant tout le monde, signalé ton importance et dit le rôle qui te revenait, etc. / Du coup, Aragon redevient un grand homme. Je ne voulais pas donner à Ballard ma chronique sur les* Voyageurs*. Mais, à la réflexion, il faut qu'elle paraisse aux* Cahiers*. A Seghers qui la voulait je donnerai autre chose. J'impose à Ballard une conclusion où il est dit que Gros a appris à lire dans* Le Paysan de Paris. »

Janvier 1944 : JP publie *Clef de la Poésie* [non signé], dans *Messages*, n°1.

Janvier 1944 : JP fait la connaissance de Jean Dubuffet.

12 janvier 1944 : « *Prix de la Pléiade, suite* » : JP écrit à Joe Bousquet que continuent à être en lice Scutenaire, Herbart, Mouloudji, Tardieu, Baissette. Blanchot, Camus et Sartre sont pour Mouloudji, Arland et Grenier pour Tardieu, Éluard pour Baissette, JP et Joe Bousquet pour N. Devaulx.

25 janvier 1944 : JP écrit à Joe Bousquet que Fautrier, qui part skier ce soir, serait prêt à lui vendre 2 toiles (un pré de 1943, un champ). JP veut envoyer à Joe Bousquet pour qu'il le lise le manuscrit de *L'Auberge Parpillon*, de Noël Devaulx [= Forgeot], qui est, selon lui, le « *concurrent le plus imprévisible* ». Benjamin Péret est-il mort ? Gilbert-Lecomte, lui, est mort. Gaston Gallimard enverra un porteur avec les 5 ou 6 manuscrits retenus. Paul Éluard est de passage à Paris.

Fin janvier 1944 : JP achète pour Fénéon un deuxième dessin de Fautrier, qu’il fait encadrer. Fénéon écrit à JP : « *Veuillez dire à Malvina [*son infirmière*], qui est chargée de vous le rembourser, le prix de l’admirable costume transparent du deuxième dessin de Fautrier*».

1944 [*début*] : *Les Lettres françaises clandestines* tirent à 12 000 exemplaires.

Février 1944 : JP, « L'Abeille » [signé « Juste »], *Les Cahiers de la Libération*, n°3.

Février 194 : JP, « La Peinture moderne et le secret mal gardé », *Fontaine*, n°35.

Février 1944 : JP communique le manuscrit de Claude Aveline, *Le Temps mort*, aux éditions de Minuit.

Février 1944 : JP communique le manuscrit de Jean Cassou, *33 Sonnets*, aux éditions de Minuit.

Février 1944 : Publication d'une préface non signée aux *Pages choisies* de Jacques Decour, publiée par le Comité national des Écrivains, éditions de Minuit.

3 février 1944 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il va se reposer une semaine à La Vallée-aux-Loups et que les tableaux de Fautrier sont prêts : « *Les tableaux partiront demain. D’accord avec Clara nous choississons 1)* Le Grand Nu *(c’est celui que F[autrier] te donne en échange du manuscrit…) 2,* Le Paysage de Port-Cros *(dont j’ai le frère F. [*Fautrier*] préférant le tien…) 3,* Le Petit Paysage vert énigmatique*…*». JP a reçu 6 000 francs de Joe Bousquet et *le Médisant* qu'il donne à G. Gallimard. Mort de Giraudoux : JP a assisté à son enterrement.

15 février 1944 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il est revenu de la Vallée-aux-Loups. Les tableaux de Fautrier ne sont pas partis. Joe Bousquet a-t-il lu *Pomme d'api* d'Ivanovsky ? JP a oublié le Klee pour Joe Bousquet. Jacques Lemarchand portera en mains propres à Joe Bousquet les manuscrits pour le prix de la Pléiade. Valéry cite le père Hardouin. JP va lire *le Périple d'Autun* [de G. Jarlot]. JP se choisit une nouveau pseudonyme : « Maast ».

19 février 1944 : JP, « *à peine rentré à Paris* », veut trouver pour Joe Bousquet, lui écrit-il, une collection des *Études traditionnelles* de Guénon, qui a envoyé à *La NRF* *La Crise du monde moderne*. Il évoque Malraux à propos de Fautrier. Fénéon va un peu mieux. Noël Devaulx a eu 2 voix, celles de JP et de Joe Bousquet. Gouache de Lhomax. Retour du ski de Thérèse, la femme de Fautrier.

19 février 1944 : Alain écrit à JP qu’il accepte d’écrire un « Rabelais », mais il ne veut pas travailler sur Racan, « *et encore moins sur Chartier* [lui-même]».

24 février 1944 : Arrestation de Max Jacob à Saint-Benoît-sur-Loire.

Fin février 1944: Le prix de La Pléiade est créé par Gallimard et sera attribué de 1944 à 1947. Le règlement édicté en 1947, stipule : « *le jury se compose de Marcel Arland, Maurice Blanchot, Joe Bousquet, Albert Camus, Paul Éluard, Jean Grenier, Jacques Lemarchand, André Malraux, JP, Raymond Queneau, Jean-Paul Sartre, Roland Tual. Le montant de ce prix est de cent mille francs. Il sera attribué pour la 4e fois en juin 1947. Est admis à concourir tout ouvrage inédit, sans aucune limitation de genre […]. L’œuvre choisie pourra s’adresser à un public restreint. Aucune condition d’âge ni de nationalité n’est requise. Le Lauréat du Prix de la Pléiade demeurera maître de son ouvrage, la Librairie Gallimard ne se réservant aucun droit sur l’édition du manuscrit. [*Etc*].*»

Fin février 1944 : Premier prix de la Pléiade Mouloudji (20 ans) pour *Enrico*. Montant du prix : 100 000 francs. 450 manuscrits ont concouru, présentés anonymement dans une enveloppe ornée simplement d’une devise. Le manuscrit de Mouloudji avait été refusé par plusieurs éditeurs.

29 février 1944 : Mort de Félix Fénéon. Levée de corps à la Vallée aux Loups le 2 mars, et incinération au Père-Lachaise le 4 mars.

Février-mars 1944 : JP, « Les Linguistes en défaut », *Profil littéraire de la France*, n°17.

1er mars 1944 : René Bertelé propose à JP d’écrire une préface sur Chamfort, auteur écarté au bénéfice des *Infortunes de la vertu* du marquis de Sade.

5 mars 1944 : Max Jacob meurt de pneumonie au camp de Drancy, malgré les interventions de Jean Cocteau et de Sacha Guitry, entre autres…

5 mars 1944 : Georges Bataille prononce une conférence intitulée « Discussion sur le péché », chez Marcel Moré, à laquelle assistaient Arthur Adamov, Maurice Blanchot, Pierre Burgelin, Albert Camus, Maurice de Gandillac, Jean Hyppolite, Pierre Klossowski, Michel Leiris, [Jean Lescure ?], Jacques Madaule, Gabriel Marcel, Louis Massignon, Maurice Merleau-Ponty, Marcel Moré, JP, Pierre Prévost, Simone de Beauvoir, RP Jean Daniélou, RVP Dominique Dubarle, [RP Maydieu ?].

6 mars 1944 : René Drouin, sur papier à en-tête de la « *Galerie René Drouin / 17, place Vendôme Paris*», écrit à JP : il lui fait parvenir de « *minces honoraires pour l’étude que vous avez faite sur Fautrier et dont l’édition nous fait grand honneur*» : « *Une fois encore je veux vous exprimer ma reconnaissance de vous devoir l’exposition de Fautrier*». Fautrier est d’ailleurs content car Drouin lui a vendu une toile, « Les Deux Pichets ». Les Drouin, JP et les Arland vont déjeuner ensemble prochainement.

7 mars 1944 : Journal de Jacques Lemarchand : « *NRF. Vu Jean Grenier. Je souffre un peu – mais peu – de me sentir tout à fait en-dehors du mouvement où Camus se meut si à l’aise. Bruits qui courent de réquisition de personnel chez Gallimard*. »

10 mars [1944] : Journal de Jacques Lemarchand : « NRF*.* Je suis partout *consacre 2 ou 3 notes perfides à Gallimard et à Paulhan. Néanmoins, G[aston] G[allimard] a réussi – pour le moment – à éviter toute réquisition de personnel à la maison*. »

16 mars [1944] : Journal de Jacques Lemarchand : « *Passé chez moi et NRF. Défilé piquant de candidats au Prix de la Pléiade, évincés. Le paralytique : « Non, je ne m’assieds pas sans quoi je ne pourrai plus me relever.*» *Le nain, la vieille dame en pleurs. […] Appris la mort de Max Jacob, qui avait été arrêté il y a un mois.*»

Mars 1944 : Jean Dubuffet voit pour la première fois René Drouin. Il écrit à Jean Paulhan : « *René Drouin est venu tantôt et nous avons parlé plusieurs heures, avec un grand agrément pour moi. Je savais bien que nous allions faire très bon ménage. Il m’a demandé de lui confier quelques tableaux, ce que j’ai accepté avec plaisir, comme aussi de mettre un nu (drôle de nu) à cette exposition de nus, ce qui me flatte et m’honore fort*. » Dubuffet projette de faire une petite « *fête*» chez lui après l’arrivée de Limbour à Paris, « *vers le 5 avril*», avec lui, Germaine, Olga et René Drouin.

Samedi 18 mars 1944, à 6 heures du matin : Mort de Jeanne Paulhan, mère de JP, en 2 jours, d'une congestion pulmonaire.

18 mars 1944 : Henry-Louis Mermod écrit sa première lettre à JP, qu’il a déjà rencontré à Lausanne, il y a quelques mois.

21 mars 1944 : Journal de Jacques Lemarchand : « *NRF. Terriblement fauché. Envie de demander 10 000 francs d’avance à Gallimard. N’ose pas. Déjeuner chez moi. A 2h¼, chez Paulhan. Enterrement de sa mè*re. *Il a l’air ému. Pasteur. Laïus vaseux*. »

21 mars 1944 : Deuxième messe à l’église Saint-Roch, pour Max Jacob, mort le 5 mars à Drancy. Sont présents : Picasso, Dora Maar, Jean Grenier, André Salmon, Pierre Colle, André Derain, Georges Braque, Pierre Reverdy, Paul Éluard, Henry Sauguet, l’Abbé Morel, Pierre Minet, JP, François Mauriac, Coco Chanel, Roger Lannes, Misia Sert, Nino Frank « *en tout 50 à 60 personnes* ». Un officier ou sous-officier allemand assiste à la messe (identité inconnue) (cf*.* lettre de Moricand à Szigeti du 24 mars.)

Mars 1944 : JP téléphone à René de Solier et lui demande de trouver, au plus vite, un logement sûr et des habits, pour « *quelqu'un*» (en l’occurrence, Malraux, qui n'est entré dans la résistance active qu’en mars 1944).

Mars 1944, après ? le 21 : JP loge, dans un des greniers de la rue des Arènes, celui avec un vasistas permettant de s'échapper par les toits, un contact d’André Malraux, surnommé « Captain Jack », ou « Jack Peters » du Special Operations Executive britannique (SOE). Il s’agit en fait du jeune (22 ans) Jacques Poirier, agent français du SOE britannique, qui était à l’origine un correspondant de Roland Malraux, demi-frère d’André Malraux et père d’Alain Malraux, résistant arrêté le 21 mars 1944, et en contact avec le SOE.

31 mars 1944 : Jean Dubuffet est confus de ne pas savoir qui est Joe Bousquet : « *Bien sûr qu'il faut et sans tarder, que nous allions lui accrocher un tableau face à son lit, si vous croyez que cela puisse le divertir un moment dans sa déplorable position. Et sans monnaie certes ; il ferait beau voir qu'un homme d'une bonne échine d'un seul tenant aille prendre son argent à un homme blessé*... »

[*Avril 1944 ?*] : Dubuffet écrit à JP : « *René Drouin m’a chargé de vous exposer un projet et attend de vous conseil : il veut (l’idée serait de René Delange) organiser une matinée poétique ; réunir une après-midi, dans 15 jours, à sa galerie des jeunes poètes, qui se trouveraient ainsi en rapports avec les jeunes peintres, il y aurait une lecture de poèmes, (faite peut-être par un acteur professionnel ?) enfin vous voyez cela d’ici ; il voudrait votre avis, et aussi je pense vos suggestions pour la réalisation de cette idée. Il en a parlé à Seghers, qui applaudit, paraît-il. / Autre projet de Drouin : son bulletin périodique. Il voudrait commencer la publication sans tarder ; il voudrait que vous lui indiquiez quelqu’un qui serait à même de diriger la rédaction de ce bulletin, ou de s’y intéresser au titre de conseiller ou animateur. Naturellement il aimerait surtout que vous-même en propre y preniez plus ou moins part (le plus possible). / C’est de ces 2 questions qu’il voulait vous entretenir, et dont il m’a chargé de le faire pour lui, quand il a dû, au reçu de lettres pressantes de sa femme, partir lundi matin, à vélo, pour la chercher, avec les enfants et les ramener à Paris*. »

Avril 1944 : « Max Jacob assassiné », article anonyme [de Paul Éluard] paru dans *Les Lettres françaises clandestines*, n°15 : « *Cette mort qui lui était ainsi préparée, Max Jacob la pressentait. Sur le registre de la basilique, il avait signé, après une visite en compagnie d’un poète de ses amis [*Marcel Béalu*], cinq jours avant son arrestation, quinze jours exactement avant sa mort : “Max Jacob, 1921-1944”*».

3 avril 1944 : René Bertelé cherche des volumes de Sade pour JP. Il suggère le nom de Hugnet.

14 avril 1944 : Mort de Benjamin Crémieux à Buchenwald.

20 avril 1944 : JP demande à Marcel Béalu de lui prêter ses dernières photographies de Max Jacob, pour distribution à ses amis : « *J’aime particulièrement Max à sa table*. »

27 avril 1944 : JP écrit à Pourrat : « *Mauvaises semaines. Pierre [*son fils aîné*] a eu de violents crachements de sang. L’on a cru, puis cessé de croire à la tuberculose : l’auscultation était bonne, l’analyse des crachats négative, la fièvre nulle. D’autre part, il n’y avait pas d’antécédents. Malheureusement la radio semble déceler une infiltration dans le poumon droit : donc, repos de six semaines, recalcification, suralimentation (hélas !). Après quoi l’on envisagera la possibilité d’un pneumothorax*. »

Avril 1944 : Exposition à la Galerie Drouin sur *Le Nu dans la Peinture contemporaine* (avec un tableau de Dubuffet).

Avril-mai 1944 : JP, « Querelle de l'image », dans *Confluences*, n°31.

Mai-juin 1944 : Préparation de l’exposition chez Drouin, intitulée *21 paysages*, avec Dora Maar, Jacques Villon, Georges Braque, Jean Dubuffet, Pierre Tal-Coat, notamment.

Mai 1944 : JP, « Les Pendus de Nîmes », dans *Les Lettres françaises*, n°16.

ler mai 1944 : Première lettre reçue d'Yvon Belaval (1908-1988), à qui Jean Grenier a donné *Clef de la poésie*. « *Car, à coup sûr, la poésie est bien une fonction à plusieurs variables : sujet, langue, rythme... Comment isoler la loi de chacune ?* »

4 mai 1944 : Ernst Jünger chez Florence Gould. Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud, JP sont présents. « *Léautaud hait les images, les comparaisons, les détours. [...] Si l'on veut dire qu'il pleut, qu'on écrive : "Il pleut". A Paulhan, lui objectant qu'on pouvait aussi bien en charger un employé : "Alors vivent les employés."*» (< E. Jünger, *Journaux de guerre II, 1939-1948*).

5 mai 1944 : JP écrit à Gaston Criel qu’il trouve « *le second numéro [des Cahiers littéraires du Stalag XI.A] […] plus grand encore que le premier : plus vaste, plus ferme. Duhamel à qui je les prête, m’écrit : “C’est mieux que touchant c’est exactement déchirant. Nous ferons quelque chose pour Criel en donnant les prix de l’été.” Oui, la mort de Max [*Jacob*] est atroce, vous le saurez un jour. Elle a flétri quelque chose*. »

Début mai 1944 : Élise Jouhandeau (Caryathis) dénonce à la Gestapo JP comme « *juif*», et Groethuysen comme « *communiste*». Marcel Jouhandeau aurait ainsi prévenu JP de l'acte de sa femme : « *Ce que j'aime le plus au monde a dénoncé ce que j'aime le plus au monde* ». JP sera précisément renseigné sur l'heure du « *retour des mêmes personnages* » (la Gestapo), c’est-à-dire sur son arrestation, par un coup de fil de Gerhard Heller. Le jour où Martin-Chauffier se fait arrêter à Lyon, JP s’enfuit par les toits de la rue des Arènes et part alors se cacher, avec Germaine, chez Georges Batault (d'Action Française), beau-frère du Dr Le Savoureux et de Mme Plékhanov, qui collabora, en 1910, au *Spectateur* de René Martin-Guelliot. Il habite 17 rue Marbeau (XVIe arrdt) : (« *en banlieue à la suite d'un incident* [sa dénonciation à la Gestapo]», écrit-il à Joe Bousquet...) Il rédige là plusieurs des *Causes célèbres*. Clandestinité de mai à août 1944.

Mai - août 1944 : JP, quoique vivant dans la clandestinité, reste en contact avec G. Gallimard et quelques rares personnes de confiance. Le courrier suit. Il semble qu’on ait volé des tableaux rue des Arènes pendant cette période.

9 mai 1944 : JP écrit à Sartre : « *Un incident [*sa dénonciation à la Gestapo] *m’a obligé à changer de maison. Mais les lettres adressées à la nrf me rejoignent, avec deux jours à peine de retard*. »

11 mai 1944 : JP écrit à Pourrat : « *à la suite d’un incident [*sa dénonciation à la Gestapo]*, que je te dirai, il nous a fallu quitter pour la banlieue, jusqu’à quand ? notre rue des arènes*. »

12 mai 1944 : JP remercie Béalu pour son envoi (photos de Max Jacob : cf. 21 février et 20 avril 1944).

16 mai 1944 : JP écrit à Marcel Pareau : « *Vous connaissez la définition de la démocratie : “quand on vous réveille à 7 h., c’est pour vous apporter du lait*” *Précisément ce qui s’est passé. Ce n’était pas du lait*. ».

26 mai 1944 : JP, « *en exil* », précise à Joe Bousquet qu’il doit recommencer 4 chapitres des *Fleurs de Tarbes* et 15 récits (*Les Causes célèbres*). Sa femme Germaine va mieux. Et Julien Benda ?

Juin 1944 : « Les Linguistes en défaut », dans *Poésie 44* [qui fait suite à *Poètes Casqués*, la revue que P. Seghers fonda à Forcalquier en 1939], n°19, de juin 1944. Et, de Joe Bousquet, « Traduit du silence, II », dans le même numéro, pp. 44-50.

2 juin 1944 : JP à Luna-Park avec Jean Guéhenno. Pendant toute la durée de sa clandestinité rue Marbeau, JP donna quelques rendez-vous aux uns et aux autres dans cette fête foraine, installée porte Maillot, et aussi dans le zoo du Jardin d’acclimatation du Bois de Boulogne.

6 juin 1944 : Pierre Assouline, *Henri Cartier-Bresson* : « *Henri Cartier-Bresson et Braque, chez le peintre, discutent tranquillement quand soudain la BBC annonce le Débarquement. Braque lui donne (à HCB) un livre offert par Jean Paulhan et venu à celui-ci par d'autres mains, un essai de l'allemand Eugen Herrigel,* Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc. » Au dos de l'édition 2002, on peut lire ce texte du préfacier, Daisetz T. Susuki : « *Dans cet admirable petit livre, M Herrigel, philosophe allemand qui est venu au Japon et s'est adonné au tir à l'arc pour arriver à comprendre le Zen, donne de sa propre expérience un récit qui nous éclaire. Un des caractères qui nous frappent le plus dans l'exercice du tir à l'arc, et en fait de tous les arts tels qu'on les étudie au Japon, c'est qu'on n'en attend pas des jouissances uniquement esthétiques, mais qu'on y voit un moyen de former le mental, et même de le mettre en contact avec la réalité ultime*. » Le texte de ce livre a été utilisé dans un recueil de lithographies de Georges Braque, *Le Tir à l'arc mis en lumière par Georges Braque*, en 1960.

9 juin 1944 : Arthur Adamov propose à JP son étude sur le tableau « la femme qui pleure » de Picasso. Il est étonné que JP n’ait pas assisté à l’enterrement de Daumal, décédé à 36 ans de tuberculose le 21 mai 1944.

16 juin 1944 : Yvon Belaval conseille à JP de lire des livres sur la *Gestalttheorie*.

Juin 1944 : Fautrier peint « Oradour », dans les quelques jours qui ont suivi le massacre de 642 hommes, femmes et enfants, par la division « *Das Reich*», à Oradour-sur-Glane (10 juin 1944). Ce tableau clôt, dans la production de Fautrier, la série des 24 « Têtes d’otages » (d’autres furent retrouvées après ce décompte de Palma Bucarelli) commencée en 1943.

21 juin 1944 : Selon Arthur Adamov, Groethuysen craint que le manuscrit d’AA, *L’Aveu*, « *ne tombe sous le coup de la censure de Vichy*». Adamov envoie son étude sur « la femme qui pleure » de Picasso, et quelques fragments de Roger Gilbert-Lecomte, en vue d’éditer ses écrits posthumes, qu’il travaille à réunir. Il aura fini dans un mois environ.

22 juin 1944 : JP écrit à Gaston Gallimard que Benda lui propose de devenir son exécuteur testamentaire (Benda avait déjà fait une demande en ce sens le 15 juillet 1943). JP ne sait s’il va accepter, compte tenu du fait que Benda publie tous ses livres ailleurs qu’aux éditions de la NRF.

Juillet 1944 : JP, « On demande un bon traducteur » et « Karl-Heinz Bremer » dans *Les Lettres françaises clandestines*, n°17 : « *Il [*KH Bremer*] disait par exemple : “Nous avons été obligés de prier M. Jean d’Agraives de ne plus mettre les pieds à l’Institut. Il venait chaque jour dénoncer un nouvel écrivain français.” / Ce Jean d’Agraives, romancier ridicule, dirige à présent les éditions Colbert. C’est lui qui avait été l’auteur, en 1940, de la campagne de journaux : ‘De qui est-ce ?’. »*

6 juillet 1944, avant le : Quelque temps avant sa propre arrestation le 6 juillet 1944, Jean Vaudal se demande si JP est assez « *circonspect*» et lui propose ses services.

Juillet-octobre 1944 : JP, « Lettre à Jean Dubuffet », dans *Poésie 44*, n°20.

22 juillet 1944 : JP a écrit 4 ou 5 fois à Joe Bousquet depuis le 20 juin. À cette date, il l’informe que Drouin veut fonder un « *bulletin d'art* ». Il évoque Éluard, les éléphants et les hippopotames du Jardin des Plantes. Joe Bousquet a-t-il reçu *Zen*, *Upanishads* et *Les Limbes* ? Braque, qui fait une eau-forte pour *3 petits contes* de JP, est « *tourmenté par les événements* ». JP enverra à Joe Bousquet des livres de Muselli.

26 juillet 1944 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *mon cher Jean, non seulement je vous demande de reprendre la direction de La NRF mais je n’ai jamais pensé qu’il pût en être autrement. Hier encore, pendant la séance du comité de lecture, je considérais notre réunion et je me rendais bien compte que cette maison est bien la vôtre : il n’y avait là que des collaborateurs choisis par vous : Queneau, Groet, Lemarchand – à part Boudot[-*Lamotte*] qui est un cadeau de Malraux et de Mondor. Et il y a les autres. Jamais je n’ai eu ni avec Gide ou Schlumberger, ou Copeau, ou même Jacques Rivière l’intimité que j’ai avec vous et Germaine. Avec aucun je n’aurais pu vivre comme nous avons vécu à Mirande et à Villalier. Je vous assure que je vous écoute toujours. Si parfois votre conseil n’a pas été suivi, c’est que je n’ai pas compris que vous vous engagiez, ou que j’étais distrait : car il faut vous dire que je suis souvent bien fatigué et par conséquent hésitant. / – Donc je compte sur vous pour la revue et je suis de votre avis en ce qui concerne Jouhandeau par exemple. / – Il est entendu que vous aurez toute votre indépendance. Mais ai-je jamais fait autre chose que de discuter avec vous comme un simple lecteur, comme un de vos abonnés ? / – Pour la publicité, d’accord. Pour le bulletin financier, et pour le reste, vous pourrez vous entendre directement avec Lecoq. / – D’accord pour un secrétaire. J’y avais déjà pensé, et j’imaginais que Lemarchand pourrait vous convenir – puisqu’il est déjà attaché à la maison ; sans doute ne verriez-vous que des avantages à ce qu’il continue à s’occuper du Prix de la Pléiade : ce qui ne lui prend guère de temps. / Mais si vous préférez Blanchot ! / – Il est évident que vous devez organiser votre vie en fonction de la santé de Germaine. Il est certain que vous pouvez parfaitement assurer la marche de la revue en n’étant à Paris que quelques jours par semaine. / Voulez-vous que Claude cherche une propriété pour vous dans les environs de Dreux ? Donnez-moi des indications sur ce que vous désirez. La région de Houdan vous conviendrait-elle ? / Peut-être y aurait-il par là une maison modeste, que je connais, à vendre ? / Naturellement je vous conseille d’organiser cette “Société Fénéon”. Voulez-vous demander à Mme Fénéon si elle accepte de traiter avec la NRF pour Catherine Morland[[5]](#footnote-5).*»

26 juillet 1944 : Le Docteur Le Savoureux écrit à JP : « *Héron de Villefosse, conservateur au Petit Palais, me téléphone pour que je vous fasse savoir qu’un legs éventuel des nègreries de Mme Fénéon ne le laisserait pas indifférent pour son musée*. »

29 juillet 1944 : JP apprend la mort de Benjamin Crémieux déporté à Buchenwald.

2 août 1944 : JP écrit à Pourrat : « *Il arrive d’Allemagne une nouvelle assez dure : Benjamin Cr[émieux], mort à Weimar des suites d’ “une extrême fatigue“. Mais, je te prie, n’en parle encore à personne. La nouvelle n’est pas officielle. / Pauvre Benj[amin]. Il y avait dans sa vie et ses entreprises je ne sais quoi de manqué, dont il souffrait. Il était extrêmement intelligent, excellent administrateur. Il aurait voulu être grand romancier, mais il manquait je ne sais quoi à son intelligence, dont l’absence donnait l’impression de la vulgarité. Il s’était conduit, dans cette guerre, avec un grand courage. Puis arrêté, torturé – soigné à Drancy pour une main cassée. Puis, la déportation. (Bien que Mussolini, je crois, fût intervenu pour lui.) […] G.G. [*Gaston Gallimard*] me demande de reprendre la nrf. Je pose quelques conditions : autorité absolue sur les annonces (plus de “vie financière“ et autres.) Sur toi, je sais bien que je puis compter, n’est-ce pas ? Me conseilles-tu d’accepter ? et quels autres conseils ? Il faudrait que l’après-guerre fût parfaite, au moins pour ce qui dépend de nous. Et déjà je vois cent obstacles*. »

2 août 1944 : JP écrit à Pourrat : « *Les nouvelles, infiniment rassurantes. Mais que sera l’après-guerre ? Sur tout ce que je vois qui s’apprête, je ne suis pas tout à fait rassuré. Serrons-nous bien. / Il est sûr que le titre N.R.F. par exemple sera interdit, (“souillé“ sous l’occupation). M’interdira-t-on de publier Jouhandeau ? Alors, je m’en vais. / Mais tout s’arrangera peut-être. Que la France s’assure d’abord, se recompose, triomphe. Nous vous embrassons bien fort, Marie et toi*. »

2 août 1944, vers le : JP écrit à Arland : « *T’ai-je dit que G.G. [*Gaston Gallimard*] me demandait de reprendre après-guerre la NRF (qui s’appellera comment ? Et tant de choses d’ici là)… Je ne sais trop si j’accepterai plus d’un an – mais sans doute, la première année, puis-je être utile. Bon. En tout cas, promets-moi d’être là, je te prie, comme dans le passé, et plus souvent s’il se peut. / Je songeais à Lemarchand comme secrétaire. A Camus, pour la chronique dramatique. Ne faut-il pas demander aussi des chroniques à Blanchot, et à Sartre (que, je le crains, sa revue empêchera d’accepter) ?* »

3 août 1944, vers le : Arland écrit à JP : « *La NRF, bien sûr, compte sur moi. Tu ne peux [*pas*] ne pas accepter : tu es le seul qui la puisse faire revivre ; encore sera-ce dur. Camus et Blanchot, très bien. Sartre sera sans doute très pris par sa revue. Lemarchand comme secrétaire de rédaction ? Oui, s’il ne fait pas trop appel à son goût (je le trouverais excellent aux Annales). »*

4 août 1944 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *Il faudra pour la revue que vous choisissiez le secrétaire qui vous conviendra le mieux. Si vous vous entendiez avec lui, il faudrait que je trouve un emploi pour Lemarchand car je ne voudrais pas me séparer de lui.*»

7 août 1944 : JP écrit à Drouin pour lui proposer d’aller voir ensemble l’atelier de Survage, car « *un ami, en qui j’ai grande confiance, m’assure que les dernières toiles de Survage sont bouleversantes*». Son atelier est 26, rue des Plantes. Puis : « *Gaston Gallimard me disait vers 1928 : “L’équilibre de ma maison a été réalisé du jour où j’ai eu deux grands écrivains (Gide et Claudel) qui ne se vendaient pas, et cinq écrivains médiocres (cela pouvait aller de Maurois à Kessel), qui se vendaient bien, et me permettaient, sur le bénéfice, de bien payer les bons écrivains qui ne se vendaient pas.” / Je me disais, devant les 21 paysages, qu’une Galerie peut fonder son équilibre à peu près de la même façon. Le grand problème est, dans les deux cas, de ne pas confondre – et de ne jamais croire que Kessel ou Fougeron, ou ce charmant Singier, parce qu’il se vend (comme je l’espère) est de la taille de Gide, ou de Fautrier, ou de Dubuffet.* »

Août 1944 : Las de vivre à Paris, JP déclare vouloir s’installer en Touraine ou en Normandie, avec Germaine, dont la maladie s’est aggravée.

11 août 1944 : Premier suicide, raté, de Drieu la Rochelle.

17 août 1944 : JP et Germaine donnent rendez-vous à Jacques Lemarchand à la Porte Maillot, l’emmènent voir Jouhandeau chez lui et la ménagerie du zoo du Jardin d’Acclimatation du Bois de Boulogne.

18 août 1944 : Débarquement des Alliés le 15 août à Port-Cros, St-Raphaël, Sainte-Maxime. À Sanary, la belle maison des Dumas, cousins de JP, est dynamitée par les Allemands, à qui elle bouchait la vue sur la mer.

25 août 1944 : François Mauriac et Jean Blanzat, pour saluer la Libération de Paris, hissent des drapeaux français sur les toits de la maison de JP, rue des Arènes, en l’absence de JP, vivant toujours dans la clandestinité. JP et Germaine reviennent le 26 août…

27 août 1944 : JP rend visite à Maurice Toesca, qui n'a pas cessé, pendant la guerre, de travailler à la préfecture de Police : « *13 heures*, écrit Toesca dans son *Journal*. *Nous achevions notre repas très frugal, quand ”on“ sonne. Nous n’attendons personne, et l’on conte tant et tant d’histoires que, pendant quelques secondes, nous sommes inquiets. Je vais à la porte d’entrée, demande “Qui est-ce ?“ Une voix féminine si elle n’avait fortement l’accent du midi, une voix qui sourit répond : “Jean Paulhan”. Sa visite à cette heure-là, a un caractère si insolite qu’aussitôt il éprouve le besoin de la justifier : “Je passais dans le quartier, devant chez vous ; alors je me suis décidé à monter pour voir comment vous alliez… / – Nous allons bien, merci, mais vous avez traversé tout-Paris (Paulhan habite la rue des Arènes dans le 5e arrt, et nous, au milieu de l’avenue Niel, entre la place Pereire et l’avenue des Ternes) – Oh ! j’aime la marche…” / Nous lui offrons une tasse de café. Il est question de la N. R. F., qui doit malheureusement disparaître. De plusieurs de ses amis, tracassés par les événements, – Giono, Jouhandeau, Marcel Aymé, Montherlant, Chardonne, et d’autres. / Quand il se retire, après une heure de conversation, Paulhan tire de son portefeuille un petit papier plié en deux : “J’allais oublier, dit-il comme si, en effet, il allait oublier une chose sans grande importance : si vous avez quelque ennui, téléphonez ou faites téléphoner aussitôt à ce numéro, de ma part…” Selon son habitude, il pivote sur les talons. Son “au revoir, à bientôt” chante comme son “bonjour”.*» (extrait du *Journal* inédit de M. Toesca / IMEC).

28 août 1944 : JP écrit à Marcel Jouhandeau, le lendemain du bombardement de la Halle aux Vins par l’aviation allemande dans la nuit du 26 au 27 août 1944 : « *Limbour est à Paris, va prendre la direction d’une petite revue d’art, que fonde René Drouin [*Le Spectateur des Arts*]. Depuis ce matin, que de bruits. Ce halètement continu (est-ce des lions, ou des tigres ?) qui vient des Arènes, où loge le cirque Rancy. Et dans la maison, les portes qu’on enlève, que l’on rajuste, les fenêtres que l’on débarrasse de leurs derniers morceaux de verre. Demain, je crois que nous aurons des vitres.*»).

28 août 1944 : JP est revenu aux éditions Gallimard, ainsi que le note Jacques Lemarchand dans son *journal* : « *NRF de 4 1/2 à 7h. Vu Paulhan*. »

Fin août 1944 : Pierre Drieu la Rochelle écrit à JP, peu après son premier suicide raté (11 août 1944) : « *Votre lettre / Me touche au point intime. Oui, cette métaphysique de Guénon m’avait profondément atteint, elle avait rendu efficaces toutes les atteintes que j’avais essuyées jusque-là. / Mais pourquoi arabe, pourquoi pas plutôt indien ou chinois ? Peut-être que la chose indienne est vraiment trop loin de nous, que c’est mensonge que de prétendre nous y être installés. Je scrutais Daumal avec / une curiosité anxieuse : y était-il vraiment ? / (Certaines circonstances de ses derniers jours / m’ont déconcerté.) / Je me suis montré si occidental dans cette affaire : ce besoin instinctif de transformer en acte un état – comme si je n’avais nullement réalisé en moi cet état. / Où en suis-je ? Où suis-je ? Je ne sais, ou ne suis pas pressé de le savoir. / Je mange / J’aimerais causer avec vous lentement, après une longue marche silencieuse. / quand je suis revenu, votre visage m’apparut parmi un petit nombre, et je le trouvai familier. De cette familiarité persistante, qui m’étonnait / dans les dernières heures, et que je goûtais, avant… ce qui à mon grand ahurissement, ne fut qu’une tentative. Nous nous jouons de drôles de tours ? / D.*»

30 août 1944 : M. Berry, juge d’instruction auprès de la Cour de Justice de la Seine, lance le 30 août 1944 une commission rogatoire générale visant à « *rechercher les Éditeurs qui par leurs publications ont pu servir les intérêts des occupants* » (cité par Pascal Fouché, *L’édition française sous l’Occupation*, t. 2, p.165). Le dossier Gallimard sera rouvert en juin 1946.

Septembre-octobre 1944 : JP écrit à Gaston Gallimard, début octobre 1944 : « *Je me trouve repris avec beaucoup plus de force, depuis deux jours, de cette dépression nerveuse dont je souffre, peu s’en faut, depuis la Libération. Le médecin m’envoie d’urgence à la campagne*. » La campagne sera la Vallée aux Loups.

1er septembre 1944 : Journal de Jacques Lemarchand : « *Dans* Temps Présent*, une note venimeuse sur la maison Gallimard. […]* NRF*. Vu Paulhan, qui me demande nettement si je veux être rédacteur en chef de* la NRF*. Je lui réponds que non, parce que j’ai collaboré à* La Gerbe*, et que je ne veux à aucun prix risquer de soulever des remarques à ce sujet. Il me dit que cela n’a aucune importance, que d’ailleurs, il ne reprendra la Revue que s’il n’y a pas d’exclusives, que ce soit contre Jouhandeau ou Montherlant. Nous devions reprendre la conversation à 7h. Mais Groethuysen survient, Paulhan va avec lui chez G.G. [Gaston Gallimard] et à 7h1/2, je m’en vais*. »

1er septembre 1944 : Mauriac évoque la question de l’Académie française avec De Gaulle. Il souhaite alors l’élection d’écrivains résistants, tels JP, Guéhenno, Schlumberger, Maritain, Aragon, Malraux. (*Cf*. « Le problème de l’Académie », *Gavroche,* 18 janvier 1945).

2-3 septembre 1944 : Le *Figaro* annonce qu’il publiera « *Samedi prochain : / « De la rue des Saussaies à la Santé » / par Jean Paulhan*». Dans le même numéro, figure cette annonce : « “*Le Figaro littéraire” évoquera samedi prochain la mémoire de Max Jacob et celle de Benjamin Crémieux*».

4 septembre 1944 : Lors de la première séance publique du CNE, JP proteste contre l'établissement d'une liste noire, qui sera publiée dans *Les Lettres françaises*. Débuts des polémiques avec le CNE et de la campagne de presse contre JP dans *Les Lettres Françaises* qui dureront jusqu'en 1952, au moins.

5 septembre 1944 : Journal de Jacques Lemarchand : « *A 6h, visite de Tardieu à* la NRF*, qui me fait du bien. Me parle de la séance d’hier au Comité National des Ecrivains. Exclusions prononcées contre Giono, Montherlant, etc. Paulhan se mêle à la conversation. Il n’a pas voté ces exclusions qu’il juge honteuses. Tardieu semble de son avis. On a offert à Tardieu d’être secrétaire de rédaction des* Lettres Françaises*, et il a refusé*. »

9 septembre 1944 : ler n° non clandestin des *Lettres francaises*. Publication de la Première liste noire du CNÉ. JP signe le « Manifeste des écrivains français », en page 1, avec entre autres : Georges Duhamel, François Mauriac, Paul Valéry, Jean Blanzat, Albert Camus, Jacques Debû-Bridel, Paul Éluard, André Frénaud, Jean Guéhenno, Michel Leiris, Jean Lescure, Pierre de Lescure, Pierre Leyris, René Maran, Gabriel Marcel, Loys Masson, RP Maydieu, Claude Morgan, Louis Parrot, Raymond Queneau, Claude Roy, Jean-Paul Sartre, Lucien Scheler, Pierre Seghers, Jean Tardieu, Édith Thomas, Jean Vaudal, Vercors, Charles Vildrac, et « *le groupement de zone sud qui comprend, entre autres*» Louis Aragon, Julien Benda, Jean Cassou, Jean Prévost [*déjà mort, à cette date*], André Malraux, Roger Martin du Gard, Léon Moussinac, André Rousseaux, Georges Sadoul, Andrée Viollis : « *Demeurons unis dans la victoire et la liberté comme nous le fûmes dans la douleur et l’oppression. / Demeurons unis pour la résurrection de la France et le juste châtiment des imposteurs et des traîtres. / Notre voix doit s’élever et notre mission s’affirmer dans le monde qui va naître. Dans la confrontation féconde des idées, jurons qu’elle retentira toujours, cette voix, aussi résolue et unanime que pendant l’épreuve*. »

9 septembre 1944 : JP publie dans *Le Figaro*, « Une semaine au secret ».

Mercredi [septembre 1944] : Lettre de *Camus*: « *C'est à* Combat *qu'aurait dû paraître votre récit du* Figaro*, dont j'ai beaucoup aimé l'honnêteté et cette supériorité que vous avez marquée si facilement par rapport à la situation. J'imagine, bien que nous ne soyons pas de la race des “causants”, que Pia et moi sommes plus vos amis qu'on ne peut le penser. Venez avec nous, de la manière que vous voudrez*. »

9 septembre 1944 : JP publie dans *Les Lettres françaises*, n°20 (ler numéro « *dans la liberté* ») « Pour l'éloge de Jacques Decour ».

14 septembre 1944 : Réunion de la Commission d'Épuration de l'Édition.

16 septembre 1944 : Publication de la deuxième liste noire, élaborée par la Commission d'Épuration du Comité National des Écrivains, dans *Les Lettres françaises*.

21 septembre 1944 : Mauriac voudrait faire entrer à l’Académie JP, Bernanos, Éluard, Malraux, Aragon (F. Mauriac, « L’orage sous la Coupole », *Le Figaro*).

Septembre 1944 : JP propose à Éluard d'acheter les lettres de Jarry à Fénéon.

Automne 1944 : Dans le livre d’Alban Cerisier (p. 467), il est question de l'hostilité entre Sartre et Paulhan à propos des négociations en vue de la création des *Temps Modernes* (évoquée dès 1943) et notamment du souhait de Sartre de voir Paulhan entrer dans le comité de rédaction de SA revue (la mise au point du comité de rédaction a lieu à l'automne 1944) : « *Paulhan accepte,* écrit Alban Cerisier, *mais se dit plus que réservé sur les chances de réussite du projet sartrien... Le malentendu est flagrant*. »

27 septembre 1944 : JP publie dans *Combat*, « Manœuvres contre la liberté ».

29 septembre 1944 : Protestations de JP à une séance du CNÉ, à la suite de la déclaration d'Éluard proposant qu'une délégation demande l'arrestation de tous les participants des voyages de Weimar, et des membres du groupe « Collaboration »: JP présente sa démission, qu'il transforme en une « *mise en sommeil*».

2 octobre 1944 : JR Bloch, toujours à Moscou, demande à JP des nouvelles de sa famille restée en France.

2 ou 3 octobre 1944 : Le poète Benjamin Fondane, cinéaste et essayiste juif d'origine roumaine (naturalisé français en 1938) meurt gazé à Birkenau. Il aurait pu être libéré grâce à JP, mais Fondane refusa de laisser sa sœur, Lise, arrêtée avec lui, partir seule en déportation.

5 octobre 1944 : Lettre de Mme Jacqueline Thérive à JP, relatant les soucis que son mari rencontre depuis la Libération : « *jamais mon mari n’a fait autre chose que des articles purement littéraires et jamais de politique*».

7 octobre 1944 : Début de trois semaines de repos chez le Dr Le Savoureux, à la Vallée aux Loups.

Octobre 1944 : Témoignage de l’écrivain belge Marc Eemans : « *Mais après la guerre, j'ai tout de même purgé près de quatre ans de prison. En octobre 1944, je fus arrêté et, au bout de six ou sept mois, remis en liberté provisoire, avec la promesse que tout cela resterait “sans suite”. Entretemps, un auditeur militaire cherchait comme un vautour à avoir son procès-spectacle. Les grands procès de journalistes avaient déjà eu lieu : ceux du Soir, du Nouveau Journal, de Het Laatste Nieuws,... Coûte que coûte, notre auditeur voulait son procès. Et il découvrit qu'il n'y avait pas encore eu de procès du Pays réel (le journal de Degrelle). Les grands patrons du Pays réel avaient déjà été condamnés voire fusillés (comme Victor Matthijs, le chef de Rex par intérim et rédacteur-en-chef du journal). L'auditeur eut donc son procès, mais avec, dans le box des accusés, des seconds couteaux, des lampistes. Moi, j'étais le premier des troisièmes couteaux, des super-lampistes. Je fus arrêté une seconde fois, puis condamné. Je restai encore plus ou moins trois ans en prison. Plus moyen d'en sortir ! Malgré l'intervention en ma faveur de personnages de grand format, dont mon ami français Jean Paulhan, ancien résistant et futur membre de l'Académie Française, et le Prix Nobel anglais T.S. Eliot, qui écrivit noir sur blanc, en 1948, que mon cas n'aurait dû exiger aucune poursuite. Tout cela ne servit à rien. La lettre d'Eliot, qui doit se trouver dans les archives de l'Auditorat militaire, mériterait d'être publiée, car elle condamne en bloc la répression sauvage des intellectuels qui n'avaient pas “brisé leur plume”, cela pour autant qu'ils n'aient pas commis des “crimes de haute trahison”. Eliot fut d'ailleurs un des grands défenseurs de son ami le poète Ezra Pound, victime de la justice répressive américaine.*»

15 octobre 1944 : JP, « Une semaine au secret », *Présence* (Rome).

15 octobre 1944 : JP, « L’Abeille », *Les Lettres* (Genève), n°5.

19 octobre 1944 : JP écrit à Francis Ponge : « *je conseille à Fautrier de faire une exposition des vingt “otages” (têtes, corps) qu’il a peints depuis quelque dix mois. Voudrais-tu lui écrire une préface ? Ce serait bien. / Mais il faut d’abord que tu voies les O[tages]*».

19 octobre 1944 : JP écrit à Francis Ponge : « *toujours assez souffrant (aorte, décidément). Nous quittons la Vallée [*aux Loups*] demain pour aller passer quinze jours à Maintenon*. »

20 octobre - 18 novembre 1944 : Exposition Dubuffet à la galerie Drouin. JP publie dans le catalogue de l'exposition : « Lettre à Jean Dubuffet ». JP écrit à Marcel Pareau le 12 novembre : « *étonnant succès […] 300 000 francs de tableaux vendus le premier jour*. ». Jean Dubuffet écrit à Maurice Auberjonois. Il lui commande un autre jambon : « *Le dîner DROUIN PAULHAN a été brillamment réussi : grand entrain général. Les foies gras ont fait merveille*» Ses peintures font l'objet « *d'un ahurissant succès ! grand mouvement de visites, de courrier, de démonstrations approbatives*». Tout cela l'a empêché de travailler, et il compte bientôt mettre fin « *à ces festivités flatteuses mais importunes*»…

20 octobre 1944 : JP écrit à Joe Bousquet depuis la Vallée aux Loups, où il achève un séjour de 2 semaines. Ce soir, il sera à Paris. Demain Bailleau, B. Gaillardon chez René Drouin. Cet après-midi, vernissage Dubuffet. JP reprend les *Entretiens*, *Les Fleurs de Tarbes*. Il a achevé *Les Causes célèbres*. Séance du comité des Écrivains: Comme Paul Éluard a réclamé (*cf*. 29 septembre 1944) qu'une délégation demande l'arrestation de tous les participants à Weimar, des membres du groupe « Collaboration », JP a voulu démissionner, puis a transformé cette démission en une mise en sommeil. JP doit-il quitter Paris ? État inquiétant de Germaine.

21 octobre 1944 : Publication de la troisième liste noire, et dernière liste publiée. (Elle sera suivie d'une quatrième liste noire, établie en 1945-1946, destinée à un usage interne et non-publiée : « Liste des écrivains indésirables ». En ont disparu, entre la liste du 21 octobre et cette dernière, les noms de Pierre Andreu, Pierre Benoit, Marcel Berger, Maurice Chapelan, Pierre Cousteau, Pierre Humbourg, Jean Vignaud. Y sont apparus les noms de Bertrand de Jouvenel, Paul Morand, Armand Robin.

21 octobre 1944 : JP signe dans *Carrefour* « Mise au point », une pétition en faveur de Gaston Diehl : « *Le critique d’art Gaston Diehl ayant fait l’objet d’une dénonciation anonyme, dont le mal-fondé évident fut facilement démontré, les artistes peintres, sculpteurs graveurs et critiques qui ont pu, au cours des années pénibles de l’occupation, apprécier la droiture et la haute intelligence du talentueux critique, s’élèvent contre de pareilles manœuvres qui ne peuvent émaner que de gens intéressés. Ils réaffirment leur foi et leur confiance envers celui qui n’a cessé de demeurer à la pointe du combat, se dépensant sans compter, soutenant les jeunes dans leurs efforts, maintenant partout le contact afin que, le jour de la libération, la pensée française continue à briller dans le monde*. » Déclaration signée par Adam, Alix, Baudin, Borès, Braque, Brianchon, Caillard, Charchoune, Civet, Coutaud, Desnoyer, Despierre, Estève, Ferrat, Francolin, Gili, Gischia, Goerg, Hillaireau, Lapicque, Laurens, Le Moal, Limouse, Louppe, Manessier, Marchand, Moisset, Pougny, Robin, Singier, Survage, Tal Coat, Toulouse, Venard, Veysset, Vieillard, Villon, Wasch, Yencesse.

24 octobre 1944 : JP répond à Jean-Richard Bloch, le rassure sur son frère Pierre Abraham, son fils Michel Bloch, mais lui apprend la déportation de sa mère : « *Personne de nous ne sait où elle est en ce moment.* » (Louise Bloch été gazée à 86 ans le 4 juin 1944).

25 octobre 1944 : *Clef de la Poésie qui permet de distinguer le faux du vrai en toute observation ou Doctrine touchant la rime, le rythme, le vers, le poète et la poésie*, coll. « Métamorphoses », n°21, Ed. Gallimard. Tirage : 2320 ex., dont 20 ex. sur Pur Fil, 2300 sur Chataignier. De ces 2300 ex., 550 (dont 50 H.C.) ont été numéroté et reliés d'après une maquette de Paul Bonet.

26 octobre 1944 : Gaston Gallimard s’entremet pour trouver une maison à la campagne pour JP : il écrit  à «  *Monsieur Croissant / Agence immobilière Havas / 62, rue de Richelieu / Paris (2e)*» et précise les conditions : «  *Voici les renseignements concernant la maison que désire acheter M. Jean Paulhan (5 rue des Arènes Paris Ve) : / Eau – Électricité / Quatre grandes pièces en bas, plus une cuisine ; Au premier, quatre ou cinq chambres ; / Située sur une hauteur : de préférence orientée au midi ; entourée d’un terrain d’environ 3 hectares, avec jardins potager et fruitier ; si possible, un petit bois. / Une belle vue ; la proximité d’une gare ou d’une station de cars. À 3 ou 4 heures au plus de Paris. / D’un prix entre 3 & 500.000 francs*. »

27 octobre 1944 : JP écrit à Pourrat que Germaine est dans un « *état inquiétant*», mais qu’ils sont, chez les Drouin, près de Maintenon « *en pleins champs, chez des amis qui nous gâtent : lait, poulets, œufs*».

31 octobre 1944 : Gaston Gallimard demande par lettre à JP d'être le « *liquidateur de* la NRF » que l'épuration souhaite sanctionner à cause de son activité collaborationniste, durant l'occupation. Gaston Gallimard lui suggère le communiqué de presse suivant : « La NRF *m'a chargé de la liquidation de* la nouvelle revue française *qui a cessé de paraître depuis le mois de juillet 1943. Ne devant plus paraître, les manuscrits qui lui ont été confiés sont à la disposition de leurs auteurs et les numéros dus sur les abonnements en cours seront remboursés. En mon absence, j'ai prié Albert Camus de ce règlement et de cette communication à la presse*. » (communiqué publié dans *Combat* le 10 novembre 1944). Gaston Gallimard doit aussi renoncer à ce moment à utiliser les termes « Éditions de la NRF ».

Novembre ? 1944 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *J’ai réfléchi encore à cette question de L’Arche / À mon avis il n’y a que deux solutions : / 1°) ou nous absorbons L’Arche complètement, vous directeur (avec un comité comprenant Gide, Malraux ou Camus et Amrouche) – et ce avec l’arrière-pensée de transformer un jour L’Arche en NRF. (ceci entre nous) / 2°) ou vous restez complètement étranger à cette revue, vous consacrant exclusivement aux albums de la Pléiade, n’étant ni rédacteur en chef, ni du comité. / La maison ne peut se passer d’une revue dirigée par vous en toute indépendance avec toutes les garanties que je vous ai déjà données. Sans cette revue la maison n’a plus de sens et je crois bien qu’elle cesserait de m’intéresser. Vous savez bien que vous êtes l’âme de la maison. / Et la revue de Sartre [*Les Temps modernes*] ne m’intéresse pas ; je n’ai décidé de l’éditer que pour qu’elle n’aille pas ailleurs. Au fond de mon cœur il n’y a plus qu’une ambition : faire reparaître La NRF. Et il faut que dès maintenant nous préparions le terrain, dressions un plan de campagne en cherchant qui pourra le moment venu nous aider, nous appuyer. J’ai déjà commencé discrètement.*» La revue mensuelle *L’Arche* (février 1944-1947), dirigée à Alger par l’écrivain-journaliste Jean Amrouche (1906-1962) et le critique d’art Jacques Lassaigne (1911-1983), était placée sous le patronage d’André Gide, qui avait participé à sa fondation. Amrouche vint à Paris après la Libération avec le projet de faire fusionner *L’Arche* et *La NRF*, interdite de parution – *L’Arche* ambitionnait de remplacer son aînée. Le premier numéro parisien parut en août 1945, avec le soutien de Gide, Camus et Malraux.

3 novembre 1944 : JP à Henri Thomas : « *La libération, c'était très beau, très étonnant. On comprenait très bien ce qu'est une révolution (avec la part de génie, la part de bluff, et le reste). Cela peut bien se payer de quelques mauvais journaux*. »

4 novembre 1944 : JP écrit à Joe Bousquet que, très fatigué, il est parti 15 jours à Bessines-sur-Gartempe. Il lui donne des nouvelles de Fred Paulhan, parachutiste en Algérie. Il pense que l’on a besoin d'un journal clandestin. Commentaires sur le CNE.

4 novembre 1944 : JP écrit à Joe Bousquet (et à d'autres correspondants, et dans « Les Morts ») que « *le besoin se fait sentir d'un journal clandestin*». (*Cf*. texte politique sur ce même thème dans les *OC*). (« Les Morts », *Circulaire n° 1 de la Fédération du spectacle*. Confédération générale du Travail, novembre 1944, p. 1-2 [en tête d’une brochure de 32 p., imprimée et agrafée, émanant de la CGT, et sous une couverture illustrée par Goerg. Repris dans « Les Morts », *Lettres*, Genève, 3e année, n° 2, p. 27-30 [dans une livraison achevée d’imprimer le 15 mai 1945, texte daté : « Janvier 1945 » et signé : « Jean Paulhan », repris dans *Valeurs*, Alexandrie, n° 3, octobre 1945, p. 108-109].)

12 novembre 1944 : Paulhan accepte à contrecœur de mener à bien la liquidation de *La NRF*, et écrit à Jean Schlumberger : « *On m’a nommé “liquidateur de La NRF”. Peut-être était-ce une attention. Elle m’a paru un peu amère. C’est, je suppose, une fonction sans traitement, honneur, ni travail.*» [Lettre inédite, fonds Schlumberger, BLJD.]

15 novembre 1944 : Séance mouvementée au CNE. JP s'oppose aux communistes et refuse le principe de la délation d'écrivains par d'autres écrivains.

16 novembre 1944 : Lettre de JP à Armand Petitjean : « *Mais non, je ne vous tourne pas le dos en public. Je me sens très bien prêt à me promener avec vous, la main dans la main. Ça ne veut pas dire que je vous donne raison, là où il est trop évident que vous avez tort. Ah, j’avais espéré que notre amitié vous servirait, et que vous ne collaboreriez pas à la* NRF *sans m’avoir demandé (comme l’ont fait mes autres amis), une sorte de conseil ou de permission. (Car enfin, c’est l’ennemi qui m’avait chassé.) Mais non. / Vous me direz que cette attention n’a guère servi mes amis. Si, il en est qu’elle a servis. Puis la chose était plus grave pour vous qu’elle ne l’était pour Jouhandeau ou Chardonne (que personne ici ne pouvait prendre tout à fait au sérieux). / Cela dit, je me propose, s’il le faut, d’aller pour vous défendre jusqu’au Général de Gaulle. Que vous dire d’autre ?*»

17 novembre 1944 : Récépissé délivré à JP par le service de la Presse au Palais de Justice pour la demande de publication de la « *Revue ayant pour titre LA PLÉIADE ou REVUE DE LA PLÉIADE*». (< Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372 [ancienne cote 194.558].

25 novembre 1944 : Publication dans *Les Lettres françaises* du communiqué suivant : « *M. Jean Paulhan a été nommé conseiller extraordinaire auprès de la direction des éditions Gallimard à charge pour lui : 1°) de procéder à la liquidation de* La Nouvelle Revue française *afin qu'elle ne puisse reparaître aux éditions Gallimard ni sous ce nom ni sous un autre. 2°) de prendre toutes mesures afin que la mention « Éditions de la Nouvelle Revue Française » ne figure plus ni sur les ouvrages publiés par les éditions Gallimard, ni sur la publicité dans les périodiques, ni ailleurs*. »

25 novembre 1944 : Julien Benda demande à JP si *La NRF* va continuer sous le titre *La condition h[umaine].*

26 novembre 1944 : Dans une lettre à Joe Bousquet, JP évoque Marc, Bella et Ida Chagall. JP a vu « *le poisson rouge* » [*est-ce «*Poisson d’Or*», soit Germaine Mulhetalher, une des amies de JB ?*] qui recherche de l'opium pour Joe Bousquet, qui, lui, cherche un appartement à Paris. Mort de Josette Clotis, Malraux prévenu trop tard. L'article d'Aragon sur Gide dans les *Lettres françaises* semble à JP « *assez stupide* ».

ler décembre 1944 : JP publie dans *L'Éternelle Revue*, n°1 (nouvelle série), « L'Abeille » [signé « Juste »] et « Manie » [signé « Maast »].

Décembre 194 : Max-Pol Fouchet est à Paris pour faire une « *NRF engagée*».

Décembre 1944 : 1er n° du *Spectateur des Arts*, la revue que lance René Drouin, avec, à sa tête Georges Limbour.

6 décembre 1944 : JP, qui a eu une entrevue avec le général de Gaulle entre le 16 novembre et le 6 décembre 1944, écrit à Armand Petitjean : « *J’ai pu m’assurer du moins qu’auprès du Général l’on savait qui vous étiez*. »

16 décembre 1944 : JP écrit à Pourrat qu’il cherche à intervenir en faveur de René Benjamin auprès du CNE, « *où je suis, j’en ai peur, depuis ma démission, sans aucune espèce d’influence)*».

17 décembre 1944 : L. Bopp a entendu dire que JP dirigeait la revue *Lettres*.

19 décembre 1944 : Note sur la demande d’autorisation du 26 novembre 1944 concernant le journal « *La Pléiade*» ou « *revue de la Pléiade*», « *dépôt de titre en vue de sa parution éventuelle. Le gérant sera M. Paulhan Jean*. » (<Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372 [ancienne cote 194.558].

26 décembre 1944 : Lettre de JP à Armand Petitjean : «*C’est un 26 décembre que je suis monté au front, en 14, pour la première fois. Mon fils y est, de quel côté je n’en sais rien (le plus jeune, celui qui avait gagné l’Algérie, il y a 3 ans ; l’autre, souffrant toujours, à qui l’on va faire sans doute un pneumothorax).*»

Mercredi 27 décembre 1944 : JP écrit à Albert Camus : « *Je vous serais reconnaissant de bien vouloir communiquer à nos camarades ma démission du Comité National des Ecrivains*. »

Décembre 1944 - janvier 1945 : Fred Paulhan fait la campagne d'Alsace comme démineur.

Décembre 1944 : JP publie dans *La Table Ronde* (ler cahier) « Un nouveau train de vie » [signé « Maast »].

Décembre 1944 : JP propose à Gaston Gallimard de reprendre *Le Spectateur des Arts*, petite revue fondée par René Drouin, qui n’a donné qu’un seul numéro, en décembre 1944. Son directeur éphémère, l’écrivain Georges Limbour, était un vieil ami havrais de Jean Dubuffet. Le sommaire comportait notamment un *Message de Marc Chagall aux peintres français*, un texte de Limbour sur Picasso, un grand article d’Arland sur Dubuffet et un texte de Ponge sur Fautrier.

16 décembre 1944 : JP écrit à Pourrat : « *De Gaulle, vu de près, frappe par ses “absences”, cette faculté de tomber de temps en temps dans ses “gouffres”. On le trouve en général trop froid. Mais indifférent, certes pas. / Je le trouve vraiment d’une extrême grandeur. (De ses ministres, il y aurait beaucoup à dire.)*»

16 décembre 1944 : JP travaille sur Sade, mais il lui manque deux textes : *Aline et Valcour* et *La* *Nouvelle Justine*.

18 décembre 1944 : Le libraire ésotériste Chacornac, écrit JP à Joe Bousquet, n'a pas envoyé à Joe Bousquet *Les Études traditionnelles*. Que pense Joe Bousquet de *La Symbolique des tarots* de Wirth ? Joe Bousquet peut-il prêter *Aline et Valcour* [Sade]? Fred Paulhan est à Aubagne. Gide a été blessé par l'article d'Aragon. M. P. Fouchet à Paris pour faire une « *nrf engagée* » Valéry a retiré aux *Lettres françaises* son article, après l'article d'Aragon. Bella Chagall est morte quelques jours après la Libération. *Le Château* de Kafka déjà dans *Justine* ?

1944 : Gaston Gallimard acquiert l’hôtel Brochart de Saron.

1944 : JP aurait réédité *Réflexions* de Frédéric Paulhan (1ère publication dans *La NRF* du 1er septembre 1931) : mention sur le volume : « *imprimé fictivement à l'Île de Java et clandestinement pendant l'occupation allemande à Amsterdam, par les Éditions de la Bête noire* ». In-16, 64 p. Tirage à 100 ex. (*cf*. catalogue de la Bnf, Rés. p. Z.1471).

Janvier 1945 : François Mauriac presse JP de poser sa candidature à l'Académie Francaise, « *la dame en vert*».

Janvier 1945 : Deuxième réimpression des *Fleurs de Tarbes*.

Janvier 1945 : JP, « Les Morts », dans le *Bulletin de la Fédération du théâtre*, n°l.

4 janvier 1945 : JP approuve l'appel d'Aragon pour faire entrer Romain Rolland au Panthéon, qui sera publié dans *Les Lettres françaises*.

6 janvier 1945 : « Romain Rolland au Panthéon ! », *Les Lettres françaises*, 3e année, n° 37 [avec un portrait au trait de Romain Rolland par Bernard Milleret] : « *Le Comité Romain Rolland, formé sur l’initiative du Comité National des Écrivains, demande aujourd’hui que ces hommages lui soient solennellement rendus* » ; mention de JP parmi les adhérents au Comité Romain Rolland].

Avant le 15 janvier 1945 : JP écrit à Joe Bousquet : « *Fautrier vient de m’apporter deux têtes d’“Otages” : bouleversantes : à la fois plus abstraites (mais d’une abstraction qui est longuement sienne : digérée (si on peut dire), mais d’une matière plus “grande peinture” encore que jamais).*» (*Choix de lettres*).

19 janvier 1945 : Condamnation à mort de Brasillach, qui sera exécuté le 6 février 1945. JP va signer la pétition, présentée au général de Gaulle le 3 février, demandant la grâce de Brasillach. (Le 3 février 1945, il écrit à Debû-Bridel : « *On insiste pour me faire signer une pétition qui demande la grâce de Brasillach. Moi, je me sens plutôt contre*… » Puis, il confirma par téléphone à Debû-Bridel (qui ne signa pas) qu’il ne signerait pas. Mais finalement, il la signa, comme en témoignera Me Isorni, avocat de Brasillach. Seul, parmi les signataires, Claude Roy raya sa signature après l’avoir donnée. Sartre et Beauvoir refusèrent de signer. En 1946, lorsque Me Isorni publia dans *Procès de Robert Brasillach* la liste des signataires de la demande de grâce, JP lui dit qu’il se félicitait d’avoir signé et l’horreur que lui inspirait le rejet du recours, selon Me Isorni.

24 janvier 1945 : JP écrit à Pourrat qu’il a reçu une lettre « *très chaude*» de Georges Lecomte, pour qu’il se présente à l’Académie française.

18 février 1945 : JP écrit à Pourrat : « *Il faut que je te demande un service. Mais ce n’est pas très important, et si ça t’ennuie (ou ne te distrait pas), laisse tomber. Voici. Il doit y avoir, à l’hôpital d’Ambert, une jeune femme en traitement : Hélène Rittmann, ex-secrétaire de Renoir (le cinéaste), ex-communiste, ex-secrétaire des Trois-Collines (l’éditeur suisse). Personne pas sotte, mais ambitieuse et brouillonne, par ailleurs de ces gens qui feraient [*se battre*] les montagnes. Elle s’est occupée (pour l’éditeur suisse) de la publication de mon petit Braque dont elle a fini par égarer le texte (ce qui n’est rien) mais aussi la planche en couleurs (ce qui est grave). Sait-elle où se trouvent les épreuves de cette planche et peut-elle nous les rendre ? C’est ce que je voudrais que tu lui demandes, de ma part. (Je suis en bons termes avec elle). Fais-la parler. Elle peut te raconter, sur la libération à Lyon, des choses assez passionnantes. / Je dois te dire qu’Aragon l’accuse d’avoir, par des bavardages inconsidérés, fait fusiller plusieurs innocents. Mais c’est une autre affaire*. »

19 février 1945 : JP écrit à Joe Bousquet et lui parle des épreuves pour *Confluences* de son *Entretien sur des faits divers*. Dernière lettre de Fred Paulhan, du 2 février, en Alsace. JP a tous les textes de Sade. Brasillach a été exécuté. Nouvelles revues : *La Nef* d'Aron, Seghers, M. P. Fouchet, Bertelé et *Confluences*.

19 février 1945 : JP écrit à Pourrat : « *J’ai trouvé une solution : si l’Académie me veut du bien, elle pourrait honnêtement me donner le prix de Littérature. Je le leur dis*. »

23 février 1945 : Séance du CNE, charte du CNE.

Février 1945 : Le journal communiste *Le Patriote* titre : « *Monsieur Jean Paulhan, trahissant les Lettres françaises qu’il avait servies durant l’occupation nazie, se met au service de la pensée fascisante*. »

Mars 1945 : JP, « La Pensée sans objet », *Cahiers du Sud*, n°270, mars-avril 1945.

12 mars 1945 : Bertelé rend à JP deux textes que celui-ci lui a envoyés : ceux d’Audiberti et de Bousquet. Il garde l’inédit d’Apollinaire que JP lui a aussi adressé. Et Bertelé rappelle à JP qu’il attend toujours son texte sur Sade.

15 mars 1945 : Suicide de Drieu la Rochelle.

20 mars 1945 : Enterrement de Drieu la Rochelle : JP, souffrant d’une bronchite, n’assistera pas à l'enterrement à l’ancien cimetière de Neuilly-sur-Seine, où reposait la mère de Drieu. Au-delà de ses proches, furent présents aux obsèques Gaston et Claude Gallimard, Brice Parain, Jean Bernier, Paul Léautaud, Julien Blanc et Jacques Audiberti. « *Chacun venu par sympathie, par amitié, par pitié, par grande estime*, écrit Paul Léautaud, – *et même peut-être quelques-uns, dont j’étais, par devoir et ce mot entend ici beaucoup de choses*. »

24 mars 1945 : JP déjeune chez Jean Amrouche. Ils ne parlent pas du tout des réticences de JP à soutenir *L'Arche*. Amrouche pense que c'est parce que JP n'admet pas l'éventuelle concurrence de *L'Arche* avec une *NRF* entachée de collaboration et qui ne reparaît pas.

Avril 1945 : JP est au comité de patronage, section Lettres (avec Aragon, Aveline, Benda, Bloch, Carco, Cassou, Chanlaine, Dorgelès, Duhamel, Dorgelès, Duhamel, Éluard, Henriot, Malherbe, Maritain, Mauriac, Obey, Puget, Rousseaux, Salacrou, Vercors, Vildrac), de l’Union nationale des Intellectuels. Comité directeur : G. Duhamel, Vice-présidents : Aragon, Blanchar, Boissarie, Fabre, Richet.

Avril 1945 : JP publie, dans le numéro unique 1940-1944 des *Cahiers d'Art*, « Braque ou le sens du caché ».

8 avril 1945 : Pierre Benoit remercie JP pour son action en sa faveur : « *Merci d’avoir été ce que vous avez été pour moi dans ces tristes heures. J’en ai de la fierté, vous savez*. »

15 avril 1945 : *F. F. ou le critique*, Gallimard. Tirage à 1075 ex., dont 40 sur BFK Rives (dont 10 H.C.) et 1035 sur Helio dont (dont 75 H. C.). Ouvrage illustré par Fénéon, Rappa, Estoppey, Vallotton, Bonnard, Roussel, Van Rysselberghe, Luce, Vuillard, Guitry, Matisse, Van Dongen...

Mai 1945 : JP, « Entretien sur des faits divers » dans *Confluences*, nouvelle série, n°4.

Mai 1945 : JP informe Gaston Criel qui vient d'arriver à Paris (ex-prisonnier de guerre) que Gide a besoin d'un secrétaire. Criel est engagé par Gide.

4 mai 1945 : JP écrit à Pourrat que Marcel Pascal (fils du premier mariage de Germaine) a été délivré par les Russes.

8 mai 1945 : JP est au déjeuner organisé par Pierre Brisson, qui fête la Victoire et la renaissance du *Figaro*.

8 mai 1945 : À la suite d'un mandat d'arrêt lancé par le juge Zoussmann, chargé de l'instruction, Lucien Rebatet est arrêté en Autriche, à Feldkirch.

12 mai 1945 : Lettre de Martin du Gard à Gide sur un repas en l’honneur de T.S. Eliot, alors à Paris. JP a assisté à ce repas.

12 mai 1945 : JP, « Quelques raisons de nous réjouir » dans *Les Lettres françaises*, n°55.

Entre le 10 et le 26 mai 1945 : Querelle sur le langage avec Benda.

14 mai 1945 : Léon Bopp invite JP, pour une ou deux semaines, après son voyage officiel en Suisse.

30 mai 1945 : Lettre de JR Bloch à JP sur ses recherches, épuisantes, concernant tous ses proches exécutés sous l’Occupation. « *Les forces vives s’écoulent goutte à goutte dans cette quête atroce.* »

31 mai 1945 : JP annonce à Pourrat la nouvelle de la mort de Noël Vesper, tué dans la rue, « *littéralement haché*», avec sa femme et ses enfants, à Lourmarin. (*Cf*. aussi Jean Grenier, *Sous l’Occupation*.)

31 mai 1945 : JP écrit à Pourrat que « *Notre voyage en Suisse est remis à la fin Juin*».

Juin 1945 : Gaston Gallimard a appris que le fils de Germaine, Marcel Pascal, était rentré chez lui, après 5 années de captivité en Allemagne, et s'en « *réjouit*» par lettre.

Juin 1945 : JP publie dans *Fontaine*, n°43, « Les Contes de Noël Devaulx ».

Juin 1945 : JP, « Plaisirs perdus », « Le Berger d'Ecosse », « Fait-divers », textes des *Causes célèbres*, signés « Maast », in *Les Quatre Vents*, n°l. [« Fait-divers » deviendra « Une main sous les pierres »].

1er juin 1945 : Alice Poirier écrit à Montherlant : « *Paulhan m’a fait lire les dernières pages qu’a écrites Drieu (ce printemps). Il raconte les différentes tentatives de suicide. Il aimait la mort, ce Drieu. Et puis, il ne voulait pas vivre au-delà de cinquante ans. L’idée d’affronter la décrépitude le glaçait. C’est écrit avec une extrême simplicité, comme une confession qu’il ferait à voix basse. Cela s’appelle d’ailleurs “Récit secret”. Il a aussi laissé : “Les Chiens de paille”. Je ne l’ai pas encore lu. Son frère est en ce moment à Paris. C’est lui l’héritier et je pense avec horreur qu’il est peut-être en train de farfouiller dans mes lettres, au cas où Drieu ne les aurait pas détruites. / Je pense qu’il a eu raison de se tuer. L’Epuration reprend de plus belle et il n’aurait pas échappé. / Paulhan m’a dit, Rilet [=* Montherlant*], que vous auriez quelques embêtements avec Jouhandeau mais il m’a tout de suite rassurée. Ce n’est rien. J’aimerais que vous me rassuriez vous-même. / Paulhan est quelquefois exagérément optimiste : il l’était en tout cas le jour de la mort de Drieu*. »

13 juin 1945 *:* JP écrit à Julien Gracq qu’il veut proposer *Un beau ténébreux* au Prix des Critiques [*que Romain Gary obtiendra*], que Blanchot veut faire « *une étude sur vos adjectifs* » et que Gaston Gallimard aimerait avoir son prochain livre...

17 juin 1945 : Alice Poirier écrit à Montherlant, au sujet de JP : « *[…] je connais Paulhan depuis 1934, je crois. Nous avons même eu, à cette première rencontre, tous les deux un coup de foudre et je croyais vous en avoir parlé. Coup de foudre, d’ailleurs, sans suite. La beauté physique ne m’a jamais vraiment émue, j’aimais la beauté de Paulhan et j’en riais moi-même. Et puis, il était marié, donc sans intérêt pour moi. / Maintenant, c’est un peu différent. La beauté, il n’en est plus question. Mais je suis persuadée, convaincue, que Paulhan aimait Drieu et c’est cela qui m’a émue (d’autant plus que Drieu l’aimait lui aussi ; une fois que je lui parlais de Paulhan au téléphone, il était tout sourires*. »

27 juin 1945 : JP écrit à Julien Gracq *:* « *le refus d’un prix ne classe pas moins son auteur que l’acceptation. (C’est un peu comme dans la Légion d’Honneur. Alain, Ravel sont célèbres pour l’avoir refusée ; Benda, Valéry peu célèbres pour l’avoir acceptée. Un tableau d’avancement est fait des sergents qui passent adjudants, et des sergents qui ne veulent rien savoir pour passer adjudants.) Il est une manière d’exténuer les “distinctions”, c’est de les accepter – ou de les distribuer – toutes. Ou je me trompe fort ou c’est d’un procédé voisin que vous usez dans vos romans où ma surprise – et mon enchantement – tiennent parfois à ce que vous ne vous refusiez rien…* »

27 juin 1945 : René Bertelé soumet à JP un « Portrait de Jean Paulhan » que Maurice Toesca leur a proposé pour *Confluences* et que Tavernier et Bertelé trouvent fade.

Juin - Juillet 1945 : Dans *Confluences*, nouvelle série, n°5, réponse de JP à un article de Julien Benda (« La Crise de la littérature contemporaine et la jeunesse », paru dans *Confluences* n°3).

1er juillet 1945 : François Mauriac publie « Le grand prix de littérature », dans *Le Figaro*: hommage à JP écrivain et résistant, à qui l’Académie française vient de décerner son grand prix de littérature, d'un montant de 1 000 francs.

Juillet 1945 : JP est invité officiellement en Suisse, avec Germaine Paulhan et Jean Dubuffet : JP rencontre, entre autres, l'éditeur Mermod. Et Pierre Jean Jouve à Genève. Le récit de ce voyage, fort dépaysant au sortir de 5 années de guerre, donnera, en 1947, *Guide d'un petit voyage en Suisse* dans lequel l'« *architecte Auxionnaz* » est Le Corbusier, « *Limérique* » Dubuffet, et « *Broux* », l'éditeur Paul Bruod.

Juillet 1945 : Jean Dubuffet peint 3 portraits de JP : l’un est de profil ; les 2 autres sont de face : avec les mentions « juillet 1945 » (coll. Milly et Arne Glimchel, dédicacé à René Barotte) ; « Maast, juillet 1945 / Souvenir de St Moritz » (National Gallery of Art, Washington, The Stephen Hahn Family Collection). Un 4e, de face, se trouve au musée de Chicago. Il est dédicacé par Dubuffet à « Alex Vialatte », puis a été dans une collection américaine, celle des Bermann.

2 juillet 1945 : Bopp heureux d’avoir vu JP à Lausanne quelques heures. Le recevra à Genève.

9 juillet 1945 : Édith Boissonnas : « *J’ose à peine croire que je vais avoir la joie de vous voir, et cela dans quelques jours !*»

11 juillet 1945 : Portrait de JP dans *Volontés*, p.1.

13 juillet [*1945 ?*] : JP écrit à Pascal Pia : « *voici ce à quoi je pensais : l’idée de l’attentat était venue à Emile Henry. Il en discutait avec F. F. qui eut l’idée de la robe de femme, et remit à H., à la rencontre suivante, une robe de sa mère… (d’accord avec celle-ci). / Voilà. Y avait-il là de quoi envoyer F. F. aux Travaux Forcés ? A l‘époque, et étant donnée l’excitation des gens, certainement oui. (C’était l’opinion de Fanny et de F. F.\* de qui je tiens l’histoire.) / Personne n’a revu la robe, qui était neuve (ou peu s’en faut). Elle avait suffi à égarer quelques jours les recherches de la police. // ton / Jean P // \* mais qui m’avaient demandé de la retirer de mon article où elle figurait d’abord.*»

14-15 juillet 1946 : François Mauriac écrit, dans « Grandes vacances », *Le Figaro* : « *Je ne crois pas qu’on puisse commettre une plus grande erreur à son égard* [Valéry] *que de le définir comme un rhétoriqueur, ainsi que le faisait, ces jours-ci, Jean Paulhan*. » [*Cf*. l’hommage à Valéry des *Cahiers du Sud* en 1946].

20 juillet 1945 : Les Paulhan rendent visite à Édith Boissonnas à Genève.

21 Juillet 1945 : JP, « Une histoire de cigarettes » [signé « Maast »], dans *Le Livre des lettres*, n°5.

23 juillet 1945 : JP revient seul chez Édith Boissonnas pour choisir avec elle des poèmes à publier.

25 juillet 1945 : Au moment de se rendre au procès Pétain, JR Bloch apprend la mort de sa fille, France.

Juillet 1945 : JP publie dans *La Table ronde* (3e cahier), « Le Marquis de Sade et sa complice ».

30 juillet 1945 : JP revient une nouvelle fois seul chez Édith Boissonnas, qui lui offre un jeu de tarot et un papillon blanc.

Été 1945 : JP publie « La petite Violette », « Orpaillargues », « La Bonne Soirée » [qui deviendront des textes des *Causes célèbres*], dans *Saisons*, n°l.

2 août 1945 : JP devient l’amant d’Édith Boissonnas (à Paris ?).

6 août 1945 : Édith Boissonnas écrit à JP : « *Il me semble à présent que j’ai rêvé ces jours où tout était différent ici grâce à vous. Merci de m’avoir écrit*. »

15 août 1945 : JP, « Sade ou Le pire est l'ennemi du mal », dans *Labyrinthe*, n°11.

25 août 1945 : JP à Gaston Gallimard : « *Cher Gaston, il me semble que ma vie véritable a commencé le soir où vous êtes venu me proposer (dans cette horrible cave de Ministère) d’entrer à la NRF. Depuis lors, il me semble aussi que j’ai eu chaque jour plus d’amitié pour vous, et plus de confiance. Ça fait bien vingt-quatre ans que vous êtes venu me voir, avec Jacques Rivière. Alors, vous vous rendez compte*. »

28 août 1945 : Alice Poirier écrit à Montherlant : « *Paulhan me conseille de lire le moins possible et d’écrire naïvement ce que je sens et ce que je pense. Il a raison. Je cultive du mieux que je peux mon amitié avec lui. Je me rappelle toujours ce que vous m’avez dit : “Il fait et il défait toutes les réputations littéraires.” Qu’il fasse la mienne, Bon Dieu ! Mais quelle drôle de bouche il a, ce Paulhan ! On n’a pas idée d’avoir une bouche de cette forme-là. En regardant sa bouche, je me rappelle toujours qu’il écrit un gros volume sur le marquis de Sade et ça me fait un effet bizarre*. »

Août-septembre 1945 : Séjour de JP et Germaine Paulhan de 15 ou 20 jours (ou « *un mois* », écrit-il à Gaston Gallimard) au château de La Tourette, à Saint-Genès-la-Tourette (près de Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme), propriété du docteur et écrivain Roland Cailleux louée par René et Olga Drouin.

Septembre 1945 : JP écrit à Pourrat qu’Étiemble souhaiterait qu’il [*JP*] entre au comité de rédaction de la revue *Valeurs* [1945-1947]. D’Égypte, Étiemble est venu à La Tourette « *me demander des textes pour une revue française qui s’adresse à tout le Proche-Orient. N’as-tu rien à nous donner ?*».

5 septembre 1945 : JP demande à Gaston Gallimard de donner 50 000 francs aux *Lettres françaises*.

7 septembre 1945 : De Genève, Jouve (qui a vu JP récemment à Genève, pendant son voyage en Suisse, et ne lui en a rien dit) envoie une lettre à JP, pour lui expliquer qu'il ne souhaite plus collaborer avec les éditions Gallimard car Gaston Gallimard s'est montré coupable, selon lui, de « *trahison intellectuelle* », pendant les années d'Occupation.

10 septembre 1945 : Gaston Gallimard, à l’instigation de JP, écrit à Julien Gracq, pour lui proposer de l’argent pour son prochain roman : « *J’ai écrit à Gracq et lui ai offert 30.000 francs*. » Un double de cette lettre, datée du 5 septembre 1945, figure dans le dossier Gracq des archives Gallimard. L’écrivain se montra sensible à l’intérêt témoigné par Gallimard mais déclina son offre, par fidélité à son éditeur (lettre du 10 septembre 1945, archives Gallimard). Sur la lettre de Gracq figure un mot de Gaston Gallimard à l’attention de Paulhan : « *Jean Paulhan. N’y aurait-il aucun moyen de s’entendre avec Corti, lui réservant par exemple le premier tirage en édition restreinte ? Connaissez-vous Corti ?*» Paulhan lui répond, toujours sur la lettre de Gracq : « *G.G. Je verrai Corti samedi*. »

Septembre 1945 : JP est au comité directeur des *Temps Modernes*, dont le 1er n° va sortir : bien qu'il remarque avec ironie que Sartre déclare ne pas vouloir publier « *les indignes nationaux* », il donnera aux *Temps modernes* des chroniques signées « Maast » jusqu'en 1947.

23 septembre 1945 : Alice Poirier écrit à Montherlant : «*A propos de Drieu, Paulhan m’a fait lire la dernière lettre qu’il a reçue de lui (datée du 30 novembre 1944). Il dit qu’il a essayé de se tuer par ennui d’une plaidoirie. Et puis aussi parce qu’il ne voulait pas de l’impunité du ”littérateur”. Pauvre Drieu ! / Les littérateurs ont été plus poursuivis que les autres. Il n’a pas l’air non plus très content de s’être raté. ”Cela n’arrange rien.” Il explique l’échec de sa tentative par quelque chose en lui qui devait protester, ”sans quoi ça aurait réussi”. Il dit aussi qu’il ne lui est rien échappé des “convulsions de l’instinct”.*» [Lettre de Drieu à JP non retrouvée, non publiée dans la *Correspondance JP-Drieu la Rochelle*].

28 septembre 1945 : JP est nommé officiellement, par une lettre de Georges Salles, membre du Conseil artistique de la Réunion des Musées nationaux.

Octobre [« 4e trimestre »] 1945 : « Fautrier l'enragé, I » dans *Variété*, n°l. Fautrier, qui avait apprécié les *Fleurs de Tarbes*, a écrit à JP: « *Maintenant, non seulement je désire vous voir écrire sur moi, mais après cela, plus tard, vous devrez aborder tous les problèmes de l’art et les résoudre d’une manière aussi complète que dans les Fleurs. Bien peu de choses a été dit jusqu’à présent, tout est à dire, il me semble que ça devrait être tentant ! Et vous êtes bien l’homme fait pour cela*… » (< *J. Paulhan et ses peintres*, pp. 84-85)

5 octobre 1945 : Comme JP a montré la lettre de Jouve, à lui adressée le 7 septembre, à Gaston Gallimard, provoquant de la part de celui-ci une réponse que Jouve juge « *fort déplaisante*», Jouve écrit à JP Ie 5 octobre: « *J'ai le regret de vous dire que cette trahison met fin à nos relations amicales* ». Et effectivement, à part en 1949 pour une relation épisodique, il n’y a plus de lettres, sauf en 1961 (sa dernière lettre à JP) où Jouve, de nouveau, tend la main…

Octobre 1945 : ler n° des *Temps modernes*.

23 octobre 1945 : JP a fait rédiger une lettre-circulaire, car il est malade : « *A la grippe dont il souffrait vaguement depuis son retour à Paris viennent de se substituer dans l’espace de quelques jours une bronchite, puis une pneumonie, enfin une congestion pulmonaire du côté gauche avec tendance voyageuse*. »

24 octobre 1945 : Henry-Louis Mermod écrit à JP, après une récente rencontre à Paris : « *J’emporte donc le petit manuscrit [Guide d’un petit voyage en Suisse*, probablement*] ; je me réjouis de l’éditer en Suisse. Je vous indiquerai encore tirage et prix pour que nous déterminions les droits d’auteur. Je vois qu’il est signé d’un pseudonyme, puis-je mettre votre nom*? »

26 octobre - 17 novembre 1945 : Nouvelle exposition de Fautrier à la galerie Drouin : « Les Otages, peinture et sculptures de Fautrier ». Marque un tournant dans l’œuvre de Fautrier, qui n’avait jusque-là exposé que des œuvres figuratives, et dans l’histoire de l’art contemporain. 48 œuvres : 33 « Têtes d’otages », 2 « Grandes têtes », « Oradour », « Massacre », 8 autres « Otages », 3 sculptures. JP, qui est malade, ne peut venir la voir. Échec de l’exposition pourtant fondamentale : 1 tableau de vendu. (Tous les « otages » réalisés entre 1943 et 1944, sont datés de 1945. Selon Palma Bucarelli (*Jean Fautrier, Pittura et materia*, préface de Giuseppe Ungaretti, Il Saggiatore, Milano, 1960), Fautrier ne put les dater et les signer pendant ces quelques années de guerre où il était réfugié et ne le fit qu’au moment de l’exposition de la Galerie Drouin, en 1945 donc.

27 octobre 1945 : Article d’André Billy dans *Le Figaro* : « Fénéon, Paulhan et la critique ».

28 octobre 1945 : Deuxième pneumonie, bronchite et finalement congestion pulmonaire. JP, harcelé par les écrivains, fait dactylographier une nouvelle circulaire, « *Réponse à des auteurs pressés*» : « *Jean Paulhan se proposait de vous écrire cette semaine. Il n’a pas pu le faire. À la grippe dont il souffrait vaguement depuis son retour à Paris viennent de se substituer dans l’espace de quelques jours une bronchite, puis une pneumonie, enfin une congestion pulmonaire du côté gauche avec tendance voyageuse. Cette dernière conversion, pour n’offrir que peu d’intérêt apparent, n’en a pas moins été appréciée des spécialistes : ce n’est pas du tout qu’elle réduise ou élimine les chances défavorables mais elle les disperse et les égaille en quelque sorte sur un espace de dix-huit jours au lieu de sept, laissant ainsi au malade plus de ressources. / Mais la fièvre non plus n’a pas épuisé ses efforts. Sur quoi les médecins hésitent encore à se prononcer, de sorte qu’il serait de toute manière chimérique à Jean Paulhan de penser écrire quelque lettre avant vingt-cinq ou trente jours ou recevoir quelque visite avant deux mois. Cela dans le cas le plus favorable. Il s’en excuse*. »

30 octobre 1945 : JP, *Entretien sur des faits-divers*, (édition augmentée et illustrée par A. Lhote), Éditions Gallimard. Tirage de tête : 1029 ex., dont 29 sur Pur-fil (dont 4 H.C.) et 1000 reliés selon une maquette de Mario Prassinos (dont 50 H.C.) Tirage courant : 5500 ex.

Octobre - novembre 1945 : Dominique Aury lui écrit de nombreuses lettres pour demander des nouvelles de sa santé.

3 novembre 1945 : Témoignage écrit de JP en faveur de Gaston Gallimard et de sa maison d’éditions, insistant sur la dissociation totale entre la revue (remise aux mains des Occupants) et les éditions.

Novembre 1945 : Convalescence de JP

8 novembre 1945 : JP à Gaston Gallimard : « *Je crois bien que mes diverses maladies, depuis la Libération, n’ont eu qu’une seule raison : c’est que je suis surmené. Je sens cela assez fortement – assez douloureusement – ces jours-ci, où je me remets à songer au travail qui m’attend. / Je comprendrais très bien que ce ne fût pas du tout votre impression. La vérité est que cette sorte de gloire (fausse) qui m’est venue de la Résistance, et dont je ne suis pas sûr qu’elle m’ait valu un lecteur sérieux de plus, me vaut en tout cas un nombre de lettres, de visites et de manuscrits presque inimaginable. / (Peut-être m’arrive-t-il aussi d’être un peu plus préoccupé – en particulier par la suite de mes Fleurs – un peu moins ”vacant“, que je ne l’étais avant la guerre. Peut-être aussi ai-je vieilli. Que faire ?) / Les Cahiers de la Pléiade, très bien. Pour les visites et les manuscrits, je crois que je n’éviterai pas de prendre un secrétaire. Quant aux “Hommages” en préparation – Crémieux, Saint-Exupéry, Decour, Valéry, Prévost… – là je vous prierai de m’en décharger ; tout prêt à conseiller et aider Lemarchand, par exemple (si c’est à lui que vous les confiez). Mais vous seriez gentil, Gaston, de songer à cela de votre côté*. »

11 novembre 1945 : JP écrit à Maurice Noël qu’il n’aime pas le roman de Romain Gary qui vient d’obtenir le Goncourt. Il lui conseille de lire Dhôtel.

13 novembre 1945 : JP écrit à Henri Thomas, qui travaille à *Terre des Hommes*: « *J’aime bien T. des H. Ça fait plaisir (et surprise) de voir un hebdomadaire intelligent.*»

19 novembre 1945 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il est convalescent (pneumonie) et qu’il travaille aux *Fleurs de Tarbes*. Visite de Michaux. Le Chirico et le Masson, qui va exposer dans 20 jours, sont pour Joe Bousquet, le Klee pour JP ? Yanette Delétang-Tardif est « *aux pieds d'Edmond Jaloux* ». Exposition d'Audiberti. Dubuffet peint maintenant avec du goudron.

24 novembre 1945 : Maurice Saillet, dans sa chronique « billets de Justin Saget » dans *Terre des Hommes*, fait la recension de « *F. F. ou le critique* par Jean Paulhan ».

Hiver 1945 : Sur la recommandation de JP, Henri Thomas s’est rendu à Rodez voir Antonin Artaud.

2 décembre 1945 : Assassinat de Robert Denoël, esplanade des Invalides.

Décembre 1945 : Publication dans la revue anglaise, *Tricolore, « News of France*», de « Gestapo encounter » par JP (= Une semaine au secret).

10 décembre 1945 : JP revient travailler chez Gallimard, après sa maladie.

11 décembre 1945, avant le : JP signe et fait signer autour de lui une pétition rédigée par Arnold Naville, envoyée par Merleau-Ponty, à propos de l’« affaire Thao ». Aron, Salacrou, Mounier, Ollivier, Gide sont aussi sollicités. [*Wikipedia* : « *Tran Duc Thao, […] impliqué dans la lutte de libération nationale de l’Indochine (1946-1954), est rapporteur politique au Congrès des Indochinois à Avignon en 1944, puis est élu membre de la Délégation générale des Indochinois en France. Il se rapproche alors du Parti communiste français, qui soutenait les luttes anticolonialistes. Son soutien actif (tracts, conférence de presse) du Viet-Minh et du gouvernement de Ho Chi-Minh lui vaut d'être emprisonné à la prison de la Santé, d'octobre à décembre 1945, pour “attentat à la sûreté de l'État français où il exerce son autorité”. Une vaste campagne, notamment menée par* L’Humanité *et* Les Temps modernes*, demande sa libération.*»]

11 décembre 1945 : Lettre de JP à Henry-Louis Mermod : « E*n principe, je serais très heureux que ce* [Guide d’un] petit voyage *paraisse d’abord – sous mon nom, si vous le préférez – chez vous*. »

15 décembre 1945 : JP dédicace *Entretien sur des faits divers* à Henri Michaux : « *“Des illusions, je n’en manque pas plus que vous. Mais je crains d’avoir perdu le sens de l’illusion.”  (Geoffroy) / pour Henri Michaux, ce petit* Entretien sur des faits divers */ de son (déjà vieil) ami / Jean Paulhan*. »

Décembre 1945 : Fred Paulhan est parti pour Madagascar comme fonctionnaire de l'Administration coloniale. Il y restera jusqu'en 1948 (en mai 1948, il est déjà rentré) puis fera deux autres séjours en 1949-1952 et 1958-1961).

Fin décembre 1945 : Lettre de Jean Fautrier à JP, s. d. : « *Pratiquement il est réconfortant d’avoir connu Drouin - pas* un seul autre marchand *n’aurait accepté de défendre une peinture qui se vend si mal. “L’épicerie” devient de plus en plus indispensable si l’on songe aux derniers 24 mois, au chemin parcouru et au peu d’intérêt que les Français prennent pour leur peinture en dehors de la spéculation*».

24 décembre 1945 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il est guéri de sa pneumonie. Tome II des *Fleurs de Tarbes* en cours. JP cherche *Le Roland*. Il a reçu des poèmes d'Émié. Il a dîné hier chez Dubuffet (avec Fraigneau, Michaux, Matisse, Tapié). Que pense Joe Bousquet des poèmes d'Édith Boissonnas ? JP va envoyer à Joe Bousquet des poèmes de Grosjean. Passage de Bellmer. Fred Paulhan est parti pour Madagascar. *Exercice d’un enterré vif* (juin 1940-août 1944) de Benda, mauvais ? Joe Bousquet devrait recopier ce que Gaston Gallimard dit de JP.

Fin 1945 : D’après André Berne-Joffroy (dans « Zigzags pour de petites précisions », Catalogue *Fautrier*, Musée d’Art moderne de Paris, 1989), JP se fit prêter, à la fin de l’année 1945, des œuvres par Fautrier et transforma une des pièces de la rue des Arènes en petite galerie, où il attirait le plus possible de ses amis : Pierre Matisse, le fils, le galeriste, en particulier, vint voir là des tableaux de Fautrier.

30 décembre 1945 : Édith Boissonnas écrit à JP : « *Le rêve qu’est devenue ma vie, depuis quelques mois, grâce à vous*. »

[*1945*] : Lettre de Jean Fautrier à JP, s.d. : « *Pourquoi êtes-vous étonné par cette furie, dites-vous, de l’abstraction (je n’aime pas ce mot) mais il n’y a jamais eu d’intérêt dans les choses que ce que nous leur prêtons par la pensée, et quoique dans la peinture la part laissée à la pensée est bien petite et quoique les peintres n’ont de pensées que fort rétrécies de ce fait lorsqu’ils restent dans le cadre de leur art – il n’est qu’en s’éloignant du concret des choses trop tangibles que l’on peut tout au moins suggérer quelques pensées autour de l’objet – mais il n’y a là de ma part aucune peinture différente – elle est bien allée lentement dans ce sens depuis toujours, par étapes – c’était trop simple de prendre Picasso et de là partir avec un petit bagage vers l’abstrait il valait mieux faire autrement – du reste vous avez assisté étape par étape à cet éloignement le plus récent[,] après la couleur était cette manière d’indiquer la lumière en dehors de l’objet strictement lui-même – le premier essai vous l’avez vu dans la reproduction du catalogue partie droite – il fut tellement concluant pour moi qu’il est maintenant devenu constant - il n’y a plus la lumière sur l’objet mais il y a la lumière tout de même et mieux que nous l’aurions désiré – maintenant vous voyez un dessin qui se refuse à décrire l’objet mais plus ce qu’il suggère et vous vous en étonnez.*»

1945 : JP écrit à René Drouin : « *S[erge] Karsky (de Combat) est un ami à nous. Sa femme peint et souhaite extrêmement vous montrer ses toiles. Disciple de Soutine, non sans puissance – mais (il me semble) encore sans travail et sans méthode personnelle. Voilà. Je vous soumets son désir (comme disent les administrateurs) à toutes fins utiles. Henri Calet, Marc Bernard admirent ses tableaux. Son adresse : S. Karsky, 340 r. St Jacques*. »

1945 : Médaille de la Résistance française.

1945 : JP, « Sept pages d'explications », supplément à *Clef de la poésie*, Gallimard. [Dans les *Œuvres complètes* (Tchou) = « Trois pages d'explication ».]

1945 : JP, « Une semaine au secret » dans *Écrivains en prison*, Éditions Seghers.

1945 : JP signe la postface à *L'Auberge Parpillon* de N. Devaulx, Éditions Gallimard.

1945 : JP, *Braque le patron*, Paris, Mourlot éditeur, 1945, 78 p. [28,5 x 37 cm ; reprise du texte paru dans *Poésie 43* (n° XIII, mars-avril 1943) avec un motif de couverture imprimé en deux couleurs,une lithographie de Georges Braque en pleine page et huit couleurs, « La Femme à la Mandoline », tous deux spécialement créés pour ce texte, et 19 reproductions lithographiques en couleurs gommées, pour des œuvres antérieures de l’artiste ; « *Cet ouvrage a été tiré à 225 exemplaires / sur vélin d’arches / numérotés à la presse / de 1 à 225. La lithographie originale / de Georges Braque est chiffrée à la / main et signée par l’artiste. En outre, 10 / exemplaires hors commerce ont été tirés / et marqués en chiffres romains de I à X* ». Deux autres éditions, en 1946 et 1947, avant celle de 1950 chez Gallimard.

[*s.d., sur papier à en-tête des* Cahiers du Sud*: 1945*] : Joe Bousquet écrit à JP : « *Mon cher Jean, Excuse-moi si j'utilise pour une fois — à la prière de Ballard — ce papier de boucherie. Il insiste et, à la réflexion, j'insiste moi-même beaucoup pour que tu nous donnes un texte à ajouter à notre numéro spécial sur « Valéry vivant » [*juillet 1946*]. (Ajouter est impropre, le n° n'est pas commencé et je préfèrerais qu'il fût inauguré par ton adhésion.) / L'idée est de Ballard. Je ferai tout pour qu'il s'y tienne. Il est vraisemblable que Ballard, inconsciemment ou non, a puisé sa remarquable idée, tout simplement dans ton F. F. Mais c'est là, il me semble, une raison de plus pour que ce rapport — historique — s'impose — grâce à ta collaboration — de façon aveuglante*. »

ler trimestre 1946 : JP, « Fautrier l'enragé, II », dans *Variété*, n°2.

Février 1946 : L'Académie Française cherche un nouvel immortel et JP ne se récuserait pas, d'après la presse.

4 février 1946 : Henri Thomas écrit à JP qu’il est en visite auprès d’Armen Lubin, à l’institut hélio-marin de Labenne (Landes).

15 février 1946 : « Drôles de malentendus », dans *Action*.

22 février 1946 : Lettre de JP à Henry-Louis Mermod : Mermod tarde à publier le *Petit voyage en Suisse* dont il promettait la publication pour novembre 1945. Le projet ne se fera d’ailleurs pas.

25 février 1946 : Henry-Louis Mermod écrit à JP « *Je n’ai certes pas renoncé à la publication du “Petit voyage en Suisse” et pense le donner ces jours à la composition, pour paraître dans la collection du Bouquet. / Voici la proposition que je suis à même de vous faire : / Tirage : 1200 ; prix de vente en librairie : fr. 7.- ; droits d’auteur : 10%, ce qui représenterait pour vous fr. 840.-*»

Mars 1946 : JP, « La rhétorique était une société secrète », *Les Temps modernes*, n°6.

4 mars 1946 : JP écrit à Pourrat que son fils est accueilli à Madagascar « *par de vieux amis malgaches à moi*».

6 mars 1946 : H. Pourrat écrit à JP : « *Quant à* la belle Bergère*, je n’ai rien pu savoir encore, et je suis ennuyé, parce que j’avais écrit à Mermoud que cela s’arrangerait vite. C’est tellement stupide qu’on empêche d’entrer ce livre venant de Suisse, alors qu’il circule librement en France. Et puis, pourquoi cette brimade ? Le* Chef Français *? Mais voir ce qu’écrivaient à la même époque Claudel, Herriot, etc*. »

7-8 mars 1946 : JP signifie à Jean Amrouche qu'il refuse d'entrer dans le comité de *L'Arche*.

10 mars 1946 : JP écrit à Pourrat que « Un embarras de langage en 1817 », « La Rhétorique était une société secrète » et « Un rhétoriqueur à l’état sauvage » forment trois chapitres des *Fleurs II*.

11 mars 1946 : Henry-Louis Mermod écrit à JP : « *Je reçois votre message du 3 mars par lequel vous me faites part que vous renoncez à publier chez moi le “Petit Voyage en Suisse”, ce que je regrette, mais je comprends parfaitement les raisons qui vous amènent à prendre cette décision. […] Je déplore comme vous que les rapports entre Gaston Gallimard et moi se soient si mal noués. M. Gallimard, qui par ailleurs est si sympathique, n’est, comme vous le savez, pas facile, et je regrette de n’être pas parti de Paris avec une lettre qui évitât tout malentendu*. »

Mars 1946 : JP écrit à Maurice Noël, directeur du *Figaro littéraire* qui sera relancé en avril 1946, qu’il proteste contre les tribunaux d’exception qui confient à des écrivains le soin de juger et punir d’autres écrivains.

20 mars 1946 : La réponse à l'enquête du *Figaro littéraire*, n°2 : « Approuvez-vous ou non cette forme de sanction qu'est l'interdiction de publier des écrits ? » provoque une nouvelle crise au sein du CNÉ.

Mars-avril 1946 : JP a eu le projet d'aller à Carcassonne voir Joe Bousquet avec J. Dubuffet. Finalement, Dubuffet y est allé seul, vers mars-avril, probablement. Autres projets d'aller à Gordes, à Manosque.

ler avril 1946 : JP, *Sept causes célèbres* [signé « Maast »], collection "L'Âge d'Or" dirigée par H. Parisot, n°23, éditions Fontaine. (Couverture de M. Prassinos. Tirage : 775 ex., dont 25 H.C.). Édition originale : 750 ex. numérotés sur Vergé.)

Avril 1946 : Premier n° des *Cahiers de la Pléiade*, revue, en principe trimestrielle, dont JP est le fondateur et rédacteur en chef. Revue financée et commercialisée par Gaston Gallimard. Dominique Aury (qui a démissionné des *Lettres françaises*) en est la secrétaire de rédaction (1946-1952 : 13 numéros). Dessin à l’encre de Fautrier pour illustrer la couverture de chaque *Cahier de la Pléiade*.

Avril 1946 : JP, « Guide d'un petit voyage en Suisse au mois de juillet 1945 », in *Les Cahiers de la Pléiade*, I.

13 avril 1946 : D’après d’Étiemble, JP oppose à la floraison de nouvelles revues qui voient le jour après la guerre le rêve d’un petit cahier mensuel, ramassé sur l’essentiel. JP lui a écrit : « *Il paraît tous les jours une nouvelle revue, et deux nouveaux hebdomadaires, dont aucun n’est tout à fait indifférent. A la fin, c’est trop. On rêve d’un petit cahier mensuel qui tiendrait en dix pages, mais nécessaires*. »

27 avril 1946 : JP publie, dans *Le Figaro littéraire*, n°6, « Slogans des jours sombres », qu’il appelait au préalable « épigrammes ».

Avril 1946 : JP renonce à venir dîner chez Suzanne Tézenas : « *Pour bien des raisons, je désire ne pas rencontrer Madame Jouhandeau dont j’apprends seulement aujourd’hui qu’elle est aussi votre invitée*. » [C’est Élise Jouhandeau qui l’a dénoncé à la Gestapo en mai 1944.]

Avril-mai 1946 : François Mauriac insiste pour que JP déclare sa candidature au fauteuil d’Octave Aubry à l’Académie française.

Avril-mai-juillet 1946 : Dubuffet et JP essayent, par le biais du ministère de la France d'Outre-Mer, d'aller à Madagascar (où travaille le fils de JP, Fred), au titre de conférenciers culturels.

Mai 1946 : JP prépare, en tant que président du comité organisateur, une vente de manuscrits (Gide) et toiles ( Braque, Picasso) pour aider financièrement Artaud à sortir de l'asile de Rodez et reprendre pied à Paris. *Cf*. 6 juin 1946.

26 mai 1946 : Artaud sort de l'asile de Rodez : JP, qui lui avait envoyé chaque mois de l'argent depuis 1939, fait partie du groupe d’amis qui l’a aidé à revenir à Paris.

30 mai 1946 : JP déjeune chez Gide, avec Amrouche. Ils parlent de *L'Arche*, que Gide soutient.

30 mai 1946 : Ordonnance du gouvernement provisoire créant le Comité national d’Épuration des gens de Lettres, où siège l’élu du CNÉ, Gabriel Audisio.

1er juin – 1er juillet – 1er octobre – décembre 1946 : JP, « Morceaux choisis » (signés Maast), dans *Les Temps modernes*, n°9, juin : « Le mystère Léautaud », « Épures » et « L’Honneur de Pédonzigue » [de Roger Rabiniaux].

Juin 1946 : JP écrit à Pourrat que Pierre David, gendre de Supervielle, fonde la revue *Écritures*, avec Supervielle, Caillois, Cingria.

6 juin 1946 : Vernissage à la galerie Pierre d’une exposition de manuscrits et d’œuvres donnés par des écrivains et des artistes en faveur d’Artaud, organisée par le comité des amis d’Artaud. Il y a des manuscrits d’Audiberti, Bataille, Bousquet, Césaire, Éluard, Jouve, Leiris, Michaux, Reverdy, Sartre.

7 juin 1946 : Hommage à Artaud, au théâtre Sarah Bernhardt.

8 juin 1946 : Jacques Lemarchand publie dans *Combat* une critique de *Woyzeck*, pièce inachevée du poète et auteur dramatique allemand Georges Büchner (1813-1837), traduite et adaptée par Jeanne Bucher, Bernard Groethuysen et JP et mise en scène par André Reybaz (*Combat*, 8 juin 1946). Dans *Têtes d’affiche*, André Reybaz fait à cette occasion un portrait de JP, « *mélange de Pythie, de Saint-Pierre, de Sultan inaccessible »*.

Juin 1946 : JP, « Morceaux choisis » (signés Maast), dans *Les Temps modernes*, n°9, juin : « Le mystère Léautaud », « Épures » et « L’Honneur de Pédonzigue » [de Roger Rabiniaux].

21 juin 1946 : JP écrit à Pourrat : « *Arrivées de tous les côtés : avant-hier, Marc Chagall peu changé, toujours ange. Hier Barbara et Henry [*Church*] : Henry, semble-t-il, plus silencieux (ou absent, ou neurasthénique ?) que jamais : l’état de son cœur s’est aggravé, de sorte qu’on le prive de vins, liqueurs et ping-pong. Barbara, par contre (et sans doute à cause de cela) bien plus bavarde, pleine de petites histoires, étouffant les anges sitôt qu’ils se mettraient à voler). Bon, on les aime bien tous deux. Ne viendrez-vous pas les voir, attendras-tu encore qu’on descende jusqu’à toi ? Demain, Léon Bopp (qui semble sombre et préoccupé, depuis quelques semaines : sa mère, croit-il, se laisse lentement mourir. Ses livres n’ont pas le succès qu’ils me semblent mériter. Autre chose encore. Mais quoi ? Peut-être me le dira-t-il ?) Et dans quinze jours, Supervielle. / G.G. [*Gaston Gallimard*] (ceci entre nous) a quelques ennuis, en même temps d’ailleurs que Plon et Flammarion – ce qui fait penser à certains que l’on appliquerait un plan d’ensemble visant à déposséder les grands éditeurs. On verra. Pour l’instant, l’accusation contre G.G. ne me semble ni très grave ni juste. […] Bonnes nouvelles de Fred (à Ste Marie de Madagascar). Pierre semble parfaitement guéri : son mariage est dans quelques mois.*»

28 juin 1946 : JP est convoqué chez le juge Berry, juge d’instruction auprès de la Cour de Justice de la Seine : le dossier Gallimard vient d’être rouvert.

Juin 1946 : Première liste noire émise par le Pen Club, à diffusion internationale, à l’occasion de son premier congrès d’après-guerre à Stockholm.

Juillet 1946 : JP, « Slogans d'avant l'imprimerie », *Valeurs*, n°6.

Juillet 1946 : Article d'Étiemble dans *Valeurs*, n°6 : « Jean Paulhan, *Clef de la poésie* ».

4 juillet 1946 : JP écrit à Pierre Benoit : « *On se demandait quelle pouvait bien être la raison, en ce moment, d’un congrès des écrivains. On l’a appris : il s’agissait de donner Trieste à la Yougoslavie. Drôle de congrès, drôles d’écrivains. / (à mon sens, il serait plus urgent de réconcilier tous les écrivains français. Plus difficile aussi, peut-être. Voilà qui me tenterait.)*»

Juillet 1946 : JP, « Morceaux choisis » (signés « Maast »), *Les Temps modernes*, n°10, juillet : « A propos d’une race éteinte », « Il n’est pas si facile de s’engager » et « Mourir en pensant ».

27 juillet 1946 : JP écrit à Pierre Benoit, qui lui a demandé de faire en sorte que non nom soit retiré de la liste noire du CNÉ : « *voici ce qui m’embarrasse : j’ai rompu, sitôt après la première séance “à ciel ouvert”, toutes relations avec le C.N.E. dont la conduite me paraissait insensée – cela sans toutefois démissionner. / Actuellement, je puis démissionner et rendre mes raisons publiques. La seule chose que je ne puisse pas faire est d’intervenir ouvertement pour que tel ou tel nom soit biffé de la liste : ce serait implicitement accorder que les autres noms peuvent y demeurer et que la liste a sa raison d‘être – ce que je ne pense point du tout. Que feriez-vous à ma place ? Peut-être une lettre publique de démission serait-elle la meilleure solution*. »

28 juillet 1946 : *Braque le Patron*, collection « Les grands Peintres par leurs amis », Éditions des Trois Collines, 1946 (édition courante, qui est une nouvelle édition augmentée de 3 chapitres).

Juillet - août 1946 : JP, « Un rhétoriqueur à l'état sauvage ou La Littérature considérée comme un faux », dans *La Nef* nos 20 et 21.

Juillet - août 1946 : JP explique à Gaston Gallimard l’intérêt qu’il aurait, pour lui personnellement, mais aussi pour la maison Gallimard, à candidater à l’Académie française : « *Je crois bien que, si vous y étiez irréductiblement opposé, je renoncerais sans le moindre regret à de vagues projets d’Académie. Mais laissez-moi vous dire d’abord ce qui m’y tente. / Je passe sur les raisons basses : évidemment un événement inattendu, une récompense imméritée – accordez-moi que c’est le cas : je n’ai jamais rien fait pour me rapprocher de l’Académie, j’ai toujours fait tout ce qui pouvait le mieux m’en écarter – sont toujours amusants : agréables. Le meilleur de la vie est fait de surprises. (Evidemment aussi j’aurais plaisir à vexer ceux des membres de ma famille qui ne m’ont jamais pris au sérieux.) Je n’insiste pas là-dessus. / Voici ce qui me paraît plus grave : ma tâche de directeur des Cahiers me paraît tenir, pour l’essentiel, à briser cette sorte de cercle de fer que le machiavélisme des uns, la lâcheté des autres referme depuis deux ans plus solidement chaque jour autour d’un Jouhandeau, d’un Giono, et même d’un Montherlant (que je n’aime guère). Je n’imagine guère, par exemple, un second numéro des Cahiers sans quelques extraits de l’Essai sur moi-même [*Jouhandeau*]. / Il me faudra donc rompre avec plus d’un ami – en tout cas, avec le C.N.E, avec l’U.N.I.[[6]](#footnote-6), même avec le Pen-Club (qui vient seulement aujourd’hui de dresser sa liste noire, et la dresse sous la direction d’Aragon.) Je n’y perdrai, je crois, qu’une littérature édifiante, à laquelle je ne tiens guère. Tout de même, je ne voudrais pas me trouver du jour au lendemain abandonné de tous. (Pour moi, d’ailleurs, je m’en fiche ; mais la chose peut être dangereuse pour les Cahiers ; pour la maison elle-même. Il nous faut ici des appuis. Je ne me sens pas disposé du tout à refuser – puisqu’ils s’offrent – celui de l’Académie ; pourquoi pas, celui de la Revue des Deux-Mondes elle-même, qui doit bientôt reparaître. Vous me direz que c’est un appui assez frêle. Non, je le crois plus solide qu’il n’en a l’air, et de toute manière la partie vaut d’être jouée. Il y va d’une certaine indépendance de l’esprit : d’une chose mille fois plus grave que l’Académie et le reste. Par ailleurs, il se trouve que je suis placé au point exact d’où la partie peut être jouée, avec quelque chance de succès. Enfin, personne ne me demande la moindre concession – et je marquerai très nettement que je n’ai pas la moindre envie d’en faire une seule. Alors ? / Cher Gaston, je voudrais vous convaincre. C’est à vous que je dois la gravité que se trouve avoir ici (bien malgré moi) notre décision. Et je ne puis, ni ne veux, la poursuivre sans vous. Avouez qu’il s’agit d’une entreprise assez passionnante*. » François Mauriac, Georges Duhamel, Jean Cocteau, André Chaumeix et Pierre Benoit encouragent JP à se présenter.

7 août 1946 : G. Gallimard écrit à JP : « *Si vous désirez que j'aie envie que vous soyez de l'A[cadémie] F[française] j'aurai le même désir que vous. Après tout la vie est courte, sans grandes distractions : les catastrophes sont bien monotones et il n'est que juste que vous ayez quelques amusements*. » et le 9 août : « *En ce qui concerne votre élection à l'A. F., je vous aime trop pour ne pas préférer, en fin de compte, vos sentiments aux miens. Mais je ne voudrais pas fâcher Germaine. Je ferai donc tout ce que vous souhaitez*. »

25 août 1946 : JP confirme à Pierre Benoit que celui-ci peut dire à Pierre Lazareff de sa part que « *je serais content de le voir et de voir avec lui ce que je pourrais faire*».

7 septembre 1946 : Alix Guillain décrit l’état de Groethuysen : « *Hier, il y a eu une consultation de plusieurs grands médecins. Après la consultation, on m’a appelée pour me dire que Groet avait un cancer qui avait attaqué le poumon gauche, les bronches et l’omoplate droite (sur laquelle depuis 3 semaines s’était formée une petite protubérance, grosse comme un œuf). Il a encore au maximum 3 ou 4 mois à vivre ! Le plus terrible c’est que ce seront des mois de grandes souffrances. Il a presque complètement perdu la voix, crache le sang, ruisselle de transpiration, et a beaucoup de peine à respirer. Les nuits sont fort agitées, tous les 1/4 d’heure il rejette toutes ses couvertures. Les yeux sont pleins d’angoisse et il maigrit à vue d’œil. On ne peut plus même le faire asseoir dans un fauteuil, sans risquer une syncope. On dirait qu’un mauvais génie s’acharne après lui et s’ingénie à le tourmenter. // […] P.S. Ce matin le Dr Wilvers qui dirige la clinique me dit que ce ne sont pas 3 ou 4 mois, mais un seul mois qu’il restera en vie.*»

13 septembre 1946 : JP écrit à Florence Gould : « *Notre grand ami Bernard Groethuysen est mourant à Colpach d’un cancer du poumon. Nous quittons Paris demain pour aller auprès de lui.*» [<  *Par le don de Florence Gould*].

14 septembre 1946 : JP part avec Dubuffet pour Luxembourg, voir Groethuysen. Portrait de JP par Dubuffet : « Maast, Luxembourg ». Au retour, ils s'arrêtent chez Pierre Neyrac (de son vrai nom, Dr. Cohen).

17 septembre 1946: Mort de Bernard Groethuysen (66 ans) à Luxembourg d'un cancer aux poumons (né à Berlin le 9 janvier 1880).

Septembre 1946 : Dubuffet peint « Maast à la crinière ». [De la même période date le portrait de JP, qui est au MET de New York (collection Jacques et Natasha Gelman).]

Septembre 1946 : Joe Bousquet, qui est guéri, veut-il donner un manuscrit pour une [nouvelle ?] vente en faveur d’Artaud ? Mort de Groethuysen [17 septembre 1946), et de Fanny Fénéon (avril 1946). JP a accepté de tenir une petite chronique pour *Les Temps modernes*. JP évoque Bru [*manuscrit envoyé par Joe Bousquet ?*]. Dubuffet et JP ont été dans la « *boîte de jazz* » de Michel Tapié. Une étudiante fait une thèse sur Joe Bousquet.

26 septembre 1946 : Lettre de JR Bloch à JP : « *Nous venons seulement de récupérer l’appartement de la rue de Richelieu où la Gestapo vint me chercher en novembre 1940, et me manqua d’une heure.* »

Fin septembre - 15 octobre 1946 : Séjour à Varengeville chez Braque.

Tout début octobre 1946 (avant le 12) : JP écrit à Pierre Benoit qu’il va agir pour lui au CNE : « *Il n’est pas encore question d’une séance de rentrée au C.N.E. En tout cas, je ne laisse pas ignorer à nos amis que je quitterais aussitôt le C.N.E. si ma proposition était repoussée. (Partiraient avec moi Guéhenno, Blanzat, Sartre, bien d‘autres encore et – me disent les Tharaud, qui sont ici nos voisins – Henriot, Duhamel.)*» Il précise qu’il vient de recevoir la médaille de la Résistance : « *Voilà qui est excellent pour nos projets*».

5 octobre 1946 : JP demande Pierre Benoit ce qu’on lui reproche : « *voici les deux ou trois points, sur lesquels je voudrais bien être renseigné. Que pouvait-on, même vaguement, vous reprocher ? / I. vice-présidence du groupe « Collaboration ». / 2. romans ou articles publiés dans le* Petit Parisien*. / 3. voyage à Weimar. / à quoi je puis répondre, n’est-ce pas : qu’il n’y a jamais eu voyage (ni la moindre velléité de voyage). / que vous vous êtes séparé de “Collaboration” dès le début de la guerre. / Quant au roman publié par le P.P. [*Petit Parisien*], c’est à ce compte Valéry, Claudel, Éluard, Sartre (et moi) qu’il faudrait porter sur la liste noire ; Mais est-ce que je n’oublie rien ?*».

5 octobre 1946 : G. Gallimard écrit à JP : « *Je viens d'apprendre que notre affaire est classée. Je veux que vous soyez le premier à le savoir*. »

5 octobre 1946 : JP donne une « Introduction » aux *Infortunes de la vertu* de Sade, volume publié aux éditions du Point du Jour (dirigées par René Bertelé), avec une notice de Maurice Heine et une bibliographie de Robert Valençay (collection « Incidences »).

Octobre 1946 : JP publie, sous le pseudonyme de « Maast », dans *Les Temps Modernes*, n°13 : « Considérations sur la guerre d'un historien américain [Richard Cowper] », « A propos de critique d'art », « Encore la littérature dirigée », « Farfelades » [textes courts de Bettencourt].

30 octobre 1946 : Gaston Gallimard renonce à la collection des Cahiers de l’Art brut, dont Dubuffet a préparé 16 numéros. Mais il enverra à Dubuffet 55 000 francs en août 1947 pour le dédommager de ses frais de recherches.

Novembre 1946 : « Braque ou le sens du caché », dans *Échos*, n°4 (Londres).

Novembre 1946 : JP écrit le même mois à Pierre Benoit, évoquant la récente déclaration du CNE : « *cette petite note doit vous paraître, comme à moi, d’une cafarderie odieuse. Et que dites-vous, à la fin, de cette apparition de la Conscience Humaine (avec ses sanctions éternelles) ? J’envoie, par ce courrier, ma démission à notre Jean Cassou – content du moins de n’avoir pas quitté plus tôt le C.N.E. puisque*… » [Précédemment il a écrit à Pierre Benoit, daté de novembre 1946 par le destinataire : « *tout est réglé depuis hier, et la nouvelle en sera donnée dans les prochaines L[ettres] F[rançaises]* »].

23 novembre 1946 : JP donne sa démission à Aragon du CNÉ qui a déclaré être la « *conscience humaine*». Il écrit à Suzanne Tézenas, qui fut une amie proche de Drieu la Rochelle : « *J’ai démissionné du C. N. E. Avez-vous vu qu’il prétend maintenant rendre au nom de la “conscience humaine” des arrêts éternels (et contre Drieu en particulier.) Quels sots ! Et ce rôle de policiers supplémentaires qu’ils veulent décidément tenir ! Voilà qui vient en droite ligne de Maurras (du plus mauvais Maurras).*»

Décembre 1946 : Lettre de JP à Marcel Arland : « *C’est difficile de te répondre, sur Braque. Evidemment, cette impression de génie m’est très relative. J’y trouve : 1) je ne sais quoi d’autonome. Braque de toute évidence fonctionne tout seul, n’arrondit jamais une de ses réflexions – une de ses toiles – pour la rendre acceptable (ou, comme Picasso, plus inacceptable). Cela revient un peu au même : c’est toujours un pont lancé, un rapport établi avec le spectateur, dont Br. [*Braque*] n’a pas le moins du monde besoin. D’où vient aussi qu’il travaille en pleine lumière – à la différence de Rouault et de Pic. [*Picasso*], qui vous montrent toujours des morceaux choisis, il vous laisse aller et venir dans son atelier où l’on voit, pour un tableau fini, tout ce qu’il a fait de manqué ou d’inachevé depuis trente ans. Mais il ne craint ni la moquerie ni qu’on lui vole ses procédés. C’est aussi bien qu’il n’en a pas : 2) jamais il n’a trouvé un moyen de faire ses toiles plus facilement. Jamais non plus, il n’a été aidé par quelque élément étranger que ce soit. Il est croyant, mais n’a jamais tiré la moindre inspiration, le moindre parti d’une foi – qui s’insère seulement dans sa méthode, à l’endroit où il s’attendait à un élément qui échappât à la raison. 3) j’y trouve aussi je ne sais quoi de paternel (si je peux dire). C’est que l’autonomie à la façon de la sienne ne tourne pas mal. C’est qu’elle l’a mené à une assez grande sérénité – qu’il a dû gagner lentement, qui n’est pas séparable de l’œuvre. C’est enfin qu’on peut le suivre*. »

Hiver 1946 : JP, « La Métromanie », dans *Saisons*, n°3.

Décembre 1946 : JP, « Morceaux choisis » (signés Maast), dans *Les Temps modernes*, n°15 : « Apologie du café », « Chevaliers et tournois » et « Le rouleau compresseur ».

13 décembre 1946 : « Démissions au C.N.É. », *Combat*, 5e année, n° 789, vendredi 13 décembre 1946, p. 2 : « *Le bruit courait la semaine dernière que M. Jean Paulhan, co-fondateur des* Lettres françaises, *avait donné sa démission du C.N.É. à la suite du “blanchiment” de M. Pierre Benoit[[7]](#footnote-7). / La nouvelle se confirme. La démission de M. Paulhan serait suivie de celles de MM. Gabriel Marcel, Jérôme et Jean Tharaud, Jean Schlumberger et Georges Duhamel.*»

20 décembre 1946 : *La Métromanie ou Les Dessous de la capitale*, Éditions du Pavois. Tirage : 30 ex. tirés-à-part de la composition faits pour la revue *Saisons*.

27 décembre 1946 : Lettre de JP à Henry-Louis Mermod : « *J’ai grande envie de vous soumettre pour les* Cahiers Blancs *un recueil de trois contes (dont deux inédits)* l’Aveuglette. »

27 décembre 1946 : Vercors publie une « Lettre Ouverte » dans *Les Lettres françaises*, à JP, démissionnaire du CNE.

[s. d.: 1946] : Joe Bousquet à JP : « *Depuis plus d'un mois, Ballard veut réunir quelques textes sur moi, dans les Cahiers, et voilà un mois qu'il insiste pour que je te sollicite, ce qui me gêne affreusement. Enfin, voici, ci-joint, un papier qui te permet un recul facile, mon retard étant maintenant assez considérable. / Sais, au moins, ceci. Ces textes, à ma prière seraient groupés sous un titre comme : “Approches de J[oe] B[ousquet]” et, si tu en donnais un, je voudrais qu'il y fût uniquement souligné le phénomène humain, social, l'occasion physique de rencontres morales – l'expérience de laboratoire qui, d'un lieu où n'étaient ni des sources de connaissance, ni des sources poétiques, obtient certaines manifestations peut-être en vertu du fait qu'il était, au moins en apparence pour ce qui me regarde, passé outre à une mesure [*sic*]. En un mot, je demande à Ballard qu'il ne soit parlé que d'un miracle de l'amitié. Tu es bien le seul à qui je puisse dire, sûr d'être compris, que cette chambre est un lieu de charité, le seul endroit du monde où Benda pouvait se connaître par ce qu'il avait à donner. Et quel texte, lui, justement, aurait pu donner, s'il avait voulu se souvenir de l'effet que produisait sur lui “ma folie”.* »

1946 : Réimpression de la « Note-préface » de JP à *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves, précédés d'Exemples*, de Paul Éluard (illustré par Magritte), Éditions Lumière, Bruxelles (tirage limité à 635 ex.).

1946 : JP, « Deux incidents » (« Une main sous les pierres » et « Je sais ce que tu veux »), *Alternances*, éditions Le Gerbier, Lyon.

1946 : JP, « La Patrie (présentée à des enfants) (I) », in « Chroniques de minuit », Éditions de Minuit.

1946 : JP, « Slogans d'avant l'imprimerie », in *Épreuves dans l'ombre*. Groupe parisien de l'imprimerie clandestine.

1946 : JP, « Pour l'éloge de Jacques Decour, l'Abeille » et « Les Pendus de Nîmes », *La République du silence*, New York.

Janvier 1947 : JP a été suivi par Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Gabriel Marcel, les frères Tharaud qui viennent de donner leur démission au CNÉ.

Janvier 1947 : Avec Gaston Gallimard, Georges Navel et d'autres, JP réunit de l'argent pour Alix Guillain, la compagne de Groethuysen.

Janvier 1947 : Le CNÉ manifeste publiquement dans *Les Lettres françaises* qu'il se désolidarise de JP.

Janvier 1947 : Dans « Chronique de la pluie et du beau temps » d’*Europe*, Aragon écrit : « *je m’entends avec lui [*JP*] toujours à demi-mot*».

18 janvier 1947 : JP, dans une interview pour *Le Figaro littéraire*: « *Il me semble que j’en vois, sur votre liste noire [*du CNÉ*] qui seraient moins coupables qu’un Rimbaud, qu’un Romain Rolland*. »

25 janvier 1947 : Le Procureur de la République demande au Préfet de Police des renseignements sur les nommés Wahl, Paulhan, Bayet, qui ont déclaré ouvrir une « *école*» [Collège philosophique]. (< Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372 [ancienne cote 194.558]).

Janvier-février 1947 : JP, « L'agent secret », signé « Maast », *Poésie 47*, n°37.

Février 1947 : Début de la polémique autour de la réponse de JP à « Une lettre de Mme Romain Rolland à propos d’“Au-dessus de la Mêlée”, réponse publiée dans *Le Figaro Littéraire* du 1er février 1947.

Février 1947 : JP publie, en collaboration avec Dominique Aury, *La Patrie se fait tous les jours*, « *premier manuel de littérature engagée*» (anthologie des écrits de la Résistance réunis par D. Aury et JP), aux éditions de Minuit. JP signe la préface « La Patrie présentée à des enfants ».

14 février 1947 : Réponse d’Aragon dans *Les Lettres françaises*, réfutant les raisonnements de JP et dénonçant « Un cas : Jean Paulhan ».

15 février 1947 : *Guide d'un petit voyage en Suisse*, Éditions Gallimard. Tirage de tête : 1126 ex., dont 8 sur Chine (dont 3 H.C.), 13 sur Hollande van Gelder (dont 3 H.C.), 55 sur Pur-fil (sont 5 H.C.), 1040 sur Alfamousse reliés d'après une maquette de Mario Prassinos (dont 50 ex. H.C.) et 10 sur Bleuté Guérimand, réservés à l'auteur.

22 février 1947 : René de Solier, suite à l'article d’Aragon sur JP paru dans *Les Lettres françaises*, envoie sa lettre de démission au CNÉ.

3 mars 1947 : Carte établie au nom de JP, délivrée par « Amicale du Réseau « Musée de l’Homme » / France Combattante / Réseau du Musée de l’Homme (Hauet-Vildé) / N°126. » Signée par Y. Oddon (Yvonne Oddon, compagne d’Anatole Lewitzky depuis 1937, bibliothécaire du Musée de l’Homme). JP s’y déclare « *journaliste* » et ayant les yeux « *pers* »…

5 mars 1947 : Lettre de Blanzat à Guéhenno sur le conflit opposant JP au CNÉ, conflit qui va rebondir avec la décision de JP de publier Jouhandeau, Giono dans *Les Cahiers de la Pléiade*, « *à côté de Gide et Malraux qui y consentent* ».

Mars 1947 : Dans *Le Figaro littéraire*, manifeste collectif (Breton, Camus, Mauriac, JP, Sartre (rédacteur)) : « Une question est posée. Le souvenir de Paul Nizan. » Voir aussi *Les Temps modernes* de juillet 1947.

10 mars 1947 : Lettre de J. Wahl à un « *ministre* » non précisé: « *Je viens de fonder à Paris le collège philosophique avec l'approbation et le concours précieux de Messieurs Jean Bayet et Jean Paulhan*. » (< fonds J. Wahl, Archives IMEC).

12 mars 1947 : Conférence de JP dans le cadre du Collège philosophique : « La Machine critique ».

20 mars 1947 : *Sept Nouvelles causes célèbres* [signées « Maast »], collection « Nouvelles originales » n°l, éditions de Minuit. Tirage : 1000 ex.

29 mars 1947 : JP pose pour son portrait que fait la peintre Gertrude O’Brady. Elle l’écrit à son ami Jakovsky, alors hospitalisé.

29 mars 1947 : Communiqué de Sartre : « *Lorsque vous dites que Nizan est un traître, voulez-vous dire simplement qu’il a quitté le parti communiste en 1939 ? […]. Ou voulez-vous insinuer qu’il a, bien avant la guerre, accepté pour de l’argent de renseigner le gouvernement anti-communiste sur votre Parti ? En ce cas, prouvez-le.*» Parmi les signatures : Raymond Aron, Albert Camus, Simone de Beauvoir, Jacques Laurent-Bost, Brice Parain, JP, Jean Lescure, Jean Schlumberger, Julien Benda, André Breton, Roger Caillois, Jean Guéhenno, Michel Leiris, François Mauriac. Publication dans le *Littéraire* le 29 mars 1947, dans *Combat* (4 avril), *Carrefour*, *Gavroche*… L. Martin-Chauffier refuse de signer cette protestation, estimant que sa forme est excessive. Il sera élu quelques jours plus tard président du Comité national des Écrivains.

Printemps 1947 : Annonce de la publication de *Sade*, par JP, dans la collection « Les Classiques de la liberté », coll. fondée par B. Groethuysen et dirigée par Jean Descoullayes aux éditions (suisses) des Trois Collines.

Avril 1947 : JP devait aller voir Fred à Madagascar avec Dubuffet, mais il doit renoncer à ce voyage à cause de la santé de Germaine. Ils continueront tous deux à essayer de se rendre pour une mission officielle à Madagascar, jusqu'en mars-avril 1948 (*cf*. Iettres de Dubuffet de 1947-1948).

Avril 1947 : JP, « De la Paille et du grain, I » dans *Les Cahiers de la Pléiade*, n°2.

4 avril 1947 : *L’Humanité* (Guy Leclerc) réplique [*cf*. 29 mars 1947] : « *Il va sans dire que le but de l’opération n’est pas de “réhabiliter la mémoire” de Nizan, dont ces messieurs se moquent bien, mais d’attaquer le parti communiste français. Aussi bien, suffit-il de lire les noms des protestataires pour comprendre le sens profond de leur démarche : Brice Parain, chassé de* L’Humanité *parce que gérant du journal policier* Détective *; André Breton, qui dénonçait précisément dans sa revue son cosignataire d’aujourd’hui comme policier ; Jean Paulhan, l’homme pour qui Romain Rolland a été un traître au même titre qu’un Alphonse de Chateaubriant ; Henri Jeanson, fondateur et directeur du journal nazi* Aujourd’hui *[…].*»

8 avril 1947 : JP écrit à Pourrat : « *ces jours-ci je travaille surtout à l’introduction d’une anthologie des poètes modernes [*Anthologie des Poètes d'aujourd'hui*], promise à Mermod*».

28 avril 1947 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Mon cher ami, / naturellement, j'aimerais mieux que nous soyons du même avis, mais quant à me plaindre d'une note sur moi, non, ce n'est pas du tout mon genre. A G. G. [*Gaston Gallimard*] je n'en ai évidemment pas dit un mot (mais qu'est-ce que G. G. peut avoir à faire avec* Combat *? A P. P. [*Pascal Pia*], j'ai dit : "on m'arrange bien dans ton journal" ou quelque chose de ce genre, en plaisantant. Il m'a répondu sur le même ton. C'est tout. // Sur le fond : je me fiche pas mal que RR [*Romain Rolland*] ait fait ceci ou cela. Ce qui me paraît grave, ce qui me paraît un signe certain d'hypocrisie (de la part des épurateurs) c'est que Rolland soit porté au Panthéon pour la même raison, peu s'en faut, qui leur fera demain envoyer Châteaubriant au peloton de Vincennes. (Ou alors avouez simplement – leur dirai-je – que vous vous foutez de la patrie, quoi que vous en disiez. Simplement, qu'une opinion "de gauche" vous paraît toujours admirable, une opinion "de droite" toujours coupable.) Mais à vendredi. Je suppose que c'est au dessert qu'on distribuera les stylos. Très impatient. A vous. JP. Jouhandeau : là il me semble que la question est simple. Comme directeur des Cahiers, je n'ai à prendre qu'une décision littéraire. Je n'ai pas me substituer (et grâce à Dieu !) à la "justice de mon pays" - qui a d'ailleurs acquitté J.. Mais trouvez-vous vraiment que j'ai tort ? Et faut-il que nous nous mêlions de morale ?.* »

Avril 1947 : Condamné à mort en novembre 1946, Lucien Rebatet bénéficie d’une pétition signée par JP, Albert Camus, Georges Bernanos, Roger Martin du Gard, Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan, Jean Anouilh, François Mauriac, Paul Claudel et Marcel Aymé. Il est finalement gracié par le président Vincent Auriol en avril 1947 et voit sa peine commuée en détention à perpétuité. Une lettre de Gaston Gallimard, sans date, mais probablement de début 1947, demande à JP : « *Pourriez-vous me donner la liste des écrivains que vous pourriez décider à signer la pétition en faveur de Rebatet ? Je voudrais la communiquer à Mme Vineuil [*pseudonyme de Rebatet*] pour qu’elle ne s’adresse qu’à d’autres, de son côté. »* JP dresse alors la liste suivante : « *Mondor / Maurois / ~~Mauriac~~ / ~~Herriot~~ / Farrère / ~~Schlumberger~~ / Martin du Gard / ~~Malraux~~ / Supervielle / Louis de Broglie / Maurice de Broglie / H. Clouard / René Lalou.*»

Début mai 1947 : JP, « Première lettre aux membres du CNE » [tract ronéotypé de deux pages r°/v°]. Dates variables selon les correspondants : 4 mai 1947 à Pourrat, ailleurs 15 mai 1947.

10 mai 1947 : « L'un des premiers de l'équipe, Jean Vaudal », dans *Les Lettres françaises*, n°107.

15 mai 1947 : JP publie une longue lettre consacrée à Romain Rolland, titrée « Une mise au point de JP » dans *Gavroche*.

15 mai 1947 : JP, *Braque le Patron*, édition de luxe, avec 57 planches hors-texte, dont 1 en couleur (90 ex., signés par l'auteur et le peintre, dont 25 sur papier d'Arches et 65 sur Vélin du Marais), collection « Les grands peintres par leurs amis », éditions suisses des Trois Collines,1947.

Mi-mai 1947 : « Deuxième lettre aux membres du CNE » [tract ronéotypé recto verso] (dates variables : à Pourrat, à Tavernier, 15 mai 1947, ailleurs 23 ou 25 mai 1947).

23 mai 1947 : Mort de Charles-Ferdinand Ramuz.

23 mai 1947 : Parution dans *Combat* de la « Deuxième lettre aux Membres du CNE », de JP.

28 mai 1947 : A. Artaud à JP : « *Ce n’est pas moi, Jean Paulhan, qui dépense ainsi 35000 frs par mois mais le comité de mes amis qui s’obstine à payer ma pension à la clinique d’Ivry, ce qui me force à dépenser le prix de 4 repas par jour au lieu de deux.*»

Mai 1947 : Yvon Belaval note, dans son Journal inédit, cette conversation entre JP et Alexandre Vialatte, au sujet de Kafka : « *“Vous vous souvenez, demande Paulhan à Vialatte, quand vous nous avez apporté* Le Procès*? Il s’en est fallu de bien peu que nous ne le publiions pas. Le jury était divisé. Nous ne connaissions pas Kafka. Il a eu beaucoup d’adversaires.”*»

Juin 1947 : JP signe la préface à *Mythes et Portraits*, de B. Groethuysen, collection « Les Essais », Éditions Gallimard (achevé d’imprimer en juin).

Juin 1947 : JP, « Entretien sur des faits divers ou L'Usage des arguments », dans *Sur* (Buenos Ayres) n° spécial sur la « littérature française depuis la Libération ».

Début juin 1947 : JP, « Troisième lettre aux membres du CNE » [tract ronéotypé] (dates variables : à Pourrat, à Tavernier : 4 juin 1947 ; elle sera plus tard publiée dans *Carrefour* du 23 juillet.)

10 juin 1947 : Mauriac, à propos de Benoist-Méchin, proteste contre le fait que l’épuration est « *abandonnée entre les mains des jurés communistes.* […] *Que les témoins à charge deviennent les juges, voilà l’attentat permanent dont je m’étonne que la conscience nationale ne soit pas indignée, surtout lorsque ce n’est pas d’un délateur ou d’un tortionnaire qu’il s’agit de régler le compte.* […] *Lorsque Saint-Just s’écriait à la Convention : “Soyez inflexibles ! C’est l’indulgence qui est féroce…”, les frontières étaient envahies, et le sinistre tribunal avait au moins la franchise de se qualifier de “révolutionnaire” ; la guerre est finie et nous ne sommes pas en révolution : le Président, le samedi soir, roule en famille vers Rambouillet.* » (F. Mauriac, « La Cour sans justice », *Le Figaro*).

27 juin 1947 : JP écrit à Jean Grenier : « *Sept “jeunes éditeurs”, depuis trois semaines, ont demandé à G.G. [*Gaston Gallimard*] de les racheter*. » (*< Choix de lettres*). En juillet 1947, JP demande à Gaston Gallimard de racheter les deux jeunes éditeurs suivants : les éditions du Point du Jour, au bord de la faillite, seront reprises en 1949 par Gallimard. Bertelé dirigera la collection éponyme. Les éditions Variété, qui publieront *Jean Paulhan, l’écrivain appliqué* de Maurice Toesca (1948), étaient dirigées par Jacques Dopagne. *Variété* est aussi le nom d’une luxueuse revue illustrée, publiée en 1945-1946 et dirigée par Jacques Doris et Marie-Aimée Dopagne. JP y avait publié *Fautrier l’enragé*, dans les deux premiers numéros (1945).

Été 1947 : JP commence à aimer Dominique Aury qu'il connaît depuis 1941.

Été 1947 : Il semblerait, selon les lettres d’Armand Petitjean, que JP ait alors un projet de nouvelle revue, qui se serait appelé *Pages libres* (à laquelle Petitjean pourrait participer).

6 juillet 1947 : JP signe « Quatrième Lettre aux membres du CNE », sous forme de tract en fac-similé, publié par Les Nouvelles Epîtres, petite maison d’édition fondée par C. Claude-Max en 1945, qui ne publiait que des lettres ouvertes, le plus souvent polémiques (Vercors, Bernanos…), diffusées en fac-similé et adressées sous enveloppe. (Les Nouvelles Épîtres, dont les moyens étaient très limités, cesseront leur activité début 1948, Gallimard n’ayant pas désiré les reprendre.)

17 juillet 1947 : Denis de Rougemont écrit à JP : « *Les conclusions de* la Paille et le Grain *me paraissent ce que l’on a écrit de plus sensé, de plus digne, de plus opportun, sur l’état présent de la France et le rôle qu’elle tient dans le monde, modeste et capital (l’un à cause de l’autre).*»

18 juillet 1947 : JP fait partie avec Guéhenno, Joxe, Siegfried, Émile Henriot, Roques, etc... de la Commission des Émissions de radio-éducative (qui dépend de la Direction des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire).

Juillet 1947 : JP écrit à Jean Grenier, liant le rythme de parution des *Cahiers* *de la Pléiade* avec la « *révision des valeurs* » que ceux-ci doivent proposer : « *Faut-il rendre trimestriels l’an prochain les* Cahiers *? C’est difficile. Et si nous ne les rendons pas tout à fait nécessaires, ils seront tout à fait inutiles*. »

29 juillet 1947 : JP propose à Gallimard la formule suivante : « *Naturellement, je songe beaucoup à ces* Cahiers *trimestriels. Ce serait difficile : il faudrait y faire tenir à la fois la vieille* NRF*, et aussi* Commerce *et pour une part* Critique*. »* Formule que Gaston approuve énergiquement : « *Je trouve votre formule excellente :* NRF *+* Commerce *+* Critique. » À la même période, JP exprime les mêmes ambitions face à Petitjean : « *Pourrions-nous faire une revue qui fût à la fois, pour l’essentiel,* La NRF*,* Commerce *et* Critique *? »*

31 juillet 1947 : G. Gallimard se « *réjouit que les* Cahiers de la Pléiade *deviennent trimestriels*».

[*Juillet 1947*] : Lettre de JP à Armand Petitjean, dans laquelle il lui propose de co-diriger avec lui les futurs *Cahiers de la Pléiade*.

Juillet-Août 1947 : JP écrit à Armand Petitjean : « *En tout cas, la première chose à faire (et nous aurions, pour la faire au complet, les quatre numéros de 1948 [des* Cahiers de la Pléiade*]) ce serait une révision générale de toutes les valeurs (littéraires et autres) de 1940 à 1947*. »

Juillet-août 1947 : Dubuffet peint « Jean Paulhan diable noir ».

Août 1947 : Polémique avec Claude Morgan et *Les* *Lettres françaises*.

2 août 1947 : Après trois jours de voyage, divers accidents et crevaisons, JP est au chalet de Barthe, à Brassac, dans le Tarn, avec les Arland, les Guérin et les Drouin (allusion aux querelles rallumées par la quatrième lettre de JP aux Directeurs de la Résistance, écrit JP à Jean Guéhenno dans sa lettre du ler août 1947.) Il y est toujours le 7 août 1947 (à Pourrat), et le 16 août (photographié avec Germaine, très amaigrie, Sonia Guérin, par R. Guérin, "*Samedi 16 août 1947 / Chalet de Barthe, près Brassac (Tarn*)" a écrit R. Guérin au dos de la photo [< éditions Finitude]. C’est JP qui a mis en contact en 1946 Raymond Guérin et René Drouin. Depuis Brassac, JP envoie à Pierre Benoit sa « 4e Lettre aux Directeurs de la Résistance » et finit de rédiger la 5e.

3 août 1947 : JP à Albert Paraz : « *Pour Céline, vous n'êtes pas au courant. Il est à peu près guéri, pas du tout en prison, en instance de départ pour l'Amérique. Divers diplomates (français) s'y opposent. Donc seule consigne pour l'instant : ne pas parler de Céline*. » [< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF].

8 août 1947 : JP écrit à Édith Boissonnas : « *J’ai reçu beaucoup de lettres de gens inconnus. Mais les* Lettres fr[ançaises] *sont sévères. “Fausse ingénue”, m’appelle Claude Morgan. Il dit aussi que c’est moi qui (par vanité, sans doute) ai demandé à figurer sur la manchette des Lettres. C’est à demi-vrai. Ils voulaient m’attribuer cinquante “parts de fondation” de mille frs chacune, à la Libération. J’ai dit à Morgan : “Si vous me nommiez plutôt fondateur ?” C’était (il me semble) une façon gentille de refuser. Mais il comprend mal la plaisanterie.*»

8 août 1947 : JP écrit à Denis de Rougemont : « *Merci de votre lettre, qui m’est précieuse. Est-ce que tous les temps ont ressemblé au nôtre ? Ou bien, est-ce que l‘événement vraiment nouveau, ce serait, plutôt que le four crématoire ou la bombe atomique, certaine façon de mythifier à propos de tout et de rien. (Surtout, de rien comme l’ont, somme toute, très bien senti les surréalistes & les existentialistes. Mais les politiques vont plus loin.) Comme si, tout à la fois, nous savions qu’il n’est pas de vrai — ni de vraisemblable – sans un certain fabuleux central – mais que ce fabuleux nous parût pouvoir être, au petit bonheur, n’importe quoi. […] P. S. Ce qu’il est difficile de dire, ce qu’il faut tout de même arriver à faire entendre, c’est qu’il n’a tenu qu’à un léger hasard historique que Rebatet, Drieu, Maurras ne fussent les résistants, et Benda, Eluard, Thorez, les collaborateurs (et Aragon, le directeur de la* nrf*). A ce simple hasard que l’Allemagne, non la Russie, nous a conquis*. »

11 août 1947 : JP à Albert Paraz : « *Mes renseignements venaient de Sylvain Bonmariage pour une part (25 juillet) et, pour l'autre, d'Amérique. / Que faire ? Je suis tout prêt à publier un texte de Céline*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

14 août 1947 : Dubuffet à Albert Paraz : « *Vous avez rudement bien fait de secouer Jean Paulhan à propos de Céline. A moi aussi il m'avait répondu par cette consigne de silence. Mais vous avez raison, ce n'est pas le silence qu'il faut, mais tout le contraire*. »

21 août 1947 : JP travaille sur Ramon Lulle (au sujet duquel il demande des renseignements à Joe Bousquet) et la Rhétorique. JP veut reprendre l'idée d'un livre de Lulle « *introduit* » par Joe Bousquet au sommaire des *Cahiers de la Pléiade* d'été 1948 et d'automne 1948.

25 août 1947 : Quatrième et dernière rencontre de JP avec Joe Bousquet (et Jean Lebrau) à Carcassonne. JP est en compagnie de Marcel Arland.

27 août 1947 : JP écrit à Étiemble, au sujet des *Cahiers de la Pléiade*: « *Tout serait à faire : tout à nettoyer de la poisse (morale pour une bonne part) qu’a collée partout l’occupation, la guerre, tout le reste. Ça serait un sacré boulot. / Pour moi, il ne faudrait pas procéder par articles solennels : la Poésie de 1940 à 1947 etc. mais plutôt par petites notes joyeuses et percutantes (un peu comme la R. des Livres de la nrf mais plus énergiques, parce qu’il y a davantage à déblayer.) / Seulement c’est une entreprise à ne pas rater*. »

30 août 1947 : Présentation par JP de 2 poèmes d'Édith Boissonnas, dans *Le Figaro littéraire*, n°71.

2e semestre 1947 : « Petites notes pour les amateurs de bridge », dans *Les Cahiers du Sud*, n°285.

10 septembre 1947 : JP demande le renouvellement de sa carte de journaliste (difficultés administratives).

15 septembre 1947 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Cher Monsieur et ami, Merci de votre note sur les Cahiers. Va pour Céline (flanqué, j'espère de Bernanos). Sur le CNE, passez-moi une dernière lettre. Je jure que ce sera la dernière mais ce ne serait pas la peine de s'être donné tant de mal, si on n’en tirait pas quelques conclusions (si je peux dire) utiles. A vous très cordialement Jean Paulhan* ».

22 septembre 1947 : « Sixième lettre [aux Directeurs de la Résistance] où l'on tente d'expliquer l'hypocrisie, le faux, le mensonge et la méprise » [*tract en fac-similé sans titre*]. Publiée le 10 décembre 1947 dans *Aspects de la France*.

27 septembre 1947 et 9 octobre 1947 : Dans *L'Ordre* et *Les Lettres françaises* respectivement, « Le Cas Paulhan », de Julien Benda. Polémique avec Benda pendant octobre 1947, car JP vient de publier au sommaire des *Cahiers de la Pléiade* Jouhandeau et Giono, écrivains couchés sur la liste noire du CNÉ.

1er octobre 1947 : JP écrit à Armand Petitjean, qui souhaite voir dans *Les Cahiers de la Pléiade* une critique franche des communistes : « *Mais enfin songez que les Cahiers ne sont pas politiques (ou ne peuvent l’être que de raccroc).* »

11 octobre 1947 : « Malcolm de Chazal », dans *Le Figaro littéraire*, n°77. Malcolm de Chazal (1902-1981) avait adressé un manuscrit à Francis Ponge, qui en parla à Dubuffet. Enthousiaste, celui-ci, auquel Chazal avait envoyé 2 exemplaires de *Sens Plastique* par la valise diplomatique, alerta JP [*cf*. lettre du 30 juin 1947, in *Correspondance Dubuffet-JP*].

12 octobre 1947 : Aragon accuse JP de maurrassisme, dans son éditorial de *Ce soir*, « Le Parti allemand ».

1947 : Violentes attaques de Jean Kanapa, communiste, contre JP dans *Poésie 47*, revue dirigée par Pierre Seghers.

Octobre 1947 : Premier et unique numéro des *Cahiers de l’Art brut*, dirigés par Jean Dubuffet.

1947 : Dominique Aury entre au comité de lecture de *La NRF*. À partir de cette période, un cycliste apporte aux Arènes les manuscrits et les reprend le lundi pour la « *conférence*» (comité de lecture) qui se tenait le mardi.

1er novembre 1947 : JP écrit à Albert Paraz : « *J'ai reçu hier l'article de Bernanos. Mais de Céline, sans nouvelles. A présent, ce serait pourtant pressé !*» [< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF].

11 novembre 1947 : JP, *À demain la poésie* (= Préface à l'anthologie *Poètes d'aujourd'hui*), éditions de Clairefontaine, 1947. Tirage : 1 300 ex., dont 300 sur Vélin pur chiffon et 1 000 sur Vergé de Bibérist.

13 novembre 1947 : JP écrit à Albert Paraz : « *J'ai parlé de Céline dans ma dernière lettre [*aux Directeurs de la Résistance*], malheureusement refusée par les journaux (*Carrefour*, entre autres) qui me l'avaient d'abord demandée. Je vais ”trop loin” paraît-il. […] / Non, il n'est pas question de Céline dans l'article que m'envoie Bernanos (c'est une discussion, assez cynique, entre de Gaulle et un anglais). Mais je l'ai averti que Céline serait à côté de lui.*» [< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF].

20 novembre 1947 : Achevé d’imprimer de l’*Anthologie des Poètes d'aujourd'hui*, faite par JP et Dominique Aury, suivie d'un choix de poèmes d'Aragon et d'Éluard par eux-mêmes (avec textes de poètes « amateurs » parus dans *la NRF* précédemment). Éditions de Clairefontaine, Coopérative du livre, Lausanne, 1947.

Novembre 1947 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Je m’aperçois qu’il m’est devenu beaucoup plus difficile qu’avant de faire une revue. J’ai pris position moi-même dans trop de circonstances, j’ai trop d’amis et d’ennemis, enfin je tiens trop de place*. »

Novembre 1947 : Au sujet de la reparution de *la NRF*, JP écrit à Arland : « *Tu comprends, ce qui par-dessus tout m’empêcherait de prendre la direction d’une revue mensuelle, c’est que sur trop de points, j’ai pris parti, je n’ai peut-être plus l’impartialité — je n’ai en tous cas plus les amitiés nécessaires. […] Quand j’y songe, j’ai l’impression (désagréable) que je suis devenu trop épais, que je tiens trop de place.*»

Novembre 1947 : Antonin Artaud souhaiterait louer une petite maison dans le Midi (Saint-Rémy de Provence, les Baux, ou Antibes) : Colette Thomas, ou Paule Thévenin, l’y accompagnerait à tour de rôle. Il lui faut donc envisager le prix de la location, de quoi se nourrir et payer une femme de ménage. Il écrit à JP : « *Le Dr Delmas de son vivant m’avait déconseillé une pension me disant qu’avec mes répétitions de théâtre je risquerai d’être incompris des autres pensionnaires*. »

Décembre 1947 : JP, « Modestie de l'Occident », dans *Occident*.

7 décembre 1947 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il a récupéré son portrait (de Joe Bousquet) par Dubuffet, qui est en Algérie, revient dans 6 mois. JP évoque Wols, Rey-Millet, 2 toiles qu’il voudrait avoir. Aragon a écrit sur Fougeron. Chagall, Picasso et les Musées. Pour les *Cahiers de la Pléiade*, faut-il faire une déclaration de principe ? Le n° d'hiver contiendra des textes de Claudel, Bernanos, Céline, Chazal, Vigny, Mandiargues, + des notes d'Arland, Weidlé, Cournot. JP se sent incapable d'écrire ce que Joe Bousquet lui demande.

9 décembre 1947 : Joe Bousquet à JP : « *Me voici enfin libre et prêt à tenter la grande épreuve d'écrire mon livre sur toi. Ce dernier mois, j'ai tout laissé pour liquider les promesses faites à Ballard. De jour, de nuit, je n'ai travaillé que pour lui. Les contributions qu'il me demande encore à des numéros spéciaux se placeront sans trop me distraire dans les intervalles de loisir. / Ponge m'ayant demandé de collaborer au fascicule sur la rhétorique, j'ai obtenu de lui le mois de loisir qu'il me fallait pour satisfaire Ballard. Informant de vive voix celui-ci – qui partait pour Paris – que mon intention était d'entrer dans mon livre sur toi par un article à insérer dans le fascicule. / Intention que traduisait trop littéralement le projet d'écrire cet article sur* les Fl[eurs] de T[arbes]*. Tel a été du moins l'avis de Ballard qui, après avoir vu Ponge, m'écrit une lettre intelligente et qui les suppose d'accord. Ils tiendraient à me voir insister sur ma propre expérience de la question, ce qui renverse exactement les parties ; tu ne serais pas, mais je serais l'objet de l'étude et ton expérience interviendrait comme déterminant la mienne. / […] Je vais donc voir Ballard (qui m'a annoncé sa venue) et écrire à Ponge afin de délimiter exactement le champ de mon étude*. » [Le « grand livre » sera posthume : *Les Capitales ou De Jean Duns Scot à Jean Paulhan*, Ed. Cercle du Livre, 1955.]

1947 : JP a une carte de membre sociétaire (fondateur – n°51) de l’Association des Écrivains combattants, signée par le président Pierre Chanlaine. JP a cotisé jusqu’en 1949.

1947 : JP, « Un malentendu » [signé « Maast »], dans *84*, n°2, non paginé, non daté.

1947 : Les foyers de l’Art brut s’installent dans le sous-sol de la galerie Drouin, sous la responsabilité de Michel Tapié. Exposition Dubuffet : « *Les gens sont bien plus beaux qu’ils croient / Vive leur vraie figure / Portraits à ressemblance extraite, à ressemblance cuite et confite dans la mémoire, à ressemblance éclatée dans la mémoire de Mr Jean Dubuffet, peintre*».

1947 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *Avez-vous lu la longue et assez confuse déclaration de M. Hilaire dans* Comoedia*. J’ai fait le rapprochement bien curieux de deux chiffres : M. Hilaire déclare que l’état français depuis l’armistice a versé aux artistes dix millions en francs, or, savez-vous que la nrf a versé depuis la même date jusqu’au 30 juin 44, vingt deux millions quatre cent mille cinq cents francs de droits d’auteur.*»

1947 : JP, *Lettre au médecin*, collection « L'Air du temps », Pierre Bettencourt éditeur (s. d.).

Hiver [1947]-1948: JP, « Note » [sur *Les Cahiers de la Pléiade*] (signée « Jean Guérin »), in *Les Cahiers de la Pléiade*, III. (tirage à 4425 ex.)

1er janvier 1948 : Raymond Guérin, « Jean Paulhan ou d’une Nouvelle Incarnation des Lettres », *Synthèse* : « *Paulhan se lève, pivote sur lui-même, vient à nous, un air de surprise joyeuse sur le visage et déjà cet éclat affectueux (qui, pour d’autres, sera seulement courtois), cette curiosité qui, tout à l’heure, tournera en distraction voulue ou en insaisissable raillerie. Il tend sa main, au bout d’un bras presque vertical, le torse bistourné par une cambrure quasiment féminine. Il est grand, il est large, il a une démarche ailée, une alacrité dans les mouvements qui annonce celle de l’esprit. D’un geste habituel, il reboutonne son veston croisé ou échancre le décolleté de son blouson, passe ses doigts dans une mèche folle de ses cheveux grisonnants qu’il relève et, avant même de vous faire asseoir, vous montre les merveilles qui lui sont parvenues dans la semaine ; cette crucifixion de Rouault en bleu et rouge, les derniers Fautrier, une étonnante nature morte d’un peintre encore inconnu mais qu’il rendra célèbre demain, un Dubuffet éclaboussant et grumeleux, un Braque qui palpite doucement dans une lumière de Vermeer, une édition luxueuse de poèmes de Michaux ou des épreuves du Thésée de Gide, un manuscrit de Groeth[uysen] ou une lettre sulfureuse d’Antonin Artaud. On bavarde. Une cigarette anglaise ? Un verre de Xérès ? Sur la cheminée, un petit Lhote, déjà ancien et qu’ombre un léger buste d’Éluard. Sur le lit, un Klee, une belle photo de [*Maïakovski*] qui semblent là par hasard. Au mur, un portrait de Germaine et Jean Paulhan [*par Cassilda*], posant de face comme dans une noce du douanier Rousseau. Le bureau d’angle enfin, à trois faces et où livres et fiches s’étagent en amphithéâtre. Les fiches sont exposées sur des supports, à droite, à gauche, plus haut, plus bas, dans l’attente du regard qu’y jettera bientôt leur auteur au travail. Elles sont ornées d’une écriture régulière, bien formée, où chaque lettre se détache comme un caractère d’imprimerie, la même écriture qui a noirci cette correspondance nombreuse, fidèle, attentive dont les feuillets à demi engagés dans leurs enveloppes, sur ce guéridon, partiront ce soir vers les quatre coins de l’Europe et du monde. »* [*cf*. extrait à la fin de ce fichier].

Janvier 1948 : JP refuse un argument de ballet envoyé par Céline : celui-ci écrivait ce texte à l'automne 1945, quand il fut arrêté (17 décembre) et emprisonné ; il le reprit et l'acheva en mars 1947 après son admission au Rigshospital. Il en envoya le manuscrit, après une ultime révision, au début d'avril à Marie Canavaggia afin qu'elle le dactylographie, en lui demandant de garder pour elle ce manuscrit « *en souvenir en cadeau affectueux en gage de mes sentiments* ». D'abord destiné au projet de volume *La Bataille du Styx*, puis confié à Jean-Gabriel Daragnès en novembre pour l'éditer, *Foudres et flèches* est proposé en janvier 1948 à JP pour les *Cahiers de la Pléiade* ; après le refus de JP, et une tentative avortée d'édition chez Fernand Sorlot, le « ballet » (qu'Arletty suggérait de confier à Roland Petit) sera publié en décembre 1948 par Charles de Jonquières sous l'enseigne « Les Actes des Apôtres ».

15 janvier 1948 : Le nom de JP, comme co-fondateur avec Jacques Decour, disparaît de la une des *Lettres françaises*. [Il sera rétabli, le 27 mai 1965, pour le n°1082.]

Janvier 1948 : Une nouvelle *Table ronde* [*Jacques Talagrand, dit Thierry Maulnier (1909-1988), dirigea, de 1944 à 1946, une première* Table ronde*, qui parut sous forme de cahiers trimestriels*] voit le jour en janvier 1948, sous la direction de Jean Cau. Une adresse « Au lecteur » précise que cette revue mensuelle, également éditée par La Table ronde, « *n’a rien de commun que le titre*» avec la précédente (p.3). Thierry Maulnier figure pourtant parmi les membres du Comité (aux côtés de Raymond Aron, Albert Camus, André Malraux, François Mauriac, JP, Denis de Rougemont, Jules Roy et Henri Troyat). Ce Comité disparut du sommaire dès le mois de mars 1948.

Janvier 1948 : JP, « Trois notes (à propos de la patrie) », dans *La Table ronde*, n°l.

Janvier 1948 : JP, « Le Secret des poètes », dans *La Revue des Deux Mondes*.

24 janvier 1948 :  Lettre de Jean Paulhan à Marcel Bisiaux, directeur de la nouvelle revue *84*: « *Voici quelques petits textes (je les trouve très bien) de Pierre Bettencourt, qui voudrait les soumettre à 84. / Votre ami. / J.P.* »

26 janvier 1948 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Le numéro des* Cahiers *qui devait sortir en décembre, plus d’un mois après les derniers bons à tirer, ne nous est pas encore parvenu. Il aura demandé quatre mois. Il y a évidemment là quelque chose qui – malgré tous les efforts de Festy [*responsable de la fabrication chez Gallimard*] — ne tourne pas rond. Renonçons à faire une revue trimestrielle. Deux numéros suffiront pour 1948. Et pour 1949 changeons d’imprimeur. Cela me semble la seule solution possible.* »

31 janvier 1948 : Lettre de rupture de JP avec Édith Boissonnas. À cette date, elle note dans son *Journal* : « *J[ean] a déposé une lettre (terrible) refusant de me voir*. » Dans *La vie est pleine de choses redoutables*, on lit sur un feuillet sans date une lettre de rupture similaire adressée à « Diane » : « *Ne faut-il pas cesser de nous voir ? […] Sommes-nous capables de changer en amitié notre amour, sans qu’il y perde rien de sa force ni de sa violence. Moi je n’en doute pas du tout. Mais nous avons le temps d’y songer. Que de temps nous avons devant nous, à présent. Que de temps nous est rendu. Que ferons-nous de tant d’heures & de jours ? Adieu, Diane. Diane, bouche de plumes, douces collines innocentes. Ne cesse pas pourtant de songer à nous*».

ler février 1948: JP publie dans *Vogue*, « Malcolm de Chazal, l'homme des passages ».

Février 1948 : « Une lettre de M. de Chazal annotée par JP », dans *Critique*, n°20.

Février 1948: JP, « La Peinture moderne ou L'Espace sensible au cœur », dans *La Table ronde*, n°2.

Février 1948 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *J’ai formellement exigé d’être rayé du Comité de la* Table Ronde*.*» JP va également démissionner de la Société des gens de Lettres (SGDL), à l’instigation de Gaston Gallimard.

25 février 1948 : JP, *De la Paille et du grain*, éditions Gallimard. Tirage de tête : 626 ex., dont 8 sur Chine (dont 3 H.C.), 13 sur Hollande van Gelder (dont 3 H.C.), 55 sur Pur fil (dont 5 H.C.), 540 sur Alfa-Mousse reliés d'après une maquette de Mario Prassinos (dont 40 H.C.) et 10 sur Guérimand réservés à l'auteur. Tirage courant 5500 ex.

4 mars 1948 : Mort d’Antonin Artaud, dans la nuit du 3 au 4. Selon Henri Thomas qui l’écrit à Dhôtel : « *Marcel [*Bisiaux*] l’avait vu la veille. Deux jours avant, il avait porté tous ses manuscrits chez Paule Thévenin. C’est certain qu’il a lutté avec une ténacité incroyable jusqu’au bout. Il avait un cancer généralisé. […] Marcel m’a dit que Paulhan, en le voyant sur son lit de mort, pleurait et l’a embrassé*». JP, accompagné de Marcel Bisiaux, a été voir le curé d’Ivry pour empêcher l’enterrement religieux. Un plâtre est fait du visage d’Artaud, plâtre unique qui est donné à JP. [*Plus tard, Paule Thévenin, voyant ce plâtre chez Jacqueline et Frédéric P., proposera d’en faire 8 tirages de bronze + 2 épreuves d’artiste : l’une revient à Jacqueline et Frédéric P., l’autre à Paule Thévenin. Il semble que cette dernière ait alors récupéré le plâtre, et on ne sait pas s’il a été détruit.]*

4 mars 1948 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Cher ami Julien Blanc est très troublé par vos critiques. Il me demande si à mon tour elles ne me troublent pas. Eh bien, je crois que non. Ne pensez-vous pas que le même reproche de vraisemblance pouvait – à bien plus forte raison qu'à ce tome III – s'adresser au tome I de son roman : à cette naissance trop romantique, à cette invraisemblable kyrielle de patronage et autres ? etc. N'est-ce pas nous (car j'ai eu d'abord le même sentiment que vous) qui devenons à la longue plus susceptibles, ou plutôt qui craignons – maintenant que J.B. a ses lecteurs – de décourager un seul de ses lecteurs. (Ainsi les auteurs "arrivés" deviennent chaque jour plus timorés – non par sa lâcheté). Mais les lecteurs de JB il me semble en ont vu d'autres ! Et même il fait partie de J.B., il me semble, qu'il soit vraisemblable à force d'invraisemblance (vraie) votre ami Jean Paulhan / bien sûr, je peux me tromper.* »

20 mars 1948, vers le : Séjour en Algérie de 8 jours, à El Goléa, au Sahara, chez Jean Dubuffet (voyage prévu et organisé par Dubuffet, dès le 12 février). Dominique Aury dit [*à Cl. Paulhan, en 1990*] qu'elle aurait « *posé un problème* », une sorte d’ultimatum, à JP et qu'il serait alors parti impromptu sans la prévenir. Elle-même aurait appris la « *disparition* » de JP de la bouche d'Arland, en venant travailler à *la NRF*... Il semble que juste avant ce voyage, JP ait rompu, ou voulu rompre, avec Édith Boissonnas.

Mars 1948 : Lettre de Jean Paulhan à Marcel Bisiaux : « *Samedi / Cher ami, accepteriez-vous de parler d’Antonin Artaud dans* À présent*? J’en serais heureux. Si oui, envoyez votre article, je vous prie – de façon qu’il le reçoive lundi soir au plus tard – à Stanislas Fumet, 13 r. du Faubourg-Montmartre. / Il me semble que nous avons tous intérêt à ce qu’il paraisse d’abord, sur A. A. [*Artaud*], un article juste. Je voudrais bien que vous acceptiez. / Très amicalement. / Jean Paulhan* ».

30 mars 1948 : JP expose à Maurice Noël, directeur du *Figaro littéraire*, l’affaire Artaud.

Mars-avril 1948 : *Les Cahiers de la Pléiade* proposent *L’Équarissage* de Boris Vian, que JP lui a demandé de réduire en un acte.

Avril 1948 : JP, « Artaud le Vaillant », *84*, nos 5-6.

Avril 1948 : Le n° 15 de *Peuple et poésie* [avril 1948] s’achève, p. 19, par ces lignes de Jean Paulhan, isolées en dernière page et imprimées en capitales : « *L’homme de la rue préfère de beaucoup qu’on fasse de la poésie avec le temps qu’il fait, avec les jeux et les travaux, avec le bordel et les épiceries, avec la guerre et avec les misères. // Le poète ne l’épate guère ne l’intéresse même pas beaucoup. // Il n’en fait pas comme d’autres intellectuels une sorte d’étoile ou de prophète, un éléphant blanc. Non. La plupart du temps il ignore même son nom qui ne figure d’ailleurs pas dans le poème sauf dans l’anagramme parfois ; le poète peut bien s’appeler comme il veut. // Jean Paulhan* ».

15 avril 1948 : JP, « L'École de la modestie », dans *Mesures*, n° spécial d'hommage à Henri Church. Avec ce numéro de *Mesures*, la revue prend fin…

Avril 1948 : JP, « L'Homme des passages », prépublié dans *Vogue* le 1er février 1948, puis préface en volume à *Sens Plastique* de M. de Chazal, éditions Gallimard, achevé d’imprimer en avril.

2 mai 1948 : Pourrat écrit à JP : « *Elle [*Mme Buchet*] me dit aussi que tu accepterais d’écrire un mot sur Bernard Faÿ. Des amies à lui m’ont fait savoir il y a plus de deux mois que cette fois il était à bout, qu’il ne résisterait pas beaucoup plus longtemps. – ”Moralement indéfendable”, m’ont dit certains : et d’autres : ”il n’a jamais été favorable aux Allemands.” Je ne sais sur quoi il a été jugé ; mais je sais et tout le monde sait au Puy, qu’un soir de 43, après une conférence, il s’est déchaîné à l’Hôtel Bristol contre la Gestapo pour avoir vu ses hommes à l’œuvre sur des voisins à lui, dûment torturés. Tout le monde tremblait et avait peur de voir arriver la police. En tout cas n’est-il pas puni exagérément s’il en meurt ? Ne faut-il pas essayer de le sauver ? / Beaucoup de Suisses sont révoltés par le cas de Jacques Chevalier [*Jacques Chevalier (1882-1962), ministre de l’Éducation nationale du 14 décembre 1940 au 24 février 1941. Arrêté le 25 juin 1944, il a été condamné à 4 ans de prison et a bénéficié d’une mesure de libération conditionnelle en mars 1947]*, par tant d’autres, par toute une justice qui n’a pas toujours été la justice. – Et Chenevière [*L’écrivain suisse Jacques Chenevière (1886-1976), président du Comité international de la Croix-Rouge (1919-1959)] *me disait, avec plus de tristesse que d’amertume qu’actuellement les délégués de la + rouge ne pouvaient pas plus aller dans les camps de concentration français qu’ils n’avaient pu aller dans les camps allemands pendant la guerre. Cela pourrait-il être dit dans la presse ? On aimerait que la France reprît un visage propre*. »

10 mai 1948 : JP écrit à Florence Gould : « *J’ai achevé un nouveau* Cahier*, qui s’ouvre sur un poème de Saint-John Perse (très étonnant). Ce que je voudrais, c’est qu’il y ait dans chaque numéro à côté d’une sorte de cave logique (avec quelque chose d’inflexible, de rigoureux : des notes de logique du langage, par exemple) tout un petit pré de fantaisistes, d’ignorants, de sauvages disant tout ce qui leur passe par la tête. Enfin de littérature brute*. »

11 mai 1948 : JP écrit à Pourrat : « *Que te dire ? J’ai fait ce que j’ai pu (dans cette* Paille & grain *que tu as dû recevoir, il y a quelques jours). Il y a eu, bien sûr, beaucoup de traîtrise et d’hypocrisie dans une Épuration qui feignait de châtier les collaborateurs (avec l’Allemand) d’hier, et ne se proposait de vrai que d’éliminer les résistants (au Russe) de demain. Mais cela (qui me paraît l’essentiel) je l’ai dit et répété. S’il y a une adresse ou une pétition à signer, bien volontiers. Tu peux user de mon nom. (De B. Faÿ je sais simplement qu’il a protégé des employés juifs de la B[ibliothèque] Nat[iona]le, assez courageusement.)*»

14 mai 1948 : Ralph Messac, « De la paille... et de l'apôtre », *Le Populaire*, 14 mai 1948, p. 2. Article nuancé et plutôt favorable à JP. L'auteur remarque : « *La littérature heureusement est une chose où les méthodes communistes ont encore peu d'emprise ».*

Mai 1948 : Polémique avec Claude Aveline.

Printemps 1948 : JP, « De la paille et du grain, suite » in *Les Cahiers de la Pléiade*, IV.

Mai et juin 1948 : JP, « Benda, le clerc malgré lui », *Critique*, nos 24 et 25.

31 mai - 5 juin 1948 : JP, « Note sur la prose », petit discours, à la suite de « État de l’art de la prose en France », par Jean Schlumberger, prononcé au XXe Congrès du Pen-Club à Copenhague, auquel JP a assisté, apparemment.

Juin 1948 : JP, « Les Hain-Tenys », *Résonances*, n°l.

27 juin 1948 : Nouvelle lettre de rupture de JP adressée à Édith Boissonnas.

1er juillet 1948 : JP, « Réponse à l'enquête "Chateaubriand vu par nos contemporains" », dans *Les Nouvelles littéraires*, n°1087.

13 juillet 1948 : JP à Pourrat : « *Que te dire ? J’ai non seulement dit, il y a plus d’un an déjà, dans les Cahiers, ce que je pensais (et assez carrément.) Je l’ai fait. J’ai été le premier à donner Jouhandeau et Giono en 1947, Chardonne tout à l’heure (je pense que les* Cahiers IV *te sont bien parvenus) et dans un mois Céline – (bien qu’il soit plus ou moins sous le coup d’une condamnation à mort.) Que Z[iegler] se tienne un peu mieux au courant, et, s’il m’approuve, qu’il m’appuie ! Je ne peux rien faire d’autre, ni de mieux. J’ajoute qu’ayant été fondateur des* Lettres françaises *et du C[omité] N[ational des] É[crivains], je puis le faire, peut-être, avec plus d’autorité qu’un autre. / Cher Henri, mais c’est toi surtout que je voudrais voir dans les Cahiers. Ne nous donneras-tu rien ? Il m’en tarde. / Tu vois dans quel sens je voudrais guider les Cahiers : à la fois vers plus de naïveté, vers un art plus brut, une littérature plus spontanée — mais en même temps vers une réflexion plus rigoureuse et plus logique. (Enfin, vers les deux excès à la fois, ou si tu aimes mieux les deux extrêmes.) […] J’envoie un* Paille et Grain *à Ziegler*».

19 juillet 1948 : JP revoit Édith Boissonnas dans l’atelier de Braque. « *Le malentendu s’efface*», note celle-ci dans son *Journal*.

20 juillet 1948 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Cher ami, Grand merci des Documents surréalistes. Voilà qui est précieux. J'ai peur de ne vous avoir pas encore remercié du Sade : il me semble bien que rien d'aussi juste ni d'aussi complet n'avait encore été écrit sur le marquis. Et pourtant... Je dois avouer que votre conclusion embarrasse, et votre optimisme me déconcerte un peu. Pensez-vous vraiment que l'homme sera délivré à jamais du sadisme parce qu'on le lui permettra ? (Mais le fascisme hitlérien, que vous condamnez à la page d'avant, c'était précisément – pour les chefs, il se peut, cette "mort par raison d'État" que Sade a en horreur – pour les exécutants de détail : infirmiers, chefs de corvée, surveillants policiers, cette permission de sadisme, cette invitation à innover dans la cruauté. Je ne suis pas certain qu'ils l'aient toujours refusée. Je suis même certain du contraire.) Il y a beaucoup à dire contre les religions : il me semble pourtant qu'elles ont été là-dessus plus courageuses que les philosophies. Que l'on puisse trouver plaisir à écorcher vif un chat\*, le christianisme ne le nie pas, mais Platon (et Alain) le nient. Mais vous-même n'hésitiez-vous pas à le nier ? Avouez du moins que "porter en elle-même sa propre satisfaction" et la chose du monde que l'imagination est le moins portée à admettre : et que, si telle est sa faiblesse, il faudrait du moins la lui cacher (sans quoi, toutes les expériences vont de nouveau la tenter\*\*). Votre choix de textes est admirable. Je suis à vous, très cordialement Jean Paulhan. / \* ou un homme /\*\* car enfin il s'agit là d'une thèse qui ne peut être vérifiée que par ses expériences*. »

30 juillet 1948 : Déclaration de Gaston Gallimard : « *Je Soussigné : Gaston Gallimard, en tant qu’Administrateur-Délégué des Éditions de la Nouvelle Revue Française, sises à Paris, 5 rue Sébastien Bottin Paris (VII°) / Certifie que Jean Paulhan, sous réserve de l’attribution de la carte d’identité des journalistes professionnels, est rémunéré par nous en qualité de Rédacteur en Chef des Cahiers de la Pléiade, aux appointements mensuels de vingt mille francs (20.000) et pour cette fonction, M. Jean Paulhan, de plus, travaille régulièrement pour nous à la pige, au salaire de 800 francs (huit cents) la page*. »

4 août 1948 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Céline, oui. Il m'a d'abord envoyé un éreintement de Sartre, en six pages. Sartre était un petit toenia (sic), qu'il avait extrait de sa merde (à lui, L.F.C.) A la 6ème page, Sartre massacrait Cassou, qui massacrait Elsa Triolet, qui... Je ne sais si c'était bien en situation. Alors il m'a envoyé une sorte de Belle Hélène, un ballet de Dieux\*. C'était très plat. Mais je ne désespère pas du tout... Chardonne, c'est tout ce que vous voulez : c'est gnangnan, c'est mollasson, c'est un peu niais. Mais enfin il y a là un chant, un air de flûte, quelque chose d'un peu fou (qu'il n'est jamais, ni l'équivalent, dans Drieu. Ah, je dois avouer que Drieu – l'écrivain – me laisse tout à fait froid. Oui, G. G. [*Gaston Gallimard*] a un roman de lui : Les Chiens de paille. Je pense qu'il finira par le publier.). Boutang : mais 1/ c'est un enfant : je suppose que la question "collaboration" ne se pose pas. 2/ comparer le Furet des Cahiers au Furet du livre. Le nôtre est, il me semble, bien supérieur. 3/ Puis, il me semble qu'il pose des questions, qu'il est vaste, qu'il est intelligent. (Et ça n'est pas si mal d'avoir trouvé le totem de Gaulle. Ce n'était pas non plus si facile.) Nous reparlerons de Sade. (Platon, Socrate, et Alain sont de votre avis.) A vous, avec amitié Jean Paulhan et bonnes vacances ! Est-ce que vous n'avez pas aimé Chazal ?* »

Août 1948: JP séjourne à Orsennes dans l'Indre, chez les parents de Raymonde Paulhan, femme de son fils aîné Pierre, pour le baptême de son premier petit-fils, Jacques.

28 août 1948 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Cher ami, Mais l'ennui, c'est un signe de l'enthousiasme (de l'auteur) ! On ne se lasse jamais de dire les mêmes choses, parce qu'on voit – avec joie – toujours la même chose. Sade aussi est ennuyeux, si vous allez par-là. Je ne puis guère vous proposer pour Combat qu'un petit conte – Maast. Si cela vous tente, je vous l'enverrai volontiers, à mon prochain passage à Paris. Les théologiens combattent la délectation morose, oui. Le "Dictionnaire des cas de conscience" dit même très précisément qu'il faut se hâter de combattre, car les actes ne viendront pas. Reconnaissez votre théorie. Amicalement JP* ».

6 septembre 1948 - 16 septembre 1948 : JP passe 10 jours à La Floudière, Vaupillon, par La Loupe (Eure et Loir), avec Olga et René Drouin.

Septembre 1948 : JP, « Réplique à la réponse de Julien Benda », *Critique* n°28.

20 septembre 1948 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *mon cher ami, voici le conte – Maast. A vrai dire, je ne le vois guère dans Combat. Vous en déciderez. A vous, bien amicalement. Jean Paulhan* ». [le conte sera publié le 30 septembre 1948 dans *Combat*].

20 septembre 1948 : JP, « Le Berger d'Ecosse », suivi de « Les Passagers » et de « La Pierre philosophale » (*Trois Causes célèbres*), avec 5 pointes sèches de Wols. Éditions Presses du Livre français. Tirage à 120 ex., dont 5 sur Hollande enrichis d'un cuivre original, 15 sur Hollande comportant une suite de pointes sèches et 100 sur Ingres.

Automne 1948 - hiver 1949 : JP, « De la Paille et du grain, III », *Les Cahiers de la Pléiade*, VI. Arland publie dans cette livraison « Conditions du roman », louant Aragon. JP a écrit à Arland : « *Je suis bien stupéfait de la note que tu ajoutes sur* Aurélien *: as-tu fait un terrible effort d’impartialité – ou est-ce que vraiment tu attaches de l’importance à cette histoire si fade, si convenue, si chiquée, (quand il y avait tout de même une velléité de grandeur dans les* Cloches *ou* les Voyageurs*.)* » Dans une lettre suivante, JP envoie à Arland la note qu’il a rédigée sur Aurélien : « *Aurélien aime Bérénice. Bérénice de son côté, aime Aurélien, mais elle aime plus encore l’absolu dans l’amour ; elle ne couche donc pas avec Aurélien. Elle se contentera de l’adorer de loin, dans le village où elle se retire. / Dix ans plus tard, nouvelle rencontre. Nous sommes en 1940, c’est la défaite. La même balle, allemande, qui n’a fait qu’effleurer le capitaine Aurélien, vient tuer à ses côté l’infortunée Bérénice. / Cette œuvre ingénieuse et abondante date visiblement du temps où le Parti communiste, soucieux de rassurer la bourgeoisie sans perdre la confiance des masses, recommençait les romans de Georges Ohnet*. » [Cette note ne sera pas publiée].

Novembre 1948 : JP, « Les Silex de Juva, ou La Sculpture à l'état naissant », *La Table ronde*, n°11.

3 décembre 1948 : Meeting à la Salle Pleyel, congrès de « Citoyens du monde » autour de Garry Davis, qui déchire son passeport américain [Comité de soutien de Garry Davis fondé par Louis Lecoin]. JP est à la tribune avec Claude Bourdet, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, André Breton, Emmanuel Mounier, Jean Cayrol, etc. (témoignage de Jean Cayrol), ainsi que Vercors. Breton, Camus, Sartre, Beauvoir, David Rousset prennent la parole, pour réagir contre l’arrestation de Garry Davis (il avait voulu interrompre la séance de l’Assemblée générale des Nations unies au Palais de Chaillot le 19 novembre 1948).

3 décembre 1948 : JP écrit à Henry-Louis Mermod : « *je suis très content de figurer dans le Bouquet. Merci. Oui, la grenade de Laurens m’enchante. Pas de portrait ! (Celui de Colette est bien amusant.) \* La traduction de Roud est splendide. Roud est vraiment un grand type. Ah, merci aussi de l’admirable* Dame aux Camélias*, quel livre accompli.*»

8 décembre 1948 : Henry-Louis Mermod écrit à JP : « *Selon votre désir, j’accompagnerai donc votre texte d’une grenade de Laurens, symbole de l’intelligence selon Paul Valéry*. »

10 décembre 1948 : « *André Gide, Jean Paulhan, Vercors prendront la parole au Vélodrome d’Hiver aux côtés de Garry Davis* » (mais aussi Georges Altmannn, André Breton, le professeur Girard, l’abbé Pierre, David Rousset) [*aucune trace du discours de JP*]. Ce jour, Garry Davis « *convie les Parisiens à venir entendre la réponse des Nations Unies à ses questions*». La presse estime à 15 000 personnes le public de ce nouveau meeting.

23 décembre 1948 : JP écrit à Pourrat que 400 exemplaires à peine ont été vendus de *La Paille et le grain*.

23 décembre 1948 : JP écrit à Pourrat son sentiment sur *Casse-pipe* de Céline.

23 décembre 1948 : JP écrit à Pourrat : « *J’ai donné à Mermoud une petite plaquette sur Ramuz, qu’il va, je crois bien, tirer telle quelle*».

29 décembre 1948 : JP promu Commandeur de la Légion d’honneur (Publication dans le *Journal Officiel* du 5 janvier 1949).

Fin 1948 : Les éditions de Minuit prennent en charge la fabrication et la commercialisation de la petite revue bimestrielle *84* (1947-1951), dirigée par Marcel Bisiaux et soutenue par JP. Selon Alfred Kern, qui était un proche, tous les manuscrits « *transitaient d’abord par le bureau de Jean Paulhan*» (< Anne Simonin).

30 décembre 1948 : JP, « Petit Avertissement » à *Rêver à la Suisse* d'Henri Calet, Éditions de Flore.

1948 : JP au comité d'honneur de la revue *Résonances* (1948-1958).

1948 : JP signe la préface aux *Œuvres complètes* de F. Fénéon, qu’il a rassemblées avec l’aide de Jean José Marchand, éditions Gallimard : « F. F. ou Le Critique ».

1948 : JP, « [4] Lettres à Albert Paraz », in *Le Gala des vaches*, d'A. Paraz, éditions de L'Élan.

1948 : Maurice Toesca publie *Jean Paulhan, I'écrivain appliqué*, éditions Variété.

1948 : Raymond Guérin publie *Un Romancier dit son mot*, où il évoque JP, éditions Corréa.

1949 : Projet de gouvernement mondial défendu par Garry Davis. Création d’un « Conseil de solidarité » (ou Comité de solidarité ?) pour populariser ses idées par, entre autres, Georges Altman (*Franc-Tireur*), Breton, JP, Mounier, Queneau, l’abbé Pierre, Vercors, Claude Bourdet, Camus.

10 janvier 1949 : Lettre de JP à Henry-Louis Mermod : « *Je trouve le Ramuz (que je n’ai pas encore fini) passionnant. Ah, et j’aime extrêmement le livre. Il était hardi, mais il était* juste*, de marquer aussi nettement la ‘‘différence’’ d’un discours. La grenade de Laurens est fort belle*. »

15 janvier 1949 : JP écrit à Albert Paraz : « *J'ai bien reçu le Gala grand papier. Merci. / C'est gentil, mais absurde de m'appeler « chef de gang ». Du temps de Proust, je n'imaginais même pas que j'entrerais un jour à la nrf. Au temps de Céline le “grand lecteur” de G. Gallimard était Benj[amin] Crémieux. (C'est lui qui a fait le rapport sur le Voyage...)* » [< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF].

29 janvier 1949 : JP, « Ramuz à l'œil d'épervier », *Le Figaro Littéraire*, n°145.

Février 1949 : JP, « Karskaya », catalogue de l'exposition, galerie Breteau (15 février - 2 mars 1949).

20 février 1949 : Dubuffet écrit à Gaston Chaissac que JP – « *trop casanier*» – renonce à lui rendre visite.

25 février 1949 : Amrouche rend visite à JP: « *Très pénible*», dit-il dans son *Journal* inédit.

28 février - 1er mars 1949 : Au procès d’Epting (1905-1979), défendu par Me René Floriot devant le Tribunal militaire de Paris, JP est appelé à la barre le 1er mars, parmi les témoins de la défense, avec Colette (en mauvaise santé, elle ne vient pas témoigner des circonstances de la libération de son mari, Maurice Goudeket), Delamain (éditions Stock) et Henri Poulaille. Témoin de l’accusé : Otto Abetz. Tant qu’Epting était en prison (au Cherche-Midi), soit de 1947 à 1949, JP lui a fait parvenir des livres, via Alice Poirier, qui avait fait la connaissance d’Epting en 1943. D’après les lettres d’Epting à Alice Poirier, c’est lui qui, averti par Drieu, a fait libérer JP [lettres passées en vente à Drouot-Piasa, le 20 juin 2005]. JP fait une déclaration qu’Epting a jugée « *courageuse et nette* ». JP déclare en effet au procès (propos rapportés dans *Combat*, 1er mars 1949) : « *J’avais été arrêté dans l’affaire du Musée de l’Homme. Directeur de La Nouvelle Revue française, je publiais à ce moment un journal clandestin. J’étais en prison, sans espoir, lorsque le capitaine instructeur me fit appeler. Il me dit d’un ton maussade : “Ce n’est pas à moi que vous devez votre libération, c’est à M. Epting, qui m’a dit : “On peut arrêter un homme, mais pas une institution”.* ». Epting, couvert par Otto Abetz, est acquitté le 1er mars.

Mars 1949 : Dîner JP et Mauriac pour la « cravate » de JP.

Mars 1949 : JP, « Marie Laurencin », catalogue de l'exposition *Trente portraits d'amis*, galerie Paul Morihien (4 au 24 mars 1949).

21 mars 1949 : Premier prix du Portique, décerné ce jour. JP est nommé membre du comité majeur du prix du Portique, décerné par les éditions des Belles Lettres : les autres membres sont André Maurois, Francis Ambrière, Jules Supervielle, Jean Schlumberger, Robert Kemp, Marcel Arland, Jean-Paul Sartre, Gérard Bauër, Jules Roy, Roger Caillois, Henri Calet, et peut-être Albert Camus.

24 mars 1949 : JP reçoit Marcel Arland dans l’ordre d’officier de la Légion d’honneur.

1er avril 1949 : JP signe une pétition en faveur de Maurice Bardèche, condamné à mort.

9 avril 1949 : JP à Gaston Gallimard : « *[*Jacques*] Laurent m’a promis ses nouvelles pour juin. Je ne suis pas sans inquiétude : son livre “distingué” (Corps tranquilles [*Table ronde, 1948*]) me paraît bien mauvais. Il ne faut pas l’encourager à nous donner, j’en ai peur, ce qu’il “écrit de mieux”. Il est, avec Claude Martine [*sa compagne*], à l’hôtel de Port-Cros (par les Salins d’Hyères). C’est une adresse secrète*. »

22 avril 1949 : André Pieyre de Mandiargues écrit à JP et lui parle de Genet, qui, selon lui, ressemble à Jouhandeau, et d'Isidore Isou, qui vient d'être remis aux psychiatres.

2 mai 1949 : JP écrit à Joe Bousquet qu’il est « *rentré et reposé* ». Son texte sur les *Tarots* est achevé. Dubuffet, qui était à Timimoun, vient de rentrer et se remet à peindre. Brauner. Maine va mieux. Fred se marie et ne veut pas rentrer à Madagascar.

16 mai 1949 : JP écrit à Léautaud : « *Mon cher Léautaud, que vous ayez à la fois le désir de publier votre “Journal” et de le détruire, de le tenir secret et de le faire lire à droite et à gauche, je le comprends très bien et qu’il s’en suive pour vous pas mal de scrupules et de débats de conscience. Mais quand ces débats vous mènent – à mon égard, ce ne serait rien, à l’égard de nos amis – à une véritable déloyauté, je le supporte au plus mal. // Voici quatre ans que vous me promettez, pour les Cahiers, des extraits de votre “Journal” – à la condition, me disiez-vous en 1946, que les Cahiers “les publient sans y rien changer – c’est promis. – Bien, vous allez les avoir.” // Trois ans passent, rien ne vient. Il m’arrive parfois de vous rappeler votre promesse. Vous me répondez : “Mais c’est tout un travail que vous me demandez là !” Ou : “Le dernier numéro des Cahiers était bien mauvais.” Je n’insiste pas. A la fin, vous vous décidez pourtant ; vous convoquez à Fontenay trois personnes : une dactylographe, qui tapera les fragments, Dominique Aury qui les lui dictera, et Antonini qui – je suppose – surveillera le travail. Les fragments sont dictés sur vos indications ; la dactylographe, une fois rentrée à Paris, les met au net, on me les communique. Et c’est ici que commencent les difficultés. // Vous m’aviez gentiment demandé, trois semaines plus tôt, de vous dire franchement ce qui me semblerait impubliable. Je vous le dis, en vous signalant deux ou trois erreurs. Vous me répliquez que vous n’êtes plus d’humeur à faire des coupures. Bien. Je vous réponds par courrier que votre texte paraîtra donc, comme nous en étions convenus en 1946, dans son entier. Vous me répliquez un peu aigrement que les pages que j’ai lues ne sont pas définitives, qu’il vous faut les revoir de près, et d’abord rentrer en possession de toutes vos copies. // Bien. Toutes les copies vous sont donc retournées. Je ne les reverrai pas. // Je ne les reverrai pas, mais j’entendrai, ici et là, des échos de votre colère : il paraît que la dactylographie a été faite en dépit du bon sens. Vous en donnez comme preuve que Cingria y est écrit Saint Gria. Ce sont des fautes qu’une révision d’un quart d’heure suffirait à corriger : je suis tout prêt à m’en charger. Non. Qu’on ne vous parle plus de l’article ! Vous ne voulez plus rien avoir à faire avec des gens capables d’employer une dactylographe qui écrit Saint Gria. // Je n’insiste pas. Il y a beau temps que j’ai dû – après deux mois et demi d’attente – mettre un autre article à la place que je devais vous réserver. Mais hier la question revient sur le tapis, et vous entrez dans une nouvelle fureur : il paraît cette fois qu’on vous a trahi, que vos pages ont été lues – et même Marie Laurencin et Jean Denoël vous auraient écrit à leur propos ! Voilà qui est grave : ils vous ont écrit quinze jours plus tôt qu’ils n’auraient fait, si l’article avait paru à la date fixée. C’en est bien assez pour que vous vous lanciez dans de nouvelles imprécations contre vos amis, contre les Cahiers, contre toutes les revues et la presse contemporaine. Certes, je regrette qu’il y ait eu une indiscrétion. Avouez que vous avez tout fait pour la provoquer : que tous vos retards, vos manques de parole, vos repentirs la rendaient probable. Enfin, que si vous n’aviez convoqué à Fontenay, au lieu de trois, qu’une seule personne l’indiscrétion devenait impossible. Qu’au surplus vous n’aviez demandé le secret, ni à Antonini, ni à Dominique Aury, ni à la dactylographe, ni à moi. // Je sais bien, Léautaud, qu’on vous traite à l’ordinaire comme un enfant, dont les colères sont sans conséquence. Celle-ci pourtant m’a été désagréable. J’ai tâché de vous dire pourquoi.*»

19 mai 1949 : Carte établie à son nom, délivrée par la « Confédération nationale / France Combattante / N°67.631. Signée par Postel-Vinay et G. Tillion (amie d’Yvonne Oddon). JP, qui est « *à ce titre membre de la Fédération des Amicales des Réseaux de la France Combattante [*et*] de la Confédération nationale France Combattante*», se déclare « *journaliste*».

19 mai 1949 : Présentation de l’inédit de Rimbaud, *La Chasse spirituelle*, dans la page littéraire de *Combat*. Breton proteste officiellement.

20 mai 1949 : Parution, au Mercure de France, d’une plaquette de 60 pages préfacée par Pascal Pia, *La Chasse spirituelle*, présentée comme un inédit de Rimbaud. Dès la parution, 2 jeunes comédiens, Mlle Akakia-Viala, bibliothécaire de l’Institut des Hautes Études cinématographiques, et Nicolas Bataille se présentent au Mercure de France et avouent que c’est un faux (ils ont monté *Une saison en enfer* en décembre 1948 qui a été critiqué par des rimbaldiens, les accusant de trahison : ils ont voulu prouver qu’ils n’étaient pas des traîtres à l’esprit de Rimbaud). Pascal Pia s’entête et déclare qu’il connaît le manuscrit de *La Chasse spirituelle* depuis 30 ans.

23 mai 1949 : *Combat*, Maurice Nadeau : « *Pia assume ses responsabilités comme il les a assumées samedi soir au cours de l’émission radiophonique, à la Tribune de Paris, devant MM. Stanislas Fumet, André Maurois, André Chamson, Claude Mauriac. Malgré l’affirmation des deux “pasticheurs” trop vite lassés, semble-t-il, de leur “canular”, ce jury improvisé a refusé de se prononcer en faveur d’une thèse ou de l’autre*. »

24 mai 1949 : JP, « La bonne Soirée », in *Botteghe oscure*, III (Italie).

25 mai 1949 : Une réunion a lieu dans un café de Saint-Germain des Prés à laquelle ne viennent pas M. Hartmann, éditeur au Mercure de France, Pia, préfacier, et Nadeau. Les deux jeunes acteurs répondent au feu nourri des questions de la salle, qui comprend Benjamin Péret, André Rolland de Renéville, Henri Pichette et JP qui « *se tenait dans les environs immédiats*». L’on apprend, raconte Pierre Macaigne (*Figaro*), que le manuscrit de *La Chasse spirituelle*, élaboré par les deux acteurs, aurait été remis « *sous le sceau du secret*» par le libraire Marcel Billot à Maurice Saillet, qui l’aurait confié à Pascal Pia, qui l’aurait proposé au Mercure de France, toujours sans que les 2 auteurs du canular ne soient au courant.

Mai 1949 : JP a vraiment achevé son texte sur les tarots.

Mai 1949 : JP, « Préface touchant le bon usage des tarots », pour *Le Tarot de Marseille* par Paul Marteau, Éditions Arts et Métiers graphiques.

ler semestre 1949 : JP, « Les Figures de la rhétorique décryptée », *Les Cahiers du Sud*, n° 295.

Juin 1949 : JP, « L'usage des tarots », *Le Bulletin de la Guilde*.

15 juin 1949 : Claudel écrit à JP : « *Quant à la revue que vous dirigez, ne vous étonnez pas que le vieux homme que je suis s’y sente quelque peu ahuri et dépaysé. Passe encore pour les deux noms que vous m’indiquez, mais ceux de Jean Genet ou d’André Gide ne me sont pas moins déplaisants*. »

23 juin 1949 : Mariage de Fred Paulhan, qui est rentré début 1948 de Madagascar, avec Jacqueline Weiler, au temple protestant de la rue Madame. De 1949 à 1952, ils vont vivre à Madagascar.

Juillet 1949 : JP, « Lettre à Thadée Nathanson sur son article "Félix Fénéon et La Revue blanche" », dans *Le Mercure de France*, n°1031.

9 juillet 1949 : JP écrit à Pourrat : « *Fred vient de se marier, il épouse une gentille Jacqueline, fille d’un professeur à Louis-le-Grand, Maurice Weiler. Il l’a connue aux réunions de leur pasteur. / Ils sont allés passer quelques jours à Fontainebleau. Et tout s’arrange bien : d’abord les Colonies leur donnent un mois de vacances, et puis, et surtout la permission de retourner à Madagascar en bateau (au lieu d’avion) : ils feront un beau voyage d’un mois, au lieu de trois jours »*.

Août 1949 : JP refuse de voter la liste noire du CNÉ.

23 août 1949 : André Breton écrit à JP : « *J’ai été profondément heureux de ce que vous m'avez dit à propos de “Flagrant Délit” : il n'est rien que j'écrive sans penser à vous et solliciter votre jugement à part moi*. »

Été 1949 : « Lettre sur la Paix », dans *Liberté de l'esprit* (revue dirigée par Claude Mauriac), n°6. L’exemplaire envoyé à Pourrat le 12 septembre 1949 porte l’inscription manuscrite : « Lettre sur la paix *ou de quoi se mêle Jean Paulhan* ».

Septembre ? 1949 : Attribution du prix des Critiques à *Vipère au poing* d’Hervé Bazin (Arland et JP défendaient *Les Liaisons du monde* de Léon Bopp, somme romanesque qui brosse un tableau de la France de 1935 à 1944).

22 octobre 1949 : JP, « Braque ou la Peinture sacrée », *Le Figaro littéraire*, n°185. Léon Werth lui répondra par un « Billet à Jean Paulhan sur la peinture moderne » : « *Le mot sacré est à la mode.* […] *Vous avez quitté le plan de l’ironie. Votre voix devient d’un hiérophante et vous nous dites “qu’en un temps voué à la mesure et à la mécanique, et comme rongé de quantité, il a été donné à la peinture moderne de célébrer quelque sourde noce et réconciliation du monde avec l’homme…” Croyez-vous vraiment que Rembrandt était brouillé avec l’homme et que Dubuffet nous réconcilie avec lui ?* » (*Arts*, n° 237, vendredi 18 novembre 1949).

8 novembre 1949 : JP à Gaston Gallimard : « *Je suis bien mécontent de la* Paille et le Grain*. Je voudrais le reprendre et en faire une seconde édition, double (à peu près) de la première. Mais comment faire ? Je ne crois pas que la première (qui n’a d’ailleurs été annoncée nulle part et n’a fait l’objet d’aucune publicité) se soit très bien vendue. / Si je trouvais un éditeur qui me prît le livre, et bien entendu rachetât les invendus de la première édition, voulez-vous y consentir ?*» Réponse de Gaston Gallimard : « *J’ai fait tout mon possible pour en assurer la diffusion puisque j’avais fait un tirage de 5500 exemplaires – et que l’office a été de 2885 exemplaires dont 400 dans les gares. / Malheureusement les retours ont été de 2285 ex. et les réassortiments seulement de 483 exemplaires. / La vente à l’étranger a été de 300 ex. Il reste en stock 3944 exemplaires, que vous le pensez j’aurais eu tout intérêt à écouler. / Ceci dit je serais heureux de publier votre nouvelle édition doublée, mais comment amortir le stock ?*»

11 novembre 1949 ? : Lettre de JP à Emmanuel Berl, au sujet du manuscrit du roman *Sylvia* (Gallimard, 1952) : [« *Mais de* vous-même *je ne vous ai jamais rien dit ! Je ne parle que de ce* vous *que présente, que* fait croire *“*Sylvia*”*. *Il est très possible, il est même incertain qu'il ne vous ressemble pas (si le mot de* ressembler *a ici un sens). Méfiez-vous simplement de l'“expression“ qui vous donne allure de suffisant quand vous êtes modeste, de mufle quand vous êtes délicat, de menteur quand vous êtes franc. Faire un roman c'est un métier comme disait l'autre. C'est un métier qui consiste justement à empêcher que se produisent de tels retournements, renversements et autres. Et pour le reste le grenadier de 2e classe qui affirme que Napoléon lui a dit… prend allure d'épateur (même si Napoléon lui a simplement dit : vous êtes un con). Alors quoi ? Eh bien il faudrait que Napoléon (ou Proust) fût si minutieusement – mais si complètement présenté – qu'il devînt tout à fait indifférent qu'à la fin on le nommât ou non.* […] *Et pourquoi diable votre obstination à ne pas tenir un roman pour roman ? Eh bien je suppose (mais c'est pure hypothèse) que vous êtes beaucoup trop brillant en conversation pour n'avoir pas une confiance extrême (et imprudente) dans la “*communication*”* […] *Tel que vous l'avez entrepris, Sylvia devrait honnêtement tenir six volumes.* » Dans une autre lettre du lendemain 12 novembre, JP ajoute qu’il parlait de *Sylvia* et non de Berl : « *surtout ne vous faites pas psychanalyser !*»

[*Fin novembre ?*] 1949 : JP envoie à Emmanuel Berl un discours pour le convaincre « *que la linguistique est tout le contraire d’une science pilote, qu’elle en est encore à discuter péniblement sur sa méthode et que l’étymologie entre autres (dixit Meillet) n’a pas fait un pas depuis Platon*». Différend concernant le verbalisme, avec référence aux *Fleurs de Tarbes* et à *Sylvia*. « *Pourquoi cette apparition de Proust, etc. vous trahit-elle à ce point ? Eh bien, je crois que c’est pour ceci : c’est que vous avez une idée de Proust (et de Mary Duclaux, etc.) que vous ne nous dites pas, qui est peut-être à l’extrême opposé de la nôtre*».

25 novembre 1949 : JP, « Ramuz à l'œil d'épervier », préface à *Fin de vie*, de C.-F. Ramuz, dessins d'Auberjonois, Édition La Guilde du Livre, Lausanne. Tirage unique à 5400 ex., sur Alfa nuageux et fac-similé des manuscrits.

Novembre – Décembre 1949 : JP, « *Secrets »*, La Presse à bras, , 201 x 130 mm, n.p. [12 p.] [« *Extrait du Ve Message amical de Poésie / ce texte de Jean Paulhan / a été composé et imprimé par [Vincent] Monteiro / sur sa presse à bras. / Tirage hors commerce, limité à 15 exemplaires / pour l’auteur et ses amis* » ; adresse de l’éditeur, 117 rue Didot, Paris 14e ; texte situé fin novembre-début décembre 1949 par J.-Y. Lacroix.

1er décembre 1949 : JP écrit à Marcel Pareau qu’on prévoit chez Gallimard un « goûter » à *la NRF*, à 5 heures, au cas où Louis Guilloux obtiendrait le Renaudot. Ce qui fut le cas.

14 décembre 1949 : Bopp accuse réception du prospectus de *La Métromanie ou Les Dessous de la capitale*, calligraphié et orné de dessins de Jean Dubuffet. (s.é.) : « *votre “Métromanie” paraît avoir été beaucoup plus divertissante que celle de Piron*. »

15 décembre 1949 : JP, *Petit livre à déchirer*, Éditions P.-A. Benoit, Alès.

15 décembre 1949 : Achevé d’imprimer de *André Breton*, textes recueillis par Marc Eigeldinger, Ed. La Baconnière, Genève, dans lequel on trouve un texte de JP, « Hommage ».

Décembre 1949 : JP, « Lettre aux directeurs sur l'Europe », *Liberté de L'esprit*, n°7. Réponse au texte de Benda, « Discours à la nation européenne », inspiré par Fichte. *Cf*. aussi réponse de Denis de Rougemont, « Un gage à Jean Paulhan ! » *Liberté de l’esprit*, n°9 (avril 1950).

1949 : Robert Gallimard commence à travailler aux éditions Gallimard.

1949 : Jouve reprend contact à propos du numéro spécial des *Cahiers de la Pléiade* sur Saint-John Perse, dans lequel il va écrire un texte.

1949 : Maurice-Jean Lefebve publie *Jean Paulhan, une philosophie et une pratique de l'expression et de la réflexion*. Éditions Gallimard, 1949.

1949 : JP, *Fautrier l'enragé*, Éditions Blaizot.

1949 : JP signe une « Note-préface » à *Penser par étapes* de Malcolm de Chazal, *s.n.é*. [Pierre Bettencourt], *s.d*. [1949 à Saint-Maurice d’Ételan], collection « L’air du Temps ») [texte signé « J.P. » dans une édition parfois attribuée par erreur à Pierre-André Benoît, pour l’année 1950].

4 janvier 1950 : JP écrit à Berl : « *ne comptez pas sur la littérature, l’histoire, la gloire pour donner de la vie à un personnage que vous ne parviendrez pas (ou renonceriez) à animer. [...] Ou encore : ne les introduisez que si vous les avez recréés (c’est une simple règle de romancier, pas davantage)*»

12 janvier 1950 : Achevé d’imprimer de JP, *Les Causes célèbres*, éditions Gallimard.

13 janvier 1950 : Réponse de JP à l'enquête de Maurice Lemaitre, dans *Le Libertaire*, n°13, du 13 janvier 1950 : « Que pensez-vous du procès Céline ? » : « *Si l’anarchisme est un crime qu’on le fusille. Sinon qu’on lui foute une fois pour toutes la paix*. »

Janvier – avril 1950 : JP, « Trois Causes célèbres », tiré à part de la revue *Les Essais*, Lyon, n° 11.

21 février 1950 : « Lettre à propos de l'ouverture du procès Céline », dans *Combat*.

21 février 1950 : Ouverture du procès de L. F. Céline, absent. Jacqueline Morand apporte des précisions dans son livre, *Les Idées politiques de Louis-Ferdinand Céline* (réed. Écritures, 2010) : « *L’écrivain ayant refusé de quitter le Danemark, est jugé par contumace […] L’accusation repose sur l’article 83 du Code pénal visant ″les actes de nature à nuire à la sûreté de l’État″ ; les faits prévus par l’article 75 relatifs à l’intelligence avec l’ennemi n’ont pas été retenus*». L’un des deux avocats de Céline est Tixier-Vignancour. Céline est reconnu coupable ; «*le verdict sera le suivant : un an de prison, 50 000 francs d’amende, confiscation des biens, indignité à vie.*» Des écrivains avaient envoyé leur témoignage pour sa défense, parmi lesquels Henri Mondor, Thierry Maulnier, Marcel Aymé et JP, qui, dans une lettre lue durant le procès, expliquait que (c’est ainsi rapporté dans le journal *Combat*, du 21 février) « *de nombreux Résistants considéraient Céline comme incapable de pactiser…avec personne*». JP se brouille définitivement avec Céline en cette année 1950…

27 février 1950 : Lettre-circulaire de JP à ses amis, dont Armand Petitjean : « *Je suis rentré à Paris, mais guère brillant encore, et promis à pas mal d’analyses, et examens (du sang et autres). D’ailleurs, honteusement éloigné des livres, papiers, lettres, qui tout de même tenaient place dans ma vie. Ces accidents des yeux vous ôtent jusqu’à la fierté d’être malade*. »

Mars 1950 : JP écrit à Guillaume de Tarde, qui est à Vence : « *Cher Guillaume, je ne suis pas bien content de ce que tu m’écris de toi […] il faut foncer sur l’Académie (tâche qu’ils ne t’élisent pas trop tôt)* […] » JP évoque aussi le Prix des Critiques.

8 mars 1950 : JP écrit à Albert Paraz : « *Céline semble à peu près satisfait de ce verdict ridicule. C'est tout ce qu'il faut. La vérité est qu'on a été tout près du non-lieu : il a fallu pour le perdre un absurde remaniement ministériel*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

14 mars 1950 : JP à Maître Dauchez, lui recommandant Maurice Nadeau, qui mène une enquête sur l’« affaire Artaud » : « *Mon cher maître puis-je vous prier de vouloir bien recevoir un instant de la part de Jean Dubuffet et de la mienne – Maurice Nadeau, de* Combat *qui voudrait vous demander un ou deux renseignements, relatifs à l'affaire Artaud. Je vous remercie d'avance, et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments. Jean Paulhan* ».

15 mars 1950 : JP écrit à Maurice Noël au sujet de l’Affaire Artaud : il lui donne des précisions sur l’emploi de l’argent qui restait à la mort d’Artaud. À cette lettre est jointe une lettre de Mme Malaussena, datée du 17 mars 1950, qui remercie Maurice Noël pour l’article de Paul Guth prenant la défense de la famille d’Artaud, calomniée par *Combat*.

18 mars 1950 : JP, « Lettre à propos de l'affaire Antonin Artaud », dans *Le Figaro Littéraire*, n°204.

30 mars 1950 : JP écrit à Maurice Nadeau (qui a dû lui proposer de participer à une enquête sur les livres érotiques, ou à un jury de prix) : « *Cher Maurice Nadeau, en principe, très volontiers. Mais je ne vais pas bien, je souffre toujours des yeux et ne peux lire (tout à fait incapable de distinguer un texte érotique d'un autre. A ce propos avez-vous* Labon femabeber *de Dubuffet ? Ça laisse loin derrière soi Miller. Voilà peut-être une solution.) De sorte que je crains de ne pas me rendre très utile. A vous cordialement Jean Paulhan. Mais je ferai de mon mieux !*»

Avril 1950 : JP à ? : « *Depuis 2 ans, Germaine n'a pu sortir de la maison, à peine de sa chambre*. »

Avril 1950 : JP publie « Réponse à Denis de Rougemont » dans *Liberté de l'Esprit*, n°9 (précédé d’« Un gage à Jean Paulhan », de Denis de Rougemont, dans le même numéro).

Avril 1950 : Il semble, d’après ses lettres à Armand Petitjean, que JP projette de participer à la relance du journal *Comoedia* : « *Comoedia, je suppose que c’est ferme, puisque l’argent est là, les contrats signés, la sortie fixée à septembre [1950]*».

11 mai 1950 : Première de *La Cantatrice chauve* de Ionesco en 1950 au Théâtre des Noctambules, mis en scène par Nicolas Bataille. Sifflets et colère des critiques de théâtre qui avancent : *« Heureusement, nous n'entendrons plus parler de M. Ionesco. »* JP, Queneau, Salacrou et les membres du Collège de ‘Pataphysique sont présents.

31 mai 1950 : Troisième réimpression des *Fleurs de Tarbes*.

Juin 1950 : JP écrit à Gaston Gallimard : « « *À quoi tient l’échec – ou le demi-échec – des Cahiers de la Pléiade ? D’abord, évidemment à leur prix. Puis aux délais (invraisemblablement longs) de leur publication : qui s’intéresse, après cinq mois, à une chronique d’actualité ? Pas même l’auteur. // Peut-être aussi à leur contenu ? Il me semble pourtant que le principe était bon, qu’il répondait exactement à la situation actuelle des Lettres – enfin que nous serions insensiblement amenés à les rendre, d’annuels, quadrimestriels, de quadrimestriels trimestriels, etc. Eh bien, ça n’a pas marché du tout. // Faut-il se jeter au-devant d’un nouvel échec ? Ne vaudrait-il pas mieux (pour moi) tenter d’obtenir des Cahiers sur mauvais papier, bon marché, et qui paraissent à l’heure ?* » Il se demande aussi s’il est la bonne personne pour redémarrer *La NRF*, et dit qu’il a accepté la proposition de Delange, de diriger les pages littéraires d’un nouveau journal [*Comoedia*, qui ne verra finalement pas le jour], que celui-ci a en projet depuis 1945 : « *Peut-être y verrai-je plus clair dans quelques mois. Je viens d’accepter (après des tas de refus) de prendre en main, pour quelques mois, les pages littéraires de l’hebdomadaire que fonde Delange à la rentrée. Si j’ai accepté, c’est que : / 1. le journal est riche et pourra donner d’assez fortes mensualités à quelques amis que je voudrais (aussi bien dans l’intérêt de la NRF, somme toute, que dans le leur) voir tirés d’affaire : Ponge, qui fera les Arts ; Elsen, la Radio ; Petitjean, Bisiaux, quelques autres. Delange promet à chacun d’eux 65.000 par mois*. »

18 juin 1950 - 22 juin 1950 : JP va brièvement rendre visite à Jules Supervielle, malade nerveusement, en Loir-et-Cher, annonce-t-il à Gaston Gallimard.

23 juin 1950 : JP, dans une lettre au président du Pen Club français, demande la grâce de Zavis Kalandra, « *poète surréaliste, héros de la Résistance, déporté de Ravensbrück, historien estimé de tous* », mais « *condamné à mort, comme vous le savez, à l’issue d’un procès où il s’est accusé, selon l’usage, de trahison, d’espionnage, de sabotage et de duplicité*». « *Laissez-moi vous demander d’appuyer, au nom du Pen Cub, la pétition par laquelle Albert Camus, André Breton, Jean-Paul Sartre, Jules Supervielle, Marcel Arland, Jean Wahl et cent autres écrivains demandent au Gouvernement tchèque de surseoir au moins à l’exécution capitale.*» JP en profite pour demander des nouvelles de 3 écrivains russes, « *tous trois communistes orthodoxes*» : Mirsky, Babel et Pilniak. « *Du jour au lendemain, leurs amis se sont trouvés privés de nouvelles, les lettres sont restées sans réponse, les journaux ont fait silence. Il me semble que le Pen s’honorerait, ici encore, en s’enquérant respectueusement auprès du Gouvernement intéressé, de la santé – de la vie – de trois écrivains dont l’œuvre nous est à tous précieuse*. »

29 juin 1950 : Réponse à une enquête titrée « André Beucler, René Clair, André George, André Malraux, Henri de Segogne demandent que le nom de Saint-Exupéry soit donné à une base aérienne », parue dans *Les Nouvelles littéraires*, le 29 juin 1950. Réponse de JP (non reprise dans ses *Œuvres complètes*), qui souhaite ériger un monument intemporel à Saint-Exupéry, et s’en remettre à la seule mémoire : « *C’est comme ça que les dieux disparaissaient. On ne les oubliait pas pour autant. Au contraire. Il est bon, il est réconfortant que la mémoire n’ait parfois à compter que sur la mémoire*. »

30 juin 1950 : JP écrit à Gaston Gallimard, en relevant les « *torts*» de l’imprimeur Dupont, puis ceux de Gaston Gallimard, qui ne veut pas dans *Les Cahiers de la Pléiade* d’un article de Briand, critique envers Proust, pour ne pas fâcher Mme Mante-Proust. JP le prévient que toute censure sur la future *NRF* n’est pas envisageable : « *Ce serait le plus sûr moyen d’enlever à la revue toute dignité – toute autorité. Car ce sont là des choses qui se savent vite. […] – Ici je dois ajouter que vous avez toujours su à peu près protéger dans le passé cette indépendance de la n.r.f. Ah, à une fâcheuse exception près : un poème (parfaitement inepte) – de Mme Kessel, je crois – que vous m’avez fait publier, vers 1927 pour être agréable à Kessel. Quelle honte ! Ne revenons pas là-dessus*. » Du coup, JP menace Gaston Gallimard de quitter la direction des *Cahiers de la Pléiade*.

Juin-juillet 1950 : L'impression des 9e *Cahiers de la Pléiade* est suspendue par Gaston Gallimard, à la suite d'une plainte de la famille de Proust concernant un article jugé attentatoire à sa mémoire.

30 juin 1950 : JP s’apprête à partir passer un mois chez Arland, à Brinville.

2 juillet 1950 : Gaston Gallimard à JP, après l’affaire « Briand-Proust » : « *Après Jouhandeau, faut-il que nous perdions encore Proust ? / Vous ne pouvez ignorer quelles sont mes difficultés depuis un an, comme celles d’ailleurs de tous les éditeurs. Il est très difficile en ce moment de tenir le coup et d’équilibrer le budget. Les livres des jeunes auteurs ne se vendent plus qu’à 300 exemplaires – alors qu’il faut bien les tirer à au moins 3 000 exemplaires – et cela représente chaque fois de 300 000 francs à 500 000 francs de dépenses. Vous pouvez calculer la perte facilement. La maison ne vit que sur quelques auteurs dont Proust et Saint-Exupéry sont commercialement les plus vendus, et sur la “Série noire” !! Cela vaut-il la peine de compromettre bien des choses pour un article qui n’est pas essentiel, alors que ce qui vous intéresse surtout c’est de publier les écrivains que vous admirez, tels Bisiaux, de Solier, Boissonnas etc. et que je publie ensuite… / Mettez-vous à ma place, Jean – et comprenez ma situation. Si j’ai des torts vis-à-vis de vous, j’en ai bien plus vis-à-vis de moi-même, car j’ai souvent honte de ce que, par nécessité, je suis devenu et que je n’étais pas, un vulgaire marchand, qui depuis vingt ans lutte pour que dès qu’un écrivain a du succès, il n’aille pas chez un autre. Je vis dans cette obsession. Vous ne savez pas quelles humiliations j’ai subies, de la part de mes meilleurs amis même, pour les garder. Et si je n’étais pas devenu ce marchand que je déteste, si j’avais été moi-même, sans doute n’y aurait-il plus ici ni Gide, ni Valéry, ni Claudel, ni Malraux et sans doute pas non plus Jean Paulhan. Faites donc l’expérience de passer une journée dans mon bureau et vous me comprendrez et vous me plaindrez car vous m’aimez sincèrement, comme moi je vous aime d’un cœur fidèle et pur. Que faire ?*»

Juillet 1950 : JP, « Petite préface à toute critique » et « André Rousseaux trouve que Jouhandeau écrit mal », *La Table ronde*, n°31.

7 juillet 1950 : JP, quoiqu’ayant demandé à Gaston Gallimard de lui pardonner la peine qu’il lui a faite, ajoute dans une autre lettre : « *Il est évident que je ne puis demeurer directeur des* Cahiers *: cela ne fait qu’un nom à biffer sur la première page*. »

10 juillet : Télégramme de Gaston Gallimard à JP : « *Impossible admettre cessiez direction* Cahiers *stop Me rallie à tout ce que vous désirez stop / Préfère tout au monde désaccord entre nous stop / Affectueusement*».

10 juillet 1950 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *je vous répète qu’il ne peut être question que vous abandonniez les Cahiers de la Pléiade. Depuis la mort de Jacques Rivière, la NRF, la maison, c’est vous et moi* ».

13 juillet 1950 : La crise entre JP et Gaston Gallimard est résolue et débouche sur la promesse de dîner ensemble plus souvent. JP a fait établir, à ses frais, les sommaires de *La NRF* depuis ses débuts par Olga Rueff (Gaston Gallimard, qui « *aimerai[t] bien les publier*» propose de lui rembourser les 45 000 francs que ce travail a coûté), qui demeureront à usage interne.

19 juillet 1950 : JP écrit à Pierre Benoit, depuis Brinville (il séjourne chez Marcel Arland), qu’il a participé à « *un jury (un peu farfelu) qui devait en principe élire les meilleurs romans du demi-siècle*».

8 septembre 1950 : JP écrit à Maurice Nadeau, toujours au sujet de l’« Affaire Artaud » : « *Cher Maurice Nadeau, Merci du double. Mais je m'aperçois que j'ai écrit : "... La campagne menée par Maurice Nadeau". Il faut corriger en "la campagne que vous avez menée". La petite énumération de la fin (décorations) à l'air un peu ridicule. Mais devant un tribunal, on assure que c'est nécessaire. Jamais, au grand jamais, Madame Malausséna [sœur d'Antonin Artaud] ne m'a écrit. Mais à Raymond Queneau, sans doute, ou à G.G. [*Gaston Gallimard*]. Oui, écrivez-leur et bien amicalement. Jean Paulhan* ».

10 septembre 1950 : JP écrit à Denis de Rougemont : « *merci de votre Lettre. Vous avez affaire à de drôles de traîtres, et je ne sais vraiment pas comment vous vous débarrasserez d’eux : Pas un des hommes de Strasbourg ne veut l’Europe. (A dire vrai, je crois que les peuples non plus ne la veulent pas.) / Au lieu qu’en exigeant une souveraineté mondiale – et voilà une idée qui peut soulever des foules – vous vous trouveriez faire l’Europe innocemment, sans l’avoir cherché chemin faisant. […] On ne s’accorde pas, parce qu’on se dit “nous allons bien nous accorder, ce sera très utile, etc.” Non, on a une foi commune, on est prêt à mourir pour une même cause – et il se trouve aussi que l’on s’est accordés (sans l’avoir fait exprès.) / Or la souveraineté mondiale peut être une cause, l’Europe – à tort ou à raison – n’en est pas une : ce n’est pour le moment qu’une affaire d’armée et de généraux*. »

Septembre 1950 : JP, « Petite préface à des livres futurs », *84*, n°14.

28 septembre 1950 : Mort de Joe Bousquet

29 septembre 1950 : JP, qui a été opéré de l'os maxillaire, écrit à la famille de Joe Bousquet : «*Je n'avais plus beaucoup d'espoir*.»

30 septembre 1950 : JP, « Le Berger de Bellone ou L'École des critiques », *Le Figaro littéraire*, n°232.

4-6 octobre 1950 : Yvon Belaval note, dans son Journal inédit, le 4 octobre : « *Jean Paulhan m’annonce la mort de Joe Bousquet, dont Alquié m’avait annoncé, dimanche, l’imminence. Urémie. Par intoxication d’opium, précise Paulhan. Ils avaient décidé que le premier qui se verrait mourir enverrait à l’autre un tableau de clefs [*sic*]. Je pense à la Potestas Clavium. Paulhan a reçu le tableau. — J. B. n’a donc cessé de penser à Paulhan dont il avait attendu (me disait Alquié) plus de vingt ans un jugement favorable qui l’introniserait à la NRF. Il a fallu la Guerre, l’exode, le passage de la NRF à Carcassonne. (P. S. vers juin dernier, J. P. m’avait demandé de lire un gros manuscrit, dont il était presque honteux, où J. B. l’assimilait à Duns Scot).* » « *6 octobre 1950. – En conversant avec Jean Grenier je m’aperçois que j’ai sans doute mal compris Jean Paulhan et que le tableau de clefs devait être un tableau de Klee*. »

23 octobre 1950 : À son retour de Carcassonne où il est allé rendre visite à la famille de Joe Bousquet, JP écrit à Jeanne Gallimard : « *La chambre de Joe Bousquet n’a pas changé. Ni Villalier, avec ses pierres (papales), ses magnolias, ses lianes (un peu plus embroussaillées) et la roue de son moulin, et la route, où vous êtes partie à pied un soir – pour Azille, pour Paris ? On n’en savait rien [*En août 1940, Jeanne Gallimard partit pour la zone occupée pour « *mener son enquête* » et rapporter des nouvelles (*cf*. lettre de JP à Henri Pourrat du 13 août 1940). Elle revint un mois plus tard à Villalier.]*. / Mais le lit de Joe paraît à présent très petit. Lui-même est au cimetière de Villalier. Nous songeons beaucoup à vous, et je vous embrasse tous deux*. »

30 octobre 1950 : JP écrit à Pourrat, après son retour de Carcassonne : « *Ai-je changé ? Je suppose que j’ai un peu vieilli (rides). De plus je suis devenu rougeaud, moi qui étais plutôt pâle. (C’est vexant). […] Mes deux petits-enfants poussent très bien. Les nouvelles de Fred sont bonnes : ils supportent très bien le climat de Maroantsetra [*Madagascar*], cultivent des letchis… […] La mort de Bousquet m’a été dure. Je rentre de Carcassonne, où l’on gardera intacte sa chambre avec autour du lit ses tableaux et ses livres. Que de discussions autour de lui, il y a dix ans, avec Benda, Aragon, Elsa Triolet. Tout cela est bien loin, et le lit* à présent *semble minuscule*. » JP a aussi le projet de publier la suite des *Fleurs* « *par tranches – par petits livres de poche* ».

2e semestre 1950 : JP, «*A l'Abeille d'hiver*», *Les* *Cahiers du Sud*, n°303, intitulé « Hommage à Joe Bousquet ».

Novembre 1950 : JP, « Sartre est en mauvais terme avec les mots », *La Table ronde*, n°35.

Novembre 1950 : JP, « Réponse à une enquête sur la critique », *L'Âge nouveau*, n°55.

15 novembre 1950 : JP signe un contrat avec les éditions de Minuit qui stipule: « *L'ouvrage [*Petite Préface à toute critique*] qui fait l'objet du présent contrat sera divisé en 5 volumes de 200 à 250 pages chacun. Les manuscrits de ces volumes seront remis de six mois en six mois à l'éditeur. [...] L'auteur recevra chaque fois qu'il remettra à l'éditeur un de ces cinq manuscrits complets une somme de 12 000 francs à-valoir [...]* ». En fait, JP ne publiera que deux ouvrages seulement aux éditions de Minuit correspondant à ce contrat : *Petite Préface à toute critique* (1951) et *La Preuve par l'étymologie* (1953).

23 novembre 1950 : Texte autographe de JP reproduit en fac-similé, avec ceux d’Audiberti, Breton, Calet, Carco, Cendrars, Cocteau, Éluard, Miller, Pichette, Ponge, Roy, Supervielle, etc., pour *Paris des Rêves*, album de photographies d'Izis, éditions Clairefontaine, 1950.

Novembre - 11 décembre 1950 : JP, « Les Débuts d'un art universel », catalogue de l'exposition « Les Originaux multiples de J. Fautrier », galerie Billet-Caputo. L’aventure des « originaux multiples » va tourner court, malgré la défense de JP, rédigée à la demande des Musées nationaux.

11 décembre 1950 : René Char envoie à JP une photographie n. et b. d’un portrait de Rimbaud par le peintre Alfred-Jean Garnier en 1872. Il le tient de son cousin, M. Albert Tenaillon, ancien conservateur du muée de Compiègne. Il l’a fait nettoyer et vernir par Georges Braque le 30 janvier 1950. [Dès sa révélation, en 1951*,* sous les auspices des poètes René Char et Jacques Dupin, ce portrait a suscité une controverse qui se tiendra du 28 avril au 28 juillet 1951 dans les colonnes du *Figaro littéraire*.]

13 décembre 1950 (avant le) : JP écrit un texte de présentation des *Caves du Vatican*, pour le programme de la Comédie-française, où ce texte de Gide est créé le 13 décembre 1950.

20 décembre 1950 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *Céline doit arriver à Paris au début de janvier, d’après ce que j’ai appris de son avocat. Pourriez-vous lui écrire et lui demander de ne prendre aucun engagement avant de connaître mes propositions.* »

Fin 1950 : Gaston Gallimard écrit à JP : « *Je fais faire la démarche pour la reprise de* La Nouvelle Revue française et étrangère *? / Commencez à y penser sérieusement*»

1950 : JP fait la connaissance du peintre Lambert-Loubère.

1950 : JP, « Présentation des *Cahiers de la Pléiade* », Éditions Gallimard.

10 janvier 1951 : Achevé d’imprimer des *Cahiers de la Pléiade*, XI (Hiver 1950, dans lesquels JP publie « L'Illusion de l'Étymologie ».

1951 : JP s'intéresserait encore aux Rose-Croix, toujours par l'intermédiaire d’André Rolland de Renéville.

11 janvier 1951 : JP écrit à Maurice Nadeau, à propos d’un article de Maurice Saillet (=Justin Saget] sur Saint-John Perse : « *Cher Monsieur, Il ressort avec évidence du long Billet de Monsieur Saget : 1. Que la première partie de son étude sur St-J. Perse m'a paru excellente. 2. Que la dernière partie, publiée un mois après ma lettre du 7 janvier, m'a paru détestable, et faite, par ses prétentions, pour gâcher les meilleurs passages du début. C'est encore là mon opinion, et je regrette que Monsieur Saget ne la partage pas. Que le lecteur décide : il a en main les pièces du procès. Et St.-John Perse n'aura jamais assez de lecteurs. A vous. Jean Paulhan*»

12 janvier 1951 : L’imprimeur Snégaroff écrit à JP : « *C’est avec joie que j’ai appris votre succès d’hier [*??*]. Cette joie a été d’autant plus grande que je sais combien sont injustes et malintentionnées à votre égard ceux qui, pour des raisons partisanes, vous jettent la pierre. Je sais que vous avez compris avec les premiers et bien avant eux [*les communistes*] que l’on ne compose pas avec un occupant militaire de votre pays. Je sais que vous lui avez dit non !, que vous n’avez pas rusé. / […] J’ai connu votre amitié pendant les jours très sombres de l’occupation allemande. Cette amitié vraie, simple, fraternelle, ne s’oublie pas*. »

15 janvier 1951 : JP écrit à Maurice Nadeau : « *Cher Maurice Nadeau, Voici cette réponse. Elle est fort longue ; et c'est donc un grand service que vous m'avez rendu. Vous m'aviez jadis demandé, pour votre page de Combat, un article. Voulez-vous celui-ci ? Somme toute, mise à part la première page (qu'il serait facile de supprimer) il n'a rien de polémique. Je n'ai pas très bien démêlé d'après votre article si tout simplement vous ne pouvez pas souffrir mes livres (ce que je suis tout prêt à comprendre), ou si vous n'exigez de moi qu'un supplément d'information. De toute façon il serait de votre part loyal, je pense, de publier ma réponse. Mais si vous n'en faites rien, ayez l'obligeance de me retourner ces pages. Et sachez-moi très cordialement vôtre, Jean Paulhan. Encore un mot : l'article est forcément, d'une lecture difficile. Je vous demande de ne le publier que si vous pouvez lui donner les mêmes caractères qu'à vos études critiques.* »

9 février 1951 : Mort d’André Gide.

24 février 1951 : JP, « Témoignage sur André Gide », *Le Figaro Littéraire*, n° 253. JP évoque « *la curiosité à tous risques, le dédain des opinions courantes, la confiance dans les paradoxes du sens commun […]*» de « *cet inflexible Mongol à tête de scarabée*».

Février 1951 : Gaston Gallimard écrit à Jean Paulhan : « *Mon cher Jean, / J’ai lu votre “Gide”. il est excellent, c’est le meilleur article que j’aie lu – et c’est le seul vrai – le seul ressemblant. / Sa place est dans l’Hommage de la N.R.F. Pas d’hésitation. Toutes les raisons sont décisives. Il faut votre présence dans cet hommage – et il faut cet article. Je voudrais vous convaincre. / Votre ami / Gaston* ».

2 mars 1951 : JP et Jean Amrouche se rencontrent et parlent de Gide qui est mort le 9 février dernier.

9 mars 1951 : JP participe à l'émission d'Amrouche sur Gide.

11 mars 1951 : JP se dit encore une fois trop vieux, trop accablé de travaux alimentaires (la vie a augmenté) et trop « *marqué*» pour assumer la direction d’une nouvelle *NRF*. Il écrit à Gaston Gallimard : « *Quel que soit le directeur que vous choisirez à La NRF, je pourrai lui rendre, je crois, de très grands services. Je serai sur place, au courant de tout. Je lui amènerai des auteurs, je demanderai des notes. Je serai infiniment plus efficace, dissimulé, que je ne le serais ouvertement. (D’ailleurs, même pour ces fonctions dissimulées, il me faudra bien vous demander d’augmenter mes appointements…)*».

Mars - Avril 1951 : Après la mort de Gide, *La NRF* (qui ne reparaît pas encore) obtient l’autorisation de composer un numéro spécial. Gaston Gallimard souhaite que JP y incorpore son article sur Gide, alors que JP préférerait le mettre dans *Les Cahiers de la Pléiade.* (« La mort de Gide n’a pas été si mal accueillie », sera publié dans l’hommage de *La NRF*, novembre 1951.)

Avril 1951 : JP publie dans *Plaisir de France*, n°159, avril 1951 : « Les Joutes malgaches : d'une poésie de dispute » (introduction à des poèmes de Flavien Ranaivo).

7 avril 1951 : Pour l’émission « Des idées et des hommes », de Jean Amrouche, Jean Paulhan dialogue avec Jean Fautrier, au sujet des « originaux multiples ».

8 avril 1951 : Mort de Sala Paulhan, née Prussak, première femme de JP, mère de ses 2 fils.

18 avril 1951 : JP écrit à Maurice Nadeau, qui a créé un comité de défense de Miller, au sujet de la « nouvelle affaire Miller », censuré pour obscénité : « *Bien entendu, je signe. Avez-vous songé au R. P. Bruckberger ? C'est un grand ami de Miller, et sa signature aurait plus de poids que les nôtres. A vous J P / x mais vous seriez aimable de supprimer le "Grand prix de la Ville de Paris", pas utile et un peu ridicule* ».

3 mai 1951 : JP qui, la veille a vu Berthold Mahn, écrit à Pourrat : « *Je rentre d’Angleterre – et précisément de Windermere, où j’étais allé voir une vieille amie à nous [*Bertha Rhodes*], très souffrante. J’ai donc vu la maison où Wordsworth est mort, le rocher où Coleridge aimait à s’allonger – le tout entre de violentes tempêtes de neige. Les Anglais sont d’une extrême gentillesse (dans les rues, les cafés, les boutiques). Mais aussi peu pratiques, aussi mal organisés que possible. Enfin, le contraire de ce qu’on pense. […] René Drouin a bien des ennuis : sa maison et sa galerie sont sous séquestre. (La vérité est qu’il n’a jamais songé qu’à présenter les peintres qu’il aimait, sans avoir grand souci de vente.)*»

15 mai 1951 - 9 juin 1951 : JP, « Un maître des contacts », préface au catalogue de l'exposition Campigli, à la Galerie de France (3, faubourg saint-Honoré, VIIIe).

Mai - juin 1951 : JP, « Curieuse méprise d'un critique d'art improvisé » [signé « Maast »], *84*, n°18.

18 mai 1951 : Albert Paraz écrit à JP : « *Les associations de Déportés ont été déboutées. La Jurisprudence admet que la Résistance n'est pas une “personne morale”. On s'en doutait mais on n'eût pas osé le dire avant 1951. Il me reste encore un procès contre Michelet. Plusieurs écrivains m'ont adressé une courte attestation sur mon honnêteté et sur les droits du polémiste. […] / Céline, maintenant qu'il est amnistié, ne semble pas pressé de revenir. Il est un peu écœuré de voir que certains journaux font courir des bruits rasants le sol : “on ne nous fera pas croire qu'on aurait exilé cet homme pendant sept ans s'il n'y avait rien dans son dossier. Il y avait donc quelque chose.” Il voudrait aussi pouvoir terminer “féérie”. / Tout à fait de vous à moi, ne pensez-vous pas que ce serait, peut-être, pour lui une sorte de baptême ou plutôt de circoncision que de se faire éditer par vous ? C'est une idée qui me vient. Il ne m'en a pas du tout parlé. Ne lui en dites rien directement ou alors ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai suggérée. / Je crois que c'est la meilleure chose qui pourrait lui arriver et je suis certain que “Féérie” est un chef d'œuvre. Après il donnera la suite de Guignols's band très rapidement*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

28 mai 1951 : JP écrit à Albert Paraz : « *J'ai lu votre préface. Il m'a semblé qu'elle n'excédait en rien les droits (ni les devoirs) de chaque écrivain. Par ailleurs, très belle. / L.-F. [*Céline*] a l'air tout à fait dégoûté de son amnistie (pourtant il me tarde bien de le voir). Pour Gaston Gallimard il y a longtemps, bien sûr, que j'y ai songé. Rien de décidé encore*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

Mai 1951 : JP a écrit à Noël Arnaud : « *Prière de m'abonner au Petit Jésus* *pour les dix prochains numéros. Merci, et bon courage*» [« Le Petit Jésus. Journal intime ». Publié par Noël Arnaud, Presses du Messager Boîteux, puis Imprimerie spéciale du "Petit Jésus", mai 1951 à décembre 1963, soit 11 nos en 9 fasciscules, petit in-12 et in-8].

16 juin 1951 : Achevé d’imprimer de JP, *Le Marquis de Sade et sa complice ou les Revanches de la pudeur*, éditions Lilac . Édition originale : 50 ex. H.C. numérotés sur Pur Fil Johannot [ou sur Chiffon blanc ?].

24 juin 1951 : JP écrit à Saint-John Perse : « *La mort d‘Alix [*Guillain*] a été sereine et protégée. Ses amis faisaient bonne garde – trop bonne garde peut-être pour ne pas blesser tel ou tel visiteur. Mais les ordres du médecin étaient formels et l’afflux d’amis lui avait d’abord donné une grande fatigue. / Elisabeth Herbart a tout particulièrement veillé sur elle, ne l’a laissé manquer de rien. C’est Elizabeth, d’accord avec les médecins d’Alix, qui s’est opposée au transfert dans une clinique – transfert qui devenait inutile, du jour où Alix a obtenu une chambre particulière. / Alix a laissé au Parti communiste, par l’intermédiaire d’un camarade (que je connais très peu) tous les livres et les papiers de Groeth, et les siens. Que deviendront papiers et livres ? Je ne suis pas sans inquiétude, Groeth ayant toujours été traité par le P.C. avec une grande défiance*. »

6 juillet 1951 : JP à Gaston Gallimard : « *Ceci entre nous : Maryse Choisy m’offre quatre millions pour fonder une revue littéraire. (Je lui dis qu’il en faudrait bien soixante*. » [L’écrivain Maryse Choisy (1903-1979) dirigeait la revue de psychanalyse et de sciences humaines *Psyché*, qu’elle avait fondée en 1946. Ce nouveau projet sous la direction de JP ne vit pas le jour.]

16 juillet 1951 : Mort de Julien Blanc.

30 juillet 1951 : Albert Paraz écrit à JP : « *CELINE est en rapport avec CHAMBRIAND-MONNIER, cela me paraît de sa part un peu aventuré. Ma position est extraordinairement délicate car je suis un ami de ce brave Monnier et je ne voudrais pas lui faire perdre ce qu'il appelle la plus grande chance de sa vie, pouvoir éditer “Féérie” qui est maintenant pratiquement terminé. […] Céline veut pouvoir rendre service à un ami et moi-même j'ai le sentiment de l'avoir aiguillé sur une voie pleine de difficultés. Il en est peut-être resté aux théories qui m'ont décidé à éditer le “Lac des Songes” moi-même, c'est-à-dire purement et simplement envoyer mon manuscrit à un imprimeur mais comme les éditeurs n'aiment pas cela, ils boycottent l'auteur qui s'édite lui-même et je n'arrive pas à me faire distribuer*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

Juillet 1951 : JP témoigne en faveur de Gaston Criel, au cours du procès où il est accusé de proxénétisme.

1er août 1951 : André Malraux écrit à JP : « *J'ai trouvé quelques documents, rapprochements, astuces, etc. qui établissent que la chronologie de l'œuvre de Vermeer est à dormir debout [...] Il pourrait être amusant de n[ou]s réunir, vous Braque et moi, pour tenter d'établir enfin une chronologie au moins vraisemblable*. » Suivront quelques séances de travail avec Braque et Malraux.

Août 1951 : JP écrit à Claude Gallimard : « *Voici encore une chose que je voudrais te demander : pour permettre à Krol, qui a fait quelques burins sur mes* Causes célèbres, *de les éditer, nous lui faisons cadeau : Peraudeau, du papier d’Auvergne nécessaire ; Snégaroff, de la typographie ; Rigal de la taille-douce, et moi du texte. Est-ce que Gaston et toi voudrez bien lui faire cadeau, pour ces 150 exemplaires (dont bien sûr un sera pour vous) de vos droits ? Je vous en prie. Il suffirait que tu m’écrives un petit mot*. » Une réédition luxueuse des *Causes célèbres* (Gallimard, 1950), tirée à 162 exemplaires, se fera en décembre 1951, par l’Imprimerie Union. Le texte sera illustré de 21 burins d’Abram Krol.

13 août 1951 : Albert Paraz écrit à JP : « *Votre lettre me plonge dans la surprise. J'étais convaincu que vous étiez en rapport direct avec Céline et que vous aviez même traité avec lui non seulement pour “Féérie” mais pour son œuvre entier ; cela supposait que vous l'aviez rencontré. / Il a quitté la région avec l'intention d'aller vous voir. Aujourd'hui il a essayé de me faire croire qu'il était en Angleterre, ce qui après tout est bien possible mais je n'en suis pas plus favorisé que les autres*. » (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

16 août 1951 : *Les Nouvelles littéraires* publient un hommage à Valery Larbaud, auquel participe JP par un texte sans titre, qui commence par « *J’ai beau songer longuement à Valery Larbaud*… ».

17 août 1951 : Albert Paraz écrit à JP : « *Décidément je vais de surprise en surprise. Je m'aperçois que je suis encore un des plus favorisés à propos de Ferdinand mais pour l'instant je n'en sais rien car il veut absolument brouiller les pistes.*» (< Dossier "Céline, Marcel Aymé, Jean Paulhan », fonds Paraz, BNF).

5 septembre 1951 : JP écrit à Marcel Béalu : « *nous voici donc de la même Société secrète*», c’est-à-dire le prix Max-Jacob, fondé en 1951 et financé par Florence Gould. [Le prix Max-Jacob sera décerné chaque année jusqu'en 1986, le 5 mars, date-anniversaire de la mort du poète au camp de Drancy. Jean Follain, Marcel Béalu, JP et André Salmon étaient membres du jury, présidé par Jean Denoël.]

20 septembre 1951 : André Breton démissionne de la « Compagnie de l'art brut » fondée par J. Dubuffet, JP, Breton et quelques autres.

25 septembre 1951 : Léon Bopp écrit à JP au sujet de Louis-Claude de Saint-Martin, sur lequel JP travaille, semble-t-il : « *Ton St Martin formera, j’en suis sûr, opposé à ton Sade, un diptyque palpitant, & il me tarde beaucoup de le lire. St Martin l’illuministe, je pense, l’entrepreneur d’illuminations ?*»

6 octobre 1951 : Naissance à Madagascar de Jean Kely, fils de Fred et Jacqueline Paulhan, 2e petit-fils de JP.

15 octobre 1951 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Je reçois d’un (ou d’une) inconnu un roman érotique de trois cents pages :* Histoire d’O *qui me paraît très puissant, très bien écrit, très bien fait pour devenir un des grands classiques du genre. Puis-je vous l’apporter ?*»

18 octobre 1951 : G. Gallimard répond à JP: « *Certes, vous pouvez m'apporter l"'Histoire d'O".* »

25 octobre et ler novembre 1951 : JP, « Lettre à Maurice Nadeau sur divers points de critique », *Combat*.

Novembre 1951 : *La NRF* reparaît exceptionnellement pour un numéro d'hommage à Gide. JP y publie « La mort de Gide n'a pas été si mal accueillie ».

Novembre 1951 : JP publie dans *Synthèses* n°66, « Sur six petits livres de pensée de Malcolm de Chazal ».

Novembre 1951 : JP, « Le Peintre devant la toile à raboter », in *Botteghe oscure* VIII (Italie).

15 novembre 1951 : JP assiste au dîner offert à André Salmon pour ses 70 ans, avec Kisling, Jean Follain, Dominique Aury, Denoël, le Dr Fatou.

26 novembre 1951 : Gaston Gallimard commence à négocier une « *autorisation ministérielle*» pour faire reparaître *La NRF*.

29 décembre 1951 : Réunion à 17 heures chez Édith Thomas avec les membres du CNÉ : négociations...

Novembre-décembre 1951 : JP publie dans *Calam* n°1-2 (Madagascar), « Expérience des proverbes ». [« Expérience du proverbe IV » paraîtra dans un n° ultérieur de *Calam*.]

31 décembre 1951 : Marcel Arland écrit à JP : « *Je sais que tu ne peux agir que par souci de justice, d’une justice généreuse. D’autre part, je ne suis qu’assez peu informé de la question que tu soulèves. Mais il me semble que ta Lettre [*aux Directeurs de la Résistance*] est dangereuse, que tu t’y montres excessif, que tu prends plaisir à provoquer tes adversaires, qu’enfin tu vas nuire à ceux que tu voulais servir. / Réfléchis de nouveau, je te le demande, avant de faire éditer cette lettre. Je crains qu’elle ne soit – non pas dans l’inspiration, mais dans le ton, dans la forme, dans certains arguments, dans certain jeu que l’on y croit trouver – une erreur*. »

Décembre 1951 : Réédition luxueuse des *Causes célèbres* (1ère édition : Gallimard, 1950), de JP, tirée à 162 exemplaires, avec des gravures de Krol, par l’Imprimerie Union.

1951 : JP, « La conscience dans le rêve », *Exils*, n°l (*Revue semestrielle de poésie internationale*, dirigée par Alain Bosquet et Édouard Roditi, en dépôt à la Librairie Stock.)

1951 : Présentation de JP pour « Toute l'Année littéraire » dans *l'Almanach des Lettres 1952* (portant sur l'année 1950-1951), sous forme de « Préfaces » [sic], texte reproduit en fac-similé. Almanach publié par les éditions de Flore-Pierre Horay et *La Gazette des Lettres*, 1951.

1951 : JP, *Les Gardiens*, avec un portrait de l'auteur par P. Bettencourt, fausse édition du Mercure de France, réalisée par Pierre Bettencourt. (Édition originale : 200 ex. numérotés sur Vélin d'Arches.) Volume sous couverture factice, rempliée jaune, avec une « Introduction » signée « M.S. » [Maurice Saillet, mais en réalité de Pierre Bettencourt] : « *Le présent ouvrage, achevé d’imprimer pour la première fois par DURAND, imprimeur à Chartres, pour le compte du MERCURE DE FRANCE, a été tiré à deux cents exemplaires sur vélin d’Arches, dont vingt exemplaires non mis dans le commerce, numérotés de I à XX, et cent-quatre-vingts exemplaires numérotés de 1 à 180*» ; en principe, l’introduction attribuée à Maurice Saillet a été retirée des exemplaires de vente, à la demande de la victime de cette supercherie.

4 janvier 1952 : JP écrit à Pourrat et lui livre les réactions de Duhamel, Guéhenno et Mauriac, tous hostiles à la *Lettre aux directeurs de la Résistance*, qui vient de paraitre en volume, aux éditions de Minuit : « *Il faut l’avouer : un seul homme m’en a parlé loyalement et gentiment (en me faisant d’ailleurs des critiques) : c’est le Gén[ér]al de Gaulle*».

5 janvier 1952 : Réponse à l'enquête du *Figaro littéraire*, n°298, « Un basic français est-il souhaitable ? ». [*Cf*. aussi la réponse de Joseph Breitbach, « Pour ou contre un “basic” français », *ibid.*, n° 299, samedi 12 janvier 1952 ; ici, avec les réponses de Raymond Queneau, Roger Caillois et Paul Claudel, celle de JP].

10 janvier 1952 : Achevé d’imprimer de la *Lettre aux directeurs de la Résistance*, éditions de Minuit. Réponses, entre autres, de Vincent Auriol, président de la République, du pape Pie XII et de De Gaulle.

17 janvier 1952 : André Rolland de Renéville écrit à JP : « *Votre lettre aux Directeurs de la Résistance est non seulement d’un grand écrivain, mais encore – et ce qui est mieux – d’un Juste. […] Pour moi ce texte a encore accru (ce que je ne croyais pas possible) mon admiration et mon affection pour vous*. »

18 janvier 1952 : Voyage de 3 semaines avec Dominique Aury en Guinée, offert par Paul Pilotaz, écrivain et planteur.

Février 1952 : Réponse de JP à une enquête sur la révolte, *Le Soleil noir-Positions*, n°1.

Février 1952 : Contribution de JP à un dossier sur « Le Cent-cinquantenaire de Victor Hugo », *Liberté de l'Esprit*, n°28.

15, 22 et 29 février 1952 : JP publie dans *Arts*, « La Vie imaginée de Georges Braque ».

Février-mars 1952 : À la suite de la publication en volume de *Lettre aux directeurs de la Résistance*, polémique avec Louis Martin-Chauffier : « Un transfuge de la Résistance », dans *Le Figaro Littéraire* du 2 février 1952. JP : « A un Pharisien de la Résistance », dans *Le Figaro Littéraire* du 15 mars 1952.

Mars 1952 : JP publie, dans *L'Observateur*, « Lettre à Claude Bourdet ».

2 mars 1952 : JP écrit à Marcel Bisiaux, de retour de Guinée [où il a été voir Paul Pilotaz en janvier] : « *J’ai été bien content de voir ces tropiques sans soleil (rien qu’un ciel gris, qui pétille). Et les Noirs, surtout les Noirs. Mais impossible d’en rapporter. (Je n’ai ramené qu’un poisson-scie, un arc en lianes, une termitière et un caméléon vivant.*» Marcel Bisiaux a été contré au prix Fénéon par Charles Vildrac. JP « *aime bien le livre d’Herbart : plus “humain” que je ne m’y attendais.* »

Mars 1952 : Réponse de JP à l'enquête « Faut-il sacrifier l'homme à l'humanité ? », *Simoun*, n°2.

21 mars 1952 : JP écrit à Gaston Gallimard pour le convaincre de reprendre la revue de Marcel Bisiaux, *84* : « *1. Remarquez que la question est bien différente de ce qu’elle était pour Fontaine ou pour L’Arche. Quatre-vingt-quatre n’imite pas l’apparence de La NRF de 40 ; mais bien plutôt reproduit la nature de la première NRF. Non sans succès : je ne songe pas seulement aux auteurs qu’elle a découverts, mais à la règle de vie qu’elle a su leur imposer : cet effacement de chacun d’eux devant l’œuvre commune ; cette modestie, mais cette ténacité… / 2. … au demeurant (si je peux dire) payées de retour. La vie de 84, depuis cinq ou six ans, a été une suite de miracles, et qui ont réussi. Il n’y a vraiment pas de raison pour qu’un miracle ne continue pas. 84, suivant toute vraisemblance, vivra. Ne tournez pas contre nous une force littéraire qui est déjà grande, une force morale qui est plus grande encore. / 3. La NRF va reparaître, et ce sera forcément pour une grande part une revue arrivée – une revue un peu solennelle et embêtante. Mettons une Table ronde en mieux (j’espère). Allons-nous refuser, s’il se présente, Jules Romains ? Allons-nous refuser Maurois ? Nous aurons diablement besoin d’une bonne conscience (quelque part dans la maison). Nous aurons diablement besoin aussi d’un lien avec les tout jeunes écrivains, d’une circulation de sang (intellectuel) un peu active. Il me semble que 84 est, pour nous, une chance inespérée, qu’il faut saisir.* »

28 mars 1952 : JP souffre d'une sciatique, soignée par le Dr de Sèze. Il choisit de soutenir, pour le Prix de la Pléiade, Lucien Rebatet et *Les Deux Étendards*. Il écrit à Émile Henriot, membre du jury, dans ce sens.

Avril 1952 : JP publie, dans *Liberté de l'Esprit* n°30, « Lettre (à J[ean] Chauveau) ».

Avril 1952 : Fin des *Cahiers de la Pléiade*. Préparation de la renaissance de *La NRF*.

25 avril 1952 : JP, « Une faute de langage trahit l'injustice », dans *Aspects de la France*.

27 avril 1952 : Pourrat écrit à JP : « *Vialatte était ici et nous avons beaucoup parlé de toi, de vous deux. – Je ne le comprends pas très bien, Vialatte ; il devient de plus en plus mystérieux, réticent, en retraite et en recul ; il avoue qu’il va peu à la nrf, qu’il a un peu peur de ceux qu’il voit là, de ce qui s’y dit, et peut-être un peu peur de toi, je ne sais ? et il t’aime bien. Cela se sent. Oui, nous avons parlé de toi et de ton magnifique courage. Il m’a rapporté des choses qu’on lui a dites et toute la portée que ton action a eue. / Je repensais à tout cela. Ici les perspectives ont été un peu faussées. En Auvergne, il y avait Laval, et à Ambert un grand ami de Laval : ils auraient voulu évincer Pétain, et faire une vraie politique de collaboration. Pétain faisait barrage et les gênait. Pétain et la résistance vus d’ici, c’était la même action, sur deux plans, contre l’Allemagne, chacun faisant ce qu’il pouvait là où le sort l’avait mis. J’aurais dû… Je pense à tout ce que j’aurais dû comprendre mieux auprès de toi. Mais j’étais distrait, en proie à tout ce que je voulais écrire, croyant trop que l’action pour moi ne pouvait être que dans les écritures. – Et je vois tout ce que je voudrais faire, encore, les contes et d’autres choses. – Comme j’ai été étourdi, comme j’ai mal su t’entendre. La solitude est sans doute une très belle chose : il faudrait pourtant savoir s’en défier, et il arrive qu’on la fasse tourner à une espèce de complaisance. […] Vialatte, moi, – quelquefois Tixier, aussi nous avons tant parlé de ta lettre [*aux Directeurs de la Résistance*], des réponses et de tes réponses à toi, de leur netteté “pulvérisante” - le mot est de Vialatte*.»

10 mai 1952 : JP écrit à Marcel Arland, au sujet de la future *NRF* : « *Première partie du sommaire. Il nous faudrait songer en même temps aux 3 ou 4 premiers sommaires. Tu parlais de Char, Montherlant, Giono, Céline, Michaux. Bien ; et aussi Malraux, Camus, Supervielle, (as-tu lu le conte qu’il écrit ?), Schlumberger, Léger, Chardonne, Claudel (?), Léautaud, Limbour, Queneau, Jouhandeau, Breton… / Et de plus jeunes : Devaulx, Tardieu, Dhôtel, Mandiargues, Grosjean, Leiris, Boissonnas. / Et de moins connus, comme P. Gascar (dont il faudrait publier l’une des nouvelles que j’ai lues en manuscrit), Jaccottet, Kern*… »

Mai-juin 1952 : JP publie, dans *Liberté de l'Esprit*, n°31-32, « Nouvelle Lettre à Jean Chauveau ».

Juin 1952 : Réponse de JP à une enquête sur la peine de mort, dans *Le Soleil noir-Positions*, n°2.

16 juillet 1952 : Lucien Rebatet, gracié par le président de la République Vincent Auriol le 12 avril 1947, sort de prison. Véronique, épouse de Lucien Rebatet, a sorti clandestinement un manuscrit [*probablement* Les Épis mûrs*, 1954*] de la prison pour le remettre à JP, qui s'en fait le défenseur auprès de Gaston Gallimard.

6 août 1952 : À Pourrat, qui a cherché un logement de vacances pour Caillois, JP écrit : « *Le bruit fait par ma première Lettre s’est grâce à Dieu un peu apaisé (mais non pas sans que je reçoive de temps en temps des injures de quelque petit canard de province, qui veut rattraper le temps perdu.) Tu en recevras, d’ici cinq mois, une seconde. / Je ne sais trop quand j’irai en vacances. Octobre, sans doute, en Savoie. / Maine avait été très fatiguée par notre petit voyage de l’an dernier, jusqu’à Sceaux. Alors cette année-ci, nous ne bougeons pas. / Il me semble que son état n’a pas changé. Maine a très bonne mine, ne manque pas d’appétit, lit autant qu’elle veut. Mais du côté des mouvements, pas le moindre progrès. / Il est fortement question que la nrf reparaisse, dans trois ou quatre mois. Je puis compter sur toi, n’est-ce pas ? / Arland et moi serions directeurs*. »

Août ? 1952 : Henri Michaux recommande à JP France Cloquet de Bie, « *une nièce de Franz Hellens*».

21 août 1952 : JP écrit à Claude Gallimard : « *Autre chose : j’ai installé chez moi pour être sûr de l’arracher à Julliard (qui la sollicitait) une jeune femme belge, Mme Cloquet, qui est en train d’écrire un roman* remarquable*. Seulement, elle a besoin, pour l’achever, d’un peu d’argent. Veux-tu lui faire une avance de 40.000 francs ? Le chèque, que je pourrais prendre à la NRF demain, devrait être fait au nom de : / Mme France Cloquet. / (C’est elle aussi qui classe, à la B[ibliothè]que Doucet, la correspondance de Gide.)*» France Cloquet de Bie, nièce de Franz Hellens, est engagée comme secrétaire chez Gallimard en 1952. Sous le pseudonyme de France Ermin, elle publiera un roman intitulé *Les Beaux Départs* (La Table Ronde, 1956).

Septembre 1952 : N° spécial de *La NNRF* (qui n’a pas encore reparu), « Hommage à Alain » (mort le 2 juin 1951).

Septembre 1952 : JP fait le point avec Gaston Gallimard sur l’équipe de la future *NRF* : « *Remarquez que, plus notre Comité aura de membres, et moins il “fera sérieux”. Il me semble, à vrai dire, que : / Jean Schlumberger, Martin du Gard, Gaston Gallimard / pour marquer la permanence de la NRF ; / Saint-John Perse, Malraux, Caillois, Weidlé / pour représenter la poésie, le roman, les essais, et les lettres étrangères ; / Arland et J.P. / pour le travail de la revue, cela fait un ensemble très honnête. Davantage, on aurait l’impression que c’est fait pour la montre*. » + Lemarchand pour le théâtre + Camus, « *probable, mais encore douteux* ».

15 septembre 1952 : Réponse de JP à une enquête sur « les arrivés de la littérature » dans *La Gazette des Lettres*, nouvelle série, n°24. « *Ils sont "arrivés" dans quel état* ». Réponse de JP : « *Vous tombez mal: je suis en train de refaire, pour la sixième fois, un chapitre de ma* Preuve par l'étymologie *dont je ne suis pas content. Plutôt dégoûté de moi, et du reste. Si c'était ça qu'on appelle être "arrivé" ? Dans ce cas, je l'ai toujours été. Et pas plus fier pour ça !* ».

Septembre 1952 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Mme Suzanne André, qui est une excellente personne (à peine un peu brouillonne), et très dévouée, a pris en main la publication des inédits de Joe Bousquet. Elle a obtenu ici et là des promesses, et va vous demander demain un rendez-vous. / Elle voudrait surtout vous demander de faire paraître sans retard le recueil de lettres (très bien choisies) de J.B. pour lequel elle m’a demandé une préface, et que je vous remettrai d’ici quelques jours*. » [La *Correspondance* de Joe Bousquet, établie par Suzanne André, et introduite par JP, paraîtra en 1969, après la mort de celui-ci.]

4e trimestre 1952 : JP, « Les proverbes de l'attente déçue », *Résonances*, n°6.

18 et 19 septembre 1952 : Enregistrement des entretiens entre JP et Robert Mallet, qui seront diffusés le 20 janvier 1953.

22 septembre 1952 : JP, *Braque le patron* (édition augmentée), Éditions Gallimard, 1952.

29 septembre 1952 : JP recommande Dominique Daguet et un de ses amis à Snégaroff, l’imprimeur de la rue Méchain. Apparemment, ils ont quelque chose à faire imprimer avec soin : « *Mais ils m’affirment qu’ils ont l’argent nécessaire. Alors, je ne vois pas trop quelle difficulté*… ». Braque, de son côté, traîne « *Mais je ne le laisserai pas tranquille*. », ajoute JP.

20 octobre 1952 : Marcel Jouhandeau parle de JP, dans une émission radiophonique, comme étant sa « *seconde conscience* » et ajoute « *Personne ne pèse moins sur ses amis que Jean Paulhan mais personne ne donne autant le sentiment de sa présence* » (Revue littéraire radiophonique, « Belles Lettres », 20 octobre 1952).

Octobre 1952 : Campigli écrit depuis Rome qu’il va apporter *La Ruche* à JP : « *Ce sera un grand plaisir de vous revoir. Je vous apporterai “La ruche”, je crois que l’ouvrage se présente bien, j’ai fait de mon mieux pour honorer votre texte.* » [JP - Massimo Campigli, *La Ruche*, Éditions de la NRF, Paris, 1952 : Grand in-folio (66 x 48), chemise à rabats, illustrée sur le front d'une lithographie originale de Massimo Campigli. Texte calligraphié de Jean Paulhan reproduit en facsimile, illustré de 10 lithographies originales de Massimo Campigli (2 en noir et 8 en couleurs), toutes signées au crayon par l'artiste. Imprimé sur les presses du Cavallino à Venise. Edition : 125 exemplaires signés et numérotés, tous imprimés sur Fabriano.]

10 novembre 1952 : JP demande un texte à Julien Gracq pour *La NNRF* qui va reparaître.

17 novembre 1952 : Marcel Arland écrit à JP: « *Veux-tu bien remarquer ceci : si, dès le début, la nrf se présente comme une revue de gauche, nous aurons ensuite tous les écrivains de droite que nous voudrons. – si au contraire elle apparaît comme une revue de droite, aucun écrivain de gauche ne viendra*. »

18 novembre 1952 : André Chamson tout à fait d’accord pour collaborer à la *Nouvelle Nouvelle Revue française*.

24 novembre 1952 *:* Un jury de 15 écrivains réuni à l’hôtel Ritz à l'initiative du *Figaro* décerne le « Grand Prix des douze meilleurs romans français du dix-neuvième siècle ». Composé de Pierre Brisson, Édouard Herriot, Colette, Marcel Pagnol, François Mauriac, Jacques de Lacretelle, Henri Mondor, André Maurois, Albert Sarraut, Gérard Bauër, Francis Carco, Julien Cain, JP, Robert Kemp et Maurice Blanchot, il décerne le prix (par ordre chronologique) à : *Adolphe* de Benjamin Constant, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, *La Double méprise* de Mérimée, *Le Père Goriot* de Balzac*, Madame Bovary* de Flaubert*, Dominique* de Fromentin*, Les Pléiades* de Gobineau*, L'Enfant* de Jules Vallès*, Germinal* de Zola, *Le Disciple* de Paul Bourget*, L'Écornifleur* de Jules Renard *et En route* de Huysmans*.*

ler décembre 1952 : Albert Camus écrit à JP : « [...] *je collaborerai sans difficultés, dans la mesure où je "produirai" (et dans celle où ma production vous conviendra) à une NRF fidèle à sa formule : littérature d'abord. J'insiste à ce sujet (je suis à la veille d'un départ, ce qui suppose un examen de conscience). Je suis le plus souvent d'accord avec vous ; je ne le suis pas toujours. Le mieux, aujourd'hui, est de nous retrouver tous autour de ce que nous aimons et qui nous réunit.* »

2 décembre 1952 : Selon une lettre de Pieyre de Mandiargues à JP, Ungaretti est à Paris.

6 décembre 1952 : JP écrit à Julien Gracq : « *J’aurais bien voulu, pour la N.R.F., la Littérature à l’estomac. Mais il est trop tard…* » [Le texte est en effet paru dans *Empédocle*, puis en volume chez Corti, en 1950].

16 décembre 1952 : Déclaration de « *l’intention de publier, comme Directeurs de la publication, un journal ayant pour titre : LA NOUVELLE NOUVELLE REVUE Française*». Déclaration signée par Jean Paulhan et Marcel Arland. (<Extrait du dossier de Jean Paulhan conservé par les Renseignements généraux sous la cote GA 22565372 [ancienne cote 194.558].

30 décembre 1952 : Achevé d’imprimer de JP, *L'Aveuglette*, collection « Le Point du jour », Éditions Gallimard. (Que JP dédicace ainsi à André Breton : «*Il y a peu de temps que les hommes ont découvert tout ce qu’il importait de découvrir. Hérodote. / Pour André Breton, le plus affectueusement du monde, Jean Paulhan*».

Décembre 1952 : Publication de « Lettre inédite de René Daumal à Jean Paulhan », *Synthèses* n°79.

Fin 1952 : Marcel Arland décrit à André Malraux le sommaire de la future *NNRF*: « *Comme “chroniques” Blanchot (essais), moi-même (roman), M. Thomas et Bounoure (poésie), Paulhan (langage), D. Aury (histoire littéraire), Limbour (peinture), Grenier (philosophie), sciences (Petitjean) ; linguistique (Mario Roques) ; chroniques libres de Jouhandeau (petits faits), Audiberti, Cingria, Calet, Léautaud, Mandiargues (en alternance), Leiris etc*. »

1952 : JP écrit à André Breton : « *Cela dit, je ne sais trop, il faut l’avouer, ce que sera cette nouvelle (deux fois) R.F. – et j’aime bien qu’une revue sache mourir comme tout le monde*. »

1952 : JP, « Description d'un papier collé », *Le Sextant,* « Signes du temps », nos 9-10.

1952 : JP, « Lettre à Aimé Patri sur la valeur critique », *Paru*.

ler janvier 1953 : *La NRF* reparaît sous le titre de *La Nouvelle Nouvelle Revue française*. JP co-directeur avec M. Arland. D. Aury, secrétaire de rédaction. D'après D. Aury, c'est Gaston Gallimard qui aurait ardemment poussé à la reparution. D’après Laurence Brisset, c’est Malraux qui aurait trouvé le titre de *Nouvelle Nouvelle Revue française*… JP y publie « Introduction à Vailati », *NNRF,* n°l. [Le service de presse de Gallimard comptabilise au printemps 1953 environ 400 articles de presse mentionnant la reparution de la revue, dont un quart dans des journaux étrangers (Belgique, Italie, Suisse, Hollande et Allemagne principalement).]

5 janvier 1953 : JP écrit à Marcel Arland : « *Peut-être ton défaut est-il dans un certain goût (par crainte du baroque) pour une littérature un peu complaisante à la componction, au solennel ; et le mien, certainement dans une trop grande confiance faite au baroque. Je risque de refuser Lacretelle et toi Michaux […] / Il me semble que nos défauts doivent très bien se corriger l’un par l’autre*. »

# 1953, début de l’année : Une vingtaine d’écrivains quittent le CNÉ car il n’a pas protesté contre l’antisémitisme du procès Slansky : Cassou, Martin-Chauffier, Vildrac, Chamson, Salacrou, entre autres. [< *Wikipedia* : Rudolf Slánský, secrétaire général du KSČ (parti communiste tchécoslovaque) : victime d’une purge, sur le modèle stalinien, avec 13 autres inculpés, dont 11 juifs et tous arrivés aux plus hauts postes du Comité central et du gouvernement. Pendant le procès, dit de Prague (20-27 novembre 1952), le président de la République, Klement Gottwald, avance que les inculpés préparaient un complot sioniste, ourdi par des trafiquants juifs. Il se débarrasse d'un rival dangereux, que Staline aurait pu utiliser contre lui. Slánský est pendu le 3 décembre 1952. Ce procès est le sujet du livre *L’Aveu* d’Artur London, rescapé du procès, et du film que le réalisateur Costa-Gavras en a tiré en 1970.]

# 20 janvier 1953 : Diffusion à la radio des entretiens de JP avec Robert Mallet, enregistrés en septembre 1952.

Janvier 1953 : André Pieyre de Mandiargues réclame à JP le livre de Hervey de Saint-Denis, *Les Rêves et les moyens de les diriger*, qu’il lui a prêté.

ler février 1953 : JP, Note sur « Peinture et Société de Pierre Francastel », *NNRF*, n°2.

Février 1953 : Dans son « Bloc-notes » du 2 janvier (*La Table ronde*, février 1953), François Mauriac écrit : « *Il y a loin du destin de Drieu à celui de M. Gaston Gallimard. Les choses eussent-elles tourné autrement, M. Gallimard aurait eu bonne mine. Quoi qu’il advînt, il était paré. Drieu, lui, avait joué à quitte ou double. Il a perdu, il a payé infiniment au-delà de sa dette. Sur le plan temporel, les hommes ne peuvent plus rien contre lui que de le faire mourir une seconde fois par leur silence. Vous avez le droit de le garder, ce silence, sur la N. R. F. de l’Occupation, non sur le garçon qui a occupé ce fauteuil, qui a corrigé les épreuves, assis à cette table. Ce n’est pas une autre N. R. F. que celle de Drieu qui reparaît aujourd’hui : vous avez trouvé dans le tiroir des pages de Montherlant que la libération vous avait empêché de publier ; et le Thomas qui traite des livres de poèmes doit être, j’imagine, le même Thomas à qui Drieu avait confié cette rubrique. Vous n’étiez pas obligé de ressusciter la Revue, mais enfin vous l’avez fait. Vous n’avez plus désormais la ressource du silence. À vous la parole puisque Drieu n’est plus là pour nous expliquer comment les choses se sont passées rue Sébastien-Bottin, durant ces quatre années. (Et il est là pourtant, notre ennemi… plus présent, plus près de notre cœur qu’aucun de vous.)* » puis il s’en prend à Gaston Gallimard et à JP, en particulier : « *Vous êtes aussi, convenez-en, l’infatigable poisson-pilote [*JP*] qui navigue depuis des années devant le plus gentil, le plus chéri par ses amis, le plus fin, mais aussi le plus vorace dentuso, devant le galano le plus affamé de toute l’édition française [*GG*]. »* Mauriac ne se contente pas de railler JP et Gallimard, il porte un regard très sévère sur la reparution de *La NRF*, *« cette chère vieille dame tondue, dont les cheveux ont mis huit ans à repousser ».* Gallimard est choqué par ses propos. Aucune réplique ne parut dans *La NNRF*, même si l’insertion de ce petit texte est envisagée : « *Dans La Table Ronde de février, M. François Mauriac se déchaîne contre La NRF. Par l’avidité, le fiel et l’injure, c’est un “numéro” des plus réussis. Nous ne pouvons là-dessus rivaliser avec M. Mauriac, et ne céderons pas au facile plaisir de le rappeler à lui-même. La NRF constituera notre seule réponse*. » (Archives Gallimard.)

Février 1953 : JP écrit à Marcel Arland : « *Tu as dû lire déjà le Mauriac. Plus féroce pour G. G. [*Gaston Gallimard*] que pour nous deux (mais féroce aussi pour nous deux) vraiment ruisselant de méchanceté. Il n’a jamais rien écrit d’aussi bon*. »

Février 1953 : La mésentente avec Arland commence en février 1953, soit un mois après le premier numéro de *La NNRF*: Gallimard et Arland ont « *censuré* » de concert deux notes, l’une de JP sur un ouvrage de Grasset, l’autre de Cournot sur Giono. JP écrit à Gallimard : « *Franchement, je crois que vous avez tort de refuser ma note sur Grasset. Évidemment, elle n’a ni l’élégance, ni le rythme des notes de Cournot. Mais il me semble qu’elle est juste, et que je n’y dis rien que je ne prouve, enfin que la réputation de “penseur” que s’est faite Grasset tient à un bluff si grossier qu’il est urgent de le dénoncer. Je vous l’assure, c’est précisément cet ordre de vérité que l’on attend de nous, parce qu’on ne le trouve nulle part ailleurs, parce que la T[able] R[onde] et la Parisienne sont peuplées de créatures ou de “clients” de Bernard Grasset. En la refusant, c’est un tort assez grave que vous faites à* La NRF*. Mais je vous embrasse quand même*. » Et il revient à la charge quelques jours plus tard : « *Je ne suis pas très heureux de vos deux interventions de ce mois-ci : suppression de la note Grasset, suppression de la note Giono. Tout finit par se savoir : le jour où l’on verra dans* La NRF *un simple bulletin des Éditions,* La NRF *perdra l’essentiel de sa raison d’être*. » Avant d’ajouter cette pointe quelque peu perfide : « *Évitez mieux de ressembler – fût-ce avec toute la gentillesse possible – au portrait que trace de vous Mauriac*. » [< C. Koskas, thèse.]

Février 1953 : Fureur de Beckett contre JP parce qu’un passage de *L'Innommable*, publié dans *La NNRF*, a été retiré, sans que l’auteur en soit prévenu : JP, qui n’est pas à la source du problème, justifie la censure exercée par Arland auprès de Beckett et prétend que ce passage (trop pornographique ?) était « *de nature à ruiner la Revue* ». Arland, lors de la parution de « Mahood », un extrait de *L’Innommable*, dans le numéro 2 de La NNRF, a effectivement retiré un passage qu’il juge très inconvenant. Beckett ne donnera plus rien à la revue. JP écrit à Arland dans la foulée : « *N’es-tu pas, en général, un peu trop timoré ? Non, pas un lecteur ne s’est montré choqué des propos d’Étiemble. Et ne nous as-tu pas brouillés avec Beckett comme avec Dubuffet pour des raisons assez légères ? (Janine m’as-tu dit, était de ton avis ; et Jean Schlumberger. Mais Jean Schl[umberger] s’était fortement opposé à ce que la N.R.F. publiât Léger, et tant d’autres…) Il me semble que nos lecteurs attendent de la revue plus d’audace et de carrure*. »

6 février 1953 : JP écrit à Barbara Church : « *La*nrf*a bien dû vous arriver ; On m’avait interrogé, j’avais dit : “si elle reparaît, on s’en apercevra après vingt ans”. Vraiment je n’ai pas le sens des choses, pas du tout. Il y a eu grand vacarme. Nous avons été de tous côtés, Arland et moi, violemment approuvés ou engueulés. Mauriac en a fait étrangement une affaire personnelle. Dans la dernière Table ronde il s’en prend jusqu’à Gaston G. qu’il traite de perfide requin ; Moi, je suis le poisson-pilote qui avertit le requin des dangers. Quant à Arland, c’est un malheureux matelot passé à l’ancienneté quartier-maître. Et la nrf, une vieille dame, tondue à la libération, dont les cheveux ont mis huit ans à repousser. Le tout, affreusement sordide. Que répondre ? Rien*. »

10 février 1953 : Alexandre Vialatte publie dans *La Montagne*, « Jean Paulhan en deux morceaux », où il évoque une glace (miroir) déformante trônant dans le bureau de JP et provenant d’un « rigolarium » de fête foraine. Selon les témoignages, la ou les glaces déformantes se trouvaient dans l’escalier qui menait au bureau de JP, Marcel Arland et Dominique Aury.

14 février 1953 : JP demande à l’ayant-droit d’Antonin Artaud l’autorisation de publier dans *La NNRF*, « Fragmentation ».

Février 1953 : JP écrit à Jérôme Lindon, en couvrant Marcel Arland : « *Excusez-moi de vous écrire si tard. J’ai été souffrant. Je le suis encore. / J’avais prié notre ami commun Georges Belmont de vous dire que le passage de Mahood en question nous embarrassait un peu. C’est ensuite que tout s’est précipité. Notre Comité de Direction – Malraux, Schlumberger, Caillois – a jugé la publication, en tout état de cause, impossible : de nature à ruiner la Revue, sans le moins du monde vous servir. Je pensais trouver appui chez notre avocat ; malheureusement son avis a été formel : le passage entraînerait pour nous vous – et pour la nrf du même coup – des poursuites judiciaires, et sans aucun doute une condamnation alors qu’il avait toutes chances de passer dans un livre inaperçu !). Il était trop tard pour vous avertir, le numéro était sous presse. Du moins aurais-je dû dès le lendemain vous écrire. C’est ce retard que je vous prie de pardonner. Je suis vôtre / JP*» Jérôme Lindon va calmer le jeu...

19 février 1953 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *J’ai moins bien résisté aux Rayons X qu’à ma sciatique (qui est d’ailleurs plus forte que jamais.) Enfin, les médecins m’envoient aux champs. En fait : / chez M. Mermoud / Château du Signal /* Lausanne *(SUISSE) / qui m’a gentiment invité. Je compte m’y reposer dix à douze jours, et puis rentrer à Paris.* […] *Finalement, nous ne parvenons pas à faire taper dans la maison nos lettres et nos textes. Voici ce que je pense faire : inviter Olga Rueff à venir taper pour nous à la NRF trois heures chaque semaine. Sa note serait ajoutée aux “frais du mois”. / Il serait infiniment souhaitable qu’Arland et moi pussions inviter à déjeuner chaque semaine un écrivain, un étranger de passage à Paris, un critique. La dépense serait assez mince : mettons vingt mille francs par mois. Je crois qu’elle servirait la revue. Je crois même qu’elle serait indispensable. Ni Arland ni moi n’avons les moyens de l’assumer*. »

20-21 février 1953 : Dans une lettre à JP, Léon Bopp se réjouit de le revoir à Lausanne, le 31 janvier : Hellens, Chamson, Vercors, Guilloux et Martin-Chauffier seront à l’Hôtel de la Paix, pour le prix Veillon. (< A. Simonin).

Mars 1953 *: La NNRF* atteint son plus haut niveau de tirage en mars 1953, avec un tirage de 27 750 exemplaires, et dépasse ensuite la barre des 20 000 exemplaires par numéro pendant 18 mois (< A. Cerisier).

Mars 1953 : « *À sa reprise [*du Bulletin de *La NNRF*]*, en mars 1953, la rubrique devient un agenda d’une page, non signé – et à ne pas confondre avec le supplément du même nom, joint à la revue, qui chronique l’actualité de la maison Gallimard. Il constitue, par excellence, le lieu où Paulhan peut exprimer ses multiples désaccords : avec le CNE, avec la presse, avec l’Académie ou avec le Vatican. Les gloires usurpées de la littérature, anciennes ou jeunes, ne sont guère épargnées, Rachilde ou Prévert par exemple*. » (< C. Koskas)

Mars 1953 : JP s’en prend à Grasset dans *La NNRF*, cette fois-ci dans le « Bulletin » de *la NNRF* [Gaston Gallimard et Marcel Arland ont-ils accepté de laisser passer cette note, contre laquelle ils ferraillaient en février ??] : « *Bernard Grasset se vante, dans* Combat*, d’avoir plus ou moins récrit, à commencer par ceux de Radiguet, tous les romans publiés par sa maison* ». Grasset avait en effet donné à *Combat*, le 22 janvier précédent, une interview où il déclarait que « *ses* » auteurs seraient peu de chose sans lui.

2 mars 1953 : Jean-Isidore Isou, *Lettre à Jean Paulhan sur la NRF et le Renouvellement des Cadres*, éditions Arcanes.

14 mars 1953 : Réponse de JP à l'enquête « Quel visage Staline prendra-t-il dans l'histoire ? » dans *Le Figaro littéraire*, n°360.

ler avril et ler mai 1953 : JP, « La Peinture cubiste », *La NNRF*, nos 4 et 5.

Avril 1953 : Bernard Frank, dans sa « Chronique d’un amour » : « *S’agit-il vraiment d’une revue, ne me trouverais-je pas plutôt en face d’un memento des grands noms de notre littérature contemporaine, d’un* Who’s who *in France ? Pour un peu j’ai l’impression que Gallimard, tel don Ruy Gomez, vient me saisir par l’oreille et me traîne de tableaux en tableaux, en glapissant : “celui-ci c’est l’aîné, c’est l’aïeul, l’ancêtre, le grand homme” […] La piétaille peut attendre, et que l’on ne corrompe pas, pour l’amour du ciel, ce défilé de chevaliers, conduits par un paysan [*Arland*] et un charmeur de rats [*JP*], aux lourdes armures, aux casques où l’on étouffe. Car voilà que je m’imagine que nous sommes vingt-cinq mille à applaudir pour la dernière fois peut-être la littérature française en ordre de bataille, avant qu’elle n’aille se faire pourfendre, dans quelque Crécy légendaire dont seule elle a le secret*. » « Exposés. Chronique d’un amour », *Les Temps modernes*, n°89, avril 1953.

4 avril 1953 : JP répond, dans *Réforme* n°5, à l’enquête : « En quoi vous considérez-vous comme un écrivain protestant et en quoi votre naissance protestante a-t-elle influencé ou gêné votre inspiration et votre écriture ? ».

29 avril 1953 : Achevé d’imprimer de JP, *La Preuve par l'Étymologie*, Éditions de Minuit.

Mai 1953 : JP va rendre visite à Henri-Pierre Roché, qui a signé il y a 7 ans un contrat avec Gallimard pour *Jules et Jim*, qui n'est toujours pas paru.

Mai 1953 : JP, « Cubisme », bulletin n°5 de *La Guilde du livre* (Lausanne).

7 mai [1953 ?] : JP écrit à Gaston Gallimard : « *Evidemment, j’ai un peu pris l’habitude de considérer les Ed. de Minuit comme une filiale de la nrf : I. en acceptant plusieurs auteurs qui me semblaient très importants – et que vous refusiez (Guersant [Jean-Paul*, Minuit, février 1953*] a été le dernier d’entre eux – et je tente en ce moment de les décider à accepter la* Lettre *à J. P. de Rambaud) elles nous ont permis de garder près de nous ces auteurs, de ne pas tout à fait les laisser aller. II Il me semble, d’autre part, très probable que vous serez amené, un jour ou l’autre, à les racheter : à les reprendre*. »

23 mai 1953 : Georges Braque écrit à JP, depuis Saint-Paul de Vence : « *Votre lettre m’a beaucoup intéressé elle confirme la concordance très nette qu’il y a entre les arts (peinture littérature musique). J’y vois aussi l’influence de l’époque où il y a toujours une communauté de pensée. / Je vois dans ces papiers collés un* contact abrupt et direct *qui impose comme vous le dites un équilibre intérieur. / J’ai regretté de ne pas vous avoir vu avant mon départ nous aurions causé de vos considérations sur le cubisme. Vous ouvrez là certains aperçus qu’il serait bon de considérer à une époque où le succès du cubisme me paraît assez compromettant*. »

18 juin 1953 : JP, qui a reçu une étude sur Gracq de René Micha, demande un récit de Julien Gracq pour *La NNRF*.

25 juin 1953 : JP à Julien Gracq *:* « *ayant été soupçonné de ne pas aimer le* Château*, je me sens devant vous vaguement coupable* ».

Juin - juillet 1953 : JP, « Introduction à *la Nouvelle NRF* », *Nouvelle Revue canadienne* (Montréal), n°6.

ler juillet 1953 : JP, « Un papier collé en littérature », *La NNRF*, n°7.

Juillet 1953 : Par le biais de Roger Caillois, JP écrit à Mircea Eliade pour lui demander de collaborer à *La NNRF*. « *La présence d’Eliade dans les pages de la NRF débutera à l’automne 1953 par un article sur “Les mythes du monde moderne” et devait se prolonger, avec neuf articles, jusqu’en 1963*» [< Florin Turcanu, *Mircea Eliade Le prisonnier de l’histoire*, préface de Jacques Julliard, éditions La Découverte, Paris, 2003, p. 417]. De son côté, Eliade note dans son journal sa première rencontre avec JP : « *Il est en train de lire le Traité mais il a lu l’article de Diogène (“La nostalgie du Paradis”) et il est enchanté. Il me pose des questions, sans me laisser le temps de répondre à mon aise, comme je l’aurais voulu. Tout ce que j’ai pu remarquer sur le chamanisme lui semble “extraordinaire” ; il est passionné par les langages chamaniques secrets. Il m’offre* La Preuve par l’étymologie» [< M. Eliade, *Fragments d’un journal*, t. I (1945-1969), traduit du roumain par Luc Badesco, Gallimard, 1973].

21 juillet 1953 : JP écrit à Roland Barthes : «*Cher Monsieur, / La nouvelle que me donne Marcel Arland me fait grand plaisir. Voudrez-vous bien accepter 2000 francs de la page ? – Ce qui porterait (approximativement) à 10000 francs pour chacune des chroniques, à 500 francs chacune des notes que vous nous donneriez, ainsi tous les mois. Je suis vôtre, tout à fait cordialement, / Jean Paulhan/ Tout ceci entre nous, je vous prie.* »

22 juillet 1953 : André Thérive écrit à JP : « *Je serais enchanté de reparaître à la N.R.F Ça me dédouanerait littérairement*… »

24 juillet 1953 : Achevé d’imprimer d’une réimpression de JP, *Le Guerrier appliqué*, éditions de La Guilde du Livre, Lausanne.

19 août 1953 : JP écrit à Colette Jeramec, première épouse de Drieu la Rochelle, à qui il demande une rencontre : « *je suis consterné par le refus de Jean Drieu.*» [Jean Drieu la Rochelle, frère cadet de Pierre Drieu la Rochelle, refuse la publication dans *La NNRF*, du « Récit secret ».]

Septembre 1953 : JP écrit à Colette Jeramec : «*évidemment, j’aurais voulu rappeler, dans le premier numéro, Drieu (et aussi Jacques Rivière et Copeau.) Je n’ai pas pu, et je ne suis pas non plus seul en cause à la nrf comme je l’étais aux* Cahiers*. J’étais d’autant plus heureux de laisser, enfin, parler Drieu dans cette revue (qu’il me souhaitait, dans sa dernière lettre, sa lettre d’avant le suicide, de n’avoir plus jamais à la diriger.)*» *La NNRF* de septembre 1953 a donné « Récit secret » de Pierre Drieu la Rochelle et « une conversation avec Drieu la Rochelle », de Jean Grenier, malgré le refus de l’ayant-droit de Drieu.

3 septembre 1953: Achevé d’imprimer de JP, préface à *L'Enfant* de Jules Vallès, éditions A. Sauret.

10 septembre 1953 : Réponse de JP au sujet de *La NNRF* qui a été citée devant les tribunaux par Jean Drieu, pour publication dans *La NNRF* du 1er septembre 1953, sans autorisation, d'un texte de Drieu, *Récit secret*, qui fait une dizaine de pages imprimées, écrit entre son premier suicide (raté), le 11 août 1944, et la reprise de son journal intime, le 11 octobre 1944 (*cf*. Pierre Dieu la Rochelle, *Journal 1939-1945*). *Récit secret*, qui avait été publié confidentiellement en 1951 par AMG, par les soins de Jean Drieu, frère de DLR, sera finalement publié chez Gallimard, mais en 1961. Pour JP, ce texte est « *ce que Drieu a fait de mieux*» [*cf*. lettre de JP à Étiemble du 19 septembre 1953].

10 septembre 1953 : JP écrit à Colette Jeramec : « *Il y a quatre ans, j’étais seul peu s’en faut à défendre contre un absurde interdit la mémoire de notre ami. Alors on me remettait la lettre qu’à sa mort Pierre m’avait laissée, les textes du* Souper de Réveillon*, du* Récit secret *de Dirk Raspe. On me priait de les faire paraître. On me parlait à cet effet des* Cahiers de la Pléiade*, de la* Table ronde*… On me demandait une préface pour le* Récit secret*. / J’ai donc écrit cette préface : Brève Apologie pour Drieu. Je suis allé trouver les rédacteurs de la* Table ronde*. J’ai publié le* Souper *dans les* Cahiers de la Pléiade*. Drieu la Rochelle, malgré les interdits, se retrouvait présent parmi nous. Aujourd’hui qu’il nous est possible enfin de donner* Récit secret *dans la* Nouvelle Revue Française *ressuscitée, c’est pour nous voir cités devant les Tribunaux. / Vous me direz : “Les temps ont changé.” Soit. Je ne crois pas avoir été tout à fait étranger à ce changement. »*

17 septembre 1953 : JP écrit à Julien Gracq *:* « *La sorte de vertige, qui vient de vos livres, tient (pour moi du moins) à la rencontre d’on ne sait quoi d’inflexible (“de tout temps”) dans votre démarche. Comme si “quelque chose” avait toujours su où vous allez. Mais de quel pas ? Ah, du pas (pourtant) le plus libre, le plus imprévisible à tout instant* ». JP a retrouvé le dossier de refus de Gracq, comprenant l’opposition de Benjamin Crémieux...

19 septembre 1953 : JP écrit à Étiemble : « *Tout de même le* Récit secret *est, je pense, ce que Drieu a fait de mieux*. »

28 septembre 1953 : JP écrit à Barbara Church : « *Savez-vous que l’on parle beaucoup de votre traduction de Musil ? En Suisse surtout, où Musil est mort, et devient brusquement célèbre. (Mais célèbre en allemand.) Comme il est ennuyeux que vous ne l’ayez pas achevée ! Il est vrai que le livre, lui aussi, demeure inachevé. […] L'homme de nos jours, dit Musil, peut être courageux, bon, puissant. Mais il se trouve (par la faute des hommes) qu’il n’est pas propriétaire de sa puissance, de sa bonté, de son courage. Et que serait un sentiment – par exemple – l’amour fraternel – dont on serait propriétaire ? (pourquoi pas l’amour ? Mais Musil se défiait de tout ce qui touche aux instincts, il laissait le problème à Freud, qu’il n’estimait pas tant que ça). Ici commence le* roman... » En guise de PS : « *La*nrf*a eu des malheurs, le dernier numéro – j’espère bien que vous l’avez reçu – a été saisi : c’est le frère de Drieu la Rochelle, trouvant inconcevable que son frère eût écrit une sorte d’apologie du suicide. Et bien je suis de son avis : non seulement supprimer un homme, mais (le plus souvent) l’homme qu’on trouve au monde le plus intéressant, ce n’est pas à faire. Mais tout de même, c’est bien grossier de nous faire un procès*. »

Octobre 1953 : Gaston Gallimard demande à JP de retirer du « Bulletin » une note sur le tirage de *Nous deux*, magazine populaire, créé en 1947 par Cino Del Duca.

Octobre 1953 : JP, « A propos d'un nouveau livre d'Amédée Ponceau, *L'art est évocation* », *Plaisir de France*.

Octobre-novembre 1953 : Lettre de Jean Lescure à JP, au sujet d’un article signé « Jean Guérin » dans *La NNRF*, concernant l’hommage que la revue *Europe* rendit à Paul Éluard, un an après sa mort, hommage que Jean Guérin (= Jean Paulhan) jugeait « *politique* » : « *On pourra aussi lui [*à André Breton*] demander pourquoi au lendemain de la mort de Paul Éluard il s’est débarrassé de tous les livres dédicacés, remplis de photos, de lettres, inédits que Paul lui avait donnés. Me croirez-vous si je vous dis que lorsque quelques jours plus tard j’ai vu ces 19 volumes chez Lucien Scheler, j’ai bien pleuré.* »

Novembre-décembre 1953 : « Présentation de La NRF au Club du Faubourg », dirigé par Léo Poldès. [Le « Club du faubourg » était une salle, près du musée Grévin, où un public dînait en présence de célébrités du moment, qui étaient questionnées par des contradicteurs et amuseurs publics, dans une ambiance bon enfant.]

29 novembre 1953 : JP à Roland Barthes : « *Voici longtemps, Monsieur, que j’aurais dû vous remercier du* Degré zéro *(mais Maurice Blanchot aurait voulu vous remercier pour nous tous) et vous demander un article, des notes pour la NRF. Alain Robbe-Grillet m’assure que vous viendrez nous voir mercredi, et je m’en réjouis. A vous, / Jean Paulhan*. »

1er décembre 1953 : JP supprime, après l’intervention de Gaston Gallimard, deux notes, qui devaient paraître dans le Bulletin de *La NNRF* (présent depuis le numéro de mars 1953) : une sur la revue *Nous Deux*, une autre sur Mauriac et *La Table ronde*…

ler décembre 1953 : JP, Note sur « *La Mémoire courte* de Jean Cassou », *La* *NNRF*, n°12.

20 décembre 1953 : JP écrit à Roland Barthes : « *Cher Monsieur, / Ne nous donneriez-vous pas l’étude sur Marcel Jouhandeau que vous venez me dit-on d’achever ? Nous y tiendrions beaucoup. / Est-il trop tôt pour faire des souhaits ? Je voudrais que votre nom se montrât souvent, l’an prochain, aux sommaires de la NRF. / Je suis à vous très cordialement, / Jean Paulhan*. »

24 décembre 1953 : Henri Thomas écrit à JP qu’il déplore la place prise par « *la personne au si fort accent belge* », au sein de la revue : il s’agit de France Cloquet de Bie, qui assume plusieurs tâches (dont des recensions sous le pseudonyme de France Ermin), et dont Arland s’est épris : « *Il faut bien que je vous le dise, une impression que j’ai trouvée répandue étant qu’il n’y a plus grand honneur ni plaisir à collaborer à la Revue, si la Revue, ce n’est plus vous, de part en part. Pensiez-vous vraiment qu’on dût publier cet argument d’un ballet de Char, et venant après qu’on avait publié déjà cette Arrière histoire du p.p. ? Je ne reconnais ni vous, ni Dominique Aury, ni même Arland dans ces choix ou ces refus* » [« L’Abominable Homme des neiges », argument de ballet de René Char, est paru dans *La NNRF*, octobre 1953. « Arrière-histoire du Poème pulvérisé », du même auteur, figurait dans le n° 6, juin 1953.

Décembre 1953 : JP écrit à Petitjean, au sujet de *Récit secret* de Drieu la Rochelle, qu’il juge pourtant son meilleur écrit : « *Bien sûr, je ne dis ceci qu’à vous : se prononcer sur la politique et le reste, par simple humeur, sans avoir fixé d’abord sa méthode, sans savoir à quoi doit répondre ce que l’on tiendra pour vrai, me semble d’une légèreté, d’une suffisance, folles*. »

29 décembre 1953 : JP écrit à Pourrat : « *C’est la fin de l’année où l’on voit arriver tous les reproches, jusque-là tenus en réserve. Même Jules Supervielle irrité, en larmes parce que ses poèmes ne sont pas en tête du numéro de Janvier. (Il en est de plus violents.) […] « As-tu lu le Rêve et le Temps de Dunne ? (Seuil). Cela te passionnerait.*»

1953 : Eugène Ionesco dédicace son premier recueil de pièces de théâtre publié (collection Locus Solus, Arcanes, 1953) à JP : « *A Monsieur Jean Paulhan, avec admiration, timidement, ces choses agressives* ».

1953 : *La NNRF* annonce 12 000 abonnés pour l’année 1953 – contre 7 000 pour *Les Temps modernes* (chiffres fournis par Anne Simonin, dans le livre d’Antoine de Baecque (dir.), *Les Écrivains face à l’histoire*, actes du colloque organisé à la BPI, le 22 mars 1997, 1998).

Janvier 1954 : JP reçoit la médaille d'Honneur du Travail.

Janvier 1954 : Pauvert accepte d’éditer le manuscrit d'*Histoire d'O* [G. Gallimard l'avait préalablement refusé et JP en avait, d'après Pauvert, parlé à ce dernier depuis 1952, sans jamais le lui montrer, probablement parce que JP était déjà en tractation avec les éditions des Deux Rives, dirigées par René Defez : un contrat entre l'auteur, Dominique Aury, et les éditions des Deux Rives avait en effet été établi à hauteur de 100 000 francs. Toujours d'après Pauvert, JP ne lui aurait donné le manuscrit que fin 1953. Pauvert, qui l’a accepté tout de suite, a donc racheté le contrat directement à René Defez. Le manuscrit était constitué d'une série de petits cahiers d'écolier, envoyés par poste à son destinataire, une fois sagement remplis par leur auteur, Pauline Réage, soit Dominique Aury.]

Janvier - février 1954 : JP publie dans *Le Disque vert* n°5, « Le Bonheur dans l'esclavage ». C'est dans cette revue que Jean-Jacques Pauvert aurait pris connaissance de la préface que JP prévoyait de donner à *Histoire d'O*.

Tout début 1954 : JP écrit à Marcel Arland : « *Je vais te dire des bêtises/niaiseries/évidences : mais enfin s’il est une chose qui me semble juste et vraie, s’il est une vérité dont je me rapproche davantage, c’est celle-ci : s’il y a un lieu où la sotte distinction entre Droite et Gauche doive être refusée, où l’imbécile partage des Français en Résistants (vertueux) et Collaborateurs (immoraux) doive être nié, bref où l’unité des Français doive être à tous risques défendue, c’est à mon sens la N.R.F. Es-tu prêt, Gaston est-il prêt à publier Céline ou Rebatet près de Benda ? Si oui, tâchons de le faire au plus tôt. Si non, je n’ai rien à faire à la Nouvelle Revue Française (Je veux dire : à la direction de la N.R.F*.) »

3 février 1954 : JP écrit à André Labarthe, directeur de la revue *Constellation (Le monde vu en français*, éditions de la France libre), qu’il attend toujours un article de sa part sur la bombe atomique. Il semble que JP lui ait déjà demandé cet article, au printemps 1953.

15 février 1954, à partir du : 3 semaines à la Messuguière, à Cabris (chez Loup Mayrisch, qui accueillait là les écrivains et artistes ayant besoin de repos ou d'isolement), avec Dominique Aury, à la suite d'un problème de santé de celle-ci. ’*Cf*. historique de la Messuguière.]

17 février 1954 : Contrat de JJ Pauvert avec l’auteur d’*Histoire d’O* : Droits d’auteurs : 12% du prix fort, avec un acompte de 100 000 francs. Ce contrat sera refait en 1967.

1er mars 1954 : JP à Gaston Gallimard : « *Quand un livre, un journal est entièrement imprimé, les Chinois le reprennent un instant pour y ajouter dix ou douze erreurs, fautes d’impression et autres. Cela fait humain, cela fait vivant*. »

5 mars 1954 : Selon une lettre de G. Gallimard à JP, *La NNRF* tire alors à 22 000 ex. Il ajoute : « *Je ne crois pas que le Bulletin “décompacterait”* La NRF*. Si elle paraît compacte à quelques-uns, c’est alors le sommaire même qu’il faudrait “décompacter”. Il est évident que pour un public plus nombreux que celui d’avant-guerre (tirage actuel : 22 000 exemplaires) certains textes sont difficiles. Moi-même je dois lire la revue avec application et même parfois avec effort. Mais sans doute avez-vous raison en la composant ainsi. / Sans doute n’aurais-je eu rien à reprocher au Bulletin, si j’avais été un simple lecteur. / En tant qu’éditeur, je n’approuvais pas l’exécution d’un livre en une ou deux lignes. Alors qu’un article même sévère est moins blessant et risque moins d’éloigner ou de fâcher un écrivain. / J’ajoute qu’en ce qui me concerne, je préfère les jugements enthousiastes sur les ouvrages à conseiller qu’une critique sur des ouvrages sans intérêt. Je n’aime pas que la critique serve de prétexte à la verve de son auteur. J’ai toujours été ainsi depuis l’âge où j’ai découvert les revues ; / Enfin je pense qu’une note même piquante ne vaut pas le risque d’un procès, d’une brouille, d’une inimitié. / Ceci dit pourquoi pas de bulletin ?* »

20 mars 1954 : JP et Dominique Aury signent le livre d’or de la Messuguière, chez Loup Mayrisch. (Autres signatures : Geneviève de Gandillac (2 avril 1954), Élisabeth Porquerol (22 mars 1954)). Maurice de Gandillac entend rire JP et Dominique Aury, qu’il imagine travaillant à la dernière version d’*Histoire d’O*.

24 mars 1954 : JP annonce à Édith Boissonnas la mort prochaine de Cingria : « *Savez-vous que Cingria est, il faut le craindre, mourant ?*»

25 ou 28 mars 1954 : Mort d'Albert Uriet. JP écrira à Henri Pourrat, qui l’a connu en 1920, le 13 décembre 1954 : « *J’ai souvent envie de lui parler*».

27 mars 1954 : Réponse de JP à l'enquête « Le Littré explique-t-il Mallarmé ? » à propos d'un livre de Charles Chassé, *Le Figaro Littéraire*, n°414.

27 mars 1954 : JP n’est plus fâché avec Francis Ponge : les deux hommes étaient brouillés depuis 1952. Ponge n’admettait plus les critiques que JP formulait sur son travail ni les « *sentiments ignobles*» qu’il lui attribuait. JP a toujours fustigé l’orgueil du poète.

Mai-juin 1954 : *Le Testament de la fille morte*, de « René » (soit Colette Gibert, la femme de Henri Thomas) est en lice pour le prix des Critiques 1954. Maurice Blanchot écrit à JP : « *Je suis à présent en Bourgogne, mais je me rendrai probablement au Prix des Critiques, avec la pensée de vous y voir. Je m’interroge sur le “Testament de la fille morte” ; la fille est-elle vraiment morte ? On m’a dit de que l’auteur était une femme qui aurait vécu avec Artaud, sur la fin de sa vie. Quel est votre sentiment ?*» Quant à Georges Bataille, autre juré du Prix des Critiques, il écrit à JP, le 5 mai 1954 : « *Je suis bien embarrassé par le prix des Critiques. Que pensez-vous du livre de René, Le Testament de la fille morte ? pour moi, je n’ai fait que l’entr’ouvrir.* »

20 juillet 1954 : Henry-Louis Mermod écrit à JP : « *Je n’ai pas de récentes nouvelles de Charles-Albert [Cingria]. Géa Augsburger [*sic, pour Augsbourg*] m’avait dit, il y a une quinzaine, que Charles-Albert désirait rentrer au pays et nous avions convenu avec quelques amis que nous ferions face à la dépense. Depuis ses amis, et probablement lui-même, ont préféré qu’il demeure à Aix. Quelle tristesse que la fin d’un poète. On se sent appauvri*. »

25 juillet 1954 : JP écrit à Julien Gracq *:* « *je suis très content que vous aimiez [*Histoire d*’]O. [...] Ne songerez-vous pas à la N.R.F. ? Quels que puissent être ses défauts, ils s’atténueraient, je pense, si vous étiez près de nous*. »

30 juillet 1954 : Lettre de JP à Maurice Nadeau, au sujet du Prix des Critiques : « *Ci-joint copie de la lettre que j'ai envoyée à André Dhôtel, le lendemain du jour où j'ai appris que vous m'accusiez d'avoir empêché D. d'obtenir le Prix des critiques – n'ayant vous-même voté pour Sagan, ajoutiez-vous, que pour protester contre cette "trahison". Jean Paulhan*. » Lettre de JP à André Dhôtel du 29 juin 1954 : « *Je recopie textuellement le procès-verbal du Prix des Critiques (lundi 24 mai) : "... Il est décidé de procéder un tour d'essai qui précédera le tour "blanc". Au cours de ce vote d'essai, trois noms au plus pourront être inscrits sur chaque bulletin. Voici les résultats : Fr. Sagan: 8 voix, Dhôtel : 5 voix, Audiberti : 4 voix, Bonnefoy : 3 voix, Lesort : 3 voix etc. Après un échange de vues, il est décidé de procéder au "tour blanc" au cours duquel, comme dans les votes valables qui vont suivre, un seul nom sera inscrit sur les bulletins. Résultats : Audiberti : 6 voix, Fr. Sagan : 3 voix, Bonnefoy : 2 voix, Dhôtel : 1 voix, Lesort : 1 voix, Cabriès : 1 voix. Jean Paulhan annonce alors que Dhôtel n'est plus candidat. Il est procédé au tour de scrutin..." etc. Voilà qui suffit, je pense à te montrer que Nadeau a menti. J'ajoute deux mots : Tu avais donc obtenu, au premier tour, 5 voix sur 42 (chaque votant disposant de trois voix) ; au second, 1 voix sur 14. Or, tu m'écrivais, quelques jours avant le scrutin : ... Je ne songe pas du tout pour ma part au Prix des Critiques. S'il n'y avait pas d'assurance réelle, il me semble que ce serait mal de parler de moi... Peut-être me diras-tu que j'aurais dû lire ces mots dès le début de la séance. Sans doute mais la vérité est que la séance précédente m'avait laissé quelque espérance, dont j'avais fait part à Nadeau, à Blanzat, et – pensant les décider – à Herriot, à Kemp... Ce n'est qu'après avoir perdu tout espoir de te voir choisi que j'ai fait part au jury de ta lettre. Tout espoir, car enfin cette voix unique sur 14 votants ne te laissait pas la moindre chance. Quant à Nadeau, je sais depuis pas mal de temps qu'il est exactement le faussaire et le "malfaiteur" dont parle Breton, avec preuves à l'appui, dans La Clé des champs. Par quelle faiblesse ai-je continué à serrer, quand je le rencontrais, la main de ce personnage, je me l'explique mal. Je te serais en tout cas reconnaissant de lui communiquer cette lettre. Amitiés. J. P.* »

Juillet 1954 : Lettre de Henri Michaux à JP : « *Si tu m'en trouves [*de la mescaline*] je suis ton homme. / Si tu le désires, ton compagnon de voyage, et mon appartement notre plage d'envol*. »

Été 1954 : Pas de vacances, car Germaine ayant eu une petite attaque, elle ne peut plus quitter son lit : mais elle a retrouvé la parole et un peu l’usage de ses mains.

Été 1954 : Yvon Belaval apporte un manuscrit de Violette Leduc à JP, mais c'est Dominique Aury qui le réceptionne et qui le 8 décembre en fait l’éloge, en précisant qu'elle a des réserves sur la mise sur le marché d’un tel livre [< A. Antolin].

1er août 1954 : Mort de Charles-Albert Cingria à Genève.

Après le 1er août 1954 : Pauvert écrit à JP : « *Voici les 10 ex. d’[*Histoire d’*]O. Faites-en le meilleur usage. Les articles d’Elsen ont en effet attiré l’attention. Quand pensez-vous pouvoir faire passer la note dans la NRF ? / Je joins à l’envoi 3 ex. des* Bonnes [Genet, Pauvert, 1954]*. Un pour vous, un pour un critique à votre choix, le dernier pour Dominique Aury, dont je voudrais bien avoir des nouvelles. M’en veut-elle ? L’édition complète va bientôt paraître, et tout le monde oubliera la version abrégée… / Je voudrais bien, de toutes manières, la voir au moment des épreuves du dernier chapitre. Je fais imprimer à part le*» [*lettre incomplète*]. Pauvert aurait omis de faire composer un passage à la fin d’*Histoire d’O*.

8 août 1954 : JP à Édith Boissonnas : « *J’aurai dans quelques jours de la Mescaline (c’est un peyotl purifié). Aurez-vous envie d’essayer ? Nous devons faire une première expérience, avec Michaux – surveillés par un médecin*. »

8 août 1954 : JP raconte à Édith Boissonnas la mort de Cingria : « *Avez-vous appris la mort de Cingria ? Ce matin-là pourtant, après deux jours de coma (extrême-onction et le reste) il s’était réveillé allègre, avait aussitôt réclamé un bifteck et un litre de cognac. Mais il est mort trois heures plus tard, toujours allègre. Vous rappelez-vous, près du lac, la petite table verte, où nous étions assis tous les cinq. Le vent nous envoyait de temps en temps des rayons de soleil. Le lac de Genève était très silencieux. Tout de même, de cinq nous ne sommes plus que trois*. »

12 août 1954 : JP écrit à Barbara Church : « *Vous aimiez bien Charles Albert Cingria, n’est-ce-pas ? Il est mort Vendredi dernier. Il avait soixante douze ans. Après un jour passé dans le coma, il s’était réveillé Jeudi, tout joyeux, pour réclamer un bifteck et une bouteille de cognac. C'ont été ses derniers plaisirs. / Il me semble qu’Henry l’aimait aussi (avec quelques réserves, touchant le cognac). Nous vous embrassons tristement. C'était un homme ; c’était aussi une manière de vie, une raison de vivre, enfin un art...* »

19 août 1954 : JP à Maurice Nadeau, au sujet du Prix des Critiques : « *Si je comprends bien votre lettre, les 6 voix d'Audiberti au second tour ne seraient explicables que par un complot, machiné contre Dhôtel – complot dont cinq de nos collègues avec moi se seraient rendus coupables. Voilà qui me semble relever, si vous êtes sincère, d'un pur délire de persécution. Les six voix, de toute évidence, s'expliquent : 1. Par la déception que nous laissaient les 5 voix (sur 42) de Dhôtel. 2. Par nos conversations d'entre deux tours, où il avait été longuement question d'Audiberti. N'est-il pas évident, d'autre part, que si j'avais voulu "torpiller" (c'était votre mot, me dit-on) la candidature d'André Dhôtel, j'aurais lu sa lettre dès le début de la réunion ? Cela dit, j'aimerais mieux, dans la circonstance, vous croire persécuté que simplement menteur. J. Paulhan* ».

22 août 1954 : JP à Maurice Nadeau, toujours au sujet du Prix des Critiques : « *Dimanche, Vous vous trompez encore sur deux points : 1. Je n'ai jamais demandé, ni souhaité, votre exclusion du jury. Et bien au contraire. M. Defez m'ayant dit que vous étiez prêt à vous retirer, je lui ai répondu qu'il n’en n'était pas question, et que je m'arrangerai simplement pour ne pas vous rencontrer. 2. Je n'ai jamais écrit, ni dit, à Blanzat que j'étais décidé à voter pour Queneau. (Ni, il va de soi, à personne d'autre.) Cordialement tout de même Jean Paulhan* ».

ler septembre 1954: JP, « C.-A. Cingria » et « Sur l'accent anglais de Jacques Chardonne », *La NNRF*, n°21.

18 septembre 1954 : *Agendas* de Jean Follain : « *Déjeuner à Ville d'Avray chez Mme Church qui s'occupa de la revue* Mesures*. Belle propriété avec parc, pièces en enfilade. Il y a Arland, Paulhan, Mlle Malraux, Beucler, Lambrichs, Grenier au faciès lunaire*. » Il y a un hêtre pourpre chez les Church comme à Pontigny et chez les Mayrisch [*cf*. lettre de JP à G. Perros, du 4 juin 1954].

Automne 1954 : JP, « L'Artiste moderne et son public », *Profils*, n°9.

18 octobre 1954 : JP écrit à Christian Dotremont : « *Au vivarium (du Jardin des Plantes) il y a un admirable paresseux – tête de tsantsa, poil de blaireau. Souriant avec un peu de loucherie*. »

30 octobre 1954 : Réponse de JP à l'enquête « S'il vous arrive de penser parfois à la mort, souhaitez-vous une épitaphe et laquelle ? », *Le Figaro littéraire*, n°445.

11 novembre 1954 : Messe chantée à Saint-Sulpice pour Charles-Albert Cingria, mort le 1er août 1954. Y assistent JP, Blanzat, Lemarchand, M. Aymé. (*Cf*. *Journal* de J. Lemarchand).

12 décembre 1954 : JP écrit à Pourrat : « *Je rentre d’Hyères, où les médecins m’avaient envoyé me reposer (cet été a été dur, sans un jour de vacances et avec les soins à donner à Germaine / – non, elle ne va pas mieux. Voici bien sept mois qu’elle n’a pu se lever. Et pourra-t-elle jamais marcher encore, ce n’est guère probable. Heureusement encore que ses yeux sont bons, elle peut lire. Et son courage du moins n’a pas fléchi.) / Mais je n’y ai pas trouvé le soleil promis. Rien que des brouillards et de la pluie. Faire un bond jusqu’à Port-Cros comme j’espérais ; il n’en a pas été question. Mais j’ai travaillé, (à mes Douleurs imaginaires, qui se précisent peu à peu). […] Fred est toujours ici, avec Jacqueline (qui sera, si tout va bien, licenciée l’an prochain) et Jean (qui va déjà à l’école de la rue des Boulangers – et très joyeux d’y aller). Mais Fred, lui, regrette sa brousse, sans trop se plaindre : il est, pour l’instant, sous-chef au Ministère des Colonies. / Des ex-colonies, plutôt. Evidemment, nous avons bien choisi notre époque : que d’événements ! mais qui ne sont, dans l’ensemble, guère joyeux. En tout cas, peu joyeux pour la France. […] Tu as dû apprendre la mort d’Albert Uriet. J’ai souvent envie de lui parler. »*

20 décembre 1954 : JP écrit à Pourrat : « *Te rappelles-tu, de Cingria : “me faisant aimable alors que je suis tueur, me faisant pittoresque alors que je suis roi, m’avilissant, élogieux, complimenteur, accompagnateur, victime de gens croyant se tromper, ne m’accordant pas le droit de n’être pas arrogant, m’invitant à dîner, ne m’invitant plus à dîner, me faisant grâce en me réinvitant à dîner, etc.” C’était un très grand écrivain. (Mais comment le supporter, quand il était là ?)*».

Fin décembre 1954 : France Cloquet de Bie, nièce de Franz Hellens, qui aide au secrétariat de *La NNRF*, fait une fugue et disparaît, plongeant Marcel Arland, qui est amoureux d’elle, et l’équipe dans le plus grand désordre.

28 décembre 1954 : JP écrit à Nathalie Sarraute : « *J’aime beaucoup* Conversation et sous-conversation *et je me trouve très impatient de lire la suite, ce* Trompe-l’œil *dont vous nous aviez parlé. Puis-je vous le demander avant que* Conversation… *paraisse dans la nrf ?*».

30 décembre 1954 : Préparant la séance de prise de mescaline chez Michaux, JP écrit à Édith Boissonnas : « *Jeudi / Chère Edith / vous ai-je dit qu’il nous faudrait sans doute deux jours : Dimanche et Lundi ? / Donc rendez-vous le 2 Janvier, après un très léger déjeuner, à 9h½ chez Michaux 16 rue Séguier. (Je vous attendrai devant la porte.) / Vous vous chargez de poulet et salade. Moi, de caviar (rouge) petits gâteaux et champagne. / Le lundi, c’est HM qui nous invite à déjeuner. / Avez-vous lu, sur la mescaline, les* Portes de la Perception*? Si non, venez le lire chez moi samedi matin vers onze heures. Je vous embrasse / Jean / je pense que nous nous retrouverons libres vers 4 ou 5 heures. / Pourriez-vous prendre votre petit déjeuner vers 7h ?*».

1954 : JP écrit à un « *cher ami* », évoquant Georges Braque : « *Ce que j'aurais aussi, c'est le premier tableau connu de Braque, des bateaux peints à 17 ans. Et le Braque (en anglais) de Henry Hope – si consciencieusement fait qu'il a rappelé à Braque trois maîtresses passées, qu'il avait oubliées depuis trente ans...* ».

1954 : Gisèle Freund fait une deuxième série de portraits photographiques de JP en noir et blanc.

1954 : Réponse de JP à l'enquête « Pourquoi ne croyez-vous pas en Dieu ? », *Le Peignoir de bain*, n°4 (Alès), revue dirigée par Pierre-André Benoit.

1954 : JP, « Du Bonheur dans l'esclavage », préface à *Histoire d'O* de Pauline Réage, Édition Jean-Jacques Pauvert. [*Entre l'acceptation du manuscrit par J.J. Pauvert et la publication du volume, JP a présenté l'auteur à JJ Pauvert. Mais celui-ci n'a jamais été relevé, disait-il en 1995 à Claire Paulhan, de la promesse de secret faite à Dominique Aury. La propriété éditoriale du titre appartient à la Société Nouvelle Jean-Jacques Pauvert, chez Hachette. Première année de vente : 12  000 ex. vendus, selon Pauvert*.]

1954 : Le poète Pierre Oster fait la connaissance de JP.

2, 3 et 9 janvier 1955 : JP expérimente la mescaline avec Édith Boissonnas et Henri Michaux, chez celui-ci, selon le *Journal* d’Édith Boissonnas.

Janvier 1955 : Crue de la Seine, au sujet de laquelle JP écrit à G. Perros : « *Depuis, la Seine a baissé. Et presque toutes les “Pléiade” menacées (dans les caves) ont pu être sauvées. Pour l’instant, elles occupent la Série Noire*. »

11 janvier 1955 : Lettre de L. F. Céline, adressée à « *Mon cher Anémone Languide*». Céline évoque la suite des *Entretiens*, qu’il souhaite voir paraître dans le numéro de février 1955 « *en très bonne place et non relégué aux “sous-crottes” des petites lettres presque anonymes de vos ultimes pages*», avant de qualifier la note que Georges Perros a consacrée à *Normance* (*La NNRF*, octobre 1954, pp. 722-723), de « *bel exemple de sous-chiasse à la sauvette*» (*cf*. Céline, *Lettres à la NRF*).

14 janvier 1955 : Lassé de la « *malveillance aigre, continuelle, sournoise et d’ailleurs fausse*» dont Céline fait preuve à son égard, alors qu’il a été « *le premier, dès la Libération, à [*le*] défendre et à [*le*] publier* », JP lui demande de trouver à l’avenir un autre interlocuteur (*ibid*.). Céline ne répondit pas à JP, mais prit à témoin Gaston Gallimard, jugeant que « *tout ceci [*était*] véniel et sénile*» : « *De quoi se plaint ce vieux baveux ?*» (*cf*. lettre du 19 janvier 1955, *ibid*.). La brouille sera définitive. JP lui a encore écrit en 1955 : « *Somme toute, je vous aimais bien. Pourquoi diable avoir un aussi mauvais caractère ?* ».

21 janvier 1955 : 20e édition du prix des Deux-Magots, décerné pour une fois chez Maxim’s, à *Histoire d'O*, dont l’auteur supposée (une comédienne) apparaît masquée, entre Albert Simonin et Raymond Queneau, anciens lauréats.

21 janvier 1955 : JP dédicace *Histoire d’O* à Robert Le Masle : « Exemplaire N° 291 » : « *Pour le Docteur Robert Le Masle le plus volontiers du monde, cette petite préface (morale) Jean Paulhan*» Exemplaire qui comporte également la note suivante : «*il existe une seconde fin à l’histoire d’O. C’est que se voyant sur le point d’être quittée par Sir Stephen, elle préféra mourir. Il y consentit*. »

Février 1955 : JP, « Un jeune ancêtre, Fautrier ». Catalogue de l'exposition « Objets de Fautrier », galerie Rive droite. Exposition qui se tiendra en octobre 1955 à l’Alexander Iolas Gallery de New York.

10 février 1955 : Daniel Dreuil, « À propos d’“Histoire d’O”, dans *Combat*. Article dans lequel JP dit : « *Il est normal qu’il y ait des livres dangereux et qu’ils soient poursuivis* ».

26 février 1955 : JP, « Devant la mort de P. Claudel », *Le Figaro Littéraire*, n°462.

Mars 1955 : Lettre de Henri Michaux à JP, au sujet de la mescaline : « *S'il y a possibilité d'une expérience de plus, souviens-toi de mes propositions*. »

Mars 1955 - juillet 1955 : Une polémique avec Roland Barthes, sollicité de donner une chronique à *La* *NNRF*, survient au sujet de la « Petite mythologie du mois », rubrique que Barthes publie dans *Les Lettres nouvelles* de 1954 à 1958, quand le critique dénonce, dans son article « La vaccine de l’avant-garde » (mars 1955), une mise en scène de Jean-Louis Barrault, présentée comme un exemple d’hypocrisie et d’asservissement à l’art conventionnel : « *On inocule un peu de progrès – tout formel, d’ailleurs – à la tradition, et voilà la tradition immunisée contre le progrès : quelques signes d’avant-garde suffisent à châtrer la véritable avant-garde, la révolution profonde des langages et des mythes*. » L’attaque vise indirectement *La NNRF*, dont les critiques dramatiques (Duvignaud, puis Lemarchand) ont toujours défendu les mises en scène de Barrault au théâtre Marigny. C’est cependant le fond même de la démarche barthésienne, et surtout sa tonalité marxiste, qui semblent avoir déclenché la riposte de JP. « Mythologies », un article de la « Revue des revues » de juin 1955, lance l’assaut, reflétant le scepticisme de JP devant l’inflation du champ des mythes : « *Mais peut-être Barthes nous dira-t-il un jour ce qui n’est pas un mythe*» *– lequel relève d’un choix doctrinal : « Après tout, peut-être M. Roland Barthes est-il simplement marxiste. Que ne le dit-il ?* » Réplique de Barthes dans le numéro d’été des *Lettres nouvelles*: « *Citant dans la* Nouvelle N.R.F*. de juin quelques extraits de ces* Mythologies*, M. Jean Guérin me somme de dire si je suis marxiste ou non. Au fond, qu’est-ce que cela peut faire à M. Guérin ? Ce genre de questions n’intéresse d’ordinaire que les mac-Carthystes. Les autres préfèrent encore juger sur pièces. Que M. Guérin fasse comme eux. Qu’il lise Marx, par exemple. Il y découvrira – du moins, je l’espère – que l’on n’est pas marxiste par immersion, imitation ou déclaration, comme on est baptiste, trobiandais ou mahométan […]. / […] En matière de Littérature, la lecture est une méthode plus objective que l’enquête : ainsi, il me suffit de lire la* Nouvelle N.R.F*. pour reconnaître son caractère parfaitement réactionnaire ; je n’ai besoin d’aucune déclaration à ce sujet*. » Passage que JP s’empresse de citer pour lui apporter une réponse cinglante : « *Je crains, à vrai dire, que M. Barthes, qui est bon en grammaire, ne soit plutôt faible en histoire. En histoire contemporaine tout particulièrement. Sans quoi il saurait, comme tout le monde, que la troisième et la quatrième Républiques, si elles ont manqué de Mac Carthy, n’ont jamais manqué de marxistes. / Viviani était marxiste, et Briand. Millerand était communiste, et Pierre Laval qui disait en 1914 à l’un de ses adversaires (comme fait M. Barthes) : “Vous feriez mieux de lire Marx.” Léon Blum était marxiste (avec certaines réserves). Thorez l’était, il l’est encore. Comme on voit, les marxistes français sont en général devenus ministres, Présidents du Conseil, Président de la République. Quant aux persécutés, aux proscrits, aux enfermés, ils n’étaient pas marxistes. Ils avaient même le marxisme en horreur : Vallès, Blanqui, Barbès, tous les Communards, plus près de nous Jean Grave ou Fénéon*. » [< Thèse de C. Koskas.]

ler mars et ler avril 1955 : JP, « Les Douleurs imaginaires », *La NNRF*, nos 27 et 28.

4 mars 1955 : *Histoire d'O* est poursuivie. Début des poursuites judiciaires contre JP en tant que préfacier, qui durèrent plusieurs années. Me Maurice Garçon est l’avocat de JP.

10 mars 1955 : JP, « Note liminaire pour *Xénia et le Diamant* de Cingria », Les Écrivains réunis, Lyon.

ler mai 1955 : JP, « Note sur l'œuvre de Jules Vallès », L*a NNRF*, n°29.

4 mai 1955 : JP écrit à Pierre Benoit : « *Des amis communs – parmi lesquels Mondor et Siegfried – me conseillent de me présenter à l’Académie. Et moi, je ne sais trop quoi penser, sinon ceci : c’est que vous avez été le premier, voici quelque huit ans, à me donner le même conseil – que je me sentais alors tout prêt à suivre, puisqu’il me venait de vous ; que je ne sens pas aujourd’hui la moindre envie de suivre, si ce n’est pas vous qui me le donnez. Voulez-vous me dire si vous avez changé votre sentiment ?*»

# 5 mai 1955 : Lettre de rupture de René Char avec *la NNRF*, à la suite d'un compte-rendu de Pierre Oster sur ses 2 derniers livres, mettant en cause la mauvaise qualité d'un ouvrage de Pierre Berger sur Char (René Char, Coll. "Poètes d'aujourd'hui", Seghers, 1951) ?) : « *J’aurais accueilli avec bonne humeur, n’en doutez pas, le “compte-rendu”, de nature assez spéciale, de mes deux derniers livres dans la N. N. R. F. de Mai, si votre porte-plume n’avait jugé bon tout à coup d’y mêler quelqu’un qui n’avait pas à s’y trouver et pour lequel, j’ai de l’amitié. […] Mais voilà que je dois vous demander, à cause de la prise à parti, de si laide façon, de ce camarade (ancien déporté, actuellement en sana), de ne plus me compter désormais au nombre des collaborateurs de la N. N. R. F.*» [Le 2 décembre 1955, les relations reprendront, car JP envoie à R. Char « *une très belle étude – qui m’ennoblit jusqu’à la confusion*».]

11 Mai 1955 : JP, *Le Pont traversé*: ce texte de 1921 parut, légèrement remanié et illustré par Georges Braque, sous le titre *Les Paroles transparentes* en 1955, chez les Bibliophiles de l’Union française, société dirigée par Léon et Félia Léal.

3 juin 1955 : JP écrit à Pourrat qu’il déjeune de temps en temps avec Alexandre Vialatte, « *moins énervé, plus solide*».

Fin juin - début juillet 1955 : Un film est tourné lors d’un cocktail chez Gallimard, par Calef. On y voit JP, Gaston Gallimard, Louis Guilloux… [*Cf*. INA, et le documentaire de Jérôme Prieur, « JP ou le don d’ubiquité » et lettre de JP à J. Dubuffet du 3 juillet 1955.]

Juillet 1955 : Dubuffet peint « Portrait de Jean Paulhan » (avec des ailes de papillon).

13 juillet - 17 juillet 1955 : Colloque à Cerisy sur « la jeune littérature » sous la direction de Dominique Aury, Marcel Arland, André Chamson, Manès Sperber et JP. Apparemment, JP a fait faux-bond au dernier moment, ainsi que Dominique Aury.

15 juillet - 4 août 1955 : JP est en Italie avec Dominique Aury, en compagnie des Hersaint, collectionneurs de tableaux dont JP avait fait la connaissance par Dubuffet. Naples, Capri, Sicile.

Dimanche [*juillet 1955*] : Carte postale *(Panorama de Capri)* de JP à Marcel Jouhandeau : « *Capri ressemble beaucoup à Port-Cros. Plein d’Américains. C’est drôle que les gens très riches n’aient trouvé qu’une sorte de distraction (à la portée de tout le monde) : celle qui consiste à se déshabiller. Je serai à Paris le 4 août*. »

18 juillet 1955 : JP demande à la compagne de Gérard Prévot, Dominique Vazeilles, d’« *endosser la responsabilité de l’Histoire d’O*». Elle est prête, répond G. Prévot, « *si cela peut vous éviter des ennuis*. »

22 juillet 1955 : Armen Lubin écrit à Madeleine Follain : « *Bien sûr que j’ai obéi (et à deux reprises) à Paulhan, dont l’amitié vigilante me bouleverse toujours*».

Août 1955 : (< *Journal* de Raymond Queneau): « *J'estime que Paulhan a eu raison de ne pas voter pour* Saint Glinglin *[de Raymond Queneau, Gallimard, 1948] au prix des Critiques 1955. Les autres devaient être aveuglés... par quoi ?* » C’est *Le Voyeur* de Robbe-Grillet, sorti aux éditions de Minuit en 1955, qui obtient le Prix des Critiques 1955.

5 août 1955 : JP est entendu par le commissaire-priseur principal Friedrich de la Brigade Mondaine [procès *Histoire d’O*].

1955 : Maurice Blanchot écrit à JP : « *J’ai été attristé par les propos crispés de Roland Barthes, esprit pour lequel j’ai de l’estime et peut-être de la sympathie – mais j’ignore ce qu’il écrit dans les Lettres nouvelles, revue que je ne reçois pas. Je ne pense pas pourtant que nous puissions nous reprocher d’être satisfaits de nous-mêmes. J’imagine que nous ne le sommes guère, et que l’insatisfaction doit être à l’origine de nos travaux, même si ceux-ci ne la trahissent pas. / Où en sont les choses pour O ? En avez-vous des nouvelles ? Vous savez que je s’en suis préoccupé. / Votre ami, / M* ».

27 août 1955 : Réponse de JP à une enquête sur l'atomisme et la poésie, *Combat*.

Septembre 1955 : JP, « Le Cubisme », *Le Nouveau Femina*.

Septembre 1955 : Réponse à une enquête « Des voix autorisées parlent de l’objection de conscience », dans *Faim et Soif*. *La voix des hommes sans voix*, n°8. Revue dirigée par l’Abbé Pierre : « *J’ai cru parfois rencontrer des objecteurs de conscience. C’était, vers 1914, Romain Rolland (et les disciples de Romain Rolland) ; un peu plus tard André Chamson (et ses disciples) ; plus tard encore, André Malraux, Jean Prévost. Malheureusement, ils ont tous cessé assez vite d’être objecteurs de conscience. André Chamson est devenu colonel. André Malraux a pris part depuis vingt-cinq ans à toutes les guerres qui se sont offertes. Jean Prévost est mort en héros dans les combats du Vercors. Quant à Romain Rolland, il a vivement engagé le président Daladier, dès 1938, à déclarer la guerre. Et je ne dis rien de mes amis d’Espagne, anarchistes, qui se sont battus avec rage dans la guerre civile. Alors je me demande s’il existe de véritables objecteurs de conscience. Je suppose plutôt que l’objecteur de conscience n’est pas un homme qui refuse de se battre. C’est un homme qui veut choisir sa guerre : qui attend une guerre qui lui convienne.* / *Et si l’on y songe, c’est là le plus humain. Il n’existe pas un homme normal qui ne soit prêt à se faire tuer pour sa foi (et, du même coup, à tuer les autres).* »

2 septembre 1955 : JP écrit à Henry de Montherlant : « *Voici. Non sans grands regrets. [...] j'ai fait décomposer le texte. Aucune épreuve n'avait été tirée.*» [Montherlant a dû interdire la publication d’un de ses propres textes…]

Début septembre 1955 : Arland écrit à JP que « *jamais il n’a régné plus d’ordre dans la revue*», que France Cloquet de Bie lui écrit « *qu’elle travaille avec acharnement, qu’elle se sent transformée, qu’elle va nous contraindre à l’estime*». Qu’il a emmené sa femme, sa fille et Purnal, voir *L’Orestie* [d’Eschyle], mise en scène par Jean-Louis Barrault : « *Dis à Marceline [*Henry*] que, loin de Port-Cros, je suis Oreste en exil, un Oreste sans Pylade.*»

ler octobre 1955 : Jean Guérin attaque le Révérend Père Avril, à propos de l'exode des Catholiques vietnamiens vers le Vietnam du Sud.

Octobre 1955, JP, « Le Pont traversé », *Réalités secrètes*, n°l.

3 octobre 1955 : JP écrit à Marie-Anne Comnène, au sujet d’*Histoire d’O*: « *Je suis fâché de vous avoir fait ainsi de la peine. Vous me rendrez ce méchant livre, n’est-ce pas. / Sur le fond, bien sûr, je crois que vous vous trompez. (Mais c’est peut-être par amour-propre que je préfère croire à l’enthousiasme d’André Breton (dans* Medium*), de Mandiargues (dans* Critique*), de Georges Bataille (dans la* nrf*), de J[acques] Laurent (dans la* Parisienne*) et, ces jours-ci encore, d’Aimé Patri dans*Preuves *(octobre). Peut-être aurais-je dû mieux préciser ma pensée, mieux marquer qu’il s’agit d’un ouvrage mystique, où la descente aux enfers évoquerait plutôt la vie de Marie Alacoque que les romans de Sade… Ah, je tâcherai d’y revenir*. »

24 octobre 1955 : JP écrit, pour les faire illustrer par Yolande Fièvre, qui était alors sa maîtresse, 3 petits textes, retrouvés en 1992 dans les archives de celle-ci, avec l’envoi suivant : « *Pour Yol, enfant du secret, Jean le hibou, 24. X 55* » : « D'une société secrète », « Vue de biais », La Peinture sacrée ». Il semble que ce soit cette année aussi que JP ait offert à Yolande Fièvre une guenon maki, nommée « *Landy* » Ce lémurien serait mort vers 1963-1966. Il semble également que Y. Fièvre ait fait alors un portrait de JP (pas du tout figuratif), mais qui est daté dans le catalogue raisonné de la peintre de 1938 !, ce qui semble tout à fait impossible.

Novembre 1955 : JP, « correspondance avec Joë Bousquet », *Monde nouveau-Paru*, n°94.

7 novembre 1955 : Gérard Prévot accepte la proposition de JP, de lui prêter un bureau, à l’étage, rue des Arènes.

[*Novembre - décembre 1955*] : Lettre de JP à Marcel Jouhandeau : « *J’ai eu quelques jours un singe (un saïmiri d’Argentine). Quand il me reviendra, je voudrais bien le montrer à Céline [*Liliane Lécuyer, rebaptisée Céline, devenue la filleule d’Élise Jouhandeau au printemps 1951. Elle ne fut jamais légalement leur fille adoptive*.] Étrange par son mélange de sauvagerie et de familiarité : il cherche à s’endormir dans ma main, vient se faire caresser, me prend les doigts l’un après l’autre. Mais si je le saisis (en le serrant un peu) il siffle, hurle, me mord de toutes ses forces (assez légères).* / *Nous avons eu un instant de communication, assez touchant (pour moi). Je me lève à 6 h ½ et viens travailler à côté de sa cage. Je lui tends à travers les barreaux une noix, une cacahouète, un bonbon. Il les prend bien, mais les jette par terre vivement, sans y goûter. Après cinq minutes, je m’inquiète un peu et je passe la main par la porte grande ouverte (il ne cherche pas à s’échapper). Je lui caresse la tête ; il me tend son dos et je lui gratte le dos. Évidemment heureux, au bout de quelques minutes il pousse un sifflement bref, un sifflement de joie, et sans se séparer de ma main ramasse à terre rapidement la cacahouète, puis le bonbon qu’il se met à croquer. Enfin, j’ai très bien entendu qu’il me disait : “Je veux bien manger, à la condition que tu me caresses”. Je continue donc jusqu’à ce qu’il ait fini tous les fruits.* / *T’ai-je dit que Marcel Henry (que tu as connu à Port-Cros) était mort après une année de douleurs : il ne pouvait plus marcher, ni parcourir son île.*»

4 décembre 1955 : JP, « André Dhôtel, notre Dickens », dans *La Tribune de Lausanne*.

1955 : Dans le guide des Prix littéraires de cette année, il est marqué que JP est membre du jury des prix suivants : Prix de l'Association des Amis de Max Jacob, Prix des Critiques, Prix Fénéon, Prix littéraire Antoine de Rivarol, Prix de la Lutte libre, Prix du Palais-Royal, Grand Prix des meilleurs romans du demi-siècle, Prix de la rose et de la paix, Prix Sainte-Beuve.

1955 : JP répond à l'enquête « Pour et contre Maupassant. Enquête internationale » d'Artine Artinian, Librairie Nizet.

1955 : On publie, de Joe Bousquet, mort depuis 5 ans, *Les Capitales ou De Jean Duns Scot à Jean Paulhan*, Editions Le Cercle du Livre.

1955 : JP confie dans un entretien avec Maurice Chapelain, rapporté par le Dr Vinchon (dans *Magie du dessin*, DDB, 1955) qu'enfant, il voulait : « ... *disposer d'une sorte de dictionnaire illustré, chaque objet y aurait son image et il se contenterait de dessins très sommaires*... » [*Il s’agit d’un dictionnaire appelé le* Duden*, dictionnaire allemand dont son fils Fred avait une version abrégée en français*.]

1955 : D'après Jean-Jacques Pauvert, JP, répondant à une enquête de *L'Express*, menée par Françoise Giroud, aurait nommé *Histoire d'O* dans les dix meilleurs livres de tous les temps, titre qui aurait sauté de sa liste à l'impression.

1955 : Parution du livre de Eugen Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* chez Derain, à Lyon (paru en allemand en 1948). [*Wikipedia* : Le 25 février 1936, Eugen Herrigel intervient devant les membres berlinois de la Société allemande-japonaise. À la suite de quoi, il se sert de ses notes comme base d'un essai de 20 pages sur son expérience du kyūdō, intitulé *Die ritterliche Kunst des Bogenschiessens* (soit *L'Art chevaleresque du tir à l'arc*). En 1948, il le prolongea sous forme d'un petit livre intitulé *Zen in der Kunst des Bogenschiessens*, traduit en anglais en 1953 et en japonais en 1955. La même année, l'ouvrage est édité pour la première fois en français : *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc.* La traduction retenue pour le titre mêle curieusement celui de l'essai de 1936 avec celui de 1948. *Cf*. aussi 6 juin 1944.]

1955-1956 : Gérard Prévot et Dominique Vazeilles se chargent de mettre de l’ordre dans la bibliothèque de JP, rue des Arènes.

12 janvier 1956 : Réponse de JP à l'enquête « Pour une bibliothèque idéale », menée par R. Queneau, Éditions Gallimard.

Février 1956 : JP s’oppose au manifeste du « Comité d’action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord » qui, fondé le 2 novembre 1955, a reçu le soutien de François Mauriac, Roger Martin du Gard, André Breton, Jean Cocteau, Jean-Paul Sartre, Jean-Louis Barrault (non d’Albert Camus). *Cf*. *La* *NNRF*, décembre 1955, p. 94 sqq. et février 1956, p. 357 sqq. (« Problèmes de l’Algérie »).

22 février 1956 : Mort de Paul Léautaud à Châtenay-Malabry.

29 février 1956 : JP écrit à Pierre Benoit : « *lui [*Léautaud*], si curieux de la mort d’autrui, a voulu que personne ne le vît mort. Etrange Léautaud : il avait la première qualité d’un mémorialiste, il était mauvais. Mais il n’avait pas la seconde, il était inexact autant qu’il est possible de l’être. Reste le* Petit ami*, que j’aime chaque jour davantage*. »

Printemps 1956 : JP, « Peinture sacrée », *Profils*, n°15.

15 mars 1956 : JP à Pourrat : « *Voici longtemps que je ne sais rien de toi (c’est sûrement ma faute.) Que fais-tu, que devenez-vous tous ? Vieillissons-nous ? Fred a depuis quatre mois un second enfant, une petite fille, Claire. Qui s’occupe à se former. Qui se forme si bien qu’étant née peu s’en faut sans menton elle s’en est fabriquée deux en utilisant ce qu’elle avait de cou en trop. Sympathique d’ailleurs. / J’ai fait un étrange rêve il y a trois jours. Je venais vous voir à Ambert. (Ta maison, il faut l’avouer, avait un peu glissé sur le côté, le terrain s’étant relevé. Mais peu importe. J’étais bien content de te retrouver : tu travaillais dans ton lit – devenu presque perpendiculaire. Mais tu te levais et tu me disais : “Je sais que tu es venu pour te convertir (et je m’apercevais aussitôt que c’était vrai.) Tu as bien fait de venir ici. On ne te demandera pas trop de détails (sic).” Mais ici le rêve s’effilochait*. »

ler avril 1956 : JP, « A propos de *Nuptial* de Robert Poulet, *La NNRF*, n°40.

16 avril 1956 : JP écrit à Armand Petitjean qu’il signe son manifeste pour l’Algérie, « Appel de l’Union pour le salut et le renouveau de l’Algérie Française », inspiré par Jacques Soustelle. D’après A. Petitjean, le texte en avait été corrigé par JP, qui va essayer de faire signer Camus, qui refuse et déclare : « *Il n’y a qu’à se taire, et à faire la guerre*. » Mais dès la fin avril, JP semble prendre du recul et ne pas apprécier la présence de 4 anciens gouverneurs généraux. « *Il faut vous avouer que votre papier m’a consterné : laid, mal imprimé avec un petit air officiel ou officieux, minable. Et puis je suppose que vos quatre Grs Génx ne sont pas sans responsabilités dans l’affaire. (Soustelle mis à part.) Et que vaut l’opinion d’un Gouv[erneu]r G[énér]al ?*», écrit–il à Petitjean le 22 mai 1956.

30 avril 1956 : JP écrit à Pourrat, « *(j’ai achevé une petite étude sur Knut Hamsun. As-tu remarqué que la* Faim *c’est la première version, trait pour trait, de* la Nausée *?)*».

Mai 1956 : Pendant son séjour chez les Pilotaz, à Gilly-sur-Isère, JP écrit à G. Perros : « *(ah, je tâche aussi d’écrire un libelle – je n’aime guère ce mot – “Sept lettres aux Directeurs”.)* », qui semble annoncer une suite, polémique, aux lettres aux Directeurs de la Résistance : est-ce « Barbaresques » ? [*Cf*. 25 mai 1956].

25 mai 1956 : JP prend parti, dans les colonnes du *Temps de Paris*, contre la décolonisation de l'Algérie : « Barbaresques : quand on a la chance d’être français ». Polémiques consécutives. JP écrit (s.d., 24 ou 25 mai 1956) à Pierre Benoit : « *il me semble que tous les jours la lâcheté et la confusion s’accroissent. Notre Président du Conseil se recueille trois jours pour savoir s’il doit envoyer en Algérie des soldats, et J. P. Sartre nous trouve plus de fautes et de crimes que Pétain. (Encore le vieux Pétain gardait-il de l’espoir.) Ainsi de suite. C’est ce que tente de dire, dans le* Temps *de demain, mon “Barbaresques” ; et je voudrais bien que vous le lisiez*. »

31 mai 1956 : JP, « Hommage à Léon Bopp », *L'lmpartial de la Chaux-de-Fonds*.

Juin 1956, JP : « Stefa », préface du catalogue de l'exposition du peintre Stéfa Brillouin, sœur de Sala Paulhan, à la galerie M. de Groote.

7 juin 1956 : Mort de Julien Benda.

11 juin 1956 : JP écrit à Emmanuel Berl : « *Il y a un art de médire, comme disait l’autre, et Benda a encore des progrès à faire. Quand nous étions jeunes, nous étions surpris qu’il y ait eu jadis des procès en sorcellerie. On a vu mieux*. »

26 juin 1956 : André Rolland de Renéville, brouillé avec JP depuis la mort de Cassilda (novembre 1955), lui écrit : « *Ce que je crois, pour l’avoir observé, c’est que vous êtes parfois animé par un goût de décevoir qui peut faire suite à un mouvement généreux, de sorte qu’il peut vous paraître très injuste qu’on vous le reproche, au lieu de s’en tenir à ce premier mouvement, dont il est naturel que vous préfériez vous souvenir*. » Ils ne se réconcilieront jamais.

28 juin 1956 : Mort de Vincent Muselli.

1er juillet 1956 : JP, « Julien Benda », *La NNRF*, n°43.

7 juillet 1956 : JP écrit à ?? qu’il est « *un peu embarrassé*» par les poèmes de Henri Bauchau, mais qu’il les donnera à Arland pour *La NNRF*.

Juillet 1956 : JP à Marc Bernard : « *C’est accablant, tant de morts, et ce sentiment (pourquoi ?) d’avoir à recommencer à vivre. En quelques semaines Benda, Marie Laurencin (que j’aimais bien\*) […] / \* Sauf qu’elle disait : jamais on ne s’entendra tout à fait bien avec J. P. Je suis un animal à poils et lui c’est un batracien. (Je veux bien être batracien).* »

ler août 1956 : JP, « Vincent Muselli », *La NNRF*, n°44.

6 août 1956 : JP écrit à Marc Bernard : « *A ce propos, hier a été un grand jour pour moi. Où j’ai lu dans le* Chasseur français *(annonces, p. 30) / Parents, professeurs, haute moralité, désireraient marier fille 25 ans, brune, intelligente, gracieuse à jeune homme bonne situation, sentiments élevés, culture genre N.R.F. Bureaux du* Chasseur français *n°3588* ».

23 août 1956 : Barbara Church écrit [on a gardé les fautes de français] à JP : « *La vôtre [*de lettre*] du 19 m’a émue, merci. Les lettres à Mr de Hohenhau, le “projet d’enchantement”, les silences de Harry [*Henry Church*], ces silences qui me manquent, - Je pense – souvent, combien elles étaient éloquentes – quand un jour il m’a repondu, je lui faisais des reproches (légers) sur son mutisme dès qu’on était plus de deux – mais je pense des belles pensées. Une autre fois, le soir, nous n’étions que deux (le matin il était bavard) je voulais donner la chiquenaude au barrage [*à Port-Cros*] – il était tranquil. – trop tranquil à mon gout – disais : ’‘ Harry, maintenant nous allons changer de sujet”, il riait, il riait, nous riions, jamais ou presque jamais il n’a autant parlé, traduisant ses belles pensées en belles paroles, en trois langues, en s’amusant comme les Rois, si jamais les rois s’amusaient. […] Et qui vous a donné* cette *idée que je songe à abandonner Ville d’Avray – vous pourrez dire, repondre que je n’y songe pas, jamais je ne voudrais vous rendre triste. Evidemment V. d’A. me coûte cher, mais quand je suis à Ville d’Avray, dans notre maison, dans notre maison [*sic*], ma nostalgie s’apaise – par moment – je retrouve une paix qui ne ressemble à aucune autre*. »

Septembre 1956 : *La NNRF* publie un « Hommage à Francis Ponge ». Un appel à « *témoignages* » non daté, signé de Sartre, Camus, JP et Char, l’annonce : «*Le poète dont un critique anglais a pu dire que “son génie de la solitude lui permettait d’accéder à une dimension interdite”, poursuit son œuvre, nous le savons, dans des conditions de ce fait* justement *le plus difficiles [*sic*]. Mais aussi bien savons-nous que dans ces conditions mêmes, il nous appartient de l’aider en l’assurant de la résonance humaine de sa démarche et de l’attentive admiration qui l’entoure.* »

18 septembre 1956 : JP, préface à *La Faim* de Knut Hamsum. Ed. A. Sauret.

Septembre - octobre 1956 : JP, « Une définition du patriotisme » *Itinéraires*, n°6.

Octobre 1956 : JP, « Hamsun l'affamé », dans *Monde nouveau*, n°104.

ler novembre 1956 : JP publie dans *La NNRF*, n°47, « Lettre à un jeune partisan ».

15 novembre 1956, avant le : Jean-Jacques Pauvert propose à JP, alors à Vence, d'éditer ses *Œuvres complètes* (dont Pauvert ne sait pas alors qu’elles formeraient 5 volumes) Pauvert écrit le 13 novembre : « *Avez-vous pensé à mon projet de réunir en un volume quelques textes de vous, comme* Le Pont traversé*,* Jacob Cow*, et plusieurs autres ? Je sens que c’est le moment de sortir ce livre, et je suis l’éditeur qui peut le vendre beaucoup*. »

15 novembre 1956 : JP répond à JJ Pauvert : « *Nous en reparlerons sitôt que je serai revenu de Vence (où m’a envoyé, pour me reposer, un petit accident ophtalmique). Mais comment réunir* le Pont *et* Jacob Cow *? C’est très différent.*»

15 décembre 1956 : JP fait une déposition à propos d'*Histoire d'O* à la XVIIe chambre correctionnelle.

Décembre 1956 : JP, « Lucien Becker », dans « Lucien Becker et nous », nos 8-9 de *Les Hommes sans épaules*, p. 6.

1956 : JP et M. Arland demandent, presque de conserve, une augmentation de salaire à Gaston Gallimard.

1956 : Réponse de JP à l'enquête « Diction poétique et radiophonie » (avec réponses aussi de Cassou, Gracq, Reverdy), enquête et présentation de J. Charpier, dans *Cahiers d'études de radio-télévision*, t. V, n°12, Éditions PUF.

1956 : JP, prière d'insérer de *Histoire de ne pas rire*, de P. Nougé. Éditions de la revue Les Lèvres nues.

1956 : JP, Réédition des *Hain-Tenys*, illustré par André Masson, Bibliophiles de l'Union française.

1956 : Maurice Blanchot écrit à JP : « *Ne publierez-vous pas les pages que vous m’avez donné à lire sur la Mescaline [*Rapport sur une expérience*] ? Ah, j’ai été heureux de vous voir, et ce petit garçon [*Jean Kely*] qui m’a dit s’appeler Jean Paulhan m’a beaucoup plu.* »

1er janvier 1957 : Barbara Church écrit à JP : « *Je suis contente des bonnes nouvelles sur Edith Boissonas [sic]. Henri Michaux s’adonne à la mescaline, cela me fait rèver sans autre inquiétude – il est heureux en explorateur. Je me rappelle quand il m’a dit à Ville d’Avray qu’il se nourrissait d’aspirine, qu’il avait des moments agréables*. »

7 février 1957 : JP fait publier partie de sa déposition devant la XVIIe chambre correctionnelle dans un article intitulé « Sade, Paulhan et le président » dans *L'Express*, n°289.

Février ?1957 : JP, « Déposition devant la XVlle chambre correctionnelle », in *L'Affaire Sade*, J.-J. Pauvert Éditions. Contient notamment les témoignages de : Georges Bataille, André Breton, Jean Cocteau, Jean Paulhan et le texte intégral de la plaidoirie prononcée par Me Maurice Garçon.

13 février 1957 : *Agendas* de J. Follain : « *Dîner avec Arland qui, le midi, en compagnie de Paulhan et Dominique Aury, a déjeuné avec un milliardaire. [...] Au café après avec sa femme, conversation sur Drieu qui d'après lui, bien avant la guerre, voulait la NRF. Arland raconte que trois mois avant la Libération, il arrive chez la baronne Boutmy qui avait invité Paulhan et Arland en même temps que lui. En arrivant vers Arland, il dit : "Voilà le vaincu". Arland rappelle tout ce que Drieu a fait pour Guillevic*. »

Février ? - mars ? 1957 : JP écrit plusieurs lettres à Jean Blanzat : il lui demande de prévenir Guéhenno pour un rendez-vous ; il lui dit qu’il a vu François Mauriac à la réunion du CNÉ ( « *où l'on s'embêtait fameusement*» ), demande l'adresse de Béatrice Appia, si Jean Wahl a bien adhéré au CNÉ, lui recommande de ne pas rester rue de Navarre et de continuer à aller et venir dans Paris, après cet appel aux officiers de réserve. Il ajoute qu’il faut que Blanzat prenne des vacances des Éditions Colbert, se dit furieux contre lui-même d'avoir écrit une note qui a peiné Blanzat (et se traite d'idiot), se dit heureux de la nouvelle du *Figaro* ( « *J'aime décidément bien les décorations. C'est sympathique, c'est modeste. Je voudrais bien en avoir quinze ou seize*»), donne rendez-vous chez Caupenne [*Jean Caupenne, dit Kopens, de l'entourage des Surréalistes*], lui demande 4 pages sur Larbaud (« *V.L. et la nature peut-être* »), lui demande pourquoi ses personnages sont silencieux (« *Est-ce qu'ils s'entraînent à devenir des arbres ? Il me semble qu'ils devraient s'en défendre, au contraire. Je veux dire que naturellement ils devraient résister à cette nature envahissante*»).

Mars 1957 : JP, « L'inévitable », in *Le Dernier Disque vert*, hommage à Franz Hellens, Éditions Albin Michel.

Avril - mai 1957 : JP, « Entretien avec Robert Mallet ». JP, *Une semaine au secret*, *Cahiers des Saisons*, n°10.

Avril - mai 1957 : Maurice Blanchot écrit à JP, alors qu’il vient de lire *Une semaine au secret*: il évoque le jour de cette arrestation et la réaction de Drieu : « *La Semaine au secret me fait revivre tous ces moments d’anxiété. Ce jour-là – vous savez, il s’agissait des négociations déraisonnables au sujet de la nrf d’où nous sortîmes brouillés, lui du moins avec moi – j’étais chez Drieu. Il me parla, disant qu’il pensait que vous n’aviez rien fait de bien grave. Il le disait d’une manière qui n’était pas interrogation – et le ton d’interrogation eût été extrêmement indiscret, mais tout de même en me regardant fugitivement comme pour lire sur mon visage ce que je savais. Je ne savais rien. Je pus donc dire avec force que j’étais persuadé que vous étiez parfaitement étranger à toutes les sortes d’accusation [*sic*] et que, du reste, s’il vous arrivait quelque chose, il ne pouvait plus être question jamais de la nrf, puisque plus personne ne consentirait à y collaborer. Il dit alors qu’il pensait que vous ne l’aimiez pas, mais qu’il avait toujours eu de l’amitié pour vous et que c’est ce sentiment qui le ferait agir. Un peu plus tard, il me téléphona pour me dire que les choses étaient arrangées. […] Il m’a semblé quelquefois que G. G. [*Gaston Gallimard*] m’en avait quelque peu voulu – alors – de n’avoir pas consenti à jouer ce rôle dans la revue. Mais comment aurais-je pu accepter finalement d’avoir officiellement part à la direction d’une revue où je ne pouvais pas accepter d’écrire ?*»

15 avril 1957 : JJ Pauvert relance JP au sujet de ses Œuvres complètes. Mais JP est en train de travailler au « Langage de la Peinture moderne » et ne peut songer à l’organisation d’un tel gros volume.

11 mai 1957 : JP est emballé par « Introduction aux lieux d’aisance » de Joyaux-Sollers, que Ponge lui a fait parvenir. Il écrit à Ponge : « *Joyaux, c’est excellent. Il n’y a pas à hésiter un instant. Pouvons-nous le donner dans la prochaine nrf ? / L’épigraphe me paraît inutile, d’un esprit un peu facile. Le style d’abord t’imite un peu. / Peu importe. C’est une grande chose, pas de doute là-dessus*. »

Mai ? 1957 : Un texte de Sollers (« Introduction aux lieux d’aisance ») et un de Ponge, proposés à *La NNRF*, sont finalement refusés par JP, après avis de lecture de Marcel Arland.

12 juin 1957 : JP donne un texte à *Hommage à Gustave Roud*, Lausanne, Arts & Lettres, Jacques Chessex, Bertil Galland, Daniel Laufen et Maurice Maffeï éditeurs.

23 juin 1957 : JP à Ville d’Avray, « *Ce soir, dîner et feu d’artifice chez Barbara Church*. », où cocktail de 17 h à 23 h. « *Fred vient de rentrer d’Algérie : en très bonne forme*. ». JP a fait inviter Georges Borgeaud, et aussi Gérard Prévot et sa compagne, Dominique Vazeilles, qui remercient JP, le 23 juin : « *Nous écrivons à Barbara Church pour la remercier. Ce fut très bien ; les pelouses et le feu d’artifice surtout. / Ce qui nous a le plus surpris : la ruée sur le buffet. Nous étions pris tout à coup dans un exercice d’une sauvagerie et d’un comique étonnants Ce doit être ainsi devant chaque buffet, mais nous n’avions jamais vu des comptoirs si prêts de s’écrouler. (J’espère qu’on a tué les domestiques après la fête, pour qu’ils ne parlent pas).*»

Juillet 1957 : JP, « L'Oniroscope » [*sur l’œuvre de Yolande Fièvre*], *Bizarre*, n°8. À partir de cette période, Yolande Fièvre sera considérée comme un peintre abstrait. Invitation envoyée à Cioran.

9 juillet 1957 : JP écrit à Pourrat : « *Fred est rentré d’Algérie, sa période d’engagement achevée, sans blessures. Tout irait bien de ce côté-là, n’était qu’il n’a pas retrouvé sa place au M[inist]ère, et va repartir pour la Colonie, au grand ennui de Jacqueline qui doit passer son agrég. l’année prochaine et craint pour les enfants les maladies coloniales. […] J’ai travaillé. Assez bien, il me semble. En tout cas, beaucoup. Je retrouve Dieu, par des chemins qui te paraîtront peut-être un peu tortueux. Mais quoi, je ne les ai pas choisis*. »

Juillet-août 1957 : JP, « Chagall à sa juste place », *Derrière le miroir*, nos 99-100.

5 août 1957 : JP écrit à Pourrat qu’il est seul à *La NNRF* : Arland est en Provence, puis à Port-Cros, Dominique Aury à Launois, France Cloquet de Bie sort de Laennec, après une tentative de suicide : « *Et il a fallu, pour obtenir sa libération, jurer de son bon équilibre mental !*».

Août 1957 : Lettre de M. Arland à JP, sans date : « *Nous irons passer cette journée à la Vigie [*de Port-Cros*]. Je l’ai déjà revue : je suis bien content qu’elle soit devenue inhabitable. / Je me suis enfin perdu ; c’était entre Port-Man et Notre-Dame. / Nous partirons lundi soir. Les nouvelles que nous avons de la clinique ne sont pas fameuses. / Je me disais pourtant ces jours-ci que, si tout allait bien, et enfin délivré du funeste contact de Fr [*France Cloquet de Bie*], j’allais pleinement goûter pour la première fois, le plaisir de faire la revue avec toi, sans oublier Dominique*. »

Août 1957 : lettre de M. Arland à JP, depuis Hyères : « *Marceline est aujourd’hui à Port-Cros ; nous sommes restés à Hyères, dans le brouillard et le froid. J’ai d’ailleurs peu quitté ma chambre depuis quelques jours : la grippe, et ces taches qui me cernent l’œil, s’effacent à la grande lumière, reviennent dans l’ombre – mais j’espère encore qu’elles disparaîtront quand je n’aurai plus à mettre dans l’œil des gouttes huileuses contre la tension. Je parviens peu à travailler – quelques bribes, quelques grincements de girouette qui ne constituent certes point un chant. / Marceline développe, à mon contact, sa vocation de sainteté. D’ailleurs nous récitions St J. Perse et le “grand âge”. / je reviendrai mardi avec Janine, qui n’a pu travailler et s’en désole, consciente d’un état nerveux qui nous accable*. »

15 septembre 1957 : Lettre de rupture d’Armand Robin avec JP: « *J'ai pensé toute la nuit à cette entrée du fasciste Guillevic et du fasciste Claude Roy dans la revue. Il m'est absolument impossible d'envisager désormais une collaboration quelconque là où ces mouchards publient. Vous savez très bien que les anarchistes ne transigent pas*. »

27 novembre - 27 décembre 1957 : JP, « Note liminaire », catalogue de l'exposition de G. Richier, galerie Martha Jackson (N. York).

Novembre 1957 : JP écrit à Marc Bernard qui lui avait dit que l’écrivain Jean Mariotti, qui vivait en Nouvelle-Calédonie, avait donné des roussettes au jardin des Plantes et qu’elles venaient « *croquer du sucre dans sa poche* » : « *As-tu demandé des roussettes à Jean Mariotti ? J’en voudrais bien deux ou trois*. »

Novembre - décembre 1957 : Réponse de JP à l'enquête d'*Ariane* [revue féministe de Marguerite Grépon] : « Ce qu'ils écrivaient à 15 ans. La peur de la mort chez les enfants » : « *On reconnaîtra l'humour de Jean Paulhan : "La mort, ce doit être bien intéressant. Si je pouvais vivre jusque là !". Mais le plus humoristique de l'histoire, c'est qu'il ne s'agit pas d'humour : tant de gens meurent sans s'en apercevoir ! (témoin, Paul Léautaud). JP se souvient d'un début de production, à l'âge de dix ans : "Promeneur du dimanche, avance prudemment..." Il n'a pas retrouvé la suite.* »

5 décembre 1957 : Barbara Church écrit à JP, au sujet de Musil et de la traduction (inachevée) qu’elle avait entreprise en 1935, et de la traduction qu’en donne en 1957 Philippe Jaccottet : « *Pierre Lévèque m’a écrit sur l’article dans le* Figaro *sur la traduction de* L’Homme sans caractère*, il a écrit à l’auteur qu’en 1935* Mesure*[s] publiait 2 chapitres signés Barbara Church – on nous défend – c’est bien.* »

31 décembre 1957 : Me Maurice Garçon écrit à JP, alors que la perspective du procès pour *Histoire d’O* se précise : « *Malgré tous mes efforts, je n’ai pas pu empêcher le juge d’instruction, sur avis conforme du Procureur, de rendre, en ce qui vous concerne, une ordonnance de renvoi en Police correctionnelle, dans l’affaire d’*Histoire d’O*. / Il faut donc vous attendre à recevoir, d’ici quelque temps, une assignation. Ne manquez pas de me prévenir aussitôt*. »

Décembre 1957 : Le Collège de 'Pataphysique imprime une carte postale typographique : « Jean Paulhan n'existe pas ». De nombreuses cartes postales furent envoyées à JP ou à Dominique Aury, avec des mots drôles, parfois injurieux, parfois sans rien d’inscrit, en décembre 1957 et janvier 1958.

1957 : JP et son petit-fils Jean Kely sont photographiés par Charles Leirens.

1957 : Roland Barthes dédicace un service de presse de *Mythologies* : « *Cher Jean Paulhan, nous avons assez vivement disputé autour de ces* Mythologies *pour que je vous dise aujourd’hui mon sentiment qui est fait de beaucoup de respect et d’affection, R Barthes*. »

1957 : Gérard Prévot a abandonné le manuscrit du *Pain du mensonge*. Il est chargé par JP de classer son courrier.

1957 : Marcel Arland écrit à JP : « *Notre amitié, si longue déjà, et nous pouvons dire si stable, aura été l’un des deux grands sentiments de ma vie – l’autre étant mon amour pour J.* »

1957 : Alban Cerisier rappelle que « *si la revue est encore bénéficiaire en 1955, les chiffres d’abonnement s’effondrent en 1957, passant de 4 200 à 3 600 abonnés, soit le niveau atteint début 1925 : la revue commence alors à perdre véritablement de l’argent* ».

1957 : JP rencontre Henri Raynal, par l'intermédiaire de Pauvert, chez qui Raynal a publié.

1957 : JP, avant-propos à *Du Pain noir et des roses* de M. Havrenne, Éditions G. Houyoux (Bruxelles).

1er janvier 1958 : JP écrit à Maurice Garçon, pour le procès d’*Histoire d’O*. Dans cette même lettre à Me Garçon, il précise dans un post-scriptum : «*Je songeais à faire appel aux témoignages de Camus, de Caillois et de Mondor. Est-ce raisonnable ?*»

20 janvier 1958 : JP est assigné à comparaître au tribunal de Première Instance de la Seine, au procès fait à Jean-Jacques Pauvert, pour la publication d'*Histoire d'O*. (*Cf*. nouvelle assignation : 20 juin 1958).

5 février 1958 : À Marie-Anne Comnène qui lui demandait s’il était malade de la grippe ou de trop de travail, JP répond : « *Le travail et la grippe, cela se ressemble beaucoup. Je ne sais trop si c’est de l’un ou de l’autre que j’ai surtout souffert. En tout cas, la grippe semble évanouie, et le travail me tourmente toujours (il s’agit de ma P[einture] M[oderne]. Est-il raisonnable de vouloir la pousser si loin ? Je n’en sais rien, mais je ne suis pas libre de ne pas le faire. En outre c’est un sentiment bien agréable de penser qu’il vous reste à trouver l’essentiel. Enfin… / A ce propos, je m’aperçois que j’ai inventé un signe de ponctuation : c’est une parenthèse qu’on ouvre, et qu’on ne ferme pas*. »

19 février 1958 : Léon Bopp demande à JP si « Agnès » publiée dans *La NNRF* en février 1927 est de Paul Valéry. [« Agnès » est un texte de Catherine Pozzi, alors amante de Paul Valéry.]

4 mars 1958 : Jean Follain note dans ses Agendas : « *Déjeuner à la Grille avec Jean Paulhan et Dominique Aury […] C’est en chemin que je lui parle de Cingria qu’il me dit renouer avec la tradition des troubadours.* »

12 mars 1958 : Le procès Sade passe aux oubliettes, à la suite du jugement de la Cour d’Appel du 12 mars 1958 qui, tout en confirmant celui du Tribunal de Première Instance, en annule les effets.

24 mars 1958 : À Giuseppe Ungaretti, JP écrit : « *Pardonne-moi de te répondre si tard. J’ai été souffrant tout ce dernier mois : le cœur. Mais je vais mieux, et je crois que vingt jours de repos à Port-Cros achèveront de me remettre : je pars ce soir*. ».

25 mars – 23 ? avril 1958 : JP se repose à Hyères, chez Marceline Henry, aux Anémones, puis à Port-Cros au Manoir, où le rejoint Édith Boissonnas. Jacques Bens et Robert Vigneau viennent, depuis Cannes, passer une journée à Port-Cros. JP, qui a écrit à Ungaretti qu’il est souffrant du cœur (lettre du 24 mars 1958), achève le *Clair et l’obscur*.

1er avril 1958 : Dans *La NNRF*, la rubrique « L’Air du Mois » (ou « Le Mois ») réapparaît au sommaire, d’abord insérée dans la rubrique « Le temps comme il passe ».

ler avril et ler juin 1958 : JP, *Le Clair et l'Obscur*, dans *la NNRF*, nos 64 et 66.

2 avril 1958 : Dubuffet vend à JP pour 60 francs « Antonin Artaud aux houppes », peint en janvier 1947.

4 avril 1958 : JP écrit à Édith Boissonnas : « *ah, vous devriez bien venir jusqu’ici. Vous n’imaginez pas comme l’île est sauvage et parfumée (cistes, cytises). Mais peut-être feriez-vous mieux d’attendre que le Dimanche de Pâques soit passé. J’ai peur que l’île soit très envahie et toutes les chambres des hôtels sont dès maintenant retenues. Au lieu qu’à partir de Mardi tout reviendra sauvage. Pour le moment, il pleut. Il pleut même un peu trop. On voit dans la mer sur les bords une vaste tache jaunâtre qui s’étend de moment en moment : c’est la terre de l’île qui s’en va à l’eau. […] Ah, le seul ennui (mais qui est grave) : le prix de pension à l’hôtel est très élevé : 4 ou 4500 f par jour. / Peut-être pourriez-vous d’abord simplement venir déjeuner avec moi : par exemple, le Mercredi 9 ? Et puis vous décideriez. Je vous attends*. »

8 ou 9 avril – 12 ? avril 1958 : Édith Boissonnas est venue rejoindre JP à Port-Cros.

14 avril 1958 : JP écrit, depuis Le Manoir à Port-Cros, à Saint-John Perse : « *C’est une assez vive fatigue cardiaque qui m’a envoyé à Port-Cros, d’où je vous écris enfin (et pardonnez-moi.)* ».

14 avril 1958 : JP écrit à Édith Boissonnas : « *ici, je retrouve encore votre sillage. Et même hier sur la plage la trace d’un de vos pieds. Mais la pluie d’aujourd’hui a dû tout brouiller*. »

14 avril 1958 : JP écrit à Maurice Garçon, alors souffrant de pleurésie : « *Je suis fâché de vous savoir souffrant. Guérissez vite. Pourquoi ne viendriez-vous pas achever de vous remettre à Port-Cros, que vous avez sauvé (et qui vous en rendrait si bien la pareille) ?*»

22 avril 1958 : JP écrit à Édith Boissonnas : « *ah, j’ai retrouvé votre lettre. Eh bien, c’était bien pour le lendemain que vous m’annonciez votre arrivée. / à la Palud, le vieux Papaseudy [sic] m’a dit hier : c’est ici que je venais faire les vendanges, quand j’avais huit ans. Tantôt le bateau venait, et emportait le raisin à la ville. Tantôt il ne venait pas, et ma mère faisait du raisiné qu’il nous fallait manger au dessert pendant un an. / Voilà les dernières nouvelles de l’île*. »

Fin avril 1958 : JP écrit à Marcel Jouhandeau : « *Comment était ton Midi ? Le mien, encore tout accablé d’orages et de cyclones. Et les trois hirondelles qui s’étaient, au retour d’Égypte, réfugiées dans ma chambre, sont restées trois jours gonflées, ahuries. Comment communiquer avec des hirondelles ? Elles refusaient lait, pâtes, mouches et toute conversation, bien entendu. Puis elles sont reparties. / j’étais arrivé à Port-Cros très fatigué (le cœur). Puis, je me suis peu à peu guéri. Enfin, je travaillais : j’ai pu achever* Le Clair et l’Obscur *et du même coup\* [\* ou peu s’en faut] mon livre sur la Peinture. […] / Port-Cros n’a guère changé, sauf que la Vigie est en ruines. Papasseudy, rencontré sur la plage de la Palud, m’a dit : “c’est ici dans le vallon que je venais faire la vendange quand j’avais huit ans. Tantôt le bateau venait les prendre et on en faisait du vin à Hyères. Tantôt non, et ma mère en faisait du raisiné, qu’il nous fallait manger à nos desserts, toute l’année.” »*

Avril 1958 : Le procès d’*Histoire d'O* est reporté.

1er mai 1958 : À Jean-Jacques Pauvert, qui insiste pour réunir en un volume ses récits, JP répond : « *Je vais songer très sérieusement à ce petit livre, et merci de votre mot. Mais laissez-moi d’abord achever mon Clair et obscur.*»

15 mai 1958 : JP écrit à Henri Pourrat : « *J’ai passé à Port-Cros un bon mois de repos – ou plutôt de travail (mais à notre âge cela revient un peu au même). A dire vrai j’avais besoin pour achever mon Clair & Obscur – ou plutôt pour en recommencer la fin – d’un calme, que je ne trouvais pas à Paris*. »

21 mai 1958 : JP écrit à Maurice Garçon, pour le procès d’*Histoire d’O* : « *Se sont déjà offerts comme témoins Albert Camus / Henri Mondor / G. de Tarde /Jean Dutourd / Et je voudrais demander à André Malraux de se joindre à eux. Faut-il solliciter aussi Gaston Gallimard ?*»

31 mai 1958 : Journal de Jacques Lemarchand : « *Oublié de noter qu’hier Paulhan est venu me voir et me demander si je verrais un inconvénient à ce que Dominique Fernandez fasse un article sur deux dans la NRF. Bien sûr que non et je veux même qu’il les fasse tous. Il va chercher Fernandez, très bien, professeur à Rennes mais qui peut s’arranger pour venir trois fois par mois à Paris. Me dit qu’il est fort intimidé. Lui dis que je n’ai pas cessé de l’être. Solution parfaite*. »

Juin 1958 : Dans *La NNRF*, se succèdent cinq manifestes : le premier, signé Malraux, Martin du Gard, Sartre et Mauriac, est une adresse au président de la République pour protester contre la saisie de l’ouvrage d’Henri Alleg, *La Question*, et prier le chef de l’État de faire cesser la torture en Algérie ; le deuxième, signé entre autres par Debû-Bridel, Mauriac et Wahl, demande le retour au pouvoir du général de Gaulle pour régler pacifiquement les problèmes de la décolonisation, préserver les libertés républicaines et l’idéal de la Résistance, et sauvegarder l’indépendance française ; le troisième est un manifeste volontairement outré, signé par Breton et les surréalistes, condamnant les avancées meurtrières réalisées par la science et appelant à « *démasquer les physiciens* » et à « *vider les laboratoires* » ; le quatrième est une chaîne commencée par un aviateur, incitant à une protestation non violente contre l’« *abattoir mondial* », au moyen du bêlement pacifiste (« *bêlez, bêlez, bêlez* » ; enfin, le dernier, rédigé par un Comité Siger de Brabant, condamne les travaux de Pasteur et rejette la vaccination, « *opération de sorcellerie par laquelle l’homme mélange son sang à celui de la bête* » (< C. Koskas, thèse).

2 juin 1958 : Jacques Lemarchand, dans son *Journal*, commente des affrontements, qui ont eu lieu dans Paris entre service d’ordre et manifestants communistes alors que le général de Gaulle se présentait devant l’Assemblée : « *Visite de Blanzat qui me raconte ses malheurs d’hier. Il travaillait, en pyjama, quand sa femme lui dit : “Viens voir, il y a une bagarre dans la rue”. Blanzat regarde, voit les CRS cogner sur des gens, et en laisser un par terre. Il met un veston, descend ses quatre étages pour le secourir, tombe sur les CRS et ne peut s’empêcher de leur dire : “Je voudrais bien savoir le n° de votre brigade, bande de salauds !”. Aussitôt, on le coffre, sans papiers, sans argent et en pyjama. Il a passé 2h dans le car, à suivre les manifestations. Cependant, Paulhan qui avait vu la chose de sa fenêtre, vole à son secours et reçoit un coup de crosse. Blanzat conte la chose très plaisamment*. »

3 juin 1958 : Journal de Jacques Lemarchand : « *Ayant dit hier à Paulhan que je ne donnerais pas d’article, extrême soulagement. Ce qui m’inquiète, c’est que quand j’ai dit à Arland que j’étais enchanté de mon successeur, il m’a répondu qu’il n’y avait pas du tout de successeur, et que Fernandez ne ferait peut-être pas l’affaire*. »

20 juin 1958 : JP est assigné à comparaître au tribunal de Première Instance de la Seine, au procès fait à Jean-Jacques Pauvert, pour la publication d'*Histoire d'O*. (Précédente assignation : 20 janvier 1958).

21 juin 1958 : JP écrit à Jean-Jacques Pauvert, insistant sur les conditions financières demandées : « *Albert Camus accepte. (Il ajoute qu’il aime l’*histoire d’O*) / J’ai beaucoup songé à ce* Dictionnaire des lieux communs et des idées reçues*. (A dire vrai, il y a longtemps que j’y songe). Nous donneriez-vous à Dominique Aury et à moi, cinq ans, à raison de 100 000 fr par mois (cinquante mille à chacun) ? Ce serait très passionnant, mais cela ferait un travail terrible. / Je vois assez bien un recueil qui contiendrait : le* Pont traversé*,* Jacob Cow le Pirate*,* Sade et sa complice*, deux ou trois contes, deux ou trois études critiques. Est-ce bien ce que vous voudriez ? Avec amitié*. » [100 000 frs par mois = près de 7000 euros mensuels, « *ce qui paraît énorme* », écrit Chantal Aubry dans sa biographie de JJ Pauvert. « *À moins que ce ne soit une manière de dissimuler le revenu d’*Histoire d’O*. Comme le confirme le contenu de la réponse de Pauvert : “je sais que je vous dois pas mal d’argent.”* »…]

24 juin 1958 : JP, « Préface à *La Porte étroite* d'A. Gide ». Éditions A. Sauret, Monaco.

27 juin 1958 : JP écrit à Jean de Beucken, à propos de sa rupture avec Alix Guillain : « *Groeth me l'avait donné [*un article sur Kafka*] en sachant parfaitement que le même numéro contiendrait un article de Jouhandeau. (Je le lui avais dit. Il m'avait répondu : "Et alors, la liberté de l'erreur ?" Il était extrêmement intransigeant pour les idées, extrêmement généreux pour les hommes.) Cependant Groeth est mort, et Alix m'a demandé de retirer l'article, qui était déjà composé. J'ai répondu à Alix qu'elle n'avait pas le droit de me reprendre ce que Groeth m'avait donné, que j'étais prêt néanmoins à lui rendre l'article, mais que je ne la reverrais plus. Elle a pris ce dernier parti, et je ne l'ai en effet plus revue. Tout cela était assez dur*. »

16 juillet 1958 : JP écrit à Pourrat : « *Peut-être autour de de Gaulle, cette fois (si A[ndré] M[alraux] ne fait pas trop de gaffes, genre Valéry) une véritable réconciliation française. Travaillons-y, sans trop y croire*. ».

29 juillet 1958 : Lettre de JP à Georges Perros : « *je m'envole demain pour Manchester, sans aimer autrement ces pays, ni ces langues, sauvages. Il y a de très beaux jardins (d'après les guides) à Grange over Sands où je vais revoir une amie, je le crains, mourante. Il y a aussi un rocher, où s'asseyait, au bord du lac, Coleridge*». Il va y rejoindre Édith Boissonnas (qui écrit en l’attendant le poème « Sands ») au Graithwayte Manor à Grange-over-Sands, qui se trouve au bord de la mer, à une trentaine de kilomètres au sud de Windermere, là où vit Bertha Rhodes. Celle-ci aurait été alors hospitalisée à Grange-over-Sands… Peu après ce voyage à Windermere, mort de Bertha Rhodes.

Août 1958 : JP rédige « plan d'une causerie » pour l'exposition de 50 tableaux de Fautrier au musée de Leverkusen qui va se tenir en novembre-décembre 1958.

8 août 1958 : JP écrit à André Billy, membre de l'Académie Goncourt, après la disparition de Francis Carco (1886-1958), qui venait de mourir le 26 mai, laissant vacant le siège à l’Académie Goncourt qu’il occupait depuis 1937: « *J'aimerais bien devenir votre collègue à l'académie Goncourt. Si c'est Ià un souhait absurde ou irréalisable, dites-le-moi carrément, je vous prie, et sachez-moi très amicalement vôtre*. »

8 août 1958 : JP demande à Julien Gracq « *le roman que vous venez d’achever* »...

9 août 1958 : André Billy souhaite rencontrer JP très rapidement à *La NNRF*.

21 août 1958 : *Journal* de Queneau : « *Hériat vient me voir. Compliments sur mes poèmes [...l puis me raconte mon élection (Dorgelès circonvenant Colette, Dorgelès tenant à ce que soit inscrit au procès-verbal qu'en m'élisant l'Académie Goncourt a signé son arrêt de mort – ou quelque chose comme ça.) Ceci pour en venir à la prochaine ; il est d'accord avec Bauër pour que : a) le nouveau soit un "jeune" ; b) ne soit pas inféodé à la maison Gallimard. Ce qui éliminait Kessel, Dutourd, Jules Roy — et Paulhan. Bref son candidat est Hervé Bazin. Il me dit que Paulhan a écrit à Bauër pour lui suggérer son élection ; je lui raconte qu'Arland est venu me trouver (envoyé par JP) pour me demander "si Jean avait des chances". En s'en allant, Hériat me dit que j'ai acquis une grande autorité auprès des autres Goncourt, de Dorgelès notamment. Je ne sais pas ; mais voilà Bazin bien placé*. »

23 août 1958 : JP écrit à Nathalie Sarraute : « *Notre Comité ne retient pas le manuscrit que vous aviez bien voulu nous soumettre, et je dois vous le rendre. Ce n’est pas sans quelque regret. J’en ai aimé la curieuse subtilité*. »

18 septembre 1958 : JP écrit à André Billy : « *Mettons que je ne vous ai rien dit. Après tout, les objections de vos collègues ne sont pas sans fondement : l'âge, l'appartenance à la NRF et le reste. Je retire ma candidature à l'académie Goncourt. N'en parlons plus*. » (dans *Lire*, novembre 1991).

20 septembre 1958 : Réponse d'André Billy : « *J'allais vous écrire, ou plutôt essayer de vous rencontrer pour vous parler du déjeuner Drouant de mercredi dernier, où je VOUS ai soutenu de mon mieux, à l'exclusion de tout autre candidat. Je voulais VOUS demander si je devais insister jusqu'à la fin, ce que j'aurais fait bien volontiers, mais c'eût été sans espoir. Votre lettre répond d'avance à ma question. [...I Sans doute aurez-vous appris d'après des bruits de couloir ce qui s'est passé mercredi dernier et quelle conviction j'ai mise à mettre en valeur de quel prix votre présence aurait été pour nous*. »

Octobre 1958 : Pour la succession de Carco au jury du prix Goncourt, la presse parle de Prévert, Arland, Kessel, Druon, ou JP. C'est Bazin qui est choisi, tout début octobre.

ler octobre 1958 : JP, « Roger Martin du Gard », L*a NNRF*, n°70.

Octobre 1958 : JP, « Grandeur de Fautrier », catalogue de l'exposition, galerie Apollinaire (Milan).

5 octobre 1958 : JP à Gaston Gallimard : « *Me suis-je rendu un peu ridicule ? Ce n’est sans doute ni la première, ni la dernière fois. Voici ce qui s’est passé : Gérard Bauër avait écrit dans Paris-Presse, il y a quelques années, qu’un homme manquait à l’Académie Goncourt : c’était moi, et mon élection s’imposait. De sorte qu’en faisant part à Giono, à Billy, à Bauër et à Dorgelès du plaisir que j’aurais à devenir leur collègue, je pensais combler leurs vœux, et qu’ils allaient tous se lever de table et agiter joyeusement leurs petits bras. Pas du tout. Bauër (qui avait entre temps changé d’avis) et Dorgelès ont montré de fortes réserves : j’étais âgé (c’est vrai) ; j’appartenais un peu trop ostensiblement au personnel de la NRF (c’est vrai encore). Là-dessus, j’ai répondu que j’étais prêt à démissionner, non certes de la maison, mais de la revue. (Ils n’ont pas eu l’air attendri.) Je leur ai donc écrit que je renonçais pour toujours à l’Académie. (Ils n’ont pas eu l’air désespéré). Histoire finie. Mais Giono et Billy ont été pour moi d’une grande gentillesse, et d’une grande ténacité. / J’aurais été content : 1/ de succéder à Jules Renard. 2/ de défendre au Prix les chances de Forton et de Bens. 3/ de faire sous leurs auspices, et par vos soins, un Dictionnaire des lieux-communs qui répliquât au Dictionnaire de l’autre Académie. Tant pis pour eux.*»

22 octobre 1958 : Lettre d'André Billy à JP : « *Je pensais tous ces jours-ci à vous proposer un rendez-vous pour vous raconter ce qui s'est passé chez Drouant en ce qui vous a concerné du moins* ».

28 octobre 1958 : *Les Nouvelles littéraires* (direction : Georges Charensol) lancent une pétition : « *Des informations, diffusées par la presse soviétique, nous font craindre que Boris Pasternak ne soit pas autorisé à se rendre à Stockholm pour assister à la cérémonie de remise des prix Nobel 1958. C’est pourquoi les écrivains français sous-signés, soucieux de voir respectée en toute circonstance la liberté individuelle, expriment le désir que toute facilité soit donnée à Boris Pasternak pour se rendre en Suède, si tel est son désir*. »  JP signe et répond : « *Cher Georges Charensol, oui c’était là mon premier désir. Je crois qu’il faut en rabattre. Je souhaite simplement – mais je le souhaite très fort – que Boris Pasternak ne connaisse pas le sort de ces autres grands écrivains : Mirsky, Babel, Pilniak. Bref, qu’il continue à vivre.*» [Fonds LRS [Larousse] / IMEC, cote : LRS B11 D2 C1 (boîtes Nouvelles littéraires)]. André Breton refuse de signer cette pétition et écrit : « *vous m’excuserez mais je ne puis aucunement m’associer à une telle pétition dont je tiens l’objet pour invraisemblablement naïf et le ton pour dérisoire*. »

Novembre 1958 : Réponse de JP à l'enquête « Pourquoi écrivez-vous ? », *La Table ronde*, n°131.

Novembre 1958 : Voyage en Allemagne, vers Leverkusen, avec Jean Fautrier [évoqué par André Pieyre de Mandiargues, dans sa lettre du 27 novembre 1958].

2 novembre 1958 : JP écrit à Guillaume de Tarde, après une rencontre à la Vallée aux Loups : « *J’étais bien content de cette bonne journée passée ensemble (mais je me demande si tu as admiré le parc Châteaubriand autant qu’il le mérite, Marcelle oui). Te rappelles-tu dans* Le Génie du Chr[istianisme], *la curieuse page où Ch[ateaubriand] dit que Dieu (“ce grand célibataire”) comprenant très bien qu’un monde peuplé d’oisillons et de chiots serait grotesque, a créé une terre déjà un peu vieille avec ruine, rochers croulants et fossiles enfouis. C’est comme souvent au bord de la grande farce. […] Ta devise est parfaite, à ta place je commanderais un cadran solaire par exemple à Germaine Richier. J’attends ton Lyautey. […] Voici ce que je tente de faire (et qui sauf erreur, n’a jamais été fait) et que j’ai dû indiquer vers la fin du* Clair et Obscur*. Ce serait de conduire à la fois une démonstration et (si je peux dire) une* monstration… »

7 novembre 1958 : JP écrit à Guillaume de Tarde : « *Cher Guillaume, Solon disait qu’une bonne constitution doit être vague (pour laisser aux sages toute liberté d’agir) tout en ayant l’air extrêmement précise. Michel Debré me paraît être un bon disciple de Solon. / Ta devise est très belle. […] As-tu remarqué qu’elle est hérétique et que les cadrans solaires le plus souvent déplorent l’existence du temps et celle des heures […] J’ai lu ton* Lyautey *[…] Germaine Richier était une puissante Arlésienne que deux ans de traitement à l’ypérite (leucémie) ont, je le crains, amaigrie et affaiblie […]* ». Remarques sur le *Lyautey*.

8 novembre 1958 : JP écrit à Guillaume de Tarde, toujours au sujet de son livre sur Lyautey : « *Cher Guillaume, un mot encore. Ton style ? Eh bien il me semble parfait : clair, équilibré, allant (plus fénélonien que bossuetien […] je pense que le second (homme de génie) est ton père. Mais peut-on dire qu’on a “rencontré” son père ? […]* ».

11 novembre - 30 novembre 1958: Exposition Fautrier au *Städtisches Museum* [*Schloss Morsbroich*] à Leverkusen, Allemagne. JP publie dans le catalogue : « *[…] ce que je veux dire, c’est qu’avec Fautrier comme avec Wols il se produit un renversement du sens courant de la peinture. Mais ce serait peu. Ce renversement, nous le voyons se passer. […] Quant à la nature de ce renversement, elle peut tenir en quelques mots. Les peintres jusqu’ici avaient des idées, et puis ils en faisaient des toiles. Ils avaient l’idée de la Madone ou du Christ, de la mer ou des forêts, ou simplement du carré et du triangle ; et ils faisaient de leurs toiles un ensemble de signes qui représentât le triangle, la mer ou le Christ. Mais c’est aujourd’hui tout le contraire qui se passe. Les peintres laissent passer les avertissements, les chocs qui leur viennent du dehors et c’est à nous dans notre secret de donner sens à ces avertissements – d’en tirer des images & des idées.*» (< « Plan d’une causerie pour l’exposition de 50 tableaux de Fautrier à Leverkusen », 1958).

13 novembre 1958 : JP à Guillaume de Tarde : « *Cher Guillaume, je viens de rentrer d’Allemagne (la haine des jeunes écrivains pour l’armée et le fascisme y semble sincère ; malheureusement elle s’accompagne d’un goût de la morale, non moins sincère […] Chose étrange il vient de paraître une excellente série noire Fantasia chez les ploucs. Je te l’apporterai. Je t’apporterai aussi le manuel du parfait poseur de cadrans solaires […]* » Ils ont rendez-vous chez Germaine Richier ; JP continue de commenter le manuscrit sur *Lyautey* de Guillaume de Tarde.

29 novembre 1958 : JP, « Mirages et autres », dans *Résonances*.

1-3 décembre 1958 : Au sujet du procès d’*Histoire d’O*, Chantal Aubry écrit : « *Garçon ayant repris ses activités en octobre, Jean Paulhan et Pauvert sont de nouveau convoqués le 1er décembre. Et, détail révélateur, nouvelle “étourderie” du prévenu Pauvert [*qui oublie de venir témoigner*). Paulhan écrit en effet le 2 à Garçon : “Jean-Jacques Pauvert m’avait promis de venir me prendre hier à midi et demie. Mais il m’a oublié, et me voici très embarrassé. Puis-je venir vous voir un instant, quelque jour de la semaine prochaine ?” Garçon le rassure le lendemain [*3 décembre 1958*] : “L’affaire d’O a été remise au 2 mars, mais ne viendra pas encore ce jour-là. / Cependant, je vous signale qu’il serait nécessaire que des démarches soient faites dans le sens que vous m’aviez indiqué, car jusqu’à présent c’est par un artifice de procédure que j’ai eu la remise et non pas pour la raison que vous m’avez indiquée. Bien amicalement.* »

3 décembre 1958 : Jacques Lemarchand écrit à sa sœur : « […] *j’ai commis ma première “faute professionnelle grave” par excès de confiance dans la parole non écrite* [….] *Pendant le cocktail* [donné pour la réception du Prix Goncourt], *un commissaire de police d’une rare grossièreté espérait la saisie de 2* *000 exemplaires d’une pièce de Tchékov que j’avais fait imprimer dans ma collection de théâtre sur un simple accord oral… Gallimard en sourit, mais je suis bien vexé. (Et ce même jour, le pauvre Jean Paulhan passait son après-midi chez un juge d’instruction qui voulait lui faire dire quel était l’auteur* *d’*Histoire d’O*.) (Lequel auteur a eu, il y a 15 jours, le Prix de la Critique.)* *Tu vois, chère amie, que la vie littéraire pétille. » (*Lettre du 3 décembre 1958, Archives familiales). Cette lettre révèle donc que JL savait que Dominique Aury, qui ne le reconnaîtra qu’en 1994, était l’auteur d’*Histoire d’O* sous le nom de Pauline Réage. Elle venait de recevoir le Prix de la Critique pour son essai *Lecture pour tous* (Gallimard, 1958).

14 décembre 1958 : JP écrit à Suzanne Tézenas : « *Avez-vous lu l’article immonde (des T. M. [*Temps modernes*] où Jean Wahl traite Char de poètereau, Ponge de raté et St. John Perse de “grande farce”. Si grossière qu’ait été la réplique de Char il me semble qu’elle était pleinement justifiée*. »

Noël 1958 : JP, « Grâce et atrocité de Fautrier », *XXe siècle*, n°11.

30 décembre 1958 : Première lettre de JP à Roger Giroux : JP semble avoir apprécié ses poèmes.

Décembre 1958 – janvier 1959 : JP, « Sur un écrivain curieux » [A. Gide], dans *Les Essais*, nouvelle série, n°l.

1958 à sa mort, en octobre 1968 : JP reprend entièrement la suite des *Fleurs de Tarbes*.

1958 : JP commence à écrire à ses correspondants qu’il ne dirige plus *La NNRF* (*cf*. Lettre à Giono du 28 septembre 1958).

1958 : JP, « Il ne faut pas compter sur nous » et « La Démocratie fait appel au premier venu », dans une anthologie, *From the NRF* (New York).

1958 : JP, *De Mauvais sujets*, illustré par Chagall. Bibliophiles de l'Union française.

1958 : JP, « Braque », *Médecines / Peintures*, Publication n°91, du Laboratoire Chantereau-Innothéra (Arcueil).

## 1958 : « À l’Académie française / Une communication de M. Jacques de Lacretelle à propos de l’”Affaire Paul Morand”, *périodique non identifié*, s.d. [dans les dossiers de presse de l’année 1958 : « *Mon cher ami, / J’ai demandé plusieurs fois à Paul Morand, d’intervenir auprès du gouvernement de Vichy : c’était d’abord en faveur de Benjamin Crémieux (5 août 1942) ; ce fut ensuite en faveur d’Anne Hirsch (2 et 16 février 1943) qui venait d’être arrêtée. L’intervention de Morand a été rapide et, dans le cas d’Anne Hirsch, parfaitement efficace. Je lui en ai gardé une vive reconnaissance*… »]. [< B. Baillaud] D’après Marie-Anne Comnène, épouse de Benjamin Crémieux, Paul Morand n’aurait effectué aucune démarche en faveur de son mari. *Cf*. Marie-Anne Comnène à Jean Paulhan (1958), <https://obvil.sorbonne-universite.fr/corpus/paulhan/comnene_paulhan?q=paul%20morand#PLH_125_020536_1958_10>

[1958 ?] : Anne-Marie Comnène écrit à JP : « *Hélas cher ami, je crois que la mémoire de Paul Morand est en défaut ; Benjamin a eu peut-être le désir d’aller le voir à Vichy mais au dernier moment il y a renoncé et c’est moi qui ai pris le train pour Vichy. Paul Morand m’a reçue très gentiment comme il sait faire, mais il était fort embarrassé, il m’a avoué n’avoir pu trouver le moyen de parler de Benj[amin] à Laval et bien entendu il m’a promis de le faire mais il a jugé prudent d’attendre encore… On n’a plus eu de nouvelles. Je suis persuadée qu’il souhaitait réussir. Les évènements se sont précipités et la Gestapo, elle, n’a pas hésité à intervenir. Voilà tout ce que je peux dire*. »

6 janvier 1959 : Dominique Vazeilles, compagne de Gérard Prévot, écrit à JP, à propos d’*Histoire d’O*, dont elle est la « femme de paille » : « *Pourriez-vous contacter P. Réage ? Le fisc me réclame 18.500 frs (impôts sur les droits de l’H.O pour 1956).* »

[*Janvier 1959 ?*] : JP écrit à Guillaume de Tarde : « *[…] J’ai déjeuné avant-hier avec Michaux. Le haschisch (dont il use et abuse – tout content d’avoir enfin obtenu des hallucinations auditives) lui a ôté tout esprit d’agressivité : il est à présent d’une douceur presque inquiétante…*»

Janvier 1959 : JP, texte extrait de *Fautrier l’enragé*, catalogue de l'exposition « *Fautrier* / *Mostra di opere dal 1928 a oggi* », galerie L'Attico (Rome), qui a eu lieu du 10 au 30 janvier 1959.

Janvier 1959 : Selon Chantal Aubry dans sa biographie de Pauvert, le procès d’*Histoire d’O* est repoussé grâce à l’intervention de Malraux et de Michel Debré : « *Le 19 janvier, sur une carte postale, Paulhan informe brièvement Garçon : “J’ai rappelé l’affaire à Malraux. Je vous tiendrai au courant de sa réponse.” Il revient vers Garçon le 31 : “André M. m’écrit qu’il a "relancé" Debré et "alerté" Michelet. Bien. Je ne sais trop ce qui s’en suivra, et j’ai bien trop de respect pour le Ministère et la Magistrature, pour ne pas souhaiter que le procès ne vienne jamais. Mais au cas contraire vous m’avertiriez à temps, n’est-ce pas, pour que je puisse prévenir Camus, Mondor et Guillaume de Tarde ?” En fait, l’affaire est jouée, et en ce mois de janvier 1959, Paulhan s’étant décidé à s’adresser directement à Malraux, elle est réglée. Ce qui n’empêche pas que des amis communs aient œuvré en amont. Outre René Delange, le vieil ami collabo “modéré”, efficace directeur de la revue* Comoedia *pendant l’Occupation, qui, l’ère gaulliste revenue, garde apparemment des contacts haut placés, il y a eu aussi comme le révèle Pauvert au détour d’une phrase dans* LaTraversée [du Livre]*, Louis Chevasson : “Maurice Garçon, écrit-il, disait avoir évité le procès grâce à ses relations dans la magistrature. Dominique Aury disait tenir de ses amis Chevasson que c’étaient eux qui avaient fait intervenir de hauts personnages*. »

24 février 1959 : Maryse Choisy organise un dîner pour Armand Petitjean avec JP, Dominique Aury, René Delange, René Defez, Consuelo de Saint-Exupéry, les Foujita, Lapeyre, Jean Rostand peut-être.

24 février 1959 : JP écrit à JJ Pauvert : « *Vous me demandez mon avis. Eh bien c’est vers Septembre que je préférerais voir sortir ce petit livre. Pour des tas de raisons : parce que ma* Peinture moderne *sortira vers ce moment, et aussi un autre livre (sans doute aux* Cahiers verts*). Parce qu’en ce moment le mieux, il me semble, est de ne pas trop faire parler de nous. (Au fait, ne savez-vous rien de nouveau ?)*»

Mars 1959 : *La NRF* fait suite à *La NNRF.*

23 mars 1959 : Jean Fautrier écrit à JP : « *Il est possible que nous ayons en Italie une chose très officielle, avec tapis rouge et plantes vertes. Ce serait Ungaretti, Marchiori et Venturi qui feraient trois préfaces, alors, j’ai pensé à te faire inviter par la Ville avec Dominique Aury. On ne t’obligera pas à faire des discours dans ce pays-là, et tu pourrais me faire connaître Ungaretti dont on me dit de plus en plus de bien. [...] ce serait aux environs de Juin-Juillet* ».

Juin 1959 : Réponse de JP à une enquête sur la collection « Leurs figures », dans le *Bulletin de La NRF.*

Juin 1959 : JP, *Karskaya*, éditions P.-A. Benoit (Alès).

Juin ou juillet 1959 : Séjour en Italie avec Dominique Aury, à l'instigation de Jean Fautrier qui en profite pour se faire présenter à Ungaretti. [*Cf*. Iettre de Fautrier à JP du 23 mars 1959.]

15 juillet 1959 : JP, « La Douteuse Justine ou Les Revanches de la pudeur », préface aux *Infortunes de la vertu* de Sade. J.-J. Pauvert Éditions.

31 juillet 1959 : Mort de Germaine Richier, qui semble beaucoup attrister JP.

2 septembre 1959 : JP a envoyé *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne à Jean-Jacques Pauvert, qui lui répond : « *Je n’ai pas d’autres nouvelles de notre procès, mais il est certain que ceux qui vous ont inquiété en vous parlant d’interdiction d’éditer, etc, etc, ont confondu plusieurs choses très différentes et n’avaient pas une idée exacte de ce dont il s’agissait. Je crois qu’il n’y a pas à s’affoler, au contraire*. »

Septembre - octobre 1959 : JP, « Le Danger n'est pas où l'on croit », *Peuples unis-Feuillets du fraternalisme*, n°5.

Octobre 1959 : JP, « Une nouvelle machine à voir ou Les Espaces de l'art moderne », *Les Écrits de Paris*, n°15.

29 octobre 1959 : Me Maurice Garçon, avocat de JP dans le procès d'*Histoire d'O*, déclare la procédure nulle, et les poursuites sont interrompues. [Selon Dominique Aury, les poursuites furent curieusement interrompues à la suite de l'intervention de Me Corniglion-Molinier, alors ministre de la Justice, et ami de la gynécologue de D. Aury, qui les avait mis en présence.]

9 novembre 1959 - avant le 24 décembre 1959 : Voyage autour du monde avec Giuseppe Ungaretti, Fautrier et sa compagne, Janine Aeply, et Édith Boissonnas. Dominique Aury n'a pas pu venir, la santé de son père étant chancelante. Au Liban, JP se fait arrêter à la frontière parce qu'il a « *le type juif*», écrit-il à l'un de ses correspondants. Japon. Traversée rapide des USA : nouvelles difficultés pour JP, fondateur des *Lettres Françaises* (et donc considéré par l’administration américaine comme communiste).

7 décembre 1959 : JP écrit à Jean Follain : « *j’ai passé quinze jours au Japon, d’où je vous rapporte, de la part de Kyo Komatz, un sabre*. » Sur une autre lettre, non datée : « *Ah c’est un tout petit sabre, un sabre de poche & même de poche de gilet. Il ne faut pas que vous soyez déçu*. ». Il rapporte le même cadeau à Marc Bernard.

10 et 11 décembre 1959 : JP est à New-York.

25 décembre 1959 : JP, de retour à Paris, écrit à Guillaume de Tarde : « *Cher Guillaume, voici le jardin de sable (destiné à donner le sentiment de l’infini que vient assez vite apaiser heureusement le jardin des mousses […] Sais-tu que ton* Lyautey *est connu et discuté à Tokio [*sic*] ? »*

1959 : Jean-Loup Trassard : « *Je suis entré chez Gallimard par Jean Paulhan en 1959 pour publier à* La NRF *en 1960 et c’est votre grand-père qui m’a conduit, par les petits escaliers, au bureau de Georges Lambrichs*. » [*Lettre à Claire Paulhan du 30 juillet 2000*].

1er janvier 1960 : Pierre Bertaux, gendre de Supervielle, propose un article sur la « fin de l’Histoire » à JP pour *La NRF*, que celui-ci ne prend pas, mais passe à Caillois.

2 janvier 1960 : Lettre de JP à F. Ponge, datée par Claire Boaretto : « *Bonnefoy est-il un très grand poète ? C'est l'avis de tous les jeunes poètes libanais. Ce n'est pas le mien ; d'ailleurs le Liban est un peu décevant. Il ne porte plus que des cèdres nains*. »

2 janvier 1960 : Dans le *Journal* de Matthieu Galey, Chardonne, très présent, très insupportable, énonce : « *Il y a différentes façons d'être naturel ; ainsi moi je suis simple, je suis une sole. Paulhan, au contraire, c'est un homard.* »

4 janvier 1960 : Mort d'Albert Camus dans un accident de voiture. Dans la voiture, il y a Janine, femme de Michel Gallimard, et leur fille Anne. Michel Gallimard meurt 6 jours plus tard.

ler février 1960 : JP déjeune avec J. Follain, qui note dans ses *Agendas* : « *Déjeuner avec Paulhan chez Les Charpentiers, à la table ronde du fond. Il me rapporte du Japon des œufs d'oiseaux fort jolis. Il n'a pas aimé Tokyo et pense comme moi que les Japonais doivent pouvoir être très cruels. Nous parlons du Journal de Léautaud. Il me dit que beaucoup de choses y sont fausses, que notamment il n'a jamais dit à Léautaud qu'Arland était protestant. Il conclut en disant que Léautaud n'a rien compris à personne ni à lui-même. Il me donne les cigarettes avec le “Notre-Père” inscrit dessus en lettres dorées. Il n'aime pas beaucoup Margerie*. ».

20 février 1960 : JP écrit à Roger Giroux que le comité de lecture va lui rendre ses poèmes, « *d’une extrême ingéniosité*». Giroux se fâche : *cf*. sa lettre du 23 février…

25 février 1960 : Jean-Jacques Pauvert propose à JP un sommaire pour un volume de ses *Œuvres complètes* : « *Je voudrais vous dire d’abord le bonheur que j’ai à penser à notre livre depuis notre déjeuner de mardi. Je propose les textes suivants : / Quelques faits-divers / Quelques causes célèbres / Patrie / Les Gardiens / Jacob Cow / Aytré / F. F. ou le Critique /auxquels nous pourrions peut-être joindre : / La douteuse Justine / Les Hain-Tenys / Et le Guide d’un petit voyage en Suisse / Qu’en pensez-vous ?*»

Mars 1960 : JP, préface au catalogue de l'exposition « Le Tir à l'arc mis en lumière par Georges Braque », achevé d’imprimer le 30 mars 1960, Galerie Gérald Cramer, Genève.

Mars 1960 : JP, article sur le Japon, *Yomiuri*, journal japonais par qui ils ont été invités à fair le tour du monde avec Fautrier.

Printemps 1960 : JP, « L'espace cubiste ou Le Papier collé », *L'Arc*, cahiers méditerranéens, n°10, consacré à la peinture (Aix-en-Provence).

Printemps 1960 : Publication de la réponse de JP à l'enquête « Pensez-vous avoir un don d’écrivain ? / À quoi le connaissez-vous ? » dans *Tel Quel*, n°l.

Avril 1960 : JP, « Drieu la Rochelle ou le Romantisme », *Bulletin de La NRF*.

2 avril 1960 : Réponse de JP à l'enquête « Qui était donc Robert Musil ? », *Le Figaro littéraire*, n°728.

Avril 1960 : Lettre élogieuse de Breton à JP sur Paul Fort et sur les *Papiers collés* de Georges Perros.

7 avril 1960 : JP envoie une lettre collective aux jurés du prix des Critiques : « *Il me faut vous mettre au courant de ce qui arrive à notre Prix des Critiques, et du même coup m'excuser. J'ai peur d'avoir fait une sottise. Voici. A la suite de la mort de Kemp, j'ai reçu une lettre de Marcel, Clouard, Henriot, m'annonçant qu'ils démissionnaient : la raison était qu'ils désespéraient de se faire entendre dans un jury où ils ne faisaient qu'une minorité et ne voulaient cependant pas être tenus responsables de nos choix. Il s'agissait d'une querelle déjà vieille. C'est le jour où nous avions élu le livre de Michel Leiris, Émile Henriot m'avait fait part de son intention de démissionner. Bien. Pourquoi m'avoir écrit à moi je n'y vois guère de raison. Le fait est que j'ai aussitôt montré la lettre 1/ à Jean Denoël qui a montré touchant les intentions de Florence [*Gould*] une certaine inquiétude. 2/ à Jean Blanzat et Roger Caillois, qui m'ont conseillé de tâcher d'obtenir au plus vite l'adhésion de Mondor et celle de Delay – à qui j'ai écrit aussitôt, étourdiment. Mondor m'a répondu par retour du courrier qu'il acceptait d'entrer dans notre Jury. Delay ne m'a encore répondu. Voilà, et je n'en suis pas fier. Il est trop évident que j'aurais dû d'abord vous demander conseil, et attendre votre réponse. Voulez-vous m'excuser. Ai-je besoin de dire que si le Jury me donne tort, je suis tout prêt à me retirer. Votre Jean Paulhan. / Entre temps, Delay a accepté. Il nous resterait, en tout état de cause (Mondor et Delay remplaçant Kemp et Henriot) quatre sièges à pourvoir : Marcel, Clouard, Hoog et Th. Maulnier*. »

4 mai 1960 : JP écrit à Édith Boissonnas : « *si vos livres ne se vendent pas, n’est-ce pas que le lecteur sent, en vous lisant, qu’il est dès l’abord* refusé *? / Des lettres de Gallimard, que faire ? Voulez-vous me laisser garder 100 ex[emplaires] de chacun de vos livres ? ce qui m’ennuie surtout, c’est que G. évidemment ne voudra plus rien publier de vous. Alors ? Enfin, tout cela m’inquiète et me peine*. » [C’est la raison pour laquelle il y avait, dans le dernier grenier de la rue des Arènes, des piles de livres d’Édith Boissonnas.]

17 mai 1960 : Mort de Jules Supervielle.

Fin mai 1960 : JP propose à Jean Le Louët (et à Jean Laugier) de participer au n° d’hommage à Jules Supervielle, par un poème. Dans la même lettre, il recommande Jean Le Louët à la Caisse nationale des Lettres (pour une éventuelle pension…)

13 juin 1960 : Lettre d’André Masson à JP : « *J’ai bien reçu […] ce matin votre lettre et les poèmes d’Édith Boissonnas. […] C’est avec plaisir que j’en tenterais l’illustration.* »

18 juin 1960 : JP, « L’art de nos jours est parvenu au désert, disait Malevitch » invitation à l'exposition de Janine Béraud [*femme de Marcel Arland*] à la galerie « Le Soleil dans la tête » (18 juin – 2 juillet 1960).

1er juillet 1960 : JP signe Jean Guérin une critique de « *Jean Genêt : Le Balcon, au Gymnase »* (pièce créée au Théâtre du Gymnase le 18 mai 1960), dans *La NRF* : « *Le bordel de Madame Irma reçoit trois clients : le premier se prend pour un général, le second pour un magistrat, le dernier pour un évêque. On leur donnera les uniformes, et les petites filles dont ils ont besoin. [...] Ils ne parlent pas sans éloquence. Cette petite pièce simpliste et pompeuse s’achève en images, comme disent les journaux, lyriques*».

Juillet 1960 : JP, « Notice » pour le catalogue de l'exposition Joe Bousquet au musée de Narbonne.

Juillet-août 1960 : JP écrit à Marcel Jouhandeau, au sujet de Cocteau élu « Prince des Poètes », contre lequel une pétition circule : « *je vois bien que Jean C[octeau] est très peiné de cette histoire, et si le Manifeste était de moi, il me semble que je serais plein de regrets et de remords. Mais quoi ! je n’y suis pour rien – et il était si peu dirigé contre Jean C[octeau] que l’un des signataires, Robert Mallet, non seulement vote pour J[ean] C[octeau], mais fait campagne pour lui. Il n’est humiliant que pour ceux qui prennent assez peu les Lettres au sérieux pour croire qu’un titre (fût-il un peu ridicule comme prince ou membre de l’Académie) se donne par complaisance ou par entourloupette. Si la nrf a une raison d’être, c’est celle-ci : c’est qu’elle rappelle (ou tâche de rappeler) chaque fois qu’elle le peut, qu’un écrivain n’est ni Marylin Monroë ni Brigitte Bardot ni un prix de beauté. / Je quitte Paris demain soir pour Giens où je dois passer dix à douze jours chez St J. Perse. Ensuite, Port-Cros. J’ai à travailler, cent choses à achever. J’espère y parvenir. Qu’il est délicieux de vieillir, de ne plus s’intéresser qu’à l’essentiel (en tout cas, à ce que l’on tient pour l’essentiel.) Tu trouveras, quand tu reviendras, ma chambre toute changée : elle n’est plus qu’un chemin sans obstacle qui semble aller jusqu’au square [*des Arènes de Lutèce*] et à ses sorbiers*. »

Août 1960 : JP à Marcel Jouhandeau : « *Mon petit Marcel / je rentre à Paris, et trouve ton mot. Sur le fond, non, je ne suis pas de ton avis : un titre* [prince des poètes] *dont se sont* contentés *Verlaine et Mallarmé est un titre sacré. Il ne faut [*pas*] le laisser tomber dans le journalisme de bas-étage. Cela dit : j’ai passé à Giens dix jours chez St John Perse qui ne veut pas le recevoir. Rien ne s’oppose donc plus à ce que J[ean] C[octeau] soit, honorablement cette fois, proclamé prince. Il me semble que tout est pour le mieux. Mais je vois que cette affaire t’a beaucoup plus préoccupé que moi. Port-Cros ne t’oublie pas. Mais Marceline [*Henry*], pressée de procès, est obligée de mettre en vente le Toiton – (que j’achèterais aussitôt si j’avais 25 millions.) Je t’embrasse*»

Septembre 1960 : Sur proposition de JP, Malraux songe à faire Marceline Henry, propriétaire d’une partie de l’île de Port-Cros, chevalier [?] de la Légion d’honneur, au titre de la « *protection des sites* ».

Septembre 1960 : Lettre de JP à Henri Thomas où il le remercie de lui avoir fait relire *La Double Fonction du langage*, de Frédéric Paulhan.

6 septembre 1960 : Publication dans le magazine *Vérité-Liberté* du « Manifeste des 121 » [déclaration sur le droit à l’insoumission dans la guerre d’Algérie, rédigée par Dionys Mascolo et Maurice Blanchot]. (*Cf*. 7 octobre 1960).

10 septembre 1960 : Lettre de Saint-John Perse à JP : « *Ses [*Supervielle*] livres me sont toujours restés fermés, et je ne les ai pas ici sous la main. Je ne pourrais même pas m’en tirer [*pour un numéro d’hommage de La NRF à Supervielle*] en me limitant à l’homme car je ne l’ai vu qu’une fois, où j’avais mouillé à Port-Cros, il y a plus de trente-cinq* ans. » [< *Correspondance Saint-John Perse- Paulhan*, cahier SJP n°10, Gallimard, 1991, pp. 179-180.]

Octobre 1960 : JP, « Lettre au poète [G. Ungaretti] », *Il Taccuino del vecchio* de Giuseppe Ungaretti. Ed. Mondadori (Milan).

7-13 octobre 1960 : Jean Paulhan signe le Manifeste des intellectuels français en réponse au manifeste des 121 pendant la Guerre d'Algérie. Dans *Le Monde*, *L’Aurore*, *Le Figaro*, le 7 octobre 1960 (et le 13 octobre 1960), puis dans *Carrefour*, le 12 octobre 1960. — « En marge du manifeste des “121” / Les intellectuels français condamnent les apologistes de l’insoumission et de la désertion », *Le Figaro*, le 7 octobre 1960 [mention de « *Jean Paulhan, écrivain* » parmi les signataires]. — « Signé par le maréchal Juin / Un manifeste condamne “les professeurs de trahison” », *Le Monde*, le 7 octobre 1960 [200 signataires, dont 7 sept membres de l’Académie française]. — « Un manifeste d’intellectuels français s’élève contre la “déclaration des 121” et le procès du réseau Jeanson », *Le Monde,* le 7 octobre 1960 [mention de « *Jean Paulhan, écrivain* », parmi les signataires].

8 octobre 1960 : « Le “manifeste des 188” répond au “manifeste des 121” », *France-Soir*, le 8 octobre 1960. Texte complet : « *Le “manifeste des 121”, les sanctions prises par le gouvernement contre les signataires de ce texte, et, d’une manière générale, le problème de la paix en Algérie, continuent de susciter de nombreuses prises de position en des sens divers : / Contre les apologistes de la désertion / 188 personnalités, écrivains, universitaires, ont publié hier un manifeste en réponse au “manifeste des 121*». «*Nous dénions aux apologistes de la désertion le droit de se poser en représentants de l’intelligence française / […] La guerre en Algérie est une lutte imposée à la France par une minorité de rebelles fanatiques, terroristes et racistes, conduits par des chefs dont les ambitions personnelles sont évidentes, armés et soutenus financièrement par l’étranger*. » Ce texte est signé de plusieurs académiciens : Pierre Gaxotte, Jules Romains, Henri Bordeaux, R. d’Harcourt, Henri Massis, Gabriel Marcel, le maréchal Juin, etc. et de nombreux écrivains : Henry de Monfreid, Roland Dorgelès, Thierry Maulnier, le colonel Rémy, Roger Nimier, Michel de Saint-Pierre, Jacques Perret, Antoine Blondin, Daniel Halévy, Pierre Nord, les professeurs Charles Richet et Alajouanine, etc. ; sans mention de JP.

8 octobre 1960 : Autre édition de *France-Soir* : « Les écrivains et les manifestes » : « *Deux manifestes politiques sont proposés à la signature des écrivains. Celui des “121” contre la guerre d’Algérie. Parmi les signataires : J.-P. Sartre, Françoise Sagan, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet, André Schwartz-Bart, Michel Butor, Nathalie Sarraute, Jean-Louis Bory, etc. Il vaut à ceux qui l’approuvent des poursuites judiciaires et des sanctions professionnelles. Celui des “260”, qui prend la défense de l’action de l’armée en Algérie. Parmi les signataires : Henry Bordeaux, le maréchal Juin, Henri Massis, Antoine Blondin, Roland Dorgelès, Thierry Maulnier, Jules Romains, etc., etc.*  » ; sans mention de JP.

12 octobre 1960 : « Le manifeste des intellectuels français », *Carrefour* [« *Jean Paulhan, écrivain* » parmi les signataires].

12 octobre 1960 : On demande à JP de prêter, pour une exposition Dubuffet, les tableaux suivants qui ont donc fait partie, entre autres œuvres de Dubuffet, de sa collection : « Fond de rivière » (1923), « Femme assise au fauteuil » (1944), « Chapeau du dimanche » (1944), « Femme nue » (peint en 1946), « Dhôtel aux 3 mèches » (novembre 1946), « Dentiste » (1947).

3 novembre 1960 : JP, « Jean Paulhan vous parle de Saint-John-Perse », lauréat du prix Nobel, dans *France-Observateur*.

Décembre 1960 : JP, 76 ans, écrit à Gaston Gallimard : « *Je suis malheureux, et il faut bien que je vous le dise. Voici un an déjà que j’ai été frappé d’une sorte d’amnésie ou de désintérêt. J’ai très vainement tenté de me distraire ou de me secouer. Ni les voyages, ni le travail n’y ont rien changé. Sans Marcel Arland qui est très gentiment venu à mon secours, j’aurais accumulé les erreurs et les gaffes. / Il peut y avoir à cela deux raisons. L’une serait simplement que je vieillis : j’ai passé soixante-seize ans. L’autre (que je me donne plus volontiers) est que j’ai enfin découvert la solution de quelques problèmes qui m’embarrassaient, et m’empêchaient de finir deux ou trois ouvrages – dont mes Peintres de la tache noire[[8]](#footnote-8), et le second tome des Fleurs, qui demeuraient inachevés, suspendus. Il me vient de cette solution une sorte d’enchantement ou d’éblouissement qui peut bien me détourner de tout le reste. / Il se peut aussi que les deux raisons aient joué à la fois. // Voici ce que je vous prie d’approuver : c’est, d’une part, que je vienne à la revue moins régulièrement. Il est entendu avec Marcel [*Arland*] que, tout en continuant à lire les manuscrits qui nous sont envoyés, je laisse à Pierre Oster, que j’ai pris comme secrétaire, le soin de la révision des textes et de la correction des épreuves. Il s’en tirera fort bien. Il assurera du même coup ma présence à la revue, et mes communications régulières avec Marcel [*Arland*] et Dominique [*Aury*]. / Je compte, d’autre part, continuer à venir régulièrement aux conférences du mardi, ainsi qu’à lire les manuscrits que vous m’envoyez. Mais, je vous prie, expliquez à Claude [*Gallimard*] que je suis tout à fait incapable de me charger de nouveaux soucis – par exemple de ceux qui auraient trait à ce nouveau Dictionnaire, dont l’ampleur et la gravité déjà m’accablent (encore que je lui sois très reconnaissant d’avoir songé à moi pour la mise en train de l’entreprise.) / Voilà. Tout cela, qui est très vexant pour moi, ne durera pas, je l’espère, plus d’un an, mettons l’année 1961.*»

1960, début des années : Jean-Loup Trassard, né en 1933, se rend à Paris, où il rencontre ses confrères des *Cahiers du chemin* à *la NRF* où JP l'a introduit.

Janvier – Février - Mars 1961 : JP, « Cher Ungaretti, cher frère » [*reprise du texte paru dans* Il Taccuino del vecchio *en 1960*], *La Voix des Poètes n°7.*

Janvier 1961 : JP écrit à G. Perros que Purnal a écrit 12 scènes de sa grande pièce de théâtre : *Hoyarzabal*.

8 janvier 1961 : JP vote oui au référendum sur l’auto-déterminaton et l’organisation des pouvoirs publics en Algérie, qui sera approuvé par 75,2% des suffrages exprimés. *Cf*. 8 février 1961.

ler mars 1961 : JP, « L'art informel », *La NRF*, n°99.

ler mars 1961 : JP, « Une promenade à Rio de Janeiro », *La NRF*, n°99.

17 mars – 8 mai 1961 : Henry Bauchau envoie un autre poème à JP, « L’Escalier bleu » [*cf*. poèmes refusés en juillet 1956]. JP répond le 24 mars et Bauchau lui écrit le 8 mai : « *J’ai été très content et frappé de votre pouvoir de me faire sentir autant de choses en trois lignes. Que répondre, sinon que je dois bien de la reconnaissance à l’homme au monde qui m’intimide le plus*. »

17 et 24 mars 1961 : Correspondance avec Henry Bauchau pour la publication du poème de Bauchau, « L’escalier bleu ».

22 mars 1961 : Lettre de Léon Bopp à JP, alors que se dessine la perspective d’un nouveau voyage en Suisse : « *Il est vrai : ton* Voyage en Suisse *abondait en ironie et en malice contre nous. Mais nous les méritions à certains égards. Et il n’y avait rien de blessant dans ton livre. Ton retour à Genève prouvera que tu n’as point de rancune contre la rancune de quelques-uns des nôtres*. »

25 mars 1961 : Deuxième opération de Marcel Arland (provisoirement aveugle, décollement de la rétine).

30 mars 1961 : Mort d’Armand Robin, après avoir été arrêté par la police. JP comprend qu’il est mort car un numéro de *La NRF* qui lui était adressé est revenu chez Gallimard avec la mention : « *N’habite plus à l’adresse indiquée* » [< A. Simonin].

Avril 1961 : Roger Nimier, « Portrait de famille : Jean Paulhan », *Arts*, n°816.

Mai 1961 : JP est nommé membre des jurys du prix Formentor et du prix International des Éditeurs (tous deux créés par Carlos Barral en 1960).

2 mai 1961 : Lettre de Roland Dumas à JP, qui s'interroge sur une information ouverte juste après la mort d'Artaud, concernant un vol de documents: « *Je ne crois pas avoir été interrogé,* répond JP*, précisément sur un "vol de documents". Ou si je l'ai été, j'ai répondu que je n'avais jamais eu connaissance d'un fait de cet ordre. Il s'agissait seulement dans les questions qui m'ont été posées du plus ou moins de fondement des articles publiés par M. Nadeau sur les interventions (fâcheuses) du frère de la sœur d'Artaud*. » (*cf*. 18 mars 1950).

Mai 1961, probablement : JP écrit à Claude Gallimard : « *Quand je me demande quel est, au juste, le défaut de La NRF, voici ce que je trouve : // D’abord, il ne s’agit pas d’un défaut de nos collaborateurs. Articles, notes, airs du mois sont aussi bons (sinon meilleurs) qu’ils l’ont jamais été. Et, en tout cas, plus divers, plus abondants. / C’est cette abondance même qui me semble embarrassante. Nous disposons de seize pages de plus, mais non pas peut-être de l’ordre qui les rendrait acceptables, assimilables. Le Mercure certes est plus riche que nous en chroniques. Mais chaque chronique a son sujet qui s’annonce de loin : le Théâtre, la vie à Paris, les revues étrangères et le reste. La Revue de Paris n’a guère moins de notes : mais le lecteur sait à quelle page il trouvera la revue des expositions, à quelle page la vie mondaine. L’Arc [*de Stéphane Cordier*] ou les Lettres nouvelles [*de Maurice Nadeau*], plus proches de nous, reçoivent (ou ont reçu) une sorte d’animation des photos et des dessins qu’ils contiennent. Au lieu que le lecteur de notre « Le Temps comme… » n’a pas seulement à chaque page la surprise d’une opinion (en général originale et bien exposée). Il a la surprise d’un sujet. Tant de surprises à la longue éparpillent l’attention et la fatiguent. J’exagère à peine. / Voici, à mon sens, quel serait le remède : il suffirait de transformer notre cahier supplémentaire en une revue autonome, illustrée (à laquelle nos lecteurs seraient libres de s’abonner ou non), quelque chose comme une NRF de Paris dont le titre, évidemment, serait à trouver. Qui grouperait toutes les notes d’actualité, bien rangées et accompagnées, dans la mesure du possible, de photos, de reproductions de peintures et de dessins. / Il faudrait ici s’inspirer : évidemment, pour la qualité, du New-Yorker ; pour la forme, des Parisiens [*de Michel Salomon*] que Match après Réalités a tout récemment lancés ; pour la tenue générale, de l’Arc (en particulier dans son dernier numéro) qui vient – pour les seuls Méditerranéens – d’opérer le redressement dont il s’agit. Il faudrait aussi songer à Variété (belge) et à l’Internationale situationniste. / La plus grande difficulté serait peut-être d’inventer un bon dessinateur (je veux dire, meilleur que tous ceux que l’on a pu voir dans les hebdomadaires ou dans Haute Société [Jacques Houbart]). Steinberg [*New Yorker*] évidemment serait souhaitable. Il nous faudra chercher quelque disciple de Steinberg : Dubuffet peut-être, s’il accepte. Pour le reste il me semble que Massin et Rozier nous seraient précieux. Quant aux textes, je crois qu’il faudrait faire appel à Follain, à Vialatte, à Dhôtel, à Erval, à Dutourd, à bien d’autres. / Peut-être n’ai-je pas dit plus haut le principal :* *c’est que* La NRF *a besoin, comme toute autre revue, de faire peau neuve. Je n’imagine pas pour elle de meilleur renouvellement que celui que j’ai exposé. Comme titre, pour ce petit brûlot au flanc de la revue, pourquoi ne pas prendre* Cahiers d’énérèfe *qui serait un peu fantasque, sans prétention ? Je crois que le succès en serait assuré*».

8 mai 1961 : H. Bauchau remercie JP, qui vient d’accepter de publier son poème « L’Escalier bleu » dans *La NRF* (d’autres poèmes de Bauchau ont déjà été publiés par *La NRF*, comme « La Maison du temps »).

Mai 1961 : JP, juré au festival de Cannes (délégué général : Robert Favre Le Bret. Président du jury : Jean Giono. Membres du jury : Claude Mauriac, Édouard Molinaro, Fred Zinemann, Ion Popesco-Gopo, JP, Jean Vidal, Jean Vivie, Jörgen Schildt, Liselotte Pulver, Luigi Chiarini, Marcel Vertes, Pedro Armendariz, Pierre Prévert, Raoul Ploquin, Serge Youtkévitch. Palme d’or : *Viridiana* de Luis Bunuel et *Une aussi longue absence* de Henri Colpi. Prix spécial du jury : *Mère Jeanne des Anges*, de Jerzy Kawalerowicz. Prix d’interprétation féminine : Sophia Loren, pour *La Ciociara* de Vittorio de Sica. Prix d’interprétation masculine : Anthony Perkins, pour *Aimez-vous Brahms ?*. [Liste des 33 films présentés cette année-là sur Ina, Festival de Cannes, 1961.]

23 mai 1961 : Mort des deux fils d’André Malraux et Josette Clotis, Gauthier (20 ans) et Vincent (18 ans), de retour de Port-Cros, où ils avaient passé les vacances de Pentecôte à réviser dans le Fort du Moulin. Marceline Henry, la propriétaire d’une partie de l’île, avait été, pendant 10 ans, l’assistante du père de Josette Clotis, Joseph Clotis, maire de Hyères. Les deux garçons, qui avaient souvent passé des vacances à Port-Cros, trouvèrent la mort au volant d’une Alfa Romeo Giulietta bleu métallisée. Alain Malraux raconte, dans *Les Marronniers de Boulogne*: « *A la fin de l’été [*1961*], je me résolus à rendre visite à Marceline Henry ; je savais que ce serait dur, pour elle, mais je sentais qu’il le fallait. Elle m’accueillit dans le fort qui surplombe l’anse de Port-Cros avec une simplicité royale. C’est là que je fis la connaissance de Jean Paulhan. Je venais d’avoir 17 ans et le tutoiement que m’offrit Paulhan me toucha autant qu’il me rendit un sentiment d’enfance que je croyais avoir perdu à la mort de mes frères. Jour après jour, il se montra étonnamment chaleureux et d’une gentillesse constante, attentive, inattendue : il savait surprendre, don si rare. On me l’avait décrit comme quelqu’un de perfide et de malveillant – pas André [*Malraux*], mais tant d’autres. Il m’apprit à jouer à la pétanque et au jeu d’allumettes de* L’Année dernière à Marienbad *dont son regard aigu avait percé le secret ressort. Il avait découvert* Marienbad *lors d’une projection privée, et la manipulation inédite du langage cinématographique qu’il y avait admirée me fit d’autant plus plaisir que je savais Flo [*Florence Malraux*] mêlée de si près à l’entreprise de Resnais. / Le Lion d’or qui, la même semaine, couronna son film, ne fut, cette année-là, pas décerné pour rien. Avec un naturel qui me plut, Paulhan évoqua la vie d’André avant la guerre à* La NRF*, ses allées et venues entre Clara Malraux et Josette Clotis, sa façon d’être, depuis toujours, magnétisé par le monde des arts plastiques et par les métamorphoses de leurs significations. Puis, il regagna Paris, suivi des autres hôtes de passage, et nous fûmes seuls*. »

3 juin 1961 : « JP, juré au festival, rapporte de Cannes d'étonnantes impressions », *Le Figaro littéraire*, n°789.

16 juin 1961 : JP écrit à JJ Pauvert : « *Comme titres, que diriez-vous de : / Félix Fénéon / Accidents, crimes et proverbes / Introduction de / Jean Paulhan ? / Le livre pourra être prêt dans dix jours. / En m’envoyant le manuscrit de Philippe Garcin, soyez assez gentil pour y joindre le contrat (Je tiendrais surtout à un à-valoir ~~important~~.) / A vous très amicalement.*»

24 juin 1961 : Mort du Dr Le Savoureux, directeur de la maison de santé de la Vallée-aux-Loups, annoncée dans *Le Monde*.

26 juin 1961 : Jean-Jacques Pauvert envoie un contrat à JP pour l’édition des *Nouvelles en Trois lignes* de Félix Fénéon, sous le titres « Accidents, Crimes & Proverbes », titre proposé par JP.

1961 : « 6 lettres à Roger Judrin », et « 27 lettres ou billets à Marcel Arland » publiées dans l’étude de Roger Judrin, *La Vocation transparente de JP*, collection « Vocations », Éditions Gallimard.

12 août 1961 : JP écrit à Marcel Jouhandeau : « *Samedi / les chutes ne me valent rien : celle que j’ai faite sottement, l’autre jour, dans mon escalier, a réveillé une vieille arthrose, reste d’une ancienne blessure. Le plus vexant est que je ne souffre pas debout et en plein jour mais (sournoisement) la nuit et couché. Comment se défendre ? / je t’embrasse / Jean / A qui parlait en 1945 de toi et de tes livres, Fr[ançois] M[auriac] répondait : “Comment, il n’a pas encore été exécuté ?” / Mais ce n’est pas une raison pour être injuste avec lui. / je crois que je vais regagner Port-Cros vers la fin de la semaine prochaine. A bout de forces. / je te rembrasse*»

Fin août 1961 : Lettre de JP à Saint-John Perse : « *Je pars demain pour Port-Cros, où j’achèverai assez vite cette Introduction (difficile mais passionnante).*»

Fin août - fin septembre 1961 : JP à Port-Cros chez Marceline Henry. Fête des Régates. Il incite Élisabeth Porquerol à venir à Port-Cros, ce qu'elle fera, après son départ, en octobre de la même année. Lors de son retour de Port-Cros, JP va s’installer quelques jours chez Marceline Henry à Hyères, puis quelques jours chez Saint-John Perse à Giens.

4 septembre 1961 : Henry Bauchau écrit à JP qu’il traduit des poèmes de Gregory Corso, « *pour les lui soumettre*» au nom de cette « *expérience de l’intolérable*» que chaque homme, selon JP citant Judrin, se doit d’avoir traversée dans sa vie.

Automne 1961 : JP, « Explications muettes », *Les Cahiers des Saisons*, n°27.

9 novembre 1961 : Lettre de Saint-John Perse à JP : « *Je ne sais vraiment plus où j’en suis. Tout ce scandale de beau temps ! comment garder encore quelque notion de temps ? Il y a longtemps pourtant que j’aurais voulu vous dire combien vous avez laissé de vous parmi nous, bien que les Vigneaux, cette année, aient dû céder le pas à Port-Cros. L’arrière-saison ici nous semblera toujours un peu la vôtre, avec ou sans “pétanque”. En rentrant de ma garrigue ou de ma crique, à la chute maintenant plus prompte du jour, je cherche d’instinct de la lumière aux fenêtres de la chambre où vous écriviez. Mais il y a cette année Marceline pour nous parler de vous. De Paris elle m’a envoyé de vos nouvelles. Votre présence à la grande cérémonie [*il y avait eu des régates à Port-Cros et Mme Henry avait invité chez elle tous les régatiers ainsi que JP*] l’avait beaucoup touchée ».*

23 décembre 1961 : JP à Marcel Jouhandeau : « S*amedi / Je viens de passer quatre mois de maladie, dont un à Port-Cros – la plupart du temps dans mon lit et tout occupé à avaler des pastilles de toutes les couleurs : cela allait de l’hydroserpent [*Hydrosarpan*] au Pseudonnage [*Pseudophage*] (c’est une poudre destinée à avoir l’air de vous nourrir, sans du tout vous nourrir.) / Qu’est-ce que j’avais ? C’est un peu compliqué (et je n’aime guère, décidément, que les maladies simples). / Une chute (légère) a révélé que j’étais sujet à des vertiges. Les vertiges que je faisais de la rétention hydro-saline. La rétention, que j’étais hypertendu. L’hypertension, que j’avais de légères anomalies cardiaques. Ainsi de suite, sans qu’on sache très bien qui avait commencé. Mais je vais mieux, j’ai perdu dix kgs et je me sens léger. Voilà, je te rembrasse. […] / Ah, je voulais te demander ceci : il me faudrait acheter deux flacons (grands si possible) du Vent vert de Balmain. N’est-il pas possible de les avoir avec (si je peux dire) la remise de librairie (enfin, une remise analogue à celle que nous ferions à Balmain sur n’importe quel livre qu’il achèterait à la NRF) ?*»

Fin 1961 : JP commence à venir habiter à Boissise-la-Bertrand, chez Dominique Aury.

30 décembre 1961 : JP, « Réponse à l'enquête « Est-ce la bonne méthode ? J. Delteil compose lui-même ses œuvres complètes », *Le Figaro littéraire*.

1961 : Gérard Guégan à Claire Paulhan, 2018 : « *ce conseil de Paulhan à un débutant énervé, moi-même en 1961 : « “Puisque vous voulez être le nouveau Rimbaud, n'ouvrez plus ses livres. Inventez.”* »

1961 : Jean-Claude Zylberstein est le secrétaire de JP (auparavant, il y eut aussi : Dominique Daguet, Gérard Prévot, Pierre Oster).

1961 : « Édith Boissonnas » (notice probablement rédigée par JP), *Les Femmes célèbres*, t. II, Paris, Lucien Mazenod, 1961, p. 211.

1961 : JP, *Du Bonheur dans l'esclavage*, Éditions J.-J. Pauvert. (Tiré à part de la préface de JP à *Histoire d'O*.)

1961 : Pierre Oster : « *En 1961, Jean Paulhan me dit un jour “Vous êtes libre demain à l’heure du café ?” Je suis arrivé aux Arènes, chez Jean Paulhan et je me suis trouvé face à quelqu’un qui s’appelait Alexis Leger. J’avais été chargé pendant quelque temps de tenir le dossier d’un gros volume,* Honneur à Saint-John Perse*. Il n’était pas dans l’intention de Gaston Gallimard de publier un tel volume. J’en ai déposé un jour le manuscrit sur le bureau de Gaston Gallimard, qui m’a demandé alors : “De quoi s’agit-il ?” Il pensait que j’avais écrit un roman et que je venais lui demander une avance pour acheter une voiture. Le livre a paru, et il semble qu’il soit important*. »

Janvier 1962 : JP écrit à de nombreux correspondants qu’il a une « *santé détestable*» depuis quelques mois.

17 janvier 1962 : Achevé d’imprimer du Cahier de L’Herne sur Bernanos, dans lequel lettre de JP à Dominique de Roux (« *A l’hommage à Bernanos, non, je ne vois pas le moyen de prendre part. Il y aurait trop à dire, et trop peu. C’est un curieux et fort écrivain, plein de fumées, et qui semble inconsistant sitôt qu’on l’analyse. (Il n’a pas de mot* premier. *Il y faut faire sens de tous les côtés à la fois.)…* ») et textes de Marcel Arland, Armel Guerne, Dominique de Grunne et Lucien Rebatet.

5 février 1962 : JP écrit à Henry-Louis Mermod : « *Gaston Gallimard avec qui j’ai eu hier une conversation me confirme qu’il demeure tout prêt à entreprendre l’édition des œuvres de Cingria, en accord avec vous. Voici simplement l’exigence dont il m’a fait part. C’est qu’il demeure dans la suite propriétaire des droits*. »

9 février 1962 : Henry-Louis Mermod écrit à JP, au sujet des *Œuvres complètes* de Cingria : finalement, il prévoit une dizaine de volumes de 300 pages chacun, pour un tirage de 1000 exemplaires sur offset 110 gr., imprimé par les éditions Mermod : 400 ex. pour la Suisse, 600 pour la France…

Février 1962 : JP écrit à Henry-Louis Mermod : « *mon cher ami / ci-joint la note de G.G. [*Gaston Gallimard*] malgré tout ce que j’ai pu lui dire, il ne veut pas se décider pour des “œuvre complètes” [*de Cingria*], mais pour un choix seulement.*»

10 février 1962 : JP, « JP évoque H.-P. Roché que la gloire saisit enfin », *Le Figaro littéraire*, n°825.

Mars 1962 : « JP et le paradoxe de la poésie », par André Miguel, *Le Journal des Poètes*.

5 mars 1962 : JP, « Robert Wogensky », catalogue de l'exposition sur Wogensky (9 au 31 mars 1962), à la galerie Pierre Domec.

10 mars 1962 : JP, « Fautrier l'enragé », *Le* *Figaro littéraire*, n°829.

17 mars 1962 : JP, « Les Reboussiers ou Le Parti des contraires », discours prononcé à Nîmes ce jour et publié dans *Le Gard*, n°17.

20 mars 1962 : JJ Pauvert écrit à JP : « *Vous ne m’avez jamais renvoyé le contrat pour “Accidents, crimes et proverbes” de Félix Fénéon, qui est un livre auquel je tiens beaucoup. Y avait-il dans ce contrat une clause que vous souhaitiez modifier ? (par exemple, celle de l’à-valoir). Si oui, dites-le-moi, vous savez que nous pourrons nous entendre. / Si ce n’est rien de semblable, mais simplement le temps qui vous manque, vous pouvez toujours me renvoyer le contrat signé, je vous enverrai l’à-valoir et puis j’attendrai patiemment*. »

26 mars 1962 : Nouvelle édition d’*Histoire d’O* chez Tchou, illustré par Léonor Fini, Cercle du Livre précieux et sous la direction technique de Claude Tchou, achevé le 26 mars 1962 est-il précisé. Au texte de Paulhan était ajouté : « *Je laisse cette petite préface telle qu’elle figure dans la première édition. Pourtant, elle avait déjà cessé d’être exacte, Réage ayant retiré de son livre sur épreuves, sans me demander mon avis, un chapitre, le dernier : où l’on voyait Sir Stephen mourir dans une affaire assez louche, et O faire retour à la maison de Roissy, dont la directrice lui disait d’abord, en lui remettant un paquet : “Voici les diamants qu’on m’a laissés pour toi. Tu peux t’en aller.” Elle ajoutait : “Mais si tu veux rester, tu es libre.” Que répondait O, l’histoire ne le disait pas. Mais le lecteur attentif imaginera sa réponse, et du même coup le détail de ce dernier chapitre, que je ne suis pas sans regretter*. »

14 avril 1962 : Mort de Henry-Louis Mermod.

10 mai - 4 juin 1962 : Yolande Fièvre expose à la galerie Daniel Cordier : JP signe « La peinture s'y entend mieux que le peintre », dans le catalogue de l'exposition « Yolande Fièvre / Dessins automatiques, soies, fictions, épaves ».

30 mai 1962 : Achevé d’imprimer de JP, *L'Art informel, Éloge*, Éditions Gallimard.

Juin 1962 : À la demande de Georges Navel, JP intervient en faveur de Lecoin. [*Wikipedia* : Le 1er juin 1962, pour obtenir un nouveau statut pour les objecteurs de conscience, Louis Lecoin entame une grève de la faim à l'âge de 74 ans. Il est notamment soutenu par *Le Canard enchaîné*, où Henri Jeanson interpelle les intellectuels par un retentissant « Holà ! Les Grandes Gueules ! Laisserez-vous mourir Louis Lecoin ? » (13 juin 1962). Le 15 juin il est admis de force à l’hôpital. Le soir même, 28 objecteurs de conscience sont libérés. Le 22 juin, le premier ministre Pompidou lui transmet la promesse qu'un projet de loi va être soumis au Parlement. Lecoin quitte l’hôpital le 5 juillet.]

Juin 1962 : Sous le nouveau pseudonyme de « Jean Gibou », JP publie « Henri Mondor » dans le *Bulletin de La NRF*, juin 1962 (repris dans le t. IV des *Œuvres complètes*, pp. 254-255).

Juin 1962 : Polémique avec Jean-François Revel sur l'Art nouveau et le Cubisme.

7 iuin 1962 : JP, « Karskaya », catalogue de l'exposition à la galerie Flinker (7 juin - 7 juillet 1962)

13 juin 1962 : Achevé d’imprimer de JP, *Le Guerrier appliqué*, suivi de *Jacob Cow ou Si les mots sont des signes* (collection « Prix Rencontre »), Éditions Rencontre, Lausanne.

14 juin 1962 : Première lettre de JP, qui se dit bien malade, à Joan Halperin, qu’il prend pour un homme.

15 juin 1962 : JP, *De mauvais sujets*, collection « Les Inédits d'Estienne », Éditions de l'École Estienne (tirage H.C. imprimé par les élèves de l'école Estienne : édition originale 200 ex. numérotés).

15 juin 1962 : Achevé d’imprimer de JP, *Fautrier l'enragé* (édition augmentée), Éditions Gallimard (édition numérotée sur Bouffant avec plusieurs hors-texte de couleur de Fautrier).

4 juillet 1962 : JP écrit à Joan Halperin, jeune Américaine qui fait sa thèse sur Félix Fénéon : « *ne pourrions-nous pas collaborer ? J’ai promis aux éditions Pauvert un petit livre contenant I) une introduction ; 2) tous les* faits-divers*; 3) le* petit Bottin *et la description de quelques objets nègres. / Ne voudriez-vous pas ajouter à ce livre les articles de la* Revue indépendante*, ceux du* Père Peinard *et éventuellement de la* Revue Blanche*? J’annoncerais votre collaboration dans ma note introductive (à moins que vous ne préfériez écrire vous-même une introduction). Pauvert m’a proposé, par contrat, cent mille (anciens) francs, que nous pourrions partager*. »

7 juillet 1962 : Joan Halperin accepte le travail que veut lui confier JP, au sujet d’une nouvelle édition des écrits de Félix Fénéon, chez Pauvert.

10 juillet 1962 : JP écrit à JJ Pauvert : « *Je vais m’assurer l’aide d’une jeune Américaine, Mlle Ungersma [*Halperin*], et c’est un FF bcp plus complet (avec R . indép. Et P. Peinard) que je vous remettrais d’ici deux à trois mois*. »

3 août 1962 : JP écrit à Marc Bernard, depuis Launoy : « *je crois que j’ai apprivoisé un orvet qui est venu 3 jours de suite chercher sa soucoupe de lait vers onze heures. Ce matin pourtant il n’est pas venu. Je l’ai peut-être vexé*. »

Août 1962 : JP écrit à Jacques Audiberti : « *A Launoy, j’avais fait la connaissance d’un orvet qui venait tous les jours à midi me demander un peu de lait, et puis retournait dans ses prés. Et puis il a cessé de venir. Pourquoi ?* ».

9 septembre 1962 : Saint-John Perse écrit à JP : « *Fixez-moi vite, je vous prie, sur tout cela, et dites-moi si nous pouvons garder l’espoir de vous revoir par ici, aux Vigneaux ou à Port-Cros, avant notre rentrée, début de décembre*. »

Octobre 1962 : « L'informel est une voie mystique de l'art », entretien de JP avec André Parinaud, *Arts*, n°885.

1962 : Il semble que Malraux ait demandé à JP d’organiser une exposition sur l’Art informel. Que JP, souffrant, ne réalisera pas. (*Cf*. lettres de Karskaya à JP).

Novembre 1962 : JP, « Un fils du moment », postface à *Cette vie m'aime*, de Stephen Jourdain, collection « Ie Chemin », Gallimard.

ler novembre 1962 : JP, « Énigmes de Perse, I », *La NRF*, n°119.

18 novembre 1962 : JP écrit à JJ Pauvert : « *Il me faut changer nos plans. J’ai revu de près les “œuvres de FF” (nrf). Eh bien il y a trop de “faits-divers” pour que l’on puisse en ajouter encore. Mais il nous faudrait recueillir tous les inédits de l’En*-Dehors*, du* Père Peinard *et de la* Revue blanche*. J’étais tous ces jours-ci à la Bibliothèque nationale. Je crois que cela ferait un ensemble passionnant. / Je voudrais charger de recueillir les textes une jeune étudiante américaine Mlle Joan Ungersma avec qui j’ai déjà travaillé. Elle est fine et sûre et connaît déjà bien F. F. Voudriez-vous la recevoir et vous entendre avec elle ? Il reste entendu que je reverrai tout son travail et que je vous donnerai une préface. / Evidemment la note politique (anarchiste) va dominer tout le livre : fortement dominer*. »

Début décembre 1962 : JP emmène Joan Halperin voir Pauvert, 8, rue de Nesle.

25 décembre 1962 : JP écrit, au sujet de sa candidature à l’Académie française, à Marceline Henry : « *[…] j’ai pris mon parti : j’ai fait visite à de grands généraux (et même à un maréchal), à de grands médecins (et même à de grands Physiologistes), à de grands Politiques (et même à un candidat-ministre). D’ailleurs, tous aimables et bien élevés. Et même très bien élevés. Ah, de ce côté je ne puis que gagner en leur compagnie. Seulement, il reste des irréductibles, de féroces irréductibles qui ne peuvent pas me sentir. Par exemple, M. Huygue (qui me reproche mon mauvais goût en peinture), M. de Lacretelle (qui me reproche de protéger des ouvrages dangereux – mais si c‘était pour leur ôter leur venin), M. Daniel-Rops (qui me reproche de ne pas croire en Dieu. Mais qu’est-ce qu’il en sait ?) / Ma petite Marceline, vous êtes de mon côté, n’est-ce pas ?*»

Décembre 1962 : JP, « Une aventure en pleine nuit », *Paroles peintes*, Odette Lazar-Vernet Éditions

1962 : JP fait publier chez Gallimard *Le Temps des anges* de Catherine Colomb, « *romancière de génie*».

1962 : JP, « Honneur à Saint-John-Perse », invitation à l'exposition des illustrations d'André Marchand pour *Amers*, à la librairie-galerie La Hune.

1962 : À partir de cette année, JP, dont la santé est encore satisfaisante, partage très régulièrement son temps entre Boissise, avec Dominique Aury, et la rue des Arènes, où son épouse, Germaine Paulhan, est alitée, en raison de sa maladie de Parkinson.

1er janvier 1963 : JP, « Énigmes de Perse, II », *La NRF*, n°121.

9 janvier 1963 : Joan Ungersma Halperin s’étonne de ne pas avoir reçu le contrat Pauvert pour Fénéon.

24 janvier 1963 : JP est élu à l'Académie française au fauteuil de Pierre Benoit : par 17 voix contre 10 au duc de Castries, 3 bulletins blancs, 1 bulletin nul. Selon Jean Follain dans ses *Agendas* du 28 octobre 1965, qui cite André Dalmas: « ... *I’on a reproché à Paulhan de faire ses visites avec un béret. C'est pour les terminer qu'il acheta un Louis Xl dont il y a lieu de remarquer que ce n'est pas un chapeau de ville*. »

24 janvier 1963 : *Journal* de Queneau : « *Paulhan est élu à l'Académie Française. Il y a réception au Meurice. Je suis invité ; Raymond [*Gallimard*] y va aussi. Je lui demande de profiter de la voiture. C'est entendu. À ce moment, Gaston [*Gallimard*] arrive ; on lui apprend la nouvelle. Lui, il n'ira pas à la réception et quand Raymond lui dit qu'il ira, il s'écrie : "Ah non, tu n'iras pas. Tu ne peux pas y aller si je n'y vais pas ? – Et Claude [*Gallimard*] ?" demande timidement Raymond. Gaston ne répond pas et passe dans la pièce à côté ; Raymond me dit : "Vous pouvez toujours prendre la voiture." Au moment d'y aller, je passe aux nouvelles. Odette Laigle me dit que Claude n'y va pas, Gaston le lui a interdit, Paulhan est furieux. Il n'y a personne là-bas. Effectivement quand j'arrive au Meurice, il y a tout juste six ou sept personnes. Puis arrive un commando composé de Hirsch, Dutourd, Blanzat. J'ai servi à Paulhan la phrase que m'avait écrite Breton lorsque j'avais été élu au Goncourt*. »

25 janvier 1963 : Thérive écrit à JP, au sujet de son élection : « *Bravo pour eux, ! Bravissimo pour vous ! Quel loup dans la bergerie !*».

27 janvier 1963 : Émile Cioran écrit à JP : « *Cher Monsieur et Ami, / Je me réjouis que grâce à vous l’Ironie puisse faire enfin son entrée dans une institution dont les statuts même la bannissaient. Le paradoxe de votre élection, tout le monde le sent, et le commente. On vous aurait sacré archevêque de Paris, que les gens auraient été moins étonnés. C’est qu’on vous croit en dehors de tout, alors que vous adhérez à énormément de choses. Votre ironie elle-même, ne serait-elle pas un moyen de tempérer ou de dissimuler vos ferveurs ? L’aventure qui vient de vous arriver comporte au fond un sens, sur lequel se plaisent à méditer l’amitié et l’admiration. E. M. Cioran*»

2 février 1963 : JMG Le Clézio écrit à Georges Lambrichs : « *J’ai commencé la lecture des livres de M. Paulhan. J’ai beaucoup apprécié le ton intelligent et suprêmement raffiné des “Entretiens”, qui m’a rappelé le Fontenelle des “Entretiens sur la pluralité des Mondes” ». L’esprit et le style au service de la “subtilité” et de la science. “Les Causes célèbres” m’ont paru également plus proche de ce que pouvait écrire un La Rochefoucauld ou un La Bruyère que de tout autre écrivain moderne. Il y a là véritablement un charme et une profondeur très redevable, du moins je l’imagine, au XVIIe. Je me demande d’ailleurs dans quelle mesure ce XXe n’est pas un descendant plus direct du siècle “classique”, dans quelle mesure sa vraie nature n’est pas plutôt celle du XVIIe que du XVIIIe ou du XIXe*. » [< Archives Gallimard.]

3 février 1963 : Lettre d’Henry Bauchau à JP, au sujet de son élection : « *L’Académie y gagne beaucoup, quant à vos amis et lecteurs il y a longtemps qu’ils vous situent dans l’inimitable, toujours à la fois ici et ailleurs*».

4 février 1963 : Réception donnée par la comtesse de Fels pour l'élection de JP à l'Académie française, à laquelle Jouhandeau, Follain, etc.

11 février 1963 : Jean Follain note dans ses *Agendas* : « *Été à la NRF. Vu Thomas. Il me dit, ce que chacun savait, que Gaston Gallimard est furieux de l'élection de Paulhan à l'Académie, que la NRF va disparaître, qu'il n'y aura plus que Le Mercure, lui-même déjà aux mains de Gallimard. J'ai du mal à croire à cela. Il ajoute que l'on mettrait Gaétan Picon comme directeur du Mercure, remplaçant la NRF.* »

16 février 1963 : JP écrit à Marcel Jouhandeau : « *Mon petit Marcel / non, pas cette semaine. Je suis* à bout de forces*. Vraiment (mais ne le dis, je te prie, à personne) je ne suis pas fait pour l’Académie, ni pour la gloire. Heureusement tout cela va passer vite (avec les photos, radios et le reste). Je pars demain matin pour Hyères (et peut-être, si le soleil le veut bien, Port-Cros) où je resterai huit jours. Le temps d’achever mes* Énigmes de Perse. »

18 février 1963 : JP est nommé membre de la première section de la Commission de la Création artistique (créée elle-même le 8 février 1963), pour « *les achats et commandes d’œuvres d’art en dehors des grands salons* », avec Georges-Henri Adam, André Beaudin, André Chastel, Henri Hoppenot, Félix Labisse, Jean Lescure. [*Le 20 octobre 1962, Malraux a créé au sein de la DGAL un service de la création artistique confié à Bernard Anthonioz, qui installe le 8 février 1963, une commission appelée à donner son avis sur les projets d'achats et de commandes d’œuvres d'art qui privilégie les artistes vivants. En 1962, commande à Marc Chagall du plafond de l’Opéra de Paris et en 1963, commande à André Masson du plafond de l'Odéon*.]

Fin février 1963 : JP séjourne chez Saint-John Perse, à Giens.

Début mars 1963 : JP est à Hyères ou à Port-Cros, tentant de fuir les journalistes, qui traquent le nouvel académicien.

Mars 1963 : Réponse de JP à l'enquête « Faut-il nettoyer Notre-Dame ? », *Le Jardin des Arts*, n°100.

21 mars 1963 : JP, « Lettre à la baronne de Boutmy », *Rivarol*, n°636.

Avril 1963 : Réponse de JP à un questionnaire sur les rapports entre Radio et Poésie: « *Il [*Jean Paulhan*] souhaite une poésie spécifiquement orale où le poème serait "dans le temps l'équivalent de ce que le calligramme est dans l'espace". Il voit là "une belle tâche pour la radio".* » Réponse publiée par *Les Cahiers* *du Collège poétique de Menton*, Centre culturel international de Menton, 1963.

9 avril 1963 : Pauvert fait un contrat à Joan Ungersma Halperin : 5% de droits d’auteur, et à-valoir de 1000 frs et 2000 frs à livraison du texte. Qu’elle accepte le 22 avril. Le 13 mai, il transformera l’à-valoir en 5 versements de 1000 frs entre le 31 mai et le 30 septembre 1963.

12 avril 1963 : Article de Brigitte Gence dans *Aux Écoutes*: « Simone de Beauvoir et Jean Paulhan patronnent les débuts d’un écrivain [Marcel Moreau] » (publié chez Buchet-Chastel). Marcel Moreau vient de publier *Quintes*.

Printemps-été 1963 : JP, « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, I », *Le Nouveau Commerce* [*dirigé par Marcelle Fonfreide et André Dalmas*], n°1.

15 avril 1963 : *Lettre ouverte* *à MM. Duhamel, Mauriac, Maurois, Paulhan, Rostand, de l’Académie Française et quelques autres*, datée du 15 avril 1963, est un tract en réaction à la signature par les académiciens, cités dans le titre, de l’appel pour la libération du peintre mexicain et agitateur David Alfaro Siqueiros, organisateur du meurtre à Coyoacan de Léon Trotsky le 24 août 1940 par un agent stalinien maquillé en trotskyste, le prétendu Jacques Mornard. Le tract est signé par Daniel Abel, Pierre Alechinsky, Philippe Audouin, Jean-Claude Barbé, Jean-Louis Bédouin, Robert Benayoun, Jean Benoit, Théo Bernard, Vincent Bounoure, André Breton, Guy Cabanel, Jorge Camacho, Augustin Cardenas, Michel Collinet, Adrien Dax, Yves Ellouët, Henri Ginet, Georges Goldfayn, Reinhoud D’Haese, Alexandre Henisz, Ragnar von Holten, Marianne et Radovan Ivsic, Édouard Jaguer, Jacques Lacomblez, Robert Lagarde, Juan Langlois, Gérard Legrand, Julio Llinas, Olivier de Magny, Joyce Mansour, Jehan Mayoux, Jean-Marc Meloux, Maurice Nadeau, Pierre Naville, Mimi Parent, José Pierre, André Pieyre de Mandiargues, Paul Revel, Gérard Rosenthal, David Rousset, Jean Schuster, Marijo et Jean-Claude Silbermann, Julio H. Silva, Claude Tarnaud, Hervé Télémaque, Jean Terrossian, Toyen, Jean-Pierre Vielfaure et Jacques Zimmermann.

Fin avril - début mai 1963 : JP se rend avec Dominique Aury au prix Formentor à Corfou (attribué à Gadda, au lieu de Jouhandeau que soutenait JP). Il rencontre, à cette occasion, Max Aub, assistant de Malraux sur le tournage de *L’Espoir*, Michel Butor, François Erwal, Monique Lange et quelques autres… Ungaretti, qui lui avait fortement conseillé de venir à ce prix, n’a pas pu s’y rendre, bloqué qu’il était par des festivités autour de ses 70 ans. JP se rend par la suite en Grèce, à Athènes.

15 mai 1963 : JP signe la pétition, rédigée par Francis Crémieux, en faveur d’un désarmement mondial : « *[…] Renoncer à la guerre ou renoncer à notre vocation d’hommes, tel est le choix qui nous est imposé. Là est le préalable obligé à toute conception possible de la vie, à toute morale : avant de décider comment nous devons vivre, il nous faut décider que nous devons vivre. / Une telle décision engage la responsabilité de chacun. Nul ne peut nous être substitué pour ce devoir essentiel. Aussi, tout en adjurant les gouvernements de tous les États du Monde de mener une politique de désarmement, approuvons-nous l’initiative de la Réunion des États-Généraux du Désarmement, le 19 mai 1963 à Paris. / Car une libre confrontation de tous les points de vue divers et favorables à la paix ne peut qu’aider, par-delà le désir anxieux de la voir régner, au moyen raisonnable de l’assurer enfin. / Paris le 12 mai 1963*. » Suivent les signatures de JP, Kahnweiler, 1 signature illisible. « *A renvoyer à F. Crémieux/ 47bis rue de la Santé / Paris XIIIe*. »

Juin 1963 : JP est élu membre non résident de l'Académie de Nîmes.

12 juin 1963 : « *Hommage à l’écrivain Henri Calet*», « *sous la présidence de Jean Paulhan, avec le concours de Marc Bernard, Francis Ponge, Nicole Védrès, et Jean Hélion*», à la Société historique du XIVe arrondissement de Paris.

28 juillet 1963 : JP écrit à Léonce Peillard, directeur de *Livres de France*, au sujet de la livraison qui lui est consacrée et qui va sortir en août-septembre : il le remercie de ce numéro, qui lui « *paraît parfaitement compris, et très bien présenté. Je l'ai lu avec autant de plaisir que s'il ne s'était pas agi de moi (et davantage peut-être.) Mais pourquoi avoir refusé la substitution de Magellan à Christophe Colomb ? Elle s'imposait, je pense.*»

Août-septembre 1963 : Réponses de JP au questionnaire de Marcel Proust, *Livres de France*, t. XIV, n°7.

31 août 1963 : Mort de Georges Braque à Paris.

3 septembre 1963 : Funérailles nationales de Georges Braque, au Louvre, organisées par André Malraux. JP assiste aux obsèques, avec Dominique Aury.

4 septembre 1963 : Georges Braque est inhumé au cimetière marin de Varengeville-sur-Mer. JP y a assisté.

7 septembre 1963 : « Le secret de Braque, le papier collé », dans *Le Figaro littéraire*, n°907.

Septembre 1963 - Mai 1964 : Affaire JP/Bauër : peu après la mort de Georges Braque, le 31 août 1963, Gérard Bauër, alias Guermantes, estime que trop d’hommages ont été rendus à ce « *peintre de petits cubes*» (*Le Figaro*, 23 septembre). JP, *alias* « Jean Guérin », répondit à Guermantes, « *charmant chroniqueur mondain*», dans *La NRF* de novembre 1963 (« Un peu trop… »). Celui-ci répliqua. JP souhaite donc lui répondre de nouveau, estimant que Bauër s’en prend, à travers Braque, à toute la peinture moderne. Si Gaston Gallimard lui a déjà refusé plusieurs notes depuis la reprise de *La NRF*, c’est à ce refus que JP est « *le plus sensible*», comme il le confie à Jouhandeau dans une lettre du 30 décembre 1966 [fonds Jouhandeau, BLJD], car l’indépendance de la revue est nettement en cause : selon JP, Gallimard veut ménager Bauër, membre influent de l’Académie Goncourt [à ce sujet, *cf*. aussi lettre de JP à Ponge du 4 février 1968]. La réponse de JP paraîtra tout de même, en mai 1964, dans un numéro d’hommage à Braque de la revue *Derrière le Miroir* d’Aimé Maeght (nos144-145-146). [< selon L. Brisset, Correspondance Gallimard/Paulhan.]

30 octobre 1963 : Quatrième réimpression des *Fleurs de Tarbes*, de JP.

Octobre 1963 : JP, « Peindre en Dieu », *La NRF*, n°130.

Octobre 1963 : JP, « Georges Braque », *Le Jardin des Arts*, n°107.

Novembre 1963 : JP, « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, II », *Le Nouveau Commerce*, n°2, Automne-hiver.

Novembre 1963 : JP, « Les nouvelles Images », *Le Jardin des Arts*, n°108

12 décembre 1963 : JP, « Jules Renard, ce génie de mauvaise humeur », *Le Figaro littéraire*, n°912.

23 décembre 1963 : JP écrit à Marceline Henry qu’il a passé « *une vilaine année, à deux doigts de la dépression nerveuse*».

Fin 1963 ou début 1964 : JP à Gaston Gallimard : « *Je ne pense pas que La NRF soit pour la Maison, sur le simple plan financier, une bonne affaire. Si mal payés que soient ses collaborateurs, elle coûte sans doute – vous nous l’avez parfois laissé deviner – un peu plus qu’elle ne rapporte. Bien. Mais si vous l’avez maintenue, parfois contre vents et marées, c’est aussi, je suppose, qu’elle vous paraissait rapporter en dignité, en propagande, et – pour le dire grossièrement – en publicité, plus encore qu’elle ne coûtait en argent. Cela tout à fait innocemment, et sans que nous nous forcions le moins du monde à la dignité. Craignez, si vous vous laissez guider par des raisons d’intérêt – d’un intérêt assez médiocre –, de laisser perdre le bruit de cette innocence, et la renommée de cette dignité*. »

Hiver 1963-1964 : JP, « Ma rue », *Sandorama*, périodique trimestriel édité par les laboratoires Sandoz.

ler janvier 1964: JP, « Énigmes de Perse, III », *La NRF*, n°133.

Janvier 1964 : JP, « Lettre à Yves Lévy sur son article, « Jean Paulhan du jardin fleuri aux catacombes », *Preuves*, n°155.

Février 1964 : JP, « Petits conseil pour être heureux », *L'VII* (Bruxelles), n°17.

20 février - 12 mars 1964 : « Invitation » à l'exposition Lambert-Loubère, galerie Jeanne Castel.

21 février 1964 : Remise de l'épée d'académicien aux éditions Gallimard, à 17h30. [Circulaire sans date : « *Quelques amis de Jean Paulhan ont constitué un comité pour lui offrir une épée à l’occasion de son élection à l’Académie française. / Messieurs François Mauriac, André Maurois, Louis Pasteur Vallery-Radot, Maurice Genevoix, Jean Cocteau, André Chamson, Jean Delay, Jean Guéhenno, André Malraux, Saint-John Perse, Georges Braque, Jorge-Louis Borges, Giuseppe Ungaretti, Marcel Arland, Jacques Audiberti, Jean Blanzat, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Guillaume de Tarde. / […] Les souscriptions sont reçues aux éditions Gallimard […] Secrétariat : Odette Laigle. [Lit. 28-91]*»

27 février 1964 : Réception à l'Académie française (« Discours de réception à l'Académie française », Imprimerie nationale, aux dépens de Louis Carré. « Discours de réception et réponse de Me Maurice Garçon », Publications officielles de l'Institut de France, Firmin-Didot. « Discours de réception », *Le Monde*, 28 février 1964). Puis cocktail à l’hôtel Meurice : « *Jean Paulhan / serait heureux de vous recevoir au cocktail / qu’il donne à l’occasion de / sa réception à l’Académie française / le jeudi 27 février à 17h30 / dans les salons de l’hôtel Meurice / 228, rue de Rivoli, Paris* Ier. »

Mars 1964 : Dès sa réception, JP songe à faire campagne à l’Académie française pour que Marcel Arland y soit élu. Mais la concurrence de Marcel Rueff ruine ses plans.

5 mars 1964 : Publication d’un article dans *Les Nouvelles Littéraires*, « Le Candidat appliqué », où l’on [Maurice Nadeau ?] rappelle que JP avait affirmé, dans une interview donnée à Gilbert Ganne n'avoir « *jamais été candidat chez les Dix* ». Roland Dorgelès y contredit Jean Paulhan en faisant publier une lettre de JP à André Billy dans laquelle il faisait part de son souhait d'entrer à l'Académie Goncourt.

Printemps-été 1964 : JP, « Introduction au projet d'une métrique universelle, III », *Le Nouveau Commerce*, n°3.

Avril 1964 : JP, « Fautrier lui-même », catalogue de la rétrospective Fautrier au Musée d'Art moderne de Paris.

27 avril 1964 : JP, « La Foison, l'herbe peinte », texte de JP sur Yolande Fièvre, *Iris-Time*, n°14.

Mai 1964 : JP, « Peindre en Dieu » [suivi d'une note inédite], *Derrière le miroir*, nos 144-145-146, Hommage à Braque.

14 mai 1964 : JP, « Un orage des tropiques », *Audiberti* par André Deslandes, collection « Bibliothèque idéale », Gallimard (achevé d’imprimer à cette date).

29 juin 1964 : **JP demande à Maurice Nadeau** : « *Cher Maurice Nadeau, J'aurais besoin du numéro des Lettres Nouvelles qui contenait la 1ère partie des Souvenirs (excellents) sur Simone Weil. Je crois que je ne l'ai jamais reçu. Puis-je vous en demander un exemplaire ? Merci d'avance et très cordialement. Jean Paulhan* ».

30 juin 1964 : JP, « Marcel Lecomte nous apprend... », préface à *Le Carnet et les Instants* de M. Lecomte, Mercure de France (achevé d’imprimer à cette date).

1er juillet 1964 : JP, « Marcel Lecomte nous apprend... », *La NRF*, n°139.

21 juillet 1964 : Mort à Châtenay-Malabry de Jean Fautrier, le jour de son mariage avec Jacqueline Cousin, rencontrée en 1962.

Août 1964 : La constitution du Comité pour l’Espagne libre à l’initiative du pacifiste Louis Lecoin et du militant anarchiste Faucier remonte à août 1936. En 1964, Le Comité reprend son action contre Franco afin d’« *amener* [celui-ci] *à boucler ses malles et à quitter* [*son*] *pays à jamais*». Il y a vingt-cinq membres permanents, d’où la proposition de JP à André Pieyre de Mandiargues (voir la lettre de celui-ci à JP du 19 août 1964) de démissionner pour lui laisser sa place. Membres : Vincent Auriol, André Breton, Claude Autant-Lara, Jean Cassou, Jean Galtier-Boissière, Emmanuel Roblès, Morvan Lebesque… La plupart d’entre eux, auxquels se sont joints Albert Camus, Maurice Nadeau et René Dumont, se retrouveront dans une association qui soutiendra la candidature de Louis Lecoin au prix Nobel de la Paix.

19 août 1964 : JP décrit à Marcel Jouhandeau la mort de Fautrier, qui se sachant très malade d’un cancer de la prostate, voulait épouser Jacqueline Cousin, qui vivait avec lui depuis 2 années : il convoque dans sa chambre le maire, ses enfants, les témoins (dont JP), un prêtre. Mais sa fille, Manuelle, fait appeler par la Préfecture de Police pour dire qu’elle préfère rester chez sa mère, Janine Aeply, plutôt que d’assister à un mariage qu’elle désapprouve. Fautrier « *entre dans une colère furieuse, crie, tempête. Sa bouche se couvre d’une écume qu’il s’efforce d’avaler et s’étouffe en avalant).*» [< *Choix de lettres*].

24 août 1964 : JP raconte à Édith Boissonnas la mort de Fautrier et ses obsèques : « *Tout a été plus atroce qu’on n’eût pu imaginer : Fautrier allait se marier tout à l’heure. Nous étions six dans la chambre, le Maire-adjoint de Châtenay, les témoins (dont moi) et lui dans son lit, plus maigre qu’une sauterelle. Alors le téléphone a sonné, que Jacqueline a pris : c’était la préfecture de police, que Jean avait chargé de lui ramener Manuelle, en vacances avec Jeanine. Eh bien, Manuelle refusait de rentrer. Elle avait montré aux agents la photocopie d’un acte signé par Jean et qui l’autorisait à demeurer tout le mois d’Août avec Jeanine. Jean a été pris là-dessus d’un tel accès de fureur et puis de rage, qu’il a écumé, bavé et enfin, tâchant d’avaler écume et bave, s’est étouffé. On l’a transporté aussitôt à l’Institut de Réanimation, où rien n’a pu être fait pour le sauver. Il ne vivait, depuis trois mois, que de sa haine pour Jeanine contre qui il avait réuni tout un dossier (pour obtenir contre elle la déchéance maternelle). Le procès aura-t-il lieu ? J’espère bien que non. / Aux obsèques, Ungaretti est venu. Il n’y avait pas un seul peintre mais des critiques, des marchands de tableaux, deux ou trois Japonais ; un catafalque pyramidal, immense et un corbillard comme je n’en ai jamais vu : couvert d’or et d’argent. A Jacqueline, Jean avait donné quelque quatre cents millions, déposés dans une banque suisse. / Ainsi finit notre voyage. »*

Automne-hiver 1964 : JP, « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, IV », *Le Nouveau Commerce*, n°4.

Octobre 1964 : JP, « Petits conseils pour être heureux », *À* *la page*, n°4.

11 novembre 1964 : Extrait du *Journal* inédit de Jacqueline Paulhan : « *Nous avons discuté de l'édition des œuvres complètes de Jean [...]. P. O. [*Pierre Oster*] propose aussi de faire une coédition avec Gallimard. G[allimard] pleure en effet, paraît-il, tous les jours sur le fait que ce n'est pas lui qui édite Jean. G. pourrait alors éditer en édition courante, après épuisement de l'édition Tchou, l’œuvre de Jean.* »

17 décembre 1964 : L’académicien JP prononce un discours en l’honneur d’André Salmon, grand prix de poésie de l’Académie française.

1964 : JP vit maintenant la plus grande partie du temps à Boissise-la-Bertrand, chez Dominique Aury. Il y prépare avec elle, Pierre Oster et Jean-Claude Zylberstein, l'édition de ses *Œuvres complètes*.

1964 : Le peintre Jean-Claude Fourneau fait poser rue des Arènes JP pour son portrait. Il fait aussi celui de Dominique Aury.

1964 : Comité pour la présentation et le soutien de la candidature de M. Louis Lecoin au Prix Nobel de la Paix pour 1964. Parmi les signataires : Claude Bourdet, Jean Cassou, René Dumont, Georges Montaron, Maurice Nadeau, JP, André Philip, Manès Sperber. Louis Lecoin demande que l'on retire sa candidature quand il apprend celle de Martin Luther King [< L. Lecoin, *Le Cours d'une vie*, auto-édité, 1965, pp. 345-347].

1er janvier 1965 : Yannick Bellon enregistre JP pour un documentaire qui sera diffusé à la télévision le 30 janvier 1967 : 17mn34s, émission produite par le Service de la Recherche de l'ORTF. Première diffusion à l’ORTF, le 30 janvier 1967. Réalisateurs Yannick Bellon (1924-2019) et Robert Lapoujade (1921-1933).

23 janvier 1965 : Joan Halperin prépare un article sur Félix Fénéon pour *La NRF*.

Fin janvier 1965 : *Journal* de Queneau : « *Hier s'entrouve la porte du bureau de Paulhan et je vois apparaître Paulhan, I'air gêné. Il me dit "Weygand est mort". Je lui réponds : "Je m'en fiche. — Oui, mais je suis le directeur de l'Académie, c'est moi qui dois faire l'oraison funèbre." Je voudrais être dans un petit coin pour voir ça.* »

2 ou 4 février 1965 : JP prononce un discours à Saint-Philippe du Roule (cérémonie aux Invalides refusée par De Gaulle), en tant que représentant de l'Académie française, aux obsèques du général Maxime Weygand (mort le 28 janvier 1965) : hué et conspué, JP n'a pu finir de lire son texte qui commençait par une allusion aux origines bâtardes du général Weygand. « Discours prononcé aux obsèques du général Weygand » (Publications officielles de l'Institut de France, Firmin-Didot). JP reçoit une semonce officielle de l'Académie française, suite à son discours sur Weygand, jugé injurieux.

3 février 1965 : JP publie dans *Combat*, « Discours prononcé aux obsèques du général Weygand ».

12 février 1965 : JP va à une réception à l'Élysée, où sont présents Guillevic, Follain, Seghers, Lapicque, Michel Simon, les Chamson, les Pierre Emmanuel, Waroquier, Henri Rollan, Clancier, Bazaine, Dasté, Tardieu. [< *Agendas* de J. Follain].

Mars 1965 : JP, « Projet de note à intégrer dans *Les Cahiers de la Pléiade* à la parution de *Casse-Pipe* de L.-F. Céline », suivi d'un « billet à l'auteur » et « 2 lettres à Pierre Marcot », *Les Cahiers de l'Herne*, n°5.

23 mars 1965 : Dernière présence de JP (81 ans) au comité de lecture (« conférence ») des éditions Gallimard.

30 mars 1965 : Dans les agendas (annuel et semestriel) du général De Gaulle, il est marqué pour 13h15 : « *Déjeuner en l’honneur de M. Jean Paulhan* ».

Avril 1965 : JP, « L'Impatient » [Jean Blanzat], *Livres de France*, t. XVI, n°4.

ler avril 1965: Deuxième accident vasculaire cérébral au cours d'un déjeuner avec Ungaretti, Dominique Aury, etc., dont il se remet bien, une nouvelle fois. JP écrit à Marceline Henry : « *je ne sais trop ce qui s’est passé : on disait il y a vingt ans, hémorragie cérébrale, il y a dix ans attaque, depuis deux ans spasme nerveux (c’est le contraire d’une hémorragie, le sang qui s’arrête une seconde sans qu’on sache pourquoi.) Enfin, je suis tombé dans les bras d’Ungaretti, bien surpris*. »

14 avril 1965 : JP, « Introduction » à *Honneur à Saint-John-Perse*, Gallimard (achevé d’imprimer à cette date). Il semble que Perse n’ait pas du tout apprécié ce recueil d’hommages. Par ailleurs, Perse n’aimait guère, également, le texte de JP sur lui. [*Il a aussi demandé, après la mort de JP, qu’on lui renvoie toutes ses lettres, selon le témoignage de Jacqueline Paulhan*.]

22 avril 1965 : Réponse de JP à l'enquête de Marguerite Duras, « Les Recalés de l'écriture », *Le Nouvel Observateur*, n°23.

17 mai 1965 : JP a signé une pétition en faveur de Jacques Laurent (*cf*. lettres de Roland Laudenbach), dont le procès se tiendra les 8 et 9 octobre 1965 pour offense au chef de l’État. Jacques Laurent est mis en cause pour son ouvrage *Mauriac sous de Gaulle*. [Avocat : Me Varaut. Président du tribunal de grande instance (17e chambre correctionnelle) : M. Bracquemond.]

22 mai 1965 : JP est hospitalisé à la clinique Hartmann à Neuilly, où il y aussi Audiberti (qui mourra le 10 juillet de cette même année) Mais JP va mieux et reçoit la visite de Follain. Il y reste jusqu’au 2 juin.

26 ou 27 mai 1965 : Le nom de JP comme fondateur réapparaît sur la première page des *Lettres Françaises*. [*Il en avait disparu en 1948.*]

Mai 1965 : JP, « Hommage à Galtier-Boissière », *Le Crapouillot*, n°66.

Printemps-été 1965 : JP, « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, V », *Le Nouveau Commerce*, n°5.

10 juillet 1965 : Mort de Jacques Audiberti.

24 août 1965 : JP écrit à Joan Halperin, au sujet de son récent AVC : « *j’ai eu un petit accident, dû, je pense, à un peu trop de travail. Mais cela est loin, et je suis presque remis. (Il faut avouer que c’était un accident – évanouissement – plutôt agréable. Mais je me suis toujours bien entendu avec mes maladies.)*»

5 septembre 1965 : Lettre de Dominique Rolin à JP : « *Je continue à croire que ma vie eût été toute différente si je n’avais pas eu la chance de cette rencontre, en 1936 : vous,* Mesures*. Je vous en ai une grande reconnaissance, et qui croît avec les années*. »

16 octobre 1965 : JP remercie Joan Halperin de son introduction aux textes de F. F., qui vont paraître dans *La NRF* soit le 1er janvier, soit le 1er février.

Automne-hiver : JP, « Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle, VI », *Le Nouveau Commerce*, n°6.

23 novembre 1965 : JP écrit à Joan Halperin : « *Je reverrai bien volontiers votre chronologie. Oui, la révolution russe marqua la vie de F. Fénéon. C’est ce jour-là qu’il fit un testament léguant à l’URSS toutes ses collections (les statues nègres, les Seurat, etc.) Malheureusement il y eut un peu plus tard les procès de Moscou, les massacres d’anarchistes, et le testament fut déchiré*. »

Décembre 1965 : JP, « Roger [*Juva*] ou Le Jeune Sculpteur », *Réalités*, n°239.

Hiver 1965 - 1966 : Dans *Ariane* nos 115-116-117, revue féministe dirigée Marianne Grépon, JP répond au questionnaire « *si à la mode à l'époque de Proust*».

1965 : « Questions à Jean Paulhan, destinées à être soumises au Congrès de Paris », dans Appendice de *Dada à Paris*, de Maurice Sanouillet. J.-J. Pauvert éditions.

1965 : Louis Aragon se rend à Boissise-la-Bertrand, pour se réconcilier avec JP : ils parlent du langage.

1965 : JP, *Rimbaud d'un seul trait*, cercle de Poésie : plaquette agrafée grand in-4°, accompagnant le coffret de deux disques 33 tours intitulé « *Poèmes* de Rimbaud », « *lus par Laurent Terzieff et Roger Blin et commentés par Jean Paulhan* ».

1965 : Dédicace de G. Perec à JP sur *Les Choses*: « *pour Monsieur Jean Paulhan qui voulut bien, voici dix ans, me témoigner sa bienveillance. En respectueux hommage / Georges Perec*»

Janvier 1966 : JP, « Fautrier », *Le Jardin des Arts*, n°134.

25 mars 1966 : Achevé d'imprimer du tome I des *Œuvres complètes* de JP, éditions du Cercle du Livre précieux, pour le compte de Claude Tchou.

26 mars 1966 : Mort de Marceline Henry. L’île de Port-Cros, qu’elle a réussi à préserver, est un parc national depuis 1963, grâce à l’action conjointe de JP et d’André Malraux.

Avril 1966 : JP écrit à Gaston Gallimard : « *J’aurais dû mieux vous remercier de votre gentille proposition. Mais serait-il très utile à la maison de publier un nouveau livre de moi qui, suivant toute apparence, ne se vendrait guère ? Au lieu que l’édition Tchou me permet de revoir à la fois mes œuvres critiques et mes récits, de les confronter, éventuellement de les corriger ; et d’abord de préciser le lien qui les relie : c’est (si je ne me fais pas d’illusion) une nouvelle méthode dans la connaissance de l’esprit à laquelle la ”note“ ci-jointe peut servir d’introduction*. » [« Note / sur la pensée à l’état brut ».]

1er avril 1966 : Lettre de Pierre Buffet à JP : « *Je suis – nous sommes – bouleversés par cette disparition. J’ai pu parler avec Marceline l’avant-dernier jour. Elle s’est éteinte très doucement. / Elle me charge de continuer après elle, et je n’hésite pas. Mille problèmes se posent. Mais elle a passé sa vie à éviter ces écueils sordides, à rechercher toujours la solution la plus lumineuse. Elle m’inspirera*. »

23 avril 1966 : JP, membre de la Société de Philosophie, fait une conférence intitulée « Note sur la pensée à l’état brut », à la Sorbonne, amphithéâtre Michelet, devant la Société française de Philosophie.

Avril - juin 1966 : JP écrit à Saint-John Perse : « *Sans doute savez-vous déjà que* Marceline *ne vit plus. / La mort de son avocat de cassation, en l’obligeant à reprendre en main toute l’affaire et tenter de dresser un nouvel avocat, l’avait exténuée. J’avais, depuis son passage à Paris, les plus grandes inquiétudes. Elles étaient fondées. Peut-être s’ajoutait-il à son état de santé la crainte de voir ruinée toute son œuvre. L’arrêt d’Aix, s’il avait été confirmé, l’obligeait à trouver au plus vite quelque cent millions qu’elle n’avait pas, qu’aucun de ses amis n’était en mesure de mettre à sa disposition. J’ai peur qu’après tant d’efforts et d‘héroïsme elle ne soit morte désespérée. / Tout cela est atroce. L’imprudence – si imprudence il y a eu – a été (en 1920) du fait de Marcel Henry, qui voulait à tout prix protéger l’île où sa femme s’était réfugiée avec son amant, Claude Balyne*. »

4 mai 1966 : JP écrit à Gaston Gallimard, au sujet de la publication en cours de ses *Œuvres complètes* chez Tchou/Cercle du livre précieux : « *J’ai commencé à songer à l’Académie le jour où vous m’avez refusé, contre toutes vos promesses, une innocente petite note sur les tirages de la “presse du cœur” [*Cf*. octobre-décembre 1953, note de JP concernant* Nous Deux*]. Je vous avais dit que je tenais à cette note, qui complétait mon Bulletin du mois – qui lui était même indispensable. Vous m’avez répondu que les chiffres du tirage étaient faux : je vous ai apporté la preuve qu’ils étaient parfaitement exacts. J’ai ajouté qu’il me faudrait renoncer au Bulletin si l’interdiction était maintenue. Vous avez accepté d’un cœur léger (si je puis dire) la disparition du Bulletin. Arland, interrogé par vous, n’a vu lui non plus dans la suppression aucun inconvénient. Bien. La suite est plus grave. / Il avait été de tout temps entendu entre vous et moi que La NRF était entièrement indépendante de la maison d’édition. C’est une indépendance dont nous avons donné maint exemple. […] Cher Gaston, non, ma lettre n’est pas du tout faite pour vous tracasser. Ni l’élection à l’Académie, ni les œuvres chez Claude Tchou. Simplement j’avais besoin de rencontrer ailleurs les signes d’une amitié dont vous deveniez à mon égard, sinon avare, économe. Il faut l’avouer, je demeure surpris qu’une invitation à réunir tout ce que j’ai pu écrire pour la NRF me soit venue du “Livre précieux”, non de la Pléiade*. »

9-15 mai 1966 : « Paulhan par lui-même », dans *L'Express*.

5 juin 1966 : Saint-John Perse écrit à JP : « *Ne* *plus retrouver Marceline à Hyères sera pour Diane et moi une profonde tristesse. Nous vous devons cette rare amitié, où l’affection devait grandir si vite ; au point d’intégrer Marceline à notre intimité comme un être très proche, et de longue date proche. C’était vraiment une nature d’élite, d’un beau courage et d’une émouvante délicatesse de cœur. Elle était pour Diane et moi toute l’ambiance humaine de ce petit milieu local où les longs mois d’automne et de début d’hiver resserraient étroitement notre amitié. Diane lui doit beaucoup de son attachement à la Provence. Ce que vous me dites de la tristesse finale, du désespoir peut-être de notre amie me bouleverse le cœur. C’est son neveu Buffet qui m’a appris sa mort. Je ne le connais pas, mais je sais qu’il a pris à cœur, avec une véritable piété filiale, de poursuivre de son mieux l’œuvre de Marceline à Port-Cros. […] Je perds aussi en Marceline une heureuse liaison entre nous. Je ne saurai plus à qui demander de vos nouvelles quand je ne pourrai en entendre assez de vous*. *[…] Votre dernière lettre était d’une belle et bonne écriture, qui me disait déjà, à première vue, beaucoup de bien de vous. Mais rien ne pouvait me ravir plus que votre très remarquable “Note sur la pensée à l’état brut”. Je ne vous ai jamais vu, en si peu de lignes, porté aussi simplement, c’est-à-dire aussi hautement, à une telle maîtrise de pensée et d’écriture. Voici enfin, dans un très beau raccourci, l’introduction à un “Discours sur la Méthode” que j’attends depuis longtemps de vous. Et je pressens là tout le dépouillement d’où procèdera la rigueur de vos conclusions, de vos observations, de vos interrogations. Œuvre de concentration, et non plus de dispersion fortuite, comme anecdotique, où Valéry s’est laissé dissiper, par manque de maîtrise et d’esprit de suite, par manque aussi d’exigence réelle de vivant. J’ai hâte d’entendre de vous quelques mots sur la poursuite de votre travail. Vous ne pouvez aujourd’hui trouver plus d’entrain, plus de santé d’esprit ni plus d’insolence envers la vie qu’à rassembler ainsi les rênes de votre pensée. Vous le ferez en maître.* »

7 juillet 1966 : Dernier grand cocktail chez Gallimard, auquel assiste JP [*filmé par Daniel Costelle,* cf*. Ina*].

12 juillet 1966 : JP est élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d’honneur [*cf*. *Journal Officiel* du 14 juillet 1966].

19 juillet 1966 : JP écrit à Joan Halperin (à propos des écrits de Fénéon) : « *Il y aura une suite : le décollage (et le recollage) d’une affiche de Chéret qui paraîtra dans « Commerce » (n°8). Je me suis permis d’écrire en préface quelques lignes innocentes que vous avez signées*. »

29 juillet 1966 : JP écrit à Joan Halperin : « *J’y songe : peut-être un mot de recommandation venant de l’Académie vous servirait-il auprès de la Police ? (Je connais un peu le Préfet de Police). Enfin vous me le direz. / je reste un peu sonné des lettres que vous m’avez montrées. Fénéon si délicat, usant de tant de circonlocutions pour dire bonjour et bonsoir, et tout d’un coup… Bien*. » [JP fait allusion aux lettres de Félix Fénéon à sa maîtresse Noura [Suzanne des Meules)].

28 septembre 1966 : Mort d’André Breton.

6 - 12 octobre 1966 : JP, « André Breton », *Les Lettres françaises*, n°1151.

14 décembre 1966 : JP écrit à Joan Halperin : « *c’est entendu, j’écris à Pauvert. Le livre de Jean de Berg [*Catherine Robbe-Grillet*], c’est une complète idiotie. La préface est de lui [*Robbe-Grillet*] sans doute, certes pas de Réage. » […] En tout cas, je suis content que vous aimiez le petit portrait que je fais de FF. Fénéon lui-même l’avait trouvé “supportable” et personne ne pouvait lui en demander davantage*. »

26 décembre 1966 : Achevé d'imprimer du tome II des *Œuvres complètes* de JP, éditions du Cercle du Livre précieux, pour le compte de Claude Tchou.

28 décembre 1966 : Castelanau, le comptable des éditions Pauvert, écrit à Joan Halperin que Pauvert ne renonce pas aux œuvres de Fénéon, mais que cela va être impossible de les imprimer en 1967.

1966 : JP, « H. M. [Henri Michaux] », dans *Les Cahiers de l'Herne*, n°8.

1966 : JP signe la pétition contre l’installation d’une base de missiles sur le plateau d'Albion (Provence), avec René Char, Jean Giono, Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Roland Barthes, Eugène Guillevic, Pierre Emmanuel. [*Le plateau d’Albion accueillera, de 1971 à 1996, le site de lancement des missiles nucléaires sol-sol balistiques de la force de dissuasion nucléaire française*.]

1966 : Dédicace de Georges Perec à JP sur *Quel petit vélo chromé au fond de la cour ?*: « *Pour Monsieur Jean Paulhan / Avec les hommages respectueux / et chromés de [*croquis d’un vélo*] / Perec*».

1966 : Pour *Le Nouveau Commerce*, JP envoie à Marcelle Fonfreide des textes curieux, suscitant des réflexions idoines, signées du pseudonyme de Jean-Claude Berbis [*cf*. lettres de et à M. Fonfreide].

5-11 janvier 1967 : JP, « Marcel Lecomte », *Les Lettres françaises*, n°1164.

10 janvier 1967 : JP écrit à Pauvert qu’il peut proposer les volumes de Fénéon à un autre éditeur.

Janvier - Mars 1967 : Jean Wahl publie dans le *Bulletin de la Société française de Philosophie* (61e année, n°l, librairie Armand Colin) : « Note sur la pensée à l'état brut », texte de la conférence de JP à la Sorbonne du 23 avril 1966.

6 mars 1967 : JP assiste à la remise du prix Max Jacob à Édith Boissonnas. Sont présents : Dominique Aury, Jean Follain, Odile de Lalain, Lydie Chantrell. [< J. Follain, *Agendas*].

16 - 22 mars 1967 : JP, préface aux *Lettres à Poisson d'Or* de Joe Bousquet, *Les Lettres françaises*, n°1174.

Mars 1967 : « Extra Paulhan », entretien de JP avec Madeleine Chapsal, *Lui*, n°39.

ler avril 1967 : JP publie, dans *La NRF* – n° spécial sur « André Breton et le mouvement surréaliste » – : « Un héros du monde occidental ».

18 avril - 15 mai 1967 : Exposition « Jean Paulhan et ses environs », Galerie Krugier & Cie, 5 Grand-Rue, Genève. *Cf*. catalogue de l'exposition « Les Peintres et leur écrivain ».

7 juin - 7 juillet 1967: Exposition Alexandre Bonnier, à la galerie Pierre Domec. JP publie dans le catalogue : « Alexandre Bonnier ».

29 juin 1967 : André Chamson écrit à JP : « *Ce n’est pas sans regret que j’ai quitté la NRF, vieille maison qui fut la mienne par vous, avant-guerre, mais comme l’expérience me prouve que j’ai eu raison ! En deux mois, j’ai tiré, et vendu, deux fois plus que Claude [*Gallimard*] ne m’aurait – dans la meilleure des hypothèses – déclaré avoir tiré et vendu. Comment ai-je pu vivre plus de 20 ans avec un éditeur aussi indifférent à mon égard, si peu ami de mon œuvre*? » *La Superbe* d’André Chamson, publié chez Plon, connaît alors un grand succès.

1er juillet 1967 : [*Lettres de*] « Jean Paulhan à C.-F. Ramuz », *La NRF*, numéro d’hommage « C.-F. Ramuz », n°175.

21 juillet 1967 : Joan Halperin écrit à JP qu’elle a fini sa thèse sur Félix Fénéon sous la direction de Francis Carmody.

15 novembre 1967 : Achevé d'imprimer du tome III des *Œuvres complètes* de JP, éditions du Cercle du Livre précieux, pour le compte de Claude Tchou.

Décembre 1967 : JP, préface aux *œuvres Complètes* de C.-A. Cingria, t.I., éditions de l'Âge d'Homme, Lausanne (souscription valable jusqu’en décembre 1967).

1967 : JP, en tant que membre de l'Académie française, fait partie des commissions des Grands Prix et Prix d'ensemble, des différents prix de poésie, du Prix du roman.

1967 : Refonte du contrat (devenu incessible, lié à la personne de JJ Pauvert, entre l’éditeur et Dominique Aury, auteur d’*Histoire d’O* (premier contrat en février 1954). Droits d’auteurs : 12% jusqu’à 2 000 000 exemplaires, 15% au-delà. Le préfacier, JP, touche 3%.

Février 1968 : Allusion de JP, dans une lettre à Francis Ponge, à la censure exercée contre lui autrefois (septembre 1963 - mai 1964) par Gaston Gallimard et Marcel Arland dans l'« afffaire Braque-Bauër » : Bauër était un membre influent de l'Académie Goncourt et Gallimard ne voulut pas l'indisposer ; il a donc refusé la publication d'une note de JP dans *la NRF*. Et dans cette affaire, Arland a soutenu Gallimard.

*[8 avril ?*] 1968 : JP commente la parution du livre d’Emmanuel Berl [*Nasser tel qu’on le loue*, Gallimard, achevé d’imprimer le 31 janvier 1968] par rapport à son essai sur la « *morale bourgeoise*» [*Mort de la morale bourgeoise*, Gallimard, achevé d’imprimer le 21 février 1930] : « *vous avez mis pas mal d’eau dans votre vin* ». Cependant son Nasser est « *parfait, modéré et violent*» (lundi).

Printemps-été 1968 : JP, « Brève apologie pour Drieu », *Le Nouveau Commerce*, n°11.

25 juin 1968 : Réimpression de *Lettre aux directeurs de la Résistance*, de JP, collection « Libertés nouvelles », aux éditions JJ Pauvert (collection lancée en décembre 1963, arrêtée puis repartie…)

Août 1968 : JP, « Éloge du traducteur », *Traduire*, n°55.

23 septembre 1968 : Jean Follain, qui sait que JP est en train de mourir, dit àCharles Le Quintrec, qui le note dans son *Journal* : « *Il [*Jean Follain] *me dit uniment ce que nous allons perdre avec un tel homme. Combien d'un coup, les lettres françaises deviendront si pauvres*. »

Première semaine d'octobre 1968 : JP entre en agonie à la clinique Hartmann.

9 octobre 1968 : JP meurt à la clinique Hartmann, 26 boulevard Victor-Hugo, à Neuilly. La nuit de sa mort, vers le début de la soirée, Dominique Aury a dit aux membres de la famille de JP de rentrer chez eux, puis les a appelés vers 1 heure du matin, après avoir pris la décision d'arrêter la respiration artificielle. [*Déclaration de décès : article 746 du registre d'état civil de la mairie de Neuilly-sur-Seine*].

Octobre 1968 : Marc Bernard, dans *La Mort de la bien-aimée* (Gallimard, 1972), écrit : « *Jean Paulhan, comme nous parlions de la mort alors qu’il était en pleine santé : “Pourvu que je vive jusque-là !”, m’a-t-il dit. Il a tenu parole, sous le masque à oxygène, sa main dans celle de la femme qu’il aimait, et à laquelle il a dit, visière relevée, tel un chevalier qui parle pour la dernière fois à sa dame : “Je vous attendais. Je vous aime.” On abaissa le masque et, les yeux fermés, il demeura immobile durant plusieurs heures, suivant, je n’en doute pas, jusqu’à la limite extrême de sa lucidité les progrès de sa mort.*»

12 octobre 1968 : Enterrement de JP, au cimetière de Bagneux. (*Cf*. reportage conservé par l’Ina).

14 octobre 1968 : *Le Nouvel Observateur*, « JP emporte son secret » par Guy Dumur.

15 octobre 1968 : JP, *Progrès en amour assez lents*, suivi de *Lalie*, collection « Le Prix des mots », dirigée par Pierre Oster, aux éditions Tchou. Le manuscrit de *Lalie*, calligraphié par JP, avec les dessins d’Uriet, aurait été donné aux Uriet.

9 novembre 1968 : Communication de M. Louis Planté, à la société académique des Hautes-Pyrénées, à Tarbes, sur « JP, l'auteur des *Fleurs de Tarbes* ».

Novembre 1968 : Franz Hellens, *Adieu à Jean Paulhan*, éditions Dynamo. Tirage : 51 ex., dont 11 sur Hollande, 40 sur Vélin blanc.

Décembre 1968 : Robert Poulet, *Jean Paulhan I'écrivain*, éditions Dynamo. Tirage : 51 ex., dont 11 sur Hollande, 40 sur Vélin blanc.

Décembre 1968 : Lucien Rebatet, *A Jean Paulhan*, éditions Dynamo. Tirage : 51 ex., dont 11 sur Hollande, 40 sur Vélin blanc.

Décembre 1968 : Claude Elsen, *Jean Paulhan. Histoire d'une amitié*, éditions Dynamo. Tirage : 51 ex., dont 11 sur Hollande, 40 sur Vélin blanc.

Quelques dates complémentaires :

24 janvier 1969 : Achevé d'imprimer du tome IV des *Œuvres complètes* de JP, éditions du Cercle du Livre précieux, pour le compte de Claude Tchou.

12 mai 1970 : Achevé d'imprimer du tome V des *Œuvres complètes* de JP, éditions du Cercle du Livre précieux, pour le compte de Claude Tchou.

25 février 1971 : Réception d’Eugène Ionesco au fauteuil de JP à l’Académie française.

1er février - 15 avril 1974 : Exposition « Jean Paulhan à travers ses peintres » au musée d’Art moderne, sous la direction d’André Berne-Joffroy (avec Jean Leymarie et Michèle Richet).

14 avril 1974 : Diffusion à la télévision du film documentaire de Jean Pradinas sur « Paulhan le patron » : contient des extraits de « Lectures pour tous » (1962) et de « Portraits parallèles : Jean Paulhan » (1965), 1974. Collaborateurs : Pierre Oster et Jean-Claude Zylberstein. Réalisateurs : Jean Pradinas.

1er avril 1976 : Mort de Germaine Paulhan.

26 mars 1993 : Mort de Fred Paulhan, fils cadet de JP et Sala Prussak.

1993 : Dépôt des archives de JP à l’IMEC.

27 avril 1998 : Mort de Dominique Aury.

1998 : « Jean Paulhan ou Le Don d'ubiquité », film produit pour la série « Un siècle d'écrivains », dirigée par Bernard Rapp, France 3/INA/IMEC. Réalisation : Jérôme Prieur, 1998.

17 décembre 1998 - 7 mars 1999 : Exposition au Carré d’art, à Nîmes : « Jean Paulhan le Patron » (organisée par Claire Paulhan et Evelyne Bret.)

29 juin 2000 : Mort de Pierre Paulhan, fils aîné de JP et Sala Prussak.

1. « Quant à la modeste rue Jean-Jaurès, qui remonte le côteau pour rejoindre la route royale à Malabry, elle fut longtemps appelé « chemin des Princes » : prévue par Colbert au XVIIe siècle pour prolonger la perspective arrière du château de Sceaux, elle rejoint l’avenue Choisy-Versailles sur le plateau. De 30 mètres de large, bordée de noyers, elle ne se rétrécissait qu’à plus d’un kilomètre des grilles du château pour rentrer dans le bois » (cf. site consacré à l’histoire de Châtenay-Malabry ). [↑](#footnote-ref-1)
2. La proposition vient peut-être de René Drouin (1905-1979), qui avait ouvert en 1939 une grande galerie place Vendôme, avec l’aide de Léo Castelli. Vouée à l’avant-garde, elle exposa notamment Fautrier, Wols, et des artistes « bruts ». Paulhan et Drouin firent connaissance en 1943 et organisèrent ensemble plusieurs expositions – il fut donc bien « *quelque chose comme le conseiller* » du galeriste. [↑](#footnote-ref-2)
3. Henry de Montherlant, *Les Olympiques*, Gallimard, mai 1943. Cette édition de luxe est illustrée par Charles Despiau (1874-1946). [↑](#footnote-ref-3)
4. En haut de page, mention manuscrite de Gaston Gallimard à l’attention de son fils : « *Claude. Dossier livres de luxe*. » Cette édition illustrée de Fargue ne vit pas le jour. [↑](#footnote-ref-4)
5. Jane Austen, *Catherine Morland*, traduit de l’anglais par Félix Fénéon, sera réédité par Gallimard, en 1946. [↑](#footnote-ref-5)
6. L’Union Nationale des Intellectuels, organisation issue de la Résistance et liée au parti communiste. Aragon faisait partie du comité directeur. [↑](#footnote-ref-6)
7. Alors qu’au contraire JP a contribué à sa sortie de la liste noire du CNE. [↑](#footnote-ref-7)
8. Paulhan songeait alors à donner ce titre à son essai inachevé sur la *Peinture moderne* (publié sous le titre *La Peinture cubiste* dans le dernier tome de ses *Œuvres*, p.43-146). Il peut également renvoyer à *L’Art informel (éloge)*, dont la troisième partie s’intitule « La tache aveugle » – ce texte court, prépublié dans *La NRF* de mars 1961, parut chez Gallimard en 1962. [↑](#footnote-ref-8)